

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ANNÉES 1954-1955



A PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
11, RUE DE LILLE
—
1955

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE¹

MM. les Membres de la Société sont priés de vouloir bien faire connaître leurs changements d'adresse ainsi que leurs nominations ou promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur à M. le Trésorier de la Société, rue des Francs-Bourgeois, n° 60, aux Archives nationales. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des sociétaires qui ont racheté leur cotisation annuelle.

- ADAM-EVEN (Paul), [3219], avoué, rue de Condé, n° 29 (vi^e).
ALBON (marquis Antoine d'), [2562], château d'Avauges, par Saint-Romain-de-Popey (Rhône).
ALLEMÈS (Jean), [2933], notaire, à Malo-les-Bains (Nord), avenue Lemaire, n° 26.
ANTOINE (Michel), [3243], archiviste aux Archives nationales, rue Madame, n° 48 (v^e).
AQUARONE (Jean-Baptiste), [3048], chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier, à Montpellier (Hérault), boulevard Berthelot, n° 4 bis.
ARBONNEAU (général d'), [3327], rue Buenos-Ayres, n° 4 (vii^e).
ARLÈS-DUFOUR (Jacques) [Jacques ARNNA], [3344], ✱, place du Docteur-Paul-Michaux, n° 14 (xvi^e).
*ARTONNE (André), [2895], O. ✱, archiviste-paléographe, avenue de Malakoff, n° 134 (xvi^e).

1. La SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE a été fondée le 21 décembre 1833 et reconnue d'utilité publique par décret du 31 juillet 1851.

Le Siège social de la Société est à Paris, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 ; le compte de chèques postaux de la Société est : PARIS 739-73. Ses publications sont en dépôt à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, Paris (vii^e).

La présente liste a été arrêtée au 1^{er} avril 1956.

- ARVISENET (marquis Guy d'), [3202], administrateur de la Bibliothèque du Palais du Luxembourg, square Henri-Paté, n° 8 (xv^e).
- AUBLANT (Dr), [3314], secrétaire général de l'Institut Pasteur, rue du Docteur-Roux, n° 25 (xv^e).
- AUBRY (Paul), [3256], ✱, secrétaire général de la Fédération des Mutualistes français, 4, boulevard Albert-I^{er}, à Nancy.
- AVEZOU (Robert), [2727], ✱, ancien membre de l'École des hautes études hispaniques, archiviste en chef de l'Isère, à Grenoble, cours Jean-Jaurès, n° 88.
- AVOUT (baron Jacques d'), [3092], ✱, rue des Carmes, n° 8 (v^e).
- BAILHACHE (Georges), [2719], ✱, archiviste adjoint de la Seine, à Gennevilliers (Seine), place de la Mairie, n° 1.
- BALSAN (Robert), [2771], ✱, au château du Parc, à Châteauroux (Indre).
- *BARBEY-ADOR (Frédéric), [2401], ✱, archiviste-paléographe, ancien ministre de la Confédération suisse en Belgique, rue de l'Université, n° 106 (vii^e).
- BARBIER (Roger), [3185], à Gien (Loiret), rue Sainte-Félicité.
- BATAILLON (François), [3263], à Versailles (Seine-et-Oise), rue des Bourdonnais, n° 28.
- *BAUTIER (Robert-Henri), [3117], archiviste aux Archives nationales, ancien membre de l'École française de Rome, rue de Turenne, n° 35 (iii^e).
- BEAUVILLÉ (colonel DE), [3089], C. ✱, rue de Condé, n° 12 (vi^e).
- BELLET (Félix), [3132], directeur de la Banque Ottomane, rue Picot, n° 8 (xvi^e).
- BENOÎT-GUYOD (Georges), [2967], O. ✱, chef d'escadron de la garde mobile en retraite, rue de Grenelle, n° 18 (vii^e).
- BERNARD-BEAUMAIN (F.), [3168], avocat à la Cour d'Appel, rue des Vignes, n° 34 (xvi^e).
- BERNARDINI (Paul DE), [3291], administrateur de l'Institut Napoléon, rue de Turin, n° 13 (ix^e).
- BERTHET (M, l'abbé), [3150], curé de Gevingey (Jura).
- BESSON (Dr Albert), [3308], inspecteur général des services d'hygiène de la Préfecture de la Seine, boulevard Soult, n° 64 (xii^e).
- BEURDELEY (André), [3293], préfet honoraire, rue Jouffroy, n° 74 (xvii^e).
- *BÉZAGU (Louis), [2624], ✱, à Bordeaux (Gironde), cours d'Aquitaine, n° 61.
- BIANCONI (Dr Hugo), [3290], radiologue, rue Edouard-Detaille, n° 9 (xvii^e).
- BILLY (comte Robert DE), [3095], C. ✱, rue de l'Université, n° 51 (vii^e).
- BIRAGHI DE BIRAGUE (comte), [3262], boîte postale 365, à Tananarive (Madagascar).
- BLACAS (comte Louis DE), [3050], à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire).

- BOCKSRUTH (dom Michel), [2953], à l'abbaye d'Einsiedeln (Suisse).
- *BOISLISLE (Jean DE), [2463], membre de la Société des Bibliophiles français, archiviste du Musée Condé, à Chantilly (Oise).
- BONNASSIEUX (général), [2961], C. ✱, place Pasteur, n° 8, à Toulon (Var).
- *BONNEVAL (M^{me} la vicomtesse DE), [2672], place de la Chaume, n° 45, Issoudun (Indre).
- BONNIUT (André), [3335], ingénieur au Métropolitain, rue Hervé-Pigeon, n° 12, Asnières (Seine).
- BONY DE LAVERGNE (marquis de), [3313], château de Lavergne, Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne).
- BOSSUAT (André), [3028], ✱, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, à Paris, rue Pierre-Nicole, n° 7 (v°).
- BOSSUAT (Robert), [2991], O. ✱, professeur à l'Ecole nationale des chartes, rue d'Amsterdam, n° 85 (viii°).
- BOULLAY (Jean), [3259], rue Rousselot, n° 17 (vii°).
- BOURGIN (Georges), [2839], C. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, directeur honoraire des Archives de France, rue Campagne-Première, n° 9 (v°).
- *BOUSQUET (Henri), [2583], à Rodez (Aveyron), boulevard du Guisard, n° 6.
- BOUSSARD (Jacques), [3273], conservateur à la Bibliothèque de l' Arsenal, rue de Sully, n° 1 (iv°).
- BOUTEILLER (Paul), [3098], archiviste-paléographe, rue Eugène-Manuel, n° 6 bis (xvi°).
- BOUTEILLER (Paul), [3210], directeur adjoint de la Banque Ottomane, villa Guibert, n° 2 (xvi°).
- BRAIBANT (Charles), [3231], C. ✱, directeur des Archives de France, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 (iii°).
- BRAUDEL (Fernand), [3330], ✱, professeur au Collège de France, rue Monticelli, n° 11 (xiv°).
- BRÉBAN (Jean), [3337], secrétaire général de la Société des mines du Zaccar, avenue Montaigne, n° 21 (viii°).
- BROGLIE (duc DE), [2814], C. ✱, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, rue de Chateaubriand, n° 29 (viii°).
- BROGLIE (M^{me} la princesse Amédée DE), [3037], avenue Foch, n° 41 (xvi°).
- BROGLIE (prince Edouard DE), [2935], à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 52 bis.
- BROOKS (J.-W.), [2894], professeur à University college, à Hull (Angleterre).
- BROUARDEL (Dr Georges), G. O. ✱, président de la Croix-Rouge française, boulevard Flandrin, n° 94 (xvi°).
- BRUN DE LA VALETTE (Robert), [3170], rue Barthélemy-Buyer, n° 230, à Lyon (v°).
- *BRUNEL (Clovis), [2911], O. ✱, directeur honoraire de l'Ecole natio-

- nale des chartes, membre de l'Institut, président de la section de philologie et d'histoire du Comité des travaux historiques, rue Cassette, n° 11 (vi^e).
- BUCAILLE (Victor), [3261], O. ✱, rue Cassette, n° 20 (vi^e).
- BURNEL (Ch.), [3334], instituteur, rue de Nantes, n° 36, Laval (Mayenne).
- CAILLET (Pierre), [3087], ✱, conservateur aux Archives nationales, rue Claude-Bernard, n° 64 (v^e).
- CAIX DE SAINT-AYMOUR (M^{me} la comtesse DE), [3103], avenue de Tourville, n° 15 (vii^e).
- *CAROLUS-BARRÉ (Louis), [3010], secrétaire de l'Ecole française de Rome, Palais Farnèse (Rome).
- CARTELLE (Armand), [3053], rue Joseph-de-Maistre, n° 39 (xviii^e).
- *CASTÉJA (comte Stanislas DE), [2494], rue Anatole-de-la-Forge, n° 6 (xvii^e).
- CATTAND (Georges), [2733], C. ✱, docteur en droit, chargé d'affaires de France, à Taipei (Chine).
- CAZELLES (Raymond), [3217], conservateur de la Bibliothèque de la Cour de cassation, quai de l'Horloge, n° 5 (i^{er}).
- *CELIER (comte Léonce), [2582], O. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, inspecteur général honoraire des archives, au Chesnay (Seine-et-Oise), rue Saint-Joseph, n° 44.
- CÉLIER (M^{lle} Lucie), [3343], boulevard des Invalides, n° 47 bis (vii^e).
- CHABANNES (marquis DE), [3201], La Pigneraie, à Hossegor (Landes).
- CHABROL (Dr Etienne), O. ✱, [3292], professeur honoraire à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, boulevard de Courcelles, n° 68 (xvii^e).
- CHAIX (Edmond), [3322], G. O. ✱, président d'honneur du T.C.F., rue de Penthievre, n° 31 (viii^e).
- CHAMPION (M^{me} Edouard), [2999], avenue Gabriel, n° 48 (viii^e).
- CHARLES-ROUX (François), [3113], G. O. ✱, ambassadeur de France, membre de l'Institut, rue des Saints-Pères, n° 7 bis (vi^e).
- CHARLIAT (Pierre), [2879], membre de l'Académie de Marine, à Versailles (Seine-et-Oise), boulevard de la Reine, n° 24.
- CHARMASSE (Christian DE), O. ✱, ministre plénipotentiaire, rue Pierre-Cherest, n° 3, Neuilly-sur-Seine (Seine).
- CHAULIN (baron J.), [2976], rue des Feuillantines, n° 21 (vi^e), et à la Tour-de-Fer, par Saint-Geoirs-en-Faucigny (Haute-Savoie).
- CHAUMIÉ (M^{lle} Jacqueline), [3017], ✱, ancien membre de l'Ecole des hautes études hispaniques, conservateur adjoint aux Archives nationales, rue Rousselet, n° 17 (vii^e).
- CHÈNEBENOÎT (André), [3316], rédacteur en chef du « Monde », rue des Italiens, n° 5 (ix^e).
- CLÉMENCET (M^{me}, née Suzanne VITTE), [3016], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur adjoint aux Archives nationales, rue Claude-Bernard, n° 64 (v^e).

- COHEN (Gustave), [2998], O. ✱, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, avenue de Suffren, n° 112 *ter*
- CONAN (Jules), [3165], instituteur public, élève diplômé de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, à Nanterre (Seine), boulevard du Général-Leclerc, n° 26.
- CONTADES (comte Gaston DE), [2605], place du Palais-Bourbon, n° 9 (VII^e).
- CORDOLIANI (Alfred), [3127], archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, rue de la Croix-Nivert, n° 204 *bis* (XV^e).
- CORNEILLAN (comte Jacques DE), [3276], château de Saint-Martin-des-Lais, par Garnat-sur-Engièvre (Allier).
- COSTA DE BEAUREGARD (M^{me} la comtesse Carl), [2711], rue Barbet-de-Jouy, n° 9 (VII^e).
- *COURCEL (Valentin DE), [2618], archiviste-paléographe, avenue Frédéric-Le-Play, n° 4 (VII^e).
- COURTEAULT (M^{me} Henri), [2993], à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), villa Mirentchu.
- *COURTOIS (M^{lle} Louise), [2812], professeur à l'Ecole expérimentale de l'Université de Columbia, à New-York City (Etats-Unis), West 124th street, n° 534.
- COVILLE (M^{me} Alfred), [3084], avenue Rapp, n° 25 (VII^e).
- CREIGNOU (Dr J.), [3040], à Biarritz (Basses-Pyrénées), chemin d'Aguilera.
- *CROY (vicomte Joseph DE), [2614], archiviste-paléographe, au château de Monteaux (Loir-et-Cher).
- CROY (M^{me} la vicomtesse Joseph DE), [2730], archiviste-paléographe, boulevard Haussmann, n° 172 (VIII^e), et au château de Monteaux (Loir-et-Cher).
- DAMPIERRE (M^{me} la comtesse Aymar DE), [3162], rue de Longchamp, n° 75 (XVI^e).
- DAUVERGNE (Robert), [3166], professeur agrégé, rue Lagrange, n° 19 (V^e).
- DAVEAU (Louis), [2836], ingénieur des arts et manufactures, rue Mansart, n° 8 (IX^e).
- DAVID-WEIL (M^{me}), [3318], O. ✱, rue de Chézy, n° 14, Neuilly-sur-Seine.
- DEBIDOUR (Elie), [3114], O. ✱, inspecteur général des services de protection historique et esthétique de la ville de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Pierre-Nicole, n° 25 (V^e).
- DÉCHELETTE (Hubert), [3183], à Roanne (Loire), quai de la Loire, n° 10.
- DÉCHELETTE (M^{me} Jean), [2826], à Roanne (Loire), rue Brison, n° 6.
- DÉCHELETTE (Paul), [3182], à Roanne (Loire), rue Denis-Papin, n° 20.

- DÉCHELETTE (Victor), [2868], industriel, à Roanne (Loire), rue de Charlieu, n° 63.
- DEGRANGES (Victor), [3235], directeur de cabinet d'autographes, avenue de la Grande-Armée, n° 55 (xvi^e).
- DELATOUCHE (Raymond), [3064], archiviste-paléographe, à Soulgé-le-Bruant (Mayenne).
- DELGER DE PUYMÈGE (comte Paul), rue Caumartin, n° 12 (ix^e).
- DELOUCHE (Raymond), [3167], industriel, à Neuilly-sur-Seine, rue d'Orléans, n° 20.
- DEPECKER (abbé Louis), [2757], professeur d'histoire, à Toulouse (Haute-Garonne), avenue Camille-Pujol, n° 42.
- DEROY (Henri), [3267], G. O. ✱, gouverneur du Crédit foncier de France, place Vendôme, n° 19.
- *DESCHAMPS (Paul), [2704], O. ✱, directeur du Musée des monuments français, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Vaneau, n° 37 (vii^e).
- DESFEUILLES (Paul), [3178], avenue Lamarck, n° 4 (xvii^e), et à Mirefleur (Puy-de-Dôme).
- DESGUINE (M.), [3312], bibliothécaire de l'Ecole spéciale des Travaux Publics, boulevard Saint-Germain, n° 57 (v^e).
- DESMARS (M^{me} Joseph), [3340], boulevard de Courcelles, n° 68 (xvii^e).
- DES ROYS (marquis), [2617], ✱ à Gaillefontaine (Seine-Inférieure).
- DIEVAL (André), [3223], à Suresnes (Seine), hôpital complémentaire Foch.
- *DILLAY (M^{lle} Madeleine), [2874], conservateur adjoint aux Archives nationales, rue Daubenton, n° 7 (v^e).
- DONNAT (Louis-Robert), [2954], à Marestay, par Matha (Charente-Maritime).
- DROZ (M^{lle} E.), [3079], 8, rue Verdaine, Genève (Suisse).
- DUBOSCQ (Guy), [3180], ✱, inspecteur général des Archives, rue Barthélemy, n° 10 (xv^e).
- DU BOYS (Edouard), [3272], notaire, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 114 bis (viii^e).
- DU CASTEL (M^{me}), [3224], boulevard Saint-Germain, n° 241 (vii^e).
- DUFOUR (Jean), [3139], fondé de pouvoir au Crédit lyonnais, quai Voltaire, n° 23 (vii^e).
- DUJARRIC DE LA RIVIÈRE (René), [3238], rue de Vaugirard, n° 207 (xv^e).
- DUMESNIL (Pierre), [2637], à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), rue Diderot, n° 21.
- DUNAN (Marcel), [3082], C. ✱, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, membre de l'Institut, rue Rosa-Bonheur, n° 7 (xv^e).
- DUPARC (Pierre), [3215], conservateur adjoint aux archives du ministère des Affaires étrangères, avenue de Suffren, n° 33 (vii^e).

- *DU PLESSIS DE GRENÉDAN (vicomte Pierre), [3158], rue de Vaugirard, n° 104 (vi^e).
- *DUPONT-FERRIER (Gustave), [2465], O. ✱, docteur ès lettres, professeur honoraire à l'Ecole nationale des chartes, membre de l'Institut, boulevard Raspail, n° 244 (xiv^e).
- DUPORTET (Maurice), [3093], bibliothécaire de la ville, à Montluçon (Allier).
- DURRIEU (comte Jean), [2807], avenue Raymond-Poincaré, n° 74 (xvi^e).
- DURRY (Marcel), [3325], ✱, professeur à la Sorbonne, rue Casimir-Périer, n° 6 (vii^e).
- DURYE (Pierre), [3209], archiviste aux Archives nationales, rue de Charenton, n° 173 (xii^e).
- DUTILH (M^{me} Henri), [2983], boulevard Saint-Michel, n° 46 (v^e).
- DU VERDIER (Philippe), [3266], ✱, conservateur adjoint aux Archives nationales, place du Président Mithouard, n° 3 (vii^e).
- ESCOFFIER (Maurice), [2781], ✱, professeur honoraire à l'Institut d'Etudes politiques, rue Vaneau, n° 54 (vii^e).
- ESCOUBE (Pierre), [3184], conseiller référendaire à la Cour des Comptes, rue de Grenelle, n° 90 (vii^e).
- ESMONIN (Ed.), [2612], O. ✱, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble, à Grenoble (Isère), boulevard Gambetta, n° 19.
- *EYGUN (François), [2811], ✱, bibliothécaire de la ville et chargé de cours à la Faculté des lettres, à Poitiers (Vienne), rue des Ecosais, n° 11.
- EYROLLES (Marc), [3311], ✱, directeur de l'Ecole spéciale des Travaux Publics, boulevard Saint-Germain, n° 57 (v^e).
- *FAILY (comte DE), [3085], bibliothécaire de l'Association française des chevaliers de l'Ordre souverain de Malte, avenue Victor-Hugo, n° 57 (xvi^e).
- FAULQUIER (M^{me} Bernard), [3055], avenue Victor-Hugo, n° 97 (xvi^e), et au château de Montjoux, par Moulins-Engilbert (Nièvre).
- *FAWTIER (Robert), [3025], O. ✱, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, boulevard Raspail, n° 270 (xiv^e).
- FAYNOT (Emile), [3260], industriel à Thilay (Ardennes).
- FELICE (Philippe DE), [3070], ✱, pasteur de l'Eglise réformée, conservateur de la Bibliothèque du Protestantisme français, rue des Saints-Pères, n° 54 (vii^e).
- FELS (Etienne), [2778], ✱, archiviste-paléographe, cours Albert-I^{er}, n° 30 (xvi^e), et à Hielle, par Vecoux (Vosges).
- FESSARD (Georges), [3094], à Courville-sur-Eure (Eure-et-Loir).
- FLEURY (vicomte), [2831], ✱, avenue Emile-Deschanel, n° 2 (vii^e).
- FLEURY (Michel), [3234], archiviste adjoint aux Archives de la Seine, rue du Cherche-Midi, n° 4 bis (vi^e).
- FLURIN (D^r Henri), [3304], O. ✱, avenue Mac-Mahon, n° 19 (xvii^e).

- FORAS (comte J.-M. DE), [2796], au château de Thuysset, par Thonon (Haute-Savoie).
- FRANÇOIS (Jacques), [3125], professeur agrégé au Lycée Henri-Poincaré de Nancy, 5, rue Saint-Fiacre, Villers-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle).
- FRANÇOIS (Michel), [3001], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur honoraire aux Archives nationales, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, professeur à l'Ecole nationale des chartes, boulevard Raspail, n° 270 (XIV^e).
- FRÉMY (comte Elphège), [2472], ✱, archiviste-paléographe, rue Casimir-Périer, n° 11 bis (VII^e).
- GAL (Henri), [3206], substitut du procureur général près la Cour d'Appel, à Nîmes (Gard), rue Gaston-Mariéjol.
- GALENC (Fernand), [3015], à Montpellier (Hérault), rue Bonnier-d'Alco, n° 8.
- GALTIER (Emile), [3007], conseiller à la Cour d'Appel, à Nîmes (Gard), rue Pradier, n° 40.
- GANAY (comte Hubert DE), [3031], rue Saint-Dominique, n° 59 (VII^e).
- GANSHOF (François-L.), [3211], professeur à l'Université de Gand, correspondant de l'Institut, à Bruxelles, rue Jacques-Jordaens, n° 12.
- GARROS (M.), [3295], bibliothécaire en chef du Cercle militaire, place Saint-Augustin, n° 8 (VIII^e).
- *GAUMY (Pierre), [2854], à Toulouse (Haute-Garonne), rue Bayard, n° 39.
- GAXOTTE (Pierre), [3283], de l'Académie française, rue Froidevaux, n° 23 (XV^e).
- GÉBELIN (François), [3032], avenue Denfert-Rochereau, n° 83, (XIV^e).
- GEOUFFRE DE LAPRADELLE (Albert), [2751], O. ✱, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, place Saint-Sulpice, n° 6 (VI^e).
- GÉRAUDEL (Pierre), [3012], archiviste aux Archives nationales, rue d'Assas, n° 102 (VI^e).
- *GIARD (Edouard), [2957], O. ✱, archiviste-paléographe, commissaire-priseur, rue Balny-d'Avricourt, n° 3 (XVII^e).
- GILLE (Bertrand), [3088], archiviste aux Archives nationales rue de Babylone, n° 68 (VII^e).
- GIRARD DE COEHORN (abbé Jean DE), [2994], curé doyen de Saint-André-de-Valborgne (Gard).
- GIRAUD (Dr G.), [2701], à Genillé (Indre-et-Loire).
- *GIROD DE L'AIN (Gabriel), [3275], villa Jocelyn, n° 5 (XVI^e).
- GLÉNISSON (Jean), [3230], archiviste du gouvernement général de l'A.E.F., à Brazzaville.
- GOY (colonel DE), [2966], O. ✱, colonel d'artillerie, à Bourges (Cher), rue de l'Hôtel-Lallemand, n° 1.

GRAILLY (marquis DE), [1386], château de Panloy, par Port-d'Envaux (Charente-Maritime).

GRAMONT (duc DE), [1336], O. ✱, membre de l'Académie des Sciences, avenue Georges-Mandel, n° 42 bis (xvi^e).

*GRAND (Roger), [2339], O. ✱, professeur honoraire à l'Ecole des chartes, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, ancien sénateur du Morbihan, membre de l'Académie d'agriculture, boulevard Raspail, n° 16 (vii^e), et à Kerverho-en-Arradon (Morbihan).

GRAS (Pierre), [3097], archiviste-paléographe, conservateur de la bibliothèque de la ville et de l'Université de Dijon, à Dijon (Côte-d'Or), rue de l'Ecole-de-Droit, n° 5.

GRAUX (M^{me} Lucien), [3254], avenue Kléber, n° 33 (xvi^e).

GRAVEREAU (J.-G.), [3177], maire-adjoint, L'Hay-les-Roses (Seine), rue de Bellevue, n° 28.

GRÉBERT (Jacques), [3241], O. ✱, architecte, professeur à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris, avenue Bugeaud, n° 2 (xvi^e).

GRUMBACH (M^e), [3315], avocat, rue Chaptal, n° 24 (ix^e).

GUÉRIN (M^{lle} Isabelle), [3270], archiviste aux Archives nationales rue Beaubourg, n° 30 (iii^e).

GUERLET (Pierre), [3163], O. ✱, ministre plénipotentiaire, avenue Marceau, n° 74 (viii^e).

*GUERVIN (Mgr M.-H.), [3104], chanoine-prélat de Terre-Sainte, à Amiens (Somme), rue Jules-Barni, n° 62.

*HALLÉ (M^{me} Daniel, née VALOIS), [2592], rue de l'Abbaye, n° 13 (vi^e),

HANOTEAU (M^{me} Jean), [3047], au Vieux-Moulin, place du Général-Hanoteau, à Decize (Nièvre).

HARCOURT (comte Robert D'), [3282], O. ✱, de l'Académie française, avenue de Saxe, n° 52 (xv^e).

HAUMONT (Jacques), [2816], archiviste-paléographe, éditeur, rue Boissonade, n° 48 (xiv^e).

HAUTECŒUR (Louis), [3264], C. ✱, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, rue Leconte-de-Lisle n° 20 (xvi^e).

HAUTECŒUR (M^{me} Louis, née Marguerite MILLIEZ), [3062], même adresse.

*HENRY (Patrice), [2919], ✱, archiviste-paléographe, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, avenue Marceau, n° 4 (vii^e).

HERBÉCOURT (Pierre D'), [3252], archiviste en chef de Maine-et-Loire, à Angers.

*HERLAUT (général), [2792], C. ✱, rue Jacques-Bingen, n° 7 (xvii^e).

HERMITE (Louis), [3120], C. ✱, ambassadeur de France, rue Jean-Goujon, n° 25 (viii^e).

*HOLLIER-LAROUSSE (Pierre), [3054], ✱, éditeur, rue du Général-d'Andigné, n° 16 (xvi^e).

HOTTINGUER (baron), [3148], ✱, rue de Provence, n° 38 (ix^e).

- *HYDE (James-H.), [2515], G. C. ✱, Hôtel Savoye-Plazza, 5^e Avenue, New-York (U. S. A.).
- JACQUIOT (M^{lle} Joséphe), [3057], bibliothécaire au Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Montgeron (Seine-et-Oise), rue Molière, n^o 20.
- JALLU (M^{me} Olivier), [3091], avenue Victor-Hugo, n^o 140 (xvi^e).
- JARDILLIER (Armand), [3075], rue Gustave-Courbet, n^o 14 (xvi^e).
- JARRY (Bernard), [3076], archiviste en chef du Finistère, rue du Palais, n^o 4, à Quimper.
- JEGADEN (Raymond), [3071], rue des Bourdonnais, n^o 34 (1^{er}).
- *JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), [2619], ✱, professeur à l'Ecole nationale des chartes, directeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, boulevard du Roi, n^o 24 bis, à Versailles (Seine-et-Oise).
- JOUSSELIN (Fernand), [2426], rue François-Ponsard, n^o 11 (xvi^e).
- *JURGENS (M^{me} Madeleine), [3155], archiviste aux Archives nationales, à Créteil, avenue de la République, n^o 7 ter.
- *LABATTE-MÜLLER (Ch.), [2876], rue de Bagnole, n^o 78 (xx^e).
- LABBÉ (Léon), [3305], ✱, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, avenue Hoche, n^o 45 (xvi^e).
- LABRAM (Robert), [3002], industriel, à Neuilly-sur-Seine, boulevard Vital-Bouhot.
- LABROUSSE (C.-E.), [3187], ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Claude-Bernard, n^o 62 (v^e).
- *LACARELLE (comte DURIEU DE), [2699], au château de Lagrillère, par Châtel-de-Neuvre (Allier).
- *LAFOND (Jacques), [2866], archiviste adjoint de la Seine-Inférieure, à Mont-Saint-Aignan (Seine-Inférieure), rue Louis-Pasteur, n^o 83.
- LA FORCE (duc DE), [2500], ✱, membre de l'Académie française, rue de l'Université, n^o 150 (vii^e).
- *LAGUICHE (M^{me} la comtesse DE), [2858], rue de la Ville-l'Evêque, n^o 18 (viii^e).
- LAMBERT (Elié), [3233], ✱, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, boulevard Saint-Michel, n^o 95 (v^e).
- LA MOUSSAYE (M^{me} la marquise DE), [3105], à la Quentinière, Valennes (Sarthe).
- LANHERS (M^{lle} Yvonne), [3157], archiviste aux Archives nationales, rue Saint-Dominique, n^o 141 (vii^e).
- LAROCHE (Carlo), [3207], ✱, chef du service des Archives et Bibliothèques au Ministère de la France d'Outre-Mer, rue du Général-Largeau, n^o 1 (xvi^e).
- *LA ROCHEFOUCAULD (M^{me} la duchesse DE), [3145], place des Etats-Unis, n^o 8 (xvi^e).
- LA ROCHEFOUCAULD (M^{me} la comtesse Gabriel DE), [2473], rue de l'Université, n^o 93 (viii^e).

- LASTEYRIE (comte Bernard DE), [2982], rue de Grenelle, n° 142 bis (vii°).
- LAURENT (Patrice), [3278], directeur de la librairie Klincksieck, rue de Lille, n° 11 (vii°).
- LAVIELLE (Dr), [3317], administrateur du T.C.F., rue du Ranelagh, n° 94 (xvi°).
- LAZARD (Guy), [3246], industriel, La Texonnière, par Saint-Martin-Teressus (Haute-Vienne).
- *LECLERC (Albert), [3126], O. ✱, architecte et historiographe militaire, rue André-Gill, n° 6 (xviii°).
- *LEFÉBURE (M^{me} Paul), [3046], rue de Logelbach, n° 7 (xvii°), et aux Célestins, Limay (Seine-et-Oise).
- *LEFEBVRE (Ch.-A.), [2859], notaire, avenue Rapp, n° 19 (vii°).
- LEFEBVRE (Georges), [3090], ✱, professeur honoraire à la Sorbonne, à Boulogne-sur-Seine (Seine), boulevard Jean-Jaurès, n° 86.
- LEFÈVRE (Louis-Raymond), [3066], au château de La Hugoire, à Chambord (Eure), par Glos-la-Ferrière (Orne).
- LE FOYER (Jean), [3192], magistrat, boulevard du Montparnasse, n° 144 (xiv°).
- LEHOUX (M^{lle} Françoise), [3269], archiviste-paléographe, rue Vaneau, n° 54 (vii°).
- LEJOINDRE (Lucien), [3281], président honoraire de la Compagnie des Avoués, près la Cour d'Appel de Paris, rue de la Bienfaisance, n° 20 (viii°).
- LE LORIER (Dr Victor), [3296], C. ✱, membre de l'Académie de Médecine, avenue Marceau, n° 74 (viii°).
- LEMAIRE (M^{me} René), [3239], chargée de mission aux Musées nationaux, rue d'Assas, n° 118 (vi°).
- LEMOISNE (Paul-André), [2567], O. ✱, conservateur honoraire du département des estampes à la Bibliothèque nationale, membre de l'Institut, à Neuilly-sur-Seine, villa Madrid, n° 7.
- LE MONNIER (Firmin), [3257], directeur de comptabilité, à Joinville-le-Pont (Seine), avenue Jean-Jaurès, n° 7.
- LE MONNIER DE LORIÈRE (Edouard), [3280], villa Sainte-Anne, à Asnières-sur-Vègre, par Avoise (Sarthe).
- LÉONARD (Emile-G.), [2996], ✱, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, à Garches (Seine-et-Oise), rue de la Porte-Jaune, n° 1.
- LEPAGE (M^{me} Marguerite), [3346], institutrice, rue du Cep, n° 6, Poissy (Seine-et-Oise).
- LESOURD (Paul), [3051], archiviste-paléographe, professeur à l'Institut catholique de Paris, avenue Bosquet, n° 16 ter (vii°).
- LÉVIS-MIREPOIX (duc DE), [2584], ✱, de l'Académie française, rue de Berri, n° 30, et au château de Lérans (Ariège).
- LHULLIER (Dr), [3176], rue Saussure, n° 83 (xvii°).

- LIBOIS (Pierre), [2926], ✱, ingénieur, à Bourg-en-Bresse (Ain), rue Lalande, n° 12.
- *LIEBMAN (Charles), [3279], élève diplômé de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, 220 East 73th Street, New-York (U. S. A.).
- LIEDEKERKE-BEAUFORT (comte Hadelin DE), [3271], avenue Victor-Hugo, n° 87 (xvi^e).
- LINSMAYER (M.), [3309], délégué au Conseil d'administration de la « Zurich », Mythenquai, n° 10, Zurich (Suisse).
- LONCLE (Maurice), [3232], avocat à la Cour, boulevard de Courcelles, n° 72 (xvi^e).
- LOUP (Victor), [2819], ingénieur des arts et manufactures, rue Erlanger, n° 16 (xvi^e).
- LUC (Pierre), [2986], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, quai aux Fleurs, n° 1 (iv^e).
- LUCAS (M.), [3336], librairie, rue Armengaud, n° 10, Saint-Cloud (Seine-et-Oise).
- LUPPÉ (marquis Albert DE), [3124], avenue d'Eylau, n° 19 (xvi^e).
- LYON (Ernest), [2504], ✱, archiviste-paléographe, rue Daru, n° 10 (viii^e).
- MADELIN (Louis), [2696], O. ✱, de l'Académie française, boulevard Beauséjour, n° 45 (xvi^e).
- MAHIEU (Bernard), [3142], archiviste aux Archives nationales, rue Dante, n° 8 (v^e).
- MAILLÉ (comtesse DE), [3347], place du Palais-Bourbon, n° 9 (vii^e).
- MAILLÉ (M^{me} la marquise DE), [3198], rue du Colonel-Combes, n° 6 (vii^e).
- MALEISSYE-MELUN (colonel comte DE), [3146], O. ✱, rue Barbet-de-Jouy, n° 26 (vii^e), et la Beuvrière, Dancé, par Verrières (Orne).
- MANCERON (Paul), [2899], ✱, administrateur en chef de l'inscription maritime en retraite, Le Pay-Richereau, Saint-Colombin (Loire-Inférieure).
- MARCHAND (Jean), [2890], ✱, archiviste-paléographe, bibliothécaire à l'Assemblée nationale, correspondant de l'Institut, rue Lincoln, n° 3 (viii^e).
- MARCOUIRE (Louis), [2846], à Montpellier (Hérault), allée Bosserville, n° 1.
- *MARGUERITES (général baron DE), [2622], G. O. ✱, à la Couture, par Manzac-sur-Vern (Dordogne).
- MARIAGE EUDES DE SAINT-PIERRE (comte Jean-Paul), [3221], rue du Temple, n° 151 (iii^e).
- MARICHAL (Robert), [3000], ✱, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Chanoinesse, n° 14 (iv^e).
- MARLAND (P.), [3321], ancien magistrat, rue Théodore-de-Banville, n° 5 (xvii^e).
- MARNOT (R.), [3255], rue du Maréchal-Leclerc, n° 40, à Saumur (Maine-et-Loire).

- *MAROT (Pierre), [2869], O. ✱, directeur de l'Ecole nationale des chartes, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Cassette, n° 32 (vi^e).
- MARQUET DE VASSELLOT (M^{me} J.-J.), villa Madrid, n° 3, Neuilly-sur-Seine (Seine).
- MARTIN (Marcel), [3216], secrétaire du Comité de la « Sabretache », avenue de Neuilly, n° 44, Neuilly-sur-Seine.
- *MARTIN-CHABOT (Eugène), [2856], O. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur honoraire aux Archives nationales, rue de Lille, n° 37 (vii^e).
- MARTIN-DEMÉZIL (Jean), [3011], archiviste en chef de Loir-et-Cher, à Blois, rue d'Angleterre, n° 21.
- MASBOU (M.), [3324], inspecteur général honoraire de l'Education nationale, rédacteur en chef de l'« Education nationale », rue Paulin-Enfert, n° 6 (xiii^e).
- MASSA (M^{me} la duchesse DE), [2924], avenue Kléber, n° 76 (xvi^e).
- MATHIEU (Reni), [3227], archiviste aux Archives nationales, rue Monge, n° 41 (v^e).
- MAUGRAS (Roger), [3138], O. ✱, ministre plénipotentiaire, rue de la Faisanderie, n° 3 (xvi^e).
- MAURICE (abbé), [3331], curé de Fresquiennes (Seine-Inférieure).
- *MELVILLE (M^{lle} Marion), [2975], à Londres (Angleterre), Upper Cheyne Row, n° 15, Chelsea.
- METMAN (Yves), [3208], conservateur-adjoint aux Archives nationales, rue Margueritte, n° 11 (xvii^e).
- *METMAN (M^{me} Yves, née Josette CLÉRET), [3061], archiviste-paléographe, même adresse.
- MEUGNOT (Georges), [3149], à Lons-le-Saunier (Jura), chemin du Châlet.
- MEURGEY DE TUPIGNY (baron Jacques), [2708], O. ✱, conservateur aux Archives nationales, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue de Courcelles, n° 113 (xvii^e).
- *MEUVRET (M^{me} Jean, née Colette RENIÉ), [2944], ✱, bibliothécaire de l'Ecole des langues orientales vivantes, quai de l'Horloge, n° 39 (i^{er}).
- *MICHEL (Victor), [3080], éditeur, rue Duguay-Trouin, n° 3 (v^e).
- MICHEL-DANSAC (René), [3019], secrétaire-rédacteur à l'Institut de France, rue de Verneuil, n° 24 (vii^e).
- MICHEL DE PIERREDON (comte Yves), [3169], rue Copernic, n° 9 (xvi^e).
- MIROT (Albert), [2888], ✱, conservateur aux Archives nationales, rue Cardinal-Mercier, n° 1 (ix^e).
- MITHOUARD (M^{me}), [2756], place du Président-Mithouard, n° 10 (vii^e).
- MOLLAT (Michel), [3226], professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lille, rue Bausset, n° 1 (xv^e).

- MONACO (S. A. S. Mgr le prince Pierre DE), [2741], avenue Foch, n° 64 (xvi^e).
- MONACO (S. A. S. M^{me} la princesse DE), [2742], au palais de Monaco.
- MONFRIN (Jacques), [3249], ancien membre de l'Ecole française de Rome, secrétaire de l'Ecole nationale des chartes, place des Vosges, n° 15 (iii^e).
- MONICAT (Jacques), [3027], ✱, conservateur aux Archives nationales, rue Jacob, n° 30 (vi^e).
- MONTENON (M^{lle} DE), [3133], bibliothécaire du Cercle Interallié et de l'Union artistique, rue Cassette, n° 32 (vi^e).
- *MONTESQUIOU-FEZENSAC (comte Blaise DE), [2843], membre résident de la Société des Antiquaires de France, avenue Frédéric-Le-Play, n° 10 (vii^e).
- MONTESQUIOU-FEZENSAC (marquis Pierre DE), [2855], à Neuilly-sur-Seine, rue Cavé, n° 3.
- MONTET (François-Charles), [3174], rédacteur à la Préfecture de la Seine, rue Degas, n° 8 (xvi^e).
- MORAZÉ (Charles), [3021], ✱, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, avenue Paul-Doumer, n° 15 (xvi^e).
- MOREL D'ARLEUX (Lucien), [3306], rue de Luynes, n° 3 (vii^e).
- MORETUS-PLANTIN (abbé Henri), [2669], professeur d'histoire à la Faculté de philosophie et lettres, à Namur (Belgique), rue de Bruxelles, n° 57.
- MORNAND (Pierre), [3074], ✱, conservateur adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale, rue de la Pompe, n° 129 bis (xvi^e).
- MOUSNIER (Roland), [3189], professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Jourdan, n° 95 (xiv^e).
- *MUNN (James BUELL), [2863], à Cambridge, Massachusetts (Etats-Unis), Garden street, n° 58.
- NEF (John), [3342], ✱, professeur à l'Université de Chicago, à Chicago 37, 5650 Dorchester, Illinois (U. S. A.).
- NERAUD (Jean), [3228], ✱, inspecteur honoraire à la S. N. C. F., cité Vaneau, n° 5 (vii^e).
- NEUVILLE (Jacques COQUEBERT DE), [3244], ✱, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, avenue de La Bourdonnais, n° 5 (vii^e).
- *NICOLAS (M^{me} Guy), [3159], quai Louis-Blériot, n° 17 (xvi^e).
- NIJHOFF (Martinus), [2906], libraire-éditeur, à La Haye (Pays-Bas), Lange Voorhout, n° 9.
- NOËL (Léon), [3116], C. ✱, ambassadeur de France, membre de l'Institut, rue Saint-Dominique, n° 41 (vii^e).
- NOETZLIN (M^{me} Jacques), [2977], avenue d'Iéna, n° 43 (xvi^e).
- OUTREY (Amédée), [3245], C. ✱, ministre plénipotentiaire, chef du service des archives du ministère des Affaires étrangères, rue du Louvre, n° 48, à Viroflay (Seine-et-Oise).
- PAIN (Herbert), [3287], O. ✱, industriel, quai de Béthune, n° 24 (iv^e).

- PAIN (M^{me} Herbert), [3288], O. ✻, présidente de l'Œuvre de l'Allaitement maternel, quai de Béthune, n° 24 (iv^e).
- *PANGE (comte Jean DE), [2749], O. ✻, archiviste-paléographe, rue de Varenne, n° 55 (vii^e).
- PARKER et fils, [2635], libraires, à Oxford (Angleterre), Broad street, n° 27.
- PAULHAN (Pierre), [3284], du T.C.F., rue Boissonade, n° 36 (xiv^e).
- *PELL (Herbert), [2772], à New-York (Etats-Unis), East 94th street, n° 20.
- PEREIRE (Alfred), [2572], ✻, square de l'Alboni, n° 10 (xvi^e).
- PÉREIRE (André), [3307], administrateur du T.C.F., rue Lord-Byron, n° 1 (viii^e).
- PERIER DE FERAL (Guy), [3102], O. ✻, préfet, conseiller d'Etat, boulevard Victor-Hugo, n° 65, à Neuilly-sur-Seine.
- PERMEZEL (Jacques), [2870], à Lyon (Rhône), rue de la République, n° 4 (ii^e).
- PERMEZEL (Paul), [2827], notaire à Lyon (Rhône), rue de la République, n° 4 (ii^e).
- PERNOUD (Régine), [3237], archiviste aux Archives nationales, boulevard Malesherbes, n° 98 (viii^e).
- PERRAT (Charles), [2770], ✻, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Ecole nationale des chartes, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, boulevard Raspail, n° 13 (vi^e).
- PERROY (Edouard), [3196], ✻, professeur à la Sorbonne, rue de l'Epée-de-Bois, n° 12 (v^e).
- PHILIPPOT (Emile), [3101], rue Théodore-de-Banville, n° 11 bis (xvii^e).
- PIERREFEU (le R. P. Guillaume DEYDIER DE), [2873], à Lyon (Rhône), rue de Sèze, n° 31.
- PINON (René), [2963], O. ✻, avenue de la Motte-Picquet, n° 21 (vii^e).
- POGNON (Edmond), [3058], conservateur à la Bibliothèque nationale, boulevard Malesherbes, n° 131 (xvii^e).
- POINDRON (Paul), [3268], ✻, conservateur en chef du service technique de la direction des Bibliothèques, rue Bonaparte, n° 28 (vi^e).
- POINTET (Joseph), [2828], négociant, à Lyon (Rhône), rue Henri-Gorjus, n° 36 (iv^e).
- POLONY (M^{me}), [3240], rue du Cirque, n° 9 (viii^e).
- POMMERAU (J. DE), [2513], rue de la Faisanderie, n° 118 (xvi^e).
- PORCHER (Jean), [3068], O. ✻, conservateur en chef du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue de Verneuil, n° 30 (vii^e).
- POUTHAS (Charles-H.), [2715], ✻, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, avenue Rapp, n° 32 (vii^e).
- POZZI (Jean), [3212], O. ✻, ministre plénipotentiaire, avenue Montaigne, n° 51 (viii^e).

- PRÉVOST (Michel), [2922], ✱, conservateur adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale, à Neuilly-sur-Seine, avenue Philippe-Le-Boucher, n° 3 *bis*.
- PURY (Gérard DE), [3096], industriel, quai Bourbon, n° 15 (1^{er}).
- RATI OPIZZONE DI TORRE (duc Louis-Amédée), [2849], à Turin (Italie), via Napione, n° 15, et château de Rossena, Ciano d'Enza, Reggio d'Emilia.
- REMAURY (M.), [3299], professeur à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris, avenue de Saxe, n° 40 (VII^e).
- RENAUD (M^{me}), [3341], boulevard Haussmann, n° 80 (VIII^e).
- RENAUDIN (Louis), [3294], C. ✱, président directeur général du Crédit foncier d'Algérie et de Tunisie, rue Cambon, n° 49 (1^{er}).
- RENAULT (André), [3274], expert-comptable, rue Laurendeau, n° 166, à Amiens (Somme).
- RENOU (Léon), [3204], à Neuilly-sur-Seine, rue Montrosier, n° 5.
- RENOUVIN (Pierre), [3193], C. ✱, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, n° 2 (V^e).
- REVERDY (Charles-Joseph), [3297], ✱, directeur à la Préfecture de la Seine, avenue Franklin-Roosevelt, n° 59 (VIII^e).
- RIBADEAU-DUMAS (François), [3310], membre de la Société des gens de lettres, directeur de « Une semaine à Paris », avenue de Wagram, n° 133 (XVII^e).
- RIBIER (Jean DE), [3128], O. ✱, conservateur des archives du ministère des Affaires étrangères, avenue Rodin, n° 2 (XVI^e).
- *RICHÉ (Georges), [2560], avenue de La Bourdonnais, n° 18 (VII^e).
- RICHER (Louis), [3222], avenue Henri-Barbusse, n° 134, à Asnières (Seine).
- RICOMMARD (Jules), [3199], ✱, inspecteur général de l'Instruction publique, avenue de Fontenelle, n° 7, à Sceaux (Seine).
- RITTER (Georges), [2787], ✱, conservateur honoraire aux Archives nationales, square Lagarde, n° 1 (V^e).
- ROEDER (Mgr Félix), [3069], évêque titulaire d'Anthédon, rue du Général-Leclerc, n° 59 *bis*, à Issy-les-Moulineaux.
- ROHAN-CHABOT (comte DE), duc de RAVÈSE, [3121], ✱, rue du Colonel-Combes, n° 6 (VII^e).
- ROHAN-CHABOT (M^{me} la comtesse Edme DE), [3188], rue Boissière, n° 11, et château de Saint-Martin, par Taradeau (Var).
- ROLLAND (Henri), [3009], O. ✱, conservateur du Musée, directeur des fouilles de Glanum, à Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône).
- ROLLET (Henri), [3147], rue Scheffer, n° 2 *bis* (XVI^e).
- RONDEAU (Maurice), [3251], quai du Grand-Port, n° 21, à Douarnenez (Finistère).
- ROUBEROL (Henri), [3349], directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, Poitiers (Vienne).

ROUGÉ (comtesse Urbain DE), [3345], rue de Paris, Moulins (Allier).
 ROUSSEL (M^{lle} Germaine), [3175], professeur au Lycée Jean-de-La-Fontaine, quai Blériot, n° 182 (xvi^e).

*ROUSSIER (Paul), [2461], ✱, bibliothécaire-archiviste honoraire du ministère des Colonies, à Coulaines, par Savonnières (Maine-et-Loire).

*ROY (le R.P. Joseph), [2698], bibliothécaire du couvent des Franciscains, rue de l'Alverne, n° 33, à Québec (Canada).

SAINT-BLANQUAT (Odon DE LINGUA DE), [3013], ancien membre de l'Ecole française de Rome, archiviste de la ville de Toulouse, rue Nazareth, n° 22, à Toulouse (Haute-Garonne), et à Mauvers, Yverdon-sur-Garonne (Tarn-et-Garonne).

SAINT-GIRONS (Dr François), [3285], médecin honoraire des hôpitaux, avenue de Breteuil, n° 37 (vii^e).

SAINT-GIRONS (Pierre), [3320], C. ✱, homme de lettres, rue du Laos, n° 23 (xv^e).

SAINT-LAURENT (M^{lle} DE), [3200], au Leslac'h, Plestin-les-Grèves (Côtes-du-Nord).

*SAMARAN (Charles), [2668], O. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur honoraire à l'Ecole nationale des chartes, directeur honoraire des Archives de France, directeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, membre de l'Institut, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, avenue Gourgaud, n° 8 (xvii^e).

SARTIGES (Eugène DE), [3154], château de Perthuis, à Amilly (Loiret).

SARTIGES (comte Louis DE), [3144], ministre plénipotentiaire, place d'Iéna, n° 3 (xvi^e).

SCHMITZ (dom Philibert), [2932], à l'abbaye de Maredsous (Belgique).

SERPETTE (abbé E.), [2678], curé de Cartigny (Somme).

SIGWALT (Armand), [2610], architecte, rue François-Ponsard, n° 1 (xvi^e).

SILBERSTEIN (Maurice), [3348], membre de l'Institut Napoléon, boulevard Lefebvre, n° 57 (xv^e).

SIMON (Pierre), [3300], inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, place Vauban, n° 9 (vii^e).

SOGNO (Emile), [2989], correspondant du ministère de l'Education nationale, Les Tilleuls, avenue de la Gare, à Pierrelatte (Drôme).

*SOLENTÉ (M^{lle} Suzanne), [2981], conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, carrefour de la Croix-Rouge, n° 2 (vi^e).

SOREL (médecin général), [3286], inspecteur général des troupes coloniales, rue de Vaugirard, n° 100 (vi^e).

SOULANGE-BODIN (Henry), [2768], avenue Henri-Martin, n° 109 (xvi^e).

SOULÉ (général), [3023], à Coutras (Gironde).

- SOULÈS (Pierre DE), [3173], ✱, bibliothécaire en chef à l'Assemblée nationale, rue de l'Université, n° 6 (vii°).
- SPADALE (Laurent), [3191], à Alès (Gard), route d'Alsace, n° 24 bis.
- *SPELMAN (M^{me} L.-L. Everett), [2931], à Rockledge, Cricklewood Lane, Harrison, New-York (Etats-Unis).
- *SPOERRY (Henri), [2914], à Mulhouse (Haut-Rhin), rue du Sundgau, n° 1.
- *STATHAM (le Révérend S.-P.-H.), [2387], ancien lieutenant-colonel au corps des chapelains de l'armée anglaise, à Cheddar (Somerset, Angleterre), The Barrows.
- STERLIN (Jean), [3033], graveur, à Vaires-sur-Marne (Seine-et-Marne), avenue de La Fontaine, n° 36.
- *SUNDT (Charles), [2801], à Satigny, près Genève (Suisse), villa la Boverie.
- SYLVESTRE (V.), [3203], ingénieur, Les Roches-Taillées, à Aix-les-Bains (Savoie).
- TERRAINE (M^{lle} Anne), [3049], archiviste-paléographe, boulevard Saint-Michel, n° 97 (v°).
- TESSIER (Emile), [3332], directeur d'école publique à Ballots (Mayenne).
- *TESSIER (Georges), [2840], ✱, professeur à l'Ecole nationale des chartes, membre de l'Institut, rue de Vaugirard, n° 60 (vi°).
- *TEXIER (René), [2502], boulevard du Montparnasse, n° 2 (xv°).
- THIÉBAUT (Jacques), [3250], professeur adjoint au collège classique de Boulogne-sur-Mer, rue Aristide-Briand, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).
- THIÉBAUT (Maurice), [3137], ✱, directeur général de la Banque des Pays de l'Europe centrale, boulevard Marbot, n° 32 (xvi°).
- *THOISY (baron Paul DE), [3086], ✱, rue Scheffer, n° 38 (xvi°).
- THOMÉ (Georges), [3302], G. O. ✱, préfet honoraire, avenue Victor-Hugo, n° 130 (xvi°).
- TRIBOUT DE MOREMBERT (Henri), [2920], archiviste municipal de Metz (Moselle), rue des Lilas, n° 1, à Montigny-les-Metz (Moselle).
- TURPIN (Léon), [3301], C. ✱, directeur général honoraire des Contributions directes, rue de la Convention, n° 201 (xv°).
- VAN DER PERRE, [3236], libraire, à Bruxelles (Belgique).
- *VASSAL (Dr Louis), [3118], ✱, boulevard Gambetta, n° 12, à Charleville (Ardennes).
- VAUCHER (Paul), [3195], ✱, professeur à la Sorbonne, rue de Grenelle, n° 180 (vii°).
- VAUX DE FOLETIER (comte François DE), [3160], ✱, archiviste en chef de la Seine et de la ville de Paris, rue Jacob, n° 12 (vi°).
- VEDRUNES (Robert), [3172], licencié en droit, rue de Bougainville, n° 2 (vii°).
- VERDEAUX (Dr), [3303], chef de clinique à l'hôpital Sainte-Anne, rue de Villersexel, n° 6 (vii°).

- VERNET (André), [3044], archiviste-paléographe, professeur à l'Ecole nationale des chartes, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Georges-de-Porto-Riche, n° 2 (xiv^e).
- VIDALENC (Jean), [3229], chargé de cours à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, rue Remi-Laurent, n° 17, à Fontenay-aux-Roses (Seine).
- *VIDIL (baron Jean), [3134], rue Raffet, n° 3 (xvi^e).
- *VIELLIARD (M^{lle} Jeanne), [2739], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome et de l'Ecole des hautes études hispaniques, conservateur adjoint aux Archives nationales en service détaché, directrice de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, avenue de l'Observatoire, n° 36 (xiv^e).
- *VILLARET (François), [3171], avocat à la Cour d'Appel de Paris, avenue Bertie-Albrecht, n° 8 (viii^e).
- VILLERS (Robert), [2992], chargé de cours à la Faculté de Droit de Caen, rue du Maréchal-Galliéni, à Versailles.
- VIOLLET-LE-DUC (M^{me} Georges), [3253], rue Condorcet, n° 68 (ix.)
- *VOGÜÉ (marquis DE), [2748], O. ✱, rue Fabert, n° 2 (vii^e).
- WARENGHIEN DE FLORY (baron DE), [2661], avenue Paul-Doumer, n° 78 (xvi^e).
- *WENDEL (Maurice DE), [3338], O. ✱, maître de forges, avenue de New-York, n° 28 (xvi^e), et château de Brouchetière, à Jœuf (Meurthe-et-Moselle).
- WENDEL (M^{me} Maurice DE), [3339], O. ✱, avenue de New-York, n° 28 (xvi^e), et château de Brouchetière, à Jœuf (Meurthe-et-Moselle).
- WILLEMETZ (M^{me} A., née Geneviève COQUIBUS), [3052], archiviste-paléographe, rue de Verneuil, n° 9 (vii^e).
- YOUNGER (général James Wellington), [3289], rue de Chaillot, n° 7 (xvi^e).
- ZARB (Mireille), [3248], archiviste aux Archives nationales, détachée à l'Organisation mondiale de la Santé, parc de Montalegre, n° 6, Coligny, Genève (Suisse).
- ZENS (Pierre), [3131], avenue de Friedland, n° 41 (viii^e).
-

LISTE

DES

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

avec l'indication des années où cessent leurs fonctions

1956	1957
MM. BOURGIN.	MM. BRUNEL.
BROGLIE (DE).	CELIER.
CHARLES-ROUX.	M ^{lle} DROZ.
FÉLICE (DE).	MM. DUPONT-FERRIER.
GIARD.	LEMOISNE.
GIROD DE L'AIN.	LÉONARD.
LA FORCE (DE).	MARTIN-CHABOT.
PANGE (DE).	MICHEL-DANSAC.
SOULANGE-BODIN.	MICHEL DE PIERREDON (†).
TESSIER.	PERRAT.
1958	1959
MM. BRAIBANT.	MM. BOISLISLE (DE).
FRANÇOIS.	FAWTIER.
GRAND.	MAHIEU.
LYON.	MARCHAND.
MADELIN.	MIROT.
MAROT.	MONICAT.
MEURGEY.	MONTESQUIOU (DE).
SAMARAN.	POUTHAS.
VAUX DE FOLETIER (DE).	RENOUVIN.
M ^{lle} VIELLIARD.	RITTER.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ NOMMÉ EN JUIN 1954

Président.....	MM. J. DE PANGE.
Vice-Présidents ...	L. CELIER et B. DE MONTESQUIOU.
Secrétaire	M. FRANÇOIS.
Secrétaire-adjoint ..	B. MAHIEU.
Trésorier-archiviste- bibliothécaire ... }	E. LYON.
Trésorier-adjoint ..	R. MICHEL-DANSAC.
Censeurs	C. LAROCHE et A. VERNET.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ NOMMÉ EN JUIN 1955

<i>Président</i>	MM. L. CELIER.
<i>Vice-Présidents</i> ...	B. DE MONTESQUIOU et E. GIARD.
<i>Secrétaire</i>	M. FRANÇOIS.
<i>Secrétaire-adjoint</i> ..	B. MAHIEU.
<i>Trésorier-archiviste- bibliothécaire</i> ... }	E. LYON.
<i>Trésorier-adjoint</i> ..	R. MICHEL-DANSAC.
<i>Censeurs</i>	C. LAROCHE et A. VERNET.

COMITÉ DE PUBLICATION

MM.	MM.
BRUNEL.	PERRAT.
DUPONT-FERRIER.	POUTHAS.
MAROT.	RENOUVIN.

COMITÉ DES FONDS

MM.	MM.
CELIER.	PANGE (DE).
MAROT.	TESSIER.

NOUVEAUX MEMBRES

1954

- [3285] Dr François SAINT-GIRONS (30 avril).
- [3286] Médecin général SOREL (30 avril).
- [3287] M. Herbert PAIN (30 avril).
- [3288] M^{me} Herbert PAIN (30 avril).
- [3289] Général James Wellington YOUNGER (30 avril).
- [3290] Dr Hugo BIANCONI (30 avril).
- [3291] M. Paul DE BERNARDI (30 avril).
- [3292] Dr Etienne CHABROL (30 avril).
- [3293] M. André BEURDELEY (30 avril).
- [3294] M. Louis RENAUDIN (30 avril).
- [3295] M. GARROS (30 avril).
- [3296] Dr Victor LE LORIER (30 avril).
- [3297] M. Charles-Joseph REVERDY (30 avril).
- [3298] M. A.-P. MIÈGEVILLE (30 avril).
- [3299] M. REMAURY (30 avril).
- [3300] M. Pierre SIMON (30 avril).
- [3301] M. Léon TURPIN (30 avril).
- [3302] M. Georges THOMÉ (30 avril).
- [3303] Dr VERDEAUX (30 avril).
- [3304] Dr Henri FLURIN (30 avril).
- [3305] M. Léon LABBÉ (25 juin).
- [3306] M. Lucien MOREL D'ARLEUX (25 juin).
- [3307] M. André PÉREIRE (25 juin).
- [3308] Dr Albert BESSON (25 juin).
- [3309] M. LINSMAYER (25 juin).
- [3310] M. François RIBADEAU-DUMAS (25 juin).
- [3311] M. Marc EYROLLES (25 juin).
- [3312] M. DESGUINE (25 juin).
- [3313] Marquis DE BONY DE LAVERGNE (25 juin).
- [3314] Dr AUBLANT (25 juin).
- [3315] M^e GRUMBACH (25 juin).
- [3316] M. André CHÈNEBENOÎT (25 juin).
- [3317] Dr LAVIELLE (25 juin).
- [3318] M^{me} DAVID-WEIL (25 juin).
- [3319] Dr Georges BROUARDEL (25 juin).
- [3320] M. Pierre SAINT-GIRONS (25 juin).
- [3321] M. MARLAND (25 juin).
- [3322] M. Edmond CHAIX (25 juin).
- [3323] LE MUSÉE SOCIAL (25 juin).
- [3324] M. MASBOU (25 juin).

- [3325] M. Marcel DURRY (25 juin).
- [3326] M. VILLEY-DESEMERETS (25 juin).
- [3327] Général d'ARBONNEAU (25 juin).
- [3328] M. BRUGÈRE (25 juin).
- [3329] M^{me} J.-J. MARQUET DE VASSELLOT (25 juin).
- [3330] M. Fernand BRAUDEL (26 novembre).
- [3331] M. l'abbé MAURICE (26 novembre).
- [3332] M. Emile TESSIER (26 novembre).

1955

- [3333] M. Christian DE CHARMASSE (29 avril).
- [3334] M. Charles BURNEL (29 avril).
- [3335] M. André BONNIUT (29 avril).
- [3336] M. LUCAS (29 avril).
- [3337] M. Jean BRÉBAN (1^{er} juillet).
- [3338] M. Maurice DE WENDEL (1^{er} juillet).
- [3339] M^{me} Maurice DE WENDEL (1^{er} juillet).
- [3340] M^{me} Joseph DESMARS (1^{er} juillet).
- [3341] M^{me} RENAUD (1^{er} juillet).
- [3342] M. John NEF (1^{er} juillet).
- [3343] M^{lle} Lucie CÉLIER (25 novembre).
- [3344] M. Jacques ARLÈS-DUFOUR (25 novembre).
- [3345] Comtesse Urbain DE ROUGÉ (25 novembre).
- [3346] M^{me} Marguerite LEPAGE (25 novembre).

1956

- [3347] Comtesse DE MAILLÉ (20 janvier).
- [3348] M. Maurice SILVERSTEIN (20 janvier).
- [3349] M. Henri ROUBEROL (24 février).

MEMBRES DÉCÉDÉS

M^{me} DAUZÈRE ; MM. Joseph DESMARS ; Georges DULONG ; Edouard GIROD DE L'AIN ; comte Bernard DE LACOMBE ; Jacques LAURENT ; A.-P. MIÈGEVILLE ; A. VILLEY-DESEMERETS.

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

1954

Les séances du Conseil

Le Conseil de la Société d'Histoire a tenu ses séances mensuelles aux dates des 29 janvier, 26 février, 26 mars, 30 avril, 25 juin, 26 novembre et 17 décembre 1954. Elles furent présidées, jusqu'au 25 juin par M. Joseph Desmars, puis, à partir de ce jour, par M. Jean de Pange.

Le 25 juin il a été procédé à l'élection du bureau pour l'année 1954-1955. Le premier vice-président, M. J. de Pange, était élevé à la présidence, dont il prenait aussitôt possession du fauteuil. Le second vice-président, M. le pasteur de Felice devenait premier vice-président, mais faisait savoir qu'il ne souhaitait pas que l'année suivante et selon la tradition établie, son nom fût prononcé pour la présidence de la Société. Le second vice-président, élu le même jour, fut M. Léonce Celier. Le trésorier, et le trésorier adjoint, MM. Ernest Lyon et René Michel-Dansac, ont été confirmés dans leurs fonctions.

Aux regrets unanimes, M. Charles Samaran, qui avait fait connaître sa décision lors de l'Assemblée générale du 19 juin, de renoncer à son mandat de secrétaire, a, malgré les instances réitérées de ses amis, confirmé le 25 juin qu'il abandonnait cette charge remplie par lui de si brillante façon.

La reconnaissance de la Société de l'Histoire de France lui fut exprimée dès le 25 juin par le président Celier, en attendant que la Société prenne l'initiative de lui témoigner, de manière solennelle, sa gratitude et son attachement.

Son successeur est M. Michel François, qui avait partagé déjà depuis plusieurs années la tâche souvent très lourde de M. Charles Samaran. Le nouveau secrétaire général

adjoint, M. Bernard Mahieu, avait déjà, lui aussi depuis longtemps, aidé de manière officieuse, MM. Samaran et François dans les diverses activités du secrétariat.

Le même jour ont été réélus au Comité de publication MM. Brunel, Dupont-Ferrier, de Lacombe, Marot, Perrat et Pouthas, cependant qu'au Comité des fonds ont été réélus MM. Celier, Marot, de Pange, Tessier.

L'Assemblée générale du 13 juin pourvut à la réélection, pour siéger jusqu'en 1958, des membres du Conseil dont le mandat venait à expiration en 1954 : MM. Braibant, François, Grand, Lyon, Madelin, Marot, Meurgey de Tupigny, Samaran, de Vaux de Foletier, Vielliard. La même Assemblée générale confirma dans les fonctions de censeurs MM. Laroche et Vernet.

Au cours de ses séances normales, le Conseil est tenu au courant par le secrétaire de l'état des publications de la Société et de la vie de celle-ci.

Publications de la Société

Dès la séance du 29 janvier, le secrétaire fait savoir que l'*Annuaire-Bulletin* pour les années 1952-1953 est en cours de mise au point. Le travail était achevé en mars, et à l'Assemblée générale, le secrétaire pouvait déposer sur le bureau de la Société le premier exemplaire de la publication. La distribution cependant n'en fut faite aux sociétaires qu'au mois d'octobre, pour des raisons d'économie, de manière à ne faire qu'un seul envoi de l'*Annuaire-Bulletin* lui-même, et du tome X des *Grandes Chroniques* dont l'imprimerie Daupeley avait achevé l'impression au cours de l'été.

Au titre de l'année 1954, un autre volume fut donc distribué, le tome X et dernier des *Grandes Chroniques de France*, pour lequel le bon à tirer de la dernière feuille avait été donné le 26 février.

Tout au long de l'année, sous la direction de M. Michel François, le travail de vérification et d'annotation du premier volume des *Lettres* de Henri III se poursuit. Dans la séance du 26 novembre, M. François faisait savoir que l'ouvrage pourrait, sous peu, être porté à l'impression.

En ce qui concerne le tome XIII des *Chroniques* de Froissart, confié pour une mise au point difficile à M. Al-

bert Mirot, il s'agit en réalité d'une reprise à peu près complète du texte. M. Mirot poursuit concurremment, sur placards, la correction de ce texte, et en même temps du sommaire. A la fin de l'année, le 17 décembre, M. Mirot annonçait que les placards des 138 premières pages du texte définitif avaient été renvoyées par lui à l'imprimerie.

La publication des *Annales de Saint-Bertin* est toujours très attendue. Dans la séance du 17 décembre, le secrétaire annonçait que, à la suite de longs pourparlers, le trésorier se trouvait à la veille de la signature du contrat avec la Recherche scientifique.

Quant à la *Correspondance secrète* du comte de Broglie, dont le Conseil avait décidé, le 28 février 1953 d'inscrire le titre parmi ses prochaines publications, la préparation du premier tome en a été achevée d'une manière si active et si complète par les deux auteurs, MM. Michel Antoine et Didier Ozanam, que le texte a pu être envoyé à l'imprimerie dès le mois de juillet. Les premières épreuves sont attendues pour le premier trimestre de l'année 1955.

Le plan de distribution des publications se posant donc, à la fin de l'année 1954, à la séance du Conseil du 17 décembre, il est décidé de prévoir, en priorité, au cours de l'année 1955, l'achèvement rapide du tome XIII de Froissart et du tome I de la *Correspondance* du comte de Broglie.

La question avait été soulevée le 26 novembre, d'une reprise de la publication annuelle de l'*Annuaire-Bulletin*. Mais il a été décidé de maintenir provisoirement la formule actuelle.

Questions financières et diverses

L'équilibre financier de la Société se trouve réalisé, dans les conditions précisées par le rapport lu par les censeurs à l'Assemblée générale du 17 juin, et que l'on pourra voir plus loin (p. 31).

Les négociations menées près de la Recherche scientifique permettent une aide substantielle aux publications du tome XIII de Froissart, des *Annales de Saint-Bertin*, et de la *Correspondance secrète* du comte de Broglie. Quant aux *Lettres de Henri III*, on sait que l'édition en est assurée grâce aux fonds Champion.

Depuis le 13 novembre 1953, cette succession de Pierre Champion est d'ailleurs entièrement liquidée.

La cotisation de membre de la Société, fixée jusqu'à présent à 600 francs, a été portée, lors de l'Assemblée générale du 17 juin, à 800 francs.

Assemblée générale du 17 juin 1954

Président : M. J. DESMARS

Présents : MM. Artonne, Aublant, de Beauvillé, Braibant, Caillet, Cartelle, Célier, Charles-Roux, David-Weill, Dulong, Durry, de Failly, de Félice, Greber, Jardillier, Jarland, Jégadin, Jonker, M. le duc de Levis-Mirepoix, MM. Lejoindre, Lemaire, Lemoisne, Lyon, Mahieu, Maugras, Michel-Dansac, Mirot, Monfrin, Montet, de Pange, Paris, Paulhan, Périer de Féral, Pognon, Pozzi, Ribadeau-Dumas, Saint-Girons, M^{me} la baronne de Saint-Palais, M^{me} Salmon, MM. Samaran, Sorg, Soulange-Bodin, Tessier, Turpin, M^{lle} Vielliard.

Excusés : M. le général Bonnassieux, M^{lle} Droz, MM. Dunan, François, Galtier, M. le duc de la Force, M^{me} la comtesse de la Rochefoucauld, M. Le Monnier de Loricie, MM. Marot, Mollat, Renon, Tribout de Morembert.

L'Assemblée entend la lecture :

1^o Du discours de M. le Président (voir p. 5).

2^o Du rapport de M. Samaran, secrétaire, sur les travaux et les publications de la Société devant l'année 1953-1954 (voir p. 20).

3^o Du rapport des censeurs, MM. Laroche et Vernet, sur les comptes des recettes et dépenses pendant l'exercice 1953-1954 (voir p. 31).

Les conclusions de ce rapport, approuvant la gestion et les comptes de M. Lyon, trésorier, sont mises aux voix et adoptées.

Sont réélus membres du Conseil pour siéger jusqu'en 1958 : MM. BRAIBANT, FRANÇOIS, GRAND, LYON, MADELIN, MAROT, MEURGEY DE TUPIGNY, SAMARAN, DE VAUX DE FOLETIER, M^{lle} VIELLIARD.

Sont réélus censeurs : MM. LAROCHE et VERNET.

M. le duc de Lévis-Mirepoix, de l'Académie française, fait une lecture intitulée : *Les Cathares, résurgence du manichéisme*.

DISCOURS DE M. J. DESMARS

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
PENDANT L'EXERCICE 1953-1954

Mesdames, Messieurs et chers confrères,

En m'élisant à la présidence, vous m'avez fait un insigne honneur qui marquera dans ma vie et qui m'a pénétré d'une vive reconnaissance.

J'ose à peine rappeler les noms des illustres personnalités qui m'ont précédé à cette place de choix : MM. Prosper de Barante, Guizot, Charles de Montalembert, pour ne citer que les premiers élus, avant que ne fût instituée la présidence annuelle ; et lorsque, parcourant la liste de nos fondateurs, je découvre auprès du nom de M. Prosper de Barante, ceux de MM. Mathieu Molé et du baron Pasquier, je ne puis me défendre d'une extrême confusion. Trois préfets ! Et quels préfets ! Me trouver, après cent vingt ans, en leur éminente compagnie, — si je puis dire, — quel honneur pour le modeste préfet honoraire que je suis ! Cet honneur, je le dois à votre indulgente bienveillance à mon égard. Soyez-en, une fois encore, remercié de toute la force de mon émotion et de ma gratitude, mes chers confrères, vous qui continuez avec tant de distinction, de talent et de science, les nobles et savantes traditions de notre vieille Société de l'Histoire de France dont, en dépit des ans, vous avez su prolonger l'active et féconde jeunesse.

* *

Un usage plus que séculaire, et jamais interrompu, dicte, dès le début de cette séance d'Assemblée générale, son pieux devoir à votre président annuel : celui d'honorer la mémoire de nos collègues disparus, et de déposer sur leur tombe l'hommage ému de notre fidèle souvenir. Aujourd'hui l'expression de nos regrets va aux deux membres de notre Société qui lui faisaient tout particulièrement honneur. J'ai nommé M. l'ambassadeur Robert de Billy et M. Jean Bourguignon, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux.

M. l'ambassadeur Robert de Billy appartenait à un milieu familial choisi et distingué. Il était né le 27 juin 1869 ;

son père, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, eut à cœur de faire donner à son fils une solide instruction, à la fois scientifique et littéraire.

Elève de l'Ecole Alsacienne où, durant de longues années, se recruta une véritable élite française, sous le double signe de la culture et du patriotisme, il fut, à 20 ans, admissible à l'Ecole Polytechnique. Changeant de route, il aborda le droit, obtint sa licence, entra à l'Ecole libre des Sciences Politiques où il subit ses épreuves de sortie « avec la plus grande distinction et le premier prix » : telle était l'appréciation élogieuse de ses maîtres.

Un égal succès devait marquer son concours d'entrée dans la diplomatie. Il fut reçu dans des conditions si brillantes que M. l'ambassadeur Herbette n'hésitait pas à proclamer : « J'affirme, sans aucune complaisance, que M. Robert de Billy est l'un des candidats les plus complets que j'aie rencontrés dans ma carrière. »

A 23 ans, il débute comme stagiaire à l'ambassade de France à Berlin. Il s'y fit immédiatement remarquer « comme une des intelligences les plus vives ». Ses chefs soulignent « sa culture, son goût d'apprendre et la curiosité toujours en éveil de son esprit », qualités qui « jointes à ses dons naturels, devaient, » d'après eux, « en faire un des agents les plus remarquables de l'avenir ». Rappelé à Paris, et attaché, dès 1896, au cabinet du ministre des Affaires Etrangères, par une marque d'estime toute particulière, il est, peu après, nommé à Londres, en qualité de Secrétaire d'Ambassade auprès de M. Paul Cambon. Ce dernier le note de telle façon que le Quai d'Orsay désire le reprendre. Il y demeure six années au cabinet du grand ministre que fut M. Delcassé. Mis ensuite à la disposition de M. Revoil pour l'importante Conférence d'Algésiras, le voilà successivement à Sofia, à Tanger et à Rome, sous Barrère. Agent diplomatique de la République, à Salonique, aux plus durs moments de la première guerre mondiale, puis à Athènes, où il se lie avec Vénizelos pour le plus grand bien de la cause française, il est désigné en 1924, en qualité de Ministre plénipotentiaire près de la cour de Bucarest. C'est là que se clôt son *cycle balkanique*, suivant sa propre expression. Commandeur de la Légion d'honneur, il est enfin appelé à l'ambassade de Tokyo, en remplacement de M. Paul Claudel.

Ce fut son dernier poste : il y affirma, une fois encore, ses qualités personnelles, en même temps que sa haute valeur professionnelle. M. l'ambassadeur Robert de Billy avait au plus haut degré le sentiment de l'honneur et la fierté de servir. Peut-être n'a-t-il pas été récompensé à l'exacte mesure des mérites, de son sens politique et de son dévouement.

Très tôt, il posa sa candidature à la Société de l'Histoire de France. Sa culture générale, son goût de la recherche historique l'y appelaient naturellement. Comment, de votre côté, auriez-vous pu oublier que, durant trois années, il fut déjà réellement des vôtres, par sa fonction de chef des Archives au ministère des Affaires Etrangères et de membre de la Commission des Archives diplomatiques ? Il avait été donné à tous d'y apprécier sa science, sa parfaite obligeance pour les chercheurs et la courtoise affabilité de son accueil.

Après une brillante carrière, la retraite de M. l'ambassadeur Robert de Billy se révéla active et studieuse. Il avait vécu l'histoire durant trente années ; le Quai d'Orsay s'en souvint et l'appela à nouveau à siéger à la Commission des Archives diplomatiques. Il y fut assidu, consacrant en outre une partie de son temps à l'art, à la littérature et à la bienfaisance. Il publia des lettres inédites, à lui adressées, de Marcel Proust, dont il avait été l'ami. Des articles sur Gobineau et sur Rambaud, articles parus dans la *Revue Diplomatique*, furent remarqués et appréciés. On a dit qu'il avait écrit ses Mémoires ; souhaitons qu'ils voient le jour. Orientaliste consommé, il avait recueilli des trésors d'art, au cours de sa carrière. Sa maison était devenue un véritable musée. Il avait été enfin, en 1934, élu membre du Grand Conseil du Musée Social.

Tel fut l'homme, le diplomate, le lettré que nous regrettons aujourd'hui. Ceux qui, comme nous, l'ont bien connu n'oublieront jamais son visage ouvert, sa main loyalement tendue, son obligeance, sa courtoisie faite, à la fois, de distinction, de bonhomie et de charmante simplicité.

Ce fut un vrai gentilhomme et un grand Français.

Les *Ultima verba* que je dois maintenant prononcer concernent mon ami Jean Bourguignon. Il m'en coûte en un certain sens. Vous me comprenez, j'en suis sûr. La mort est venue déchirer brutalement entre nous une affection

très ancienne que rien n'avait pu altérer. Au moment de rappeler ce qu'il fut, j'aurais souhaité, dans le silence du cœur, garder le souvenir toujours vivant d'un ami regretté.

Et cependant, je dois parler : obéissant à un double devoir, il me faut retracer devant vous sa vie et sa carrière.

Jean Bourguignon était d'origine ardennaise et demeura toute sa vie profondément attaché à ses Ardennes natales. Il naquit à Charleville, le 8 avril 1876. C'est dans cette ville qu'il poursuivit de solides études marquées de nombreux succès. Il y révélait déjà son goût de l'érudition, de l'art et des recherches historiques. Ces tendances lui inspirèrent un premier essai dans la Revue d'Ardenne et d'Argonne : *Un empereur de Russie dans les Ardennes : le passage de Pierre-le-Grand à son départ de France, en 1717.*

Venu à Paris, élève de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, chargé d'une mission historique pour le ministère de la Marine, sa voie était dès lors toute tracée. Pendant dix-huit années, il devait être le collaborateur de M. Théodore Reinach, en même temps que directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Nommé conservateur, puis conservateur-chef des Musées Nationaux, il fut, en décembre 1916, appelé à la direction de Malmaison. Il devait y demeurer pendant trente années, y être prolongé même cinq années en mission extraordinaire par arrêtés successifs, bien qu'ayant atteint l'âge de la retraite. Auparavant, il avait été désigné comme conservateur en chef du département des Musées Napoléoniens (Compiègne, Malmaison, Boispréau, Maison natale de Napoléon à Ajaccio) et, par adjonction, en 1937, conservateur de Fontainebleau.

Son œuvre remarquable ne fut pas seulement celle d'un directeur attentif, compétent et dévoué. Ce fut aussi celle d'un « enrichisseur » du domaine, où la confiance du Gouvernement l'avait placé. Par son activité patiente et infatigable, par la sûreté de son goût artistique, par sa diplomatie persuasive, il réussit à obtenir de précieuses donations. Son ambition était de reconstituer Malmaison dans son étendue primitive, comme aux temps du Premier Consul et de Joséphine de Beauharnais.

Il réussit à convaincre de généreux donateurs : M. et M^{me} Edward Tuck, M^{me} Deutsch de la Meurthe, M. Paul

Marmottan et tant d'autres. Et cette activité bienfaisante ne s'exerça pas seulement au profit des Musées Napoléoniens. Jean Bourguignon en fit bénéficier aussi les autres Musées Nationaux et même nos Archives Nationales. Notre dévoué secrétaire, M. Samaran, m'en voudrait de ne pas rappeler que, lorsqu'il était directeur des Archives, c'est par l'entremise de Jean Bourguignon qu'il reçut des mains de M^{me} Lucien Graux, en exécution des dernières volontés de son mari, mort en déportation, l'original enfin retrouvé du testament olographe de Louis XIV.

Le résultat de cet incessant et tenace effort se traduit à Malmaison dans l'éloquence des chiffres : la propriété comprend aujourd'hui deux châteaux au lieu d'un ; une superficie de 27 hectares au lieu de 6. Quant aux collections elles-mêmes, le total de leur inventaire est passé de 400 unités à près de 12.000.

Le culte fervent voué par Jean Bourguignon aux gloires napoléoniennes ne le détournait pas cependant d'un ferme attachement à ses convictions républicaines. Durant plus de quinze années, il devint, sur la recommandation et la présentation de M. Théodore Reinach, le collaborateur fidèle et tout dévoué d'un grand serviteur de la République, qui fut en même temps un ardent patriote et un illustre savant : Paul Painlevé. A de multiples reprises, il assumait la charge, parfois lourde, de la direction de son cabinet : en particulier, en 1917, aux heures les plus angoissantes et les plus douloureuses, à la Présidence du Conseil et au ministère de la Guerre.

En 1924, il devenait à nouveau le directeur de son cabinet, à la Présidence de la Chambre des Députés.

Bien servir la France, de toutes manières et avec tout son cœur, en évoquant le prestige de son passé ; se dévouer encore pour elle, avec toute sa foi patriotique, en luttant pour son salut et sa grandeur, dans le présent, et pour l'avenir, telle était vraiment la vocation de notre confrère.

Et c'était encore une des formes de cette vocation que de venir en aide aux malheureux et aux déshérités. Rappel-lerai-je son activité bienfaisante, à l'Union des Arts, aux Cantines Maternelles, à l'Entraide du V^e arrondissement, au Vestiaire parisien ?

Son altruisme, sa générosité foncière étaient partout en

éveil ; il obéissait à une sorte d'instinct lorsqu'il s'agissait de faire le bien.

Que dire de son œuvre historique ?

Ses articles de revue ont été nombreux ; et sa bibliographie est copieuse. Ses études, ses ouvrages conçus avec probité, écrits d'un style élégant et facile, se lisent toujours avec plaisir et profit. Il ne cessait d'étudier et de travailler. Tout récemment encore, il publiait, d'après le manuscrit original, le premier volume des *Mémoires de Marchand*. Il allait achever le second ; la mort est venue brutalement l'interrompre dans sa tâche.

Un mot enfin de son œuvre littéraire. L'un de ses amis m'écrivait, à ce sujet, il y a peu de temps :

« Jean Bourguignon, fin lettré, a été, avant même Paterne Berrichon, le premier peut-être, le plus complet, le plus exact des historiographes d'Arthur Rimbaud. Stéphane Mallarmé m'a dit de son étude qu'elle était une définitive, minutieuse et, tout à la fois, belle et intelligente évocation d'Arthur Rimbaud. Et c'est Jean Bourguignon qui, le 21 juillet 1901, prononça après Gustave Kahn, le principal discours à l'inauguration du premier monument d'Arthur Rimbaud à Charleville. »

M. Jean Bourguignon est mort le 10 décembre 1953, après avoir été élevé, en novembre 1948, à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur, et élu, le 14 décembre 1949, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts.

Notre savant et charmant confrère était un silencieux, sinon un triste, et son regard très doux de penseur était comme embué de rêve. Sous le voile discret de ce silence, il dissimulait une sensibilité délicate qui avait trop souvent connu la souffrance. Peut-être aussi, était-il absorbé entièrement par la permanence de la pensée intérieure qui était sa véritable, sa presque unique raison de vivre.

Ceux qui l'ont connu garderont de lui un inaltérable souvenir.

*
* * *

Ecartons maintenant ces pensées de deuil et de tristesse pour exprimer la joie sincère que nous éprouvons à féliciter quatre de nos éminents confrères pour l'honneur qui leur est échu, au cours de la présente année.

M. le duc de Lévis-Mirepoix a été élu membre de l'Aca-

démie française. Ce juste hommage était dû, non seulement au grand historien, mais aussi au représentant d'une illustre famille dont le passé prestigieux est intimement lié à la gloire de notre pays. M. de Lévis-Mirepoix se devait à lui-même d'en écrire avec talent l'histoire, de même que ses ancêtres n'ont cessé de la vivre avec éclat. En votre nom à tous, je tiens à lui apporter le double tribut de nos éloges et de notre fierté.

M. Dujarric de la Rivière vient d'être élu membre de l'Académie des Sciences. Docteur en médecine, docteur ès sciences de la Faculté de Paris, il est sous-directeur de l'Institut Pasteur, délégué de la France à l'Organisation Mondiale de la Santé, expert international à cette Organisation, membre de l'Académie nationale de Médecine. Tous ces titres soulignent en quelle haute estime il est tenu dans les milieux français et étrangers, de la bactériologie, de l'épidémiologie et de l'hygiène. Ses travaux remarquables, au double point de vue scientifique et pratique, notamment dans le domaine de l'intoxication fongique, des microbes et des virus, ainsi que de l'immunité, lui ont acquis une incontestable autorité. Ajouterai-je qu'historien à ses heures, il a publié un ouvrage estimé sur Lavoisier : il y étudie non seulement le savant génial, initiateur de toute la chimie moderne, mais aussi l'économiste mêlé à ce grand mouvement qui a marqué la seconde moitié du XVIII^e siècle et qu'en 1790, dans un but de classification un peu artificiel et arbitraire, Dupont de Nemours dénomma la doctrine « physiocratique ». Disciple du docteur Roux, M. Dujarric de la Rivière appartient à cette grande Ecole Pastoriennne, dont l'illustre fondateur est une des gloires les plus pures de la France et de l'humanité. En votre nom, j'adresse à notre confrère nos plus sincères félicitations.

Enfin, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de distinguer particulièrement deux des nôtres en les appelant à prendre place dans ses rangs. Le mérite de leurs travaux, la qualité de leur œuvre les rendaient dignes, au plus haut point, d'un choix aussi honorable. En votre nom, je leur adresse nos vives félicitations.

M. Georges Tessier a été l'un des brillants élèves de cette Ecole des chartes qui nous accorde traditionnellement une si accueillante hospitalité. En cette salle même,

il nous serait facile d'évoquer la présence de ce qu'il fut alors : un disciple attentif et studieux, apprécié de ses maîtres. Après son passage à l'Ecole des Hautes-Etudes, il reçoit son diplôme d'archiviste-paléographe (promotion de 1923).

Licencié en droit, membre de l'Ecole française de Rome, il est affecté aux Archives Nationales dont j'ai connu personnellement plus d'un directeur qui m'honoraient de leur courtoise sympathie.

M. Georges Tessier revient à l'Ecole des chartes en 1927, en qualité de secrétaire. En 1930, il est nommé professeur de diplomatique, chargé du cours de droit civil et de droit canonique.

Sa solide et vaste érudition vous est connue : elle en fait un des maîtres appréciés de l'histoire du Moyen Age, rompu aux exigences de l'austère discipline qu'impose la diplomatique, cette science souvent ardue qu'illustra, après les Benjamin Guerard et les Quicherat, l'un de nos plus remarquables présidents : Léopold Delisle.

L'Académie des Inscriptions de Belles-Lettres vient d'élire également M. Elie Lambert.

Elève de l'Ecole Normale supérieure, notre confrère, après avoir étudié aux Universités de Berlin, de Munich et de Madrid, conquiert brillamment son diplôme d'agrégé et, en 1931, celui de docteur ès lettres. Les missions scientifiques dont il fut chargé en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Scandinavie, lui ont permis d'élargir aux dimensions européennes le domaine de sa culture et de ses connaissances.

La guerre de 1914-1918 devait interrompre le cours de ses études. Blessé, promu capitaine, il fut décoré de la Légion d'honneur, de la Croix des Volontaires et de la Croix militaire britannique.

L'après-guerre le trouve successivement professeur à Madrid et aux Instituts français d'Espagne de 1919 à 1924, puis au Lycée d'Amiens, à la Faculté des Lettres de Caen où il enseigne l'histoire de l'art, à la Sorbonne enfin, où il est chargé du cours de l'histoire de l'art musulman et, depuis 1949, de l'histoire de l'art du Moyen Age.

Histoire générale et géographie historique, — histoire littéraire et philologie, — histoire de l'art du Moyen Age et de la Renaissance, de l'art hispanique et musulman, de

l'art moderne, telles sont les directions diverses de ses recherches, de ses études et de son enseignement. Vaste domaine dans lequel il a su acquérir une incontestable autorité.

* * *

Il me reste peu de temps pour l'exposé historique que la tradition impose à votre président annuel.

Voltaire a dit : « Le mérite est de bien concevoir et de bien écrire, mais le bonheur est le choix du sujet. » Aurai-je ce bonheur ? Vous seuls, mes chers confrères, serez qualifiés pour en juger.

Notre vieille Société vient d'entrer dans son cent vingtième anniversaire ; il m'a paru opportun de remonter à son origine, ainsi qu'on le fit, lors de la célébration de son centenaire et aussi, en 1941, par les soins de notre secrétaire, dans son rapport annuel, et de rechercher si, après la moisson déjà engrangée, il ne resterait pas à glaner quelques épis oubliés.

Malgré leurs mérites personnels et l'importance des services rendus, deux de nos plus distingués fondateurs ont été laissés dans l'ombre. Personnages de second plan, ils devaient s'effacer derrière d'illustres collègues, tels Prosper de Barante et Guizot, placés tout naturellement sur le devant de la scène.

Mon but est simplement de combler cette double lacune en vous présentant le marquis de Fortia d'Urban, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, président honoraire à vie de la Société de l'Histoire de France, et le baron Auguste Rousseau de Saint-Aignan, beau-frère de Caulaincourt, né à Nantes le 28 mars 1770, ancien écuyer de l'Empereur, à qui son zèle de propagandiste valut le titre mérité de « recruteur » de notre Société.

Agé de 77 ans en 1833, M. de Fortia d'Urban était le doyen des membres de ce Comité des vingt fondateurs qui comprenait, d'ailleurs, beaucoup de jeunes, puisque leur âge moyen ne dépassait pas 45 ans. Il était né, le 28 février 1756, à Avignon. Son père y exerçait les hautes fonctions de viguier du Comtat. Le nouveau-né dut à cette circonstance l'honneur exceptionnel et peut-être abusif d'avoir, comme parrains, les neuf magistrats municipaux de la cité. Il en recueillit les neuf prénoms : Agricole,

Joseph, François, Xavier, Pierre, Esprit, Simon, Pierre encore et Antoine.

A notre époque de simplicité démocratique, une telle accumulation de prénoms paraîtrait quelque peu ridicule et prêterait à sourire. Si, à cet égard, dès sa naissance, M. de Fortia d'Urban fut comblé, peut-on dire, il ne le fut pas moins au cours d'une longue vie. De noble origine catalane par sa famille, descendant ou allié des maisons royales d'Aragon et de Castille, né sujet du pape, devenu français par le rattachement, en 1791, du Comtat d'Avignon à la France, il n'émigra point, ce qui lui permit de conserver, en dépit des révolutions, une immense fortune dont il fit souvent un généreux usage.

Le 10 décembre 1843, il posait sa candidature à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il fut élu huit jours après, au cinquième tour de scrutin. Soutenu par son ami Pougens, il jouissait d'une flatteuse notoriété. Ses contemporains vantaient la variété de ses connaissances et la solidité de son érudition. C'est ce dont témoigne une œuvre considérable : plus de cent ouvrages comprenant plus de cent cinquante volumes. Une véritable bibliothèque dont l'abondance répondait à la promesse de ses nombreux prénoms !

En 1833 et 1834, M. de Fortia d'Urban fut appelé par l'unanimité de ses collègues à présider toutes les réunions initiales, préparatoires et définitives, de la Société de l'Histoire de France : le 27 juin 1833, séance officieuse en quelque sorte, au cours de laquelle fut dressée la liste des membres du Comité des fondateurs, et délibéré et adopté un premier règlement provisoire ; — le 24 janvier 1834, l'Assemblée générale constitutive qui établit l'acte officiel de naissance de notre Société avec le titre suivant : « Société littéraire créée sous le nom de Société de l'Histoire de France ».

Ce ne fut point, ainsi qu'il a été avancé à tort lors de notre centenaire, à la Bibliothèque Royale que se tint cette assemblée générale, mais dans la salle des séances de la Société Asiatique. M. de Fortia d'Urban était un membre assidu de cette Société, devant laquelle il présenta plusieurs communications, en particulier sur l'histoire de la Chine. La Société Asiatique, créée en 1822, vit toujours et bat sur nous, le « record », — si j'ose dire — de la longévité.

Elle était alors présidée par Silvestre de Sacy, installée, en même temps que le *Journal Asiatique*, 12, rue Taranne, dans les mêmes locaux que la doyenne, cette Société des Antiquaires de France, que présidait à cette date un ancien préfet : M. le baron de Ladoucette. M. de Fortia d'Urban s'entremet — tout porte à le croire — pour obtenir ce local, substitué à la salle habituelle, sans doute indisponible, le même jour.

Il présida enfin, le 10 février 1834, le Conseil d'administration où se fit l'élection du président Prosper de Barante, dont les trente-quatre années de présidence continue ne devaient pas peu contribuer au développement et au grand renom de la Société de l'Histoire de France. M. de Fortia d'Urban y fut proclamé, à l'unanimité, « président honoraire ». Honneur insigne, dont n'existe, semble-t-il, aucun autre exemple dans les annales de notre Société. Il le garda jusqu'à sa mort, survenue le 5 août 1843.

Dans un esprit de justice et de gratitude élémentaires, il convenait — n'est-il pas vrai ? — d'évoquer son souvenir et de rompre le silence sous lequel son nom, sa vie et son œuvre demeurent ensevelis. Un élogieux article nécrologique paru dans notre bulletin de 1843, un discours prononcé à ses funérailles par le président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, quelques notices banales dispersées dans les dictionnaires biographiques, tels seraient les seuls rappels de son souvenir, si Prosper Mérimée, qui était, depuis 1835, son collègue à la Société de l'Histoire de France, et qui fut son successeur à l'Académie, n'était venu mêler à ces éloges funèbres, la note, quelque peu irrévérencieuse, de sa spirituelle ironie.

Dans une lettre du 21 septembre 1843, annonçant sa candidature à M. Thiers, Prosper Mérimée s'exprimait ainsi :

« M. de Fortia d'Urban, académicien libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vient de mourir à la fleur de l'âge, il y a quelques semaines. La mort l'a surpris à 88 ans, au moment où il songeait à publier une histoire d'Espagne dont les huit premiers volumes ont paru. Il en était à l'arrivée du Tubalcaïn dans la péninsule, et il faudrait être de l'Académie des Sciences pour calculer le chiffre de volumes où se serait trouvée la biographie d'Espartero. »

Le piquant de ces lignes, c'est qu'à notre connaissance, — à en juger aussi par sa longue bibliographie, — jamais M. de Fortia d'Urban n'a publié un tel ouvrage. « Rosserie » mériméenne, me risquerais-je à dire, si j'osais, en m'excusant, employer, devant votre docte assemblée, une expression dont l'Académie française n'a que tout récemment consacré l'usage, à titre familier, il est vrai, et que, dans son souci d'élégance, ne manquerait pas de désapprouver, s'il vivait encore, le puriste impeccable, auteur présumé de la fameuse dictée de Compiègne.

De M. de Fortia d'Urban, le temps, qui efface tant de choses, a donc fait un oublié ; — du baron de Saint-Aignan, l'histoire, insuffisamment renseignée, trop souvent partielle même, a fait un méconnu.

En 1843, son gendre, Arthur Beugnot, président en exercice de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, parlant aux obsèques de M. de Fortia d'Urban, soulignait, comme un des mérites reconnus de son « vénérable collègue », qu'il « dirigea son esprit vers les travaux qui ont pour but et pour récompense de bannir du domaine de l'Histoire, les erreurs accréditées ».

Et voici précisément qu'une occasion se présente à nous d'essayer, en passant, ce redressement, en montrant sous son vrai jour la personnalité de M. de Saint-Aignan ! Comme il est toujours de circonstance ce jugement d'un de nos maîtres de l'histoire réprouvant, avec indignation, « tant de biographies où le décor est faux et les personnages caricaturés » !

De cette « fausseté du décor », dans lequel on a dressé la biographie de M. de Saint-Aignan, citons quelques exemples pris au hasard. On a écrit de lui qu'il était de haute noblesse, qu'il émigra à la Révolution, qu'il fut « diplomate de carrière », colonel dans l'armée, aide de camp de l'Empereur... Autant d'inexactitudes. Détails, dira-t-on peut-être. Qui oserait soutenir devant votre savante assemblée qu'un détail puisse paraître négligeable en matière de vérité historique ?

« Personnage caricaturé », M. de Saint-Aignan l'a été parfois jusqu'à l'outrance, lorsqu'il s'est agi de peindre son caractère, ses tendances et ses intentions. On l'a représenté comme un ancien noble dont le ralliement à l'Empire était

des plus suspects, alors qu'il ne cessa de vouer à son maître un attachement inaltérable et un dévouement sans limites.

Comment, dès lors, pourrait-on admettre l'accusation véritablement infâmante qui le représente comme complice des Alliés, partant coupable de haute trahison, lorsqu'en novembre 1813, il apporta à Napoléon les « bases de Francfort » ? Cette grave imputation se trouve, il est vrai, sous la plume de M. Frédéric Masson, celui qu'à cette même place, il y a quelques années, l'un de mes plus éminents prédécesseurs appelait « notre terrible Masson, dont le tempérament était de pousser les choses à l'extrême ».

A ce réquisitoire répondait déjà par avance M. le baron Fain, collaborateur intime et secrétaire de toute confiance de l'Empereur, qui attestait et proclamait « le courage et la loyauté » de M. de Saint-Aignan et le « dévouement avec lequel il s'acquittait des missions qui lui sont confiées ».

Ce n'est ni le lieu, ni le moment d'ouvrir un débat qui doit avoir son heure. Il ne suffirait pas, cependant, d'opposer simplement à d'aussi injustes critiques le mot dédaigneux de Talleyrand : « Ce qui est exagéré est insignifiant »... A la lumière de documents nouveaux et inédits, d'archives de famille, de correspondances privées, tout ce qu'on a avancé ou insinué touchant le baron de Saint-Aignan devra être repris, étudié à nouveau, mis au point avec la sereine objectivité de l'histoire.

N'insistons pas davantage et reprenons notre propos concernant M. de Saint-Aignan « recruteur » de la Société d'Histoire de France.

L'article 10 des statuts subordonnait la création de la Société à l'adhésion préalable de cent sociétaires au minimum. Condition rapidement remplie : en quelques semaines à peine, cent cinquante adhérents s'étaient déjà inscrits.

A quoi attribuer un résultat aussi brillant et aussi prompt ?

Sans aucun doute, et de toute évidence, au prestige incomparable de certains de ses fondateurs, parmi les mieux connus et les plus célèbres ; mais aussi, aux préoccupations et aux tendances des contemporains. De Barante les avait bien définies dans son discours :

« Lorsqu'après tant et de si grands événements, tant de si profondes mutations, la France crut avoir trouvé le

repos et la liberté, encore émus des scènes dont nous avons été les témoins, dont le souvenir était tout vivant, les esprits se prirent d'un goût passionné pour les études historiques. »

« Ce grand intérêt, à la fois de curiosité et d'enseignement », reprenait à son tour Guizot, faisant écho à Prosper de Barante, lorsqu'il fut appelé lui-même à la présidence, cette fièvre, pourrait-on dire, avait gagné tous les milieux éclairés.

Un tel état d'esprit n'aurait pas suffi s'il ne s'était trouvé un inlassable et adroit propagandiste : M. de Saint-Aignan. A cet égard, il fut un modèle. Il rechercha et suscita les adhésions, près de lui et autour de lui, « dans la société choisie dont il était l'ornement par sa bienveillance empressée, par son imagination toujours vive, par sa conversation où brillaient des souvenirs remplis d'intérêt, par son enthousiasme pour les progrès et les découvertes ». Ces paroles extraites de son éloge funèbre prononcé à l'Assemblée générale de 1859, dessinaient avec exactitude le portrait vraiment ressemblant cette fois de ce galant homme jugé par ceux qui l'avaient bien connu.

On pourrait citer les noms, parmi ses amis et ses relations, de ceux qu'il sut convaincre et conquérir.

Il enrôla même d'office son propre frère aîné Louis, dont les Nantais n'ont pas perdu le lointain souvenir. Ils se rappellent encore sa fière réponse à Decazes, lorsque, préfet des Côtes-du-Nord, en 1819, et en même temps, député libéral de Nantes, il combattait le projet de loi du double vote dont, bien qu'ancien émigré, il affirmait plaisamment : « La Révolution a commencé par le doublement du droit du Tiers ; elle va finir par le doublement du droit de la Noblesse ». Au Ministre de l'Intérieur qui, dans les couloirs de la Chambre, lui reprochait son attitude, il répliqua sans hésiter : « Monseigneur, votre emploi est à vous. Ma conscience est à moi ! ». Decazes, admirant son courage, l'en estima davantage et n'osa pas le destituer.

M. de Saint-Aignan, le nôtre, actif « recruteur », ne se contentait pas de susciter et de recueillir les adhésions ; il se révélait aussi un animateur, un guide, rappelant à tous le but de la Société, stimulant les nouveaux adhérents dans les travaux à entreprendre et à mener à bien. A ce même frère, il écrivait en 1834, sous une forme affectueuse et

familière : « Si tu n'étais pas un insigne paresseux, tu pourrais rendre de grands services, en faisant à Nantes des recherches qui seraient certainement très productives. Les Archives de la Ville, celles de l'ancienne Chambre des Comptes, en particulier, sont une mine que personne, que je sache, n'a exploitée, du moins avec le discernement que tu y mettrais... Comme de telles recherches ont principalement pour but « les éclaircissements sur l'histoire des localités, des particularités toutes provinciales », ainsi que l'exprime Guizot dans son rapport... ne te semble-t-il pas que notre vieux Duché de Bretagne, notre ancien Comté Nantais, fourniraient des matériaux aussi intéressants qu'ignorés pour ce travail qui est exclusivement celui de notre Société ? ».

Tel était le langage encourageant et convaincant tenu à tous par M. de Saint-Aignan.

* * *

Après cent vingt années, il nous donne encore une leçon et un exemple. Écoutons-le, imitons-le. Les grands événements que nous avons vécus font écho à ceux qu'évoquait, en 1834, Prosper de Barante. Les mêmes circonstances provoquent le même goût passionné des études historiques. Appelons de nouveaux adhérents et, pour l'avenir de notre Société, des jeunes, comme l'était la majorité de ses fondateurs. Les cotisations constituent la principale ressource de son maigre budget. En servant avec dévouement notre vieille et chère Société de l'Histoire de France, c'est la France elle-même que nous servirons, dans son passé de gloire, dans les incertitudes de son présent, dans nos espoirs indéfectibles en son avenir.

RAPPORT DE M. CHARLES SAMARAN, SECRÉTAIRE,
SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,
PENDANT L'EXERCICE 1953-1954

Au cours du dernier exercice nous n'avons pu vous distribuer que l'*Annuaire-Bulletin* 1950-1951. Cette année vous allez recevoir, si vous n'avez déjà reçu (les membres du Conseil d'administration étant servis par priorité) l'*Annuaire-Bulletin* 1952-1953, plus le dernier volume des *Grandes Chroniques de France*. A ce propos, notre trésorier, toujours avisé autant que dévoué, me prie de vous faire remarquer que ces trois volumes représentent, en valeur commerciale actuelle, beaucoup plus que la cotisation de deux années, au taux vraiment dérisoire maintenu jusqu'à présent. Néanmoins, nous espérons pouvoir vous faire profiter d'un volume supplémentaire payé sur la succession de notre bienfaiteur Pierre Champion. Ç'aurait été le premier volume des *Lettres d'Henri III*. Malheureusement, M. Michel François, qui s'en est chargé, n'a pu encore, en dépit de son zèle et de son vif désir d'aboutir, en envoyer le manuscrit à l'impression. Il y a tout lieu d'espérer qu'avant la fin de l'année ce premier pas sera franchi.

L'*Annuaire-Bulletin* 52-53, que vous allez pouvoir feuilleter aujourd'hui même ou au plus tard dans les semaines qui viennent, se conforme, dans son plan général, à la formule adoptée déjà pour le précédent, c'est-à-dire que la vie de la Société, au lieu d'être exposée fragmentairement dans l'ordre des séances, y est condensée année par année et dans un ordre méthodique. L'innovation est certainement heureuse et, je crois, appréciée de tous. L'économie qu'elle représente nous a permis de réimprimer, en la mettant à jour, la liste de nos membres, que nous considérons toujours comme un lien nécessaire entre nous. Ce sera, je pense, également votre avis.

Comme par le passé, nous avons jugé indispensable de donner le texte des rapports du secrétaire et des discours des présidents, nos amis MM. Robert Fawtier et Paul-André Lemoisne.

Les premiers font le point à intervalles réguliers et soumettent parfois à votre appréciation des suggestions

nouvelles ; les seconds rendent hommage à nos morts — devoir élémentaire auquel nous ne renoncerions pas volontiers — mais aussi, se conformant à une autre tradition qui nous est chère, traitent quelque sujet se rapportant à nos études. C'est ce qu'a fait précisément P.-A. Lemoisne quand il nous a parlé, en des pages que vous relirez, j'en suis sûr, avec plaisir, du grand collectionneur Roger de Gaignières, dont l'action bienfaisante a sauvé de la destruction totale tant de documents historiques, archéologiques et artistiques.

Cet *Annuaire-Bulletin* 1952-53 comprend en outre deux travaux de nature bien différente, mais qui ont chacun, je crois, leur intérêt. Dans le premier, dont je suis mauvais juge et que j'ai intitulé *Pour une défense de Jeanne d'Arc*, j'ai essayé de montrer ce que nous, membres de la Société de l'Histoire de France, devons penser de certaines extravagances au moyen desquelles des auteurs cherchent à capter la faveur d'un public toujours friand de scandales, même rétrospectifs : les uns se laissant glisser de bonne foi sur la pente, combien savonneuse, des sophismes, les autres uniquement préoccupés d'appâter coûte que coûte les lecteurs candides et sans défense.

Le second mémoire, de caractère documentaire, a pour auteur un jeune attaché de la Recherche scientifique, M. Heers. Il a pour objet d'ouvrir à la curiosité de ceux qui s'occupent de l'histoire de France au xv^e siècle, un des plus beaux dépôts du monde : les archives d'Etat de Gênes. Je ne doute pas qu'à le parcourir vous n'y découvriez beaucoup de nouveautés intéressantes. J'y ai noté pour ma part plusieurs missives relatives à l'activité commerciale et politique de Jacques Cœur et je me suis empressé de les signaler à l'un des spécialistes les plus avertis de cette matière. N'est-ce pas aussi grâce à M. Heers qu'il m'a été donné de faire un retour imprévu autant que mélancolique aux travaux de ma jeunesse ? Il a signalé en effet et j'avais noté aussitôt, pour m'en procurer copie, une lettre adressée à la Commune de Gênes par Charles d'Armagnac qui fut au xv^e siècle le dernier, et fort triste représentant, de cette grande maison féodale dont j'ai conté jadis les démêlés avec l'autorité royale, lorsque je me suis rappelé que cette lettre, je l'avais publiée moi-même il y a quarante-six ans. Charles d'Armagnac était

au moment où il l'écrivit, gouverneur de Verceil en Piémont pour le duc de Savoie et il avait l'âge de son historiographe, lorsque ce dernier achevait sa thèse d'Ecole des chartes : à peu près vingt ans.

Plus austère peut-être vous paraîtra le tome X des *Grandes Chroniques de France* par lequel s'achève enfin heureusement une entreprise commencée il y a bien des années. Austère certes puisqu'il renferme la table générale, de lecture peu folâtre, mais sans laquelle il serait impossible de s'y retrouver. Pourtant, c'est un texte d'histoire qui occupe la plus grande partie du volume, un texte qui est loin d'être négligeable, puisque c'est, mise en bon vieux français du XIII^e siècle, d'après un manuscrit particulièrement précieux du Musée britannique, la fin de l'œuvre de Guillaume de Nangis telle qu'elle se présentait à cette époque. Et cette fin n'est autre que la vie de saint Louis, dans une version nettement différente de l'autre.

Ceux d'entre vous qui ne possèdent pas les volumes précédents pourront ainsi prendre connaissance de pages savoureuses pouvant rivaliser parfois avec celles de Joinville. Ils y trouveront aussi, au chapitre LVIII, une version des célèbres *Enseignements de saint Louis* à son fils, version qu'il est intéressant de comparer à celle que Jules Viard a publiée au tome VII de son édition. Toutes deux, du reste, je le dis en passant, me paraissent devoir céder le pas à celle qu'Emile Van Moé a sinon fait connaître, du moins remise en lumière, il y a dix ans d'après le manuscrit 12 814 du fonds latin de la Bibliothèque nationale. Il s'agit, en effet, d'une copie ancienne du registre *Noster* de la Chambre des Comptes, témoin le plus proche, selon toute vraisemblance, du vénérable original longtemps conservé aux Archives de cette cour souveraine.

Les réalisations, assurément modestes, honorables pourtant, que nous vous présentons cette année m'amènent à vous dire quelques mots de celles que nous escomptons prochaines et aussi de nos projets.

Voici, dans l'ordre chronologique des périodes de notre histoire qu'elles intéressent, celles de nos publications qui sont en cours ou dont les manuscrits nous ont été remis par les auteurs, impatients comme bien vous pensez, de les voir paraître.

Ce sont d'abord les *Annales carolingiennes*, dites *Annales*

de *Saint-Bertin* parce que c'est à l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, que se trouvait le plus ancien manuscrit qui nous les ait transmises. Elles ont, bien entendu, été publiées déjà plusieurs fois, en Italie, en Allemagne et en France, et même — détail piquant — par la Société de l'Histoire de France elle-même il y a plus de quatre-vingts ans, mais toujours de manière insuffisante. De toute façon, d'ailleurs, il est impossible aujourd'hui de se procurer en librairie ce texte capital. Une édition nouvelle, que nous avons lieu de tenir pour définitive, en a été préparée par Félix Grat, le créateur de l'Institut d'histoire des textes, le soldat intrépide mort pour la France en 1940. Voilà des raisons suffisantes, n'est-ce pas, pour que nous tenions à faire honneur à l'engagement que nous avons pris envers sa mémoire, mais un autre motif encore nous inspire : l'Introduction, qui est un beau morceau de critique historiographique, est l'œuvre du non moins regretté Léon Levilain, qui fut, vous le savez, le maître incontesté de ces études en ce second quart du xx^e siècle. Le manuscrit est prêt pour l'impression. Nous manque seulement le fabuleux métal

Que Cipango mûrit en ses mines lointaines.

Je n'ai pas besoin de vous dire de quel métal voulait parler le poète des *Trophées*.

Pour imprimer les *Annales de Saint-Bertin* un seul volume serait nécessaire. Il en faudra, malheureusement plusieurs avant d'achever la réédition souhaitée par tous les historiens, d'un autre texte de haute importance, les *Chroniques* de Froissart, pour l'édition desquelles M. Albert Mirot, notre confrère, a pris la succession de son père. Le tome XIII, qui couvre la période 1386-1387, est actuellement à l'impression. Si aucun obstacle ne se présente, ce volume vous sera distribué lors du prochain exercice, et il y a engagement d'honneur pour la Société à ne pas abandonner une aussi glorieuse entreprise.

Après le xiv^e siècle le xvi^e, avec les *Lettres d'Henri III*, dont le premier volume allant de 1557 à 1575 s'achève avec le retour de Pologne. Préparé par Pierre Champion, il est en ce moment complété et mis au point par M. Michel François. Ici nulle difficulté financière : la succession Champion est là pour assumer le règlement de tous les frais. Il est donc permis d'entrevoir que la série nouvelle de nos

publications qui portera le nom de notre bienfaiteur ne tardera pas à faire son entrée dans le monde.

Enfin, si nous en avons eu les moyens, nous aurions déjà fourni une brillante contribution à l'histoire du XVIII^e siècle européen en publiant la *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV* de 1737 à 1774 qu'ont recueillie et commentée pour vous deux jeunes et savants archivistes, tous deux brillants élèves de cette Ecole, MM. Ozanam et Antoine. Là aussi la copie est prête, mais l'argent pour payer imprimeur et papier n'est pas encore entré dans notre caisse.

Est-ce tout ? Mais non. Il ne se passe guère d'année, voire de semestre, sans que nous soient faites des propositions intéressantes, que nous sommes trop souvent obligés de décliner, ou que nous découvrons nous-mêmes quelques textes inédits méritant hautement les honneurs de l'impression. Parmi ceux-ci un recueil de portraits de princes français tracés d'une plume acérée par René de Lucinge, ambassadeur du duc de Savoie à la cour de France à la fin du XVI^e siècle, ou bien la correspondance récemment retrouvée de notre ambassadeur aux Pays-Bas Du Maurier de 1613 à 1624. Sans compter, bien entendu, que nous reprendrions avec joie les *Mémoires* de Richelieu dont nous avons déjà donné plusieurs volumes, et *Paris pendant la Terreur* dont Pierre Caron tenait encore au moins un volume en réserve. Et que dire du projet formé lors du Centenaire de la Société en 1924 par mon prédécesseur Henri Courteault de donner au public (un jour qu'il espérait prochain et qui, hélas, n'est pas encore venu), la *Table générale* de toutes les publications de la Société ? Ce serait là une mine précieuse. Ceux d'entre vous qui possèdent par exemple la collection complète de nos *Annuaire-Bulletins* (ils sont rares sans doute) savent quelle riche documentation ils représentent à eux seuls.

Vous le voyez, c'est un programme de travail de plusieurs années que je viens d'esquisser devant vous, et je n'ai pas parlé de ceux de nos ouvrages que nous ne pouvons fournir à ceux qui nous les demandent parce qu'ils sont depuis longtemps épuisés et parce que nous ne sommes pas en mesure de faire les avances qui seraient nécessaires pour en faire exécuter des reproductions par l'un des procédés que la technique moderne met à notre disposition.

Si bien que, bon gré mal gré, j'en reviens toujours à mon antienne : l'argent, l'argent, vous dis-je.

Comment donc nous le procurer, cet argent, la pire et la meilleure chose du monde, comme la langue d'Ésope ? — Il y a d'abord les cotisations. Le moment est venu d'en relever sensiblement le montant, si nous ne voulons pas continuer à recevoir des pouvoirs publics que nous sollicitons l'humiliant camouflet : « Commencez donc par vous aider vous-même ». Nos censeurs vous diront tout à l'heure ce qu'en toute conscience et modération ils sont obligés de demander à ceux d'entre vous qui ont à cœur de sauver la Société d'une décrépitude pire que la mort : Oh ! pas grand-chose : même pas l'équivalent du prix d'un dîner d'anciens élèves en cette année 1954.

Pour les membres de la Société qui se sont rachetés, même depuis longtemps, il n'est pas question de modifier si peu que ce soit à leur détriment les règles sacro-saintes du droit public. Nous demanderons seulement à ceux, rares peut-être, dont la trésorerie est encore à l'aise, de descendre quelques instants en eux-mêmes et de se demander si la morale n'a pas quelques motifs légitimes de réprouver les affaires exagérément avantageuses, même quand elles sont juridiquement inattaquables. J'invite enfin à un acte de contrition, suivi autant que possible d'effet, ceux des membres de la Société qui oublient trop facilement de s'acquitter envers notre trésorier. Je voudrais ne pas être obligé de leur rappeler qu'en acceptant de se faire inscrire parmi nous, c'est un engagement d'honneur qu'ils ont souscrit, engagement qu'ils ne pourraient valablement rompre que par une démission *motivée*.

Le paiement régulier des cotisations par les membres actuels de la Société serait déjà un remède appréciable à la précarité de notre situation financière. Il y en aurait un plus efficace encore et que j'appelle depuis longtemps de tous mes vœux : l'augmentation massive du nombre des cotisants. En vous faisant tout à l'heure dans son discours l'éloge du grand recruteur de la Société à ses débuts que fut le baron de Saint-Aignan et en vous demandant de l'imiter, notre président a fait l'allusion la plus spirituellement discrète au rôle éminemment utile qu'il a joué en personne, cette année, parmi nous en nous amenant par dizaines des adhérents nouveaux, et de quelle qualité !

Imitons-le à notre tour : mettons à jour de temps en temps comme lui la liste de nos amis et connaissances. Faisons-leur les honneurs de notre Société, disons-leur qui furent nos fondateurs, ce qui a été fait par eux et après eux pour notre histoire nationale. Disons-leur aussi, sans vergogne, que leur obole nous est nécessaire. Ils ne nous la refuseront pas, car ils sont tous de bons Français.

Nous n'avons d'ailleurs aucune raison de leur cacher que notre situation morale est aussi menacée que notre situation financière est précaire, et j'ajoute que nous avons le devoir de leur en faire connaître les raisons.

La première me paraît être l'affadissement du goût de l'histoire dans notre pays. L'affadissement, et non l'affaiblissement. Ce goût de l'histoire est très vif encore, mais il se satisfait, semble-t-il, à meilleur compte qu'autrefois. A un public avide de frivolités, voire d'énigmes et de scandales, d'habiles malaxeurs de pilules font absorber sans effort — et sans garantie — ce qu'ils appellent l'histoire dans des magazines de poche agréablement présentés et illustrés, dans des livres dont les titres alléchants flamboient dans les vitrines des libraires et jusque sur les murs du métropolitain, dans des films dont les auteurs et metteurs en scène, d'ailleurs pleins de talent, se soucient comme d'une guigne de la vérité historique, et même de la simple vraisemblance. Les facilités du temps présent le veulent ainsi sans doute, et réagir là-contre est malaisé.

Pourtant, on fait encore de l'histoire sérieuse, mais ce n'est ni dans les mêmes officines ni dans le même esprit que jadis. Jusque vers la fin du Second Empire, ce n'est guère qu'à l'Ecole des chartes et dans les Archives qu'il fallait chercher les tenants et les grands prêtres de l'histoire documentée, tandis qu'à peu près seule la Société de l'Histoire de France et les Documents inédits pour servir à l'histoire de France recherchaient, pour les publier en des éditions savantes, les textes historiques inédits ou donnaient des éditions nouvelles de ceux qui avaient été plus ou moins malmenés auparavant. Aujourd'hui, en vertu de la spécialisation toujours plus poussée, il y a, beaucoup plus nombreuses qu'autrefois, des Sociétés d'histoire ou des revues historiques à tendances différentes ou opposées et à objectif plus ou moins étendus. En outre, l'Université

qui autrefois se tenait à peu près à l'écart du mouvement a gagné beaucoup de terrain, en s'adaptant aux méthodes scientifiques du travail historique, en créant un peu partout des instituts d'histoire, des sociétés et des revues historiques, des comités nationaux et internationaux; en facilitant la préparation et en aidant puissamment à l'impression des thèses de doctorat ès lettres consacrées à des sujets d'histoire.

En outre, la conception même de l'histoire a depuis cette époque singulièrement changé. Prosper Mérimée, qui fut de nos fondateurs et que notre président se plaisait, lui aussi, à citer tout à l'heure, a écrit, en tête de ses *Chroniques de Charles IX*: « Je n'aime dans l'histoire « qu'une peinture vraie des mœurs et des caractères à une « époque donnée.. Je donnerais volontiers Thucydide pour « les mémoires authentiques d'Aspasie ou d'une esclave de « Périclès ». Sans prendre à la lettre les propos volontiers sarcastiques du grand persifleur, il faut convenir que c'est à mieux faire connaître les mœurs et les caractères que la Société de l'Histoire de France s'est employée le plus souvent et que si on lui apportait aujourd'hui les mémoires authentiques du grand Ferré ou même ceux d'Agnès Sorel, elle les prendrait à coup sûr par priorité.

Or l'école historique la plus en vogue aujourd'hui dans les milieux scientifiques ravale volontiers au rang d'anecdotes sans portée tout ce qui touche au comportement de ceux qu'on appelait autrefois les grands et s'en remet avant tout à la force aveugle des courants économiques du soin de régler la marche des événements et d'en expliquer l'enchaînement. Nous pensons qu'il y a là un déterminisme trop absolu et nous persistons à croire, à la faveur d'exemples anciens et aussi — malheureusement — récents, à l'action directe et souvent prépondérante de certains hommes sur le cours de l'histoire. Quoi qu'il en soit, cette école qui tend à faire de l'histoire comme une section de l'économie politique est actuellement très prônée. N'empêche qu'elle a besoin d'argent pour nourrir son action et étoffer ses publications. Elle en trouve beaucoup, ce qui aboutit forcément à en laisser peu aux autres.

Vous le voyez, la Société de l'Histoire de France est à un tournant. Ayant affaire à de puissants rivaux, elle doit

faire face à une situation, non désespérée certes, mais vraiment nouvelle. Or aux situations nouvelles il faut des hommes nouveaux. Si je compte bien, le rapport que je vous présente aujourd'hui est le seizième : c'est un chiffre et je suis bien sûr que le record de Jules Desnoyers, qui fut le premier secrétaire de la Société de 1834 à 1885, soit pendant plus de cinquante années consécutives, ne sera pas de longtemps battu. Après mûre réflexion, j'ai décidé que ce 16^e rapport serait le dernier. Si, en effet, l'âge de la retraite a depuis longtemps sonné pour moi, je dois me familiariser avec la pensée que je n'atteindrai pas de longtemps et sans doute jamais la réalité de la retraite et que, pour ne pas rebuter ceux qui me font encore confiance pour des responsabilités nouvelles, je dois obligatoirement déposer au bord du chemin quelques-uns de mes anciens fardeaux. J'ai aussi en chantier — beaucoup d'entre vous le savent — nombre de travaux personnels que je voudrais achever ou tout au moins pousser avant d'être condamné au repos définitif. Ce titre donc, si hautement honorable, de secrétaire, auquel le Conseil a bien voulu m'élire le 9 novembre 1937, il est temps de le remettre entre vos mains pour que vous le passiez à un autre plus jeune que moi, mieux armé que moi aussi pour défendre la Société, lui procurer les moyens d'existence qui lui sont indispensables si elle veut ne pas déchoir, bref, la conduire vers des destins meilleurs.

Il y a quelques années, vous m'avez permis d'appeler auprès de moi pour me seconder notre confrère M. Michel François. Vous aviez bien compris, à demi-mot, que mon intention était de me préparer ainsi un successeur. Le hasard veut que M. Michel François ne soit pas là aujourd'hui, ayant été appelé à Lausanne pour des questions touchant au prochain Congrès international des Sciences historiques. C'est ce qui me permet de le présenter, sans blesser sa modestie, je ne dis pas aux membres de notre Conseil d'administration qui le connaissent déjà et qui, je l'espère, voudront bien lui donner leurs voix à la séance du 25 juin, mais aux membres de la Société, assez nombreux dans cette salle, qui n'ont pas encore eu l'occasion d'entrer en rapports avec lui !

M. Michel François a 47 ans. Il est de souche lorraine.

Brillant élève de l'Ecole des chartes, de l'Ecole des Hautes-Etudes, et de la Sorbonne, il a passé deux années à Rome en qualité de membre de l'Ecole française, puis est entré aux Archives nationales après avoir servi quelque temps au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Officier d'état-major de réserve pendant la dernière guerre, il a été chargé de fonctions importantes en Allemagne occupée et y a montré d'éminentes qualités d'organisateur et de chef. Revenu à la vie civile, il a repris ses fonctions aux Archives nationales où il s'est fait apprécier chaque jour davantage et s'est fait recevoir docteur ès lettres avec une thèse sur un homme d'Etat du xvi^e siècle, le cardinal de Tournon, beau livre qui lui a valu le grand prix Gobert de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. Michel François professe aujourd'hui à l'Ecole des chartes l'histoire des institutions politiques, administratives et judiciaires de la France médiévale et de la France moderne. Il est secrétaire général du Comité international des sciences historiques auprès de l'animateur infatigable qu'est notre ancien président, M. Robert Fawtier; il est en outre membre élu de la Commission d'histoire du Centre national de la Recherche scientifique et, depuis 1949 secrétaire adjoint de la Société de l'Histoire de France, fonctions dans lesquelles vous avez pu apprécier ses qualités d'esprit, son érudition, sa précision, sa puissance de travail.

[Ici le secrétaire faisait l'éloge de M. Michel François et terminait comme suit son rapport]:

Avec lui je suis sûr que les intérêts de la Société seront en bonnes mains et que la maison Klincksieck, notre nouvelle dépositaire pourra, grâce à son jeune animateur, M. Laurent, tirer le meilleur parti de notre activité.

Quant à moi, je n'oublierai pas votre confiance et votre bienveillance et je resterai à votre disposition chaque fois que vous aurez des raisons de penser que je pourrais vous être utile. Vous me nommerez, si vous le jugez à propos, secrétaire honoraire. Je suis déjà titulaire de plusieurs honorariats, mais c'est un domaine dans lequel le cumul n'est pas, à ma connaissance, interdit par la loi.

Voyez-vous, Messieurs, les institutions comme les groupes

humains risquent de se scléroser si on ne les rajeunit pas de temps en temps par un apport de sang nouveau. En vous donnant l'occasion de procéder à cette transfusion, je suis sûr de servir les véritables intérêts d'une Société très chère à mon cœur et dont, à cause de cela même, j'espère qu'elle retrouvera bientôt, grâce à des concours de plus en plus nombreux, une nouvelle jeunesse.

RAPPORT DE MM. LES CENSEURS
SUR L'ÉTAT DES FINANCES DE LA SOCIÉTÉ
AU 31 DÉCEMBRE 1953

Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la situation financière de la Société au 31 décembre 1953.

RECETTES

Cotisations à 600 fr. pour l'année 1953 . .	90.000 fr.
Cotisations à 1.000 fr. pour l'année 1953. .	4.000
Cotisations arriérées	8.780
Cotisations anticipées pour l'année 1954 . .	3.000
Dons	60.700
Vente de livres :	145.727
Intérêt des fonds placés	6.249
Reliquat de l'exercice 1952	307.106
Total	625.562 fr.

DÉPENSES

A M. Daupeley, imprimeur à Nogent-le-Rotrou :	
Premier paiement pour l'impression du tome XIII de <i>Froissart</i> , en cours d'impression	100.000 fr.
Frais de distribution d'ouvrages antérieurs.	50.000
Frais de transport à Paris du stock de livres de la Société (2.151 kg.) et divers. . .	20.000
Dépenses d'administration courante, frais de poste, convocations aux séances de l'Assemblée générale et du Conseil, frais de bureau, etc...	11.739
Frais de garde, timbres et commissions diverses.	1.573
Gratifications	2.000
Total	185.312 fr.

Balance

Recettes	625.562 fr.
Dépenses	185.312
Excédent de recettes	440.250 fr.

Comme les précédents, l'exercice de l'année 1953 a été clos sur un excédent de bénéfices très important, dont on peut être satisfait. Tout y a contribué.

Malgré de nombreux retardataires (toujours les mêmes d'ailleurs), à qui nous adressons un dernier et pressant appel, les cotisations ont été convenablement acquittées. La librairie Didier, dont le contrat venait à expiration, a payé à la Société, pour la vente de ses volumes, un prix qui n'avait jamais été atteint. Les dons se sont multipliés : beaucoup de sociétaires ont, à cet effet, majoré le montant du droit annuel ; nos bienfaiteurs habituels, qui entendent garder l'anonymat, nous ont adressé de nouvelles libéralités, à plusieurs reprises. Enfin, un ancien élève de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, de nationalité américaine, a fait parvenir à votre trésorier, par les soins de son ancien maître, votre secrétaire, quelque temps après notre dernière Assemblée générale, un chèque de 50.000 francs. Qu'ils reçoivent tous, ici, et de nous tous, l'expression de notre très profonde gratitude.

Les dépenses, d'autre part, ont été peu élevées. Car l'année 1953 a été une année d'attente et de préparation des trois ouvrages qui vous ont été plusieurs fois indiqués, et qui, en cours d'impression, n'ont pas exigé d'autres paiements que des acomptes. Un complément de frais de distribution d'ouvrages antérieurs, le prix du transport de notre stock, conservé gracieusement jusqu'ici par notre imprimeur, dans les locaux de notre nouvelle librairie, MM. Klincksieck & C^{ie}, les dépenses ordinaires d'administration courante, et c'est tout. Maintenant que le tirage est terminé, il nous faudra consacrer tout notre bénéfice acquis pour nous libérer entièrement des dépenses engagées.

Et, afin de ne pas interrompre le cours de nos publications, sachant que les subventions du Centre national de la Recherche scientifique, envers qui nous ne serons jamais assez reconnaissants pour la bienveillante sollicitude qu'il a toujours témoigné à notre Société, ne peuvent

plus suffire à nous aider à payer les frais considérables des ouvrages à imprimer, notre Conseil d'administration a pris la décision de vous proposer le relèvement des prix de la cotisation annuelle de 600 à 1.000 francs pour les membres français, de 1.000 à 1.500 francs pour les membres étrangers. Cette augmentation mettrait la Société de l'Histoire de France à l'unisson de toutes les sociétés qui ont fait place, dans leur programme, à des publications de textes.

Nous espérons que vous voudrez bien la ratifier et voter, en même temps, le projet de budget suivant, que nous vous proposons d'adopter.

Projet de budget pour l'exercice 1954

RECETTES

Cotisations	150.000 fr.
Vente de volumes	70.000 fr.
Intérêts des fonds placés	5.000
Reliquat de l'exercice 1953	440.250

Total 665.250 fr.

DÉPENSES

Impressions	350.000 fr.
Frais de distribution	90.000
Dépenses d'administration	20.000
Autres dépenses	6.000

Total 466.000 fr.

Excédent de recettes : 199.250 fr.

Déclaré exact et conforme aux écritures du Trésorier.

Les Censeurs,

Carlo LAROCHE.

André VERNET.

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

1955

Les séances du Conseil

Le Conseil de la Société de l'Histoire de France a tenu ses séances mensuelles aux dates des 29 janvier, 4 mars, 29 avril, 1^{er} juillet et 25 novembre 1955. Elles furent présidées, jusqu'au 1^{er} juillet, par M. de Pange, qui passa, le jour même le fauteuil présidentiel à M. Léonce Celier.

Le 1^{er} juillet il a été procédé à l'élection du nouveau bureau pour l'année 1955-1956. Le premier vice-président, M. le pasteur de Félice ayant souhaité ne pas être porté à la présidence, c'est le second vice-président, M. Léonce Celier qui devint président de la Société. Sont élus : premier vice-président, M. de Montesquiou Fezensac, et second vice président M. Edouard Giard. Sont réélus, par ailleurs, secrétaire et secrétaire adjoint MM. Michel François et Bernard Mahieu, trésorier et trésorier adjoint MM. Ernest Lyon et René Michel-Dansac.

Le même jour ont été réélus membres du Comité des publications MM. Brunel, Dupont-Ferrier, Marot, Perrat, Pouthas, et a été élu M. Renouvin en remplacement de M. de Lacombe, décédé. Au Comité des fonds, ont été réélus MM. Celier, Marot, de Pange, Tessier.

L'Assemblée générale du 9 juin a pourvu à la réélection des membres du Conseil dont le mandat venait à expiration en 1955 : MM. de Boislisle, Fawtier, Mahieu, Marchand, Mirot, Monicat, de Montesquiou, Pouthas et Ritter. En remplacement de M. de Lacombe, décédé, dont le mandat venait à expiration, aussi, en cette année 1955, M. Renouvin est élu membre du Conseil ; M. E.-G. Léonard est élu également membre du Conseil en remplacement de M. J. Desmars, décédé, et dont le mandat venait à expiration en 1957. L'Assemblée générale a, d'autre part, confirmé MM. Laroche et Vernet dans les fonctions de censeurs.

Publications de la Société

Aucune publication de la Société n'a été distribuée au cours de l'année 1955.

Par contre c'est très activement que se poursuivent les travaux de préparation des ouvrages qui forment l'objet des prochaines distributions.

Le tome I de la *Correspondance* du comte de Broglie est, de beaucoup, la plus avancée de ces publications. Au cours du premier trimestre les placards se succèdent entre les mains des auteurs qui ont achevé les corrections à la date du 1^{er} juillet. Le 25 novembre, le secrétaire pouvait faire connaître au Conseil que les deuxièmes épreuves parvenaient à un rythme accéléré à MM. Antoine et Ozanam, et que la publication pouvait être sûrement annoncée pour l'année 1956.

En ce qui concerne le tome XIII des *Chroniques* de Froissart, après avoir subi, du fait des multiples travaux de l'imprimeur, un ralentissement tout au long du premier semestre, la mise en page a commencé à la fin de l'été, et les épreuves se sont alors succédé très rapidement près de M. Mirot, qui pouvait annoncer lui-même, le 25 novembre, que la mise en page lui donnait toute satisfaction. Dans l'état actuel des choses, le tome XIII des *Chroniques* doit être le premier ouvrage à paraître après le tome I de la *Correspondance* du comte de Broglie.

Les huit cent premières lettres qui composent pratiquement les trois quarts du premier volume des *Lettres* de Henri III, ont été remises, annonce le 29 avril M. François à M. Celier, commissaire responsable, et envoyées tout aussitôt à l'imprimeur Daupeley. Une maquette pour une nouvelle disposition, plus claire et plus économique de l'ensemble de l'ouvrage a été demandée à cet imprimeur, et M. François la fit approuver par le Conseil lors de la séance du 25 novembre.

Les *Annales de Saint-Bertin* ont rencontré de nouvelles difficultés de financement et l'ouvrage n'a point avancé. Le secrétaire et le trésorier multiplient les efforts pour faire aboutir cette publication très attendue.

A l'occasion du cinquième centenaire de la Réhabilitation de Jeanne d'Arc, sur l'initiative de M. P. Marot, qui, directeur de l'Ecole des chartes, membre du Conseil de la

Société, est aussi conservateur de la maison de Jeanne d'Arc à Domremy, le Conseil a décidé de se procurer une réédition des *Procès de Jeanne d'Arc* de J. Quicherat. Le financement en pourrait être assuré par une légère augmentation du droit d'entrée à la maison de Jeanne d'Arc, proposée par le Conseil général des Vosges et qui, étant donné le nombre de visiteurs, serait suffisante pour assurer la publication. Celle-ci doit être confiée à M. Tisset, professeur à la Faculté de Droit de Montpellier, au Rév. Père Donceur, spécialiste johannique, et à M^{lle} Yvonne Lanhers, archiviste aux Archives nationales.

Enfin, il est prévu pour 1956, la publication d'un *Annuaire-Bulletin* portant sur les années 1954 et 1955.

Questions financières et diverses

Au 25 novembre, M. Lyon donnait des finances de la Société le bilan suivant : un crédit de 150.000 francs restait chez l'imprimeur Daupeley, 761.747 francs étaient déposés aux chèques postaux ; 597.459 francs représentaient l'état actuel du fonds Champion, enfin les disponibilités de la Société comptaient 73.708 francs en comptes spéciaux.

Toute la succession Champion se trouvant maintenant liquidée, il demeure les droits d'auteur à verser régulièrement à la Société par l'éditeur.

Voulant témoigner son attachement à son secrétaire d'hier, M. Charles Samaran, qui demeure parmi les plus assidus aux séances du Conseil, et fait toujours profiter la Société de ses sages avis, le Conseil a décidé de faire publier une bibliographie des travaux de M. Charles Samaran et aussi, et surtout, de faire frapper une médaille à son effigie. Il a intéressé à cette initiative les institutions où M. Samaran eut à exercer ses activités, ainsi que les Académies et les Sociétés qui s'honorent de le compter parmi leurs membres. Une souscription a été ouverte, et il a été prévu à ce propos une cérémonie à l'Hôtel de Rohan, en ces Archives de France que M. Samaran dirigea de 1941 à 1948, cérémonie qui se tiendra en janvier 1956 et où lui sera apporté l'hommage de ses amis et de ses disciples.

Le 29 janvier 1955, les membres de la Société ont visité, sous la conduite des deux organisateurs MM. Mahieu et Antoine, l'Exposition « Bossuet » aux Archives nationales.

Assemblée générale du 9 juin 1955

Président : M. J. DE PANGE

Présents : MM. Antoine, Bailhache, Barbey, de Beauvillé, Braibant, Brunel, Cartelle, de Courcel, M^{me} Dauzère, M^{me} Desmars, MM. Dumesnil, de Félice, François, Girard, Laroche, M^{lle} Lehoux, MM. Léonard, Lyon, Mahieu, Marot, Martin-Chabot, Michel-Dansac, Outrey, Perrat, Ritter, Samaran, Tessier, Vernet, M^{lle} Vielliard, M. Villaret.

Excusés : MM. Aublant, Creignou, M. le duc de la Force, MM. Mirot, Mollat, Morel d'Arleux, Tribout de Morembert.

L'Assemblée entend la lecture :

- 1° Du discours de M. le Président (voir p. 39).
- 2° Du rapport de M. François, secrétaire, sur les travaux de la Société pendant l'année 1954-1955 (voir p. 58).
- 3° Du rapport des censeurs, MM. Laroche et Vernet, sur les comptes des recettes et dépenses pendant l'exercice 1954-1955 (voir p. 65).

Les conclusions de ce rapport, approuvant la gestion et les comptes de M. Lyon, trésorier, sont mises aux voix et adoptées.

Sont réélus membres du Conseil pour siéger jusqu'en 1958 : MM. DE BOISLISLE, FAWTIER, MAHIEU, MARCHAND, MIROT, MONICAT, DE MONTESQUIOU, POUTHAS, RITTER.

Sont élus membres du Conseil, en remplacement respectif de MM. Desmars et de Lacombe, décédés : MM. E.-G. LÉONARD et P. RENOUVIN.

Sont réélus censeurs : MM. LAROCHE et VERNET.

M. Michel Antoine, archiviste aux Archives nationales, fait une lecture dont lui-même et son collègue M. Didier Ozanam sont les deux auteurs, lecture intitulée : *Le Secret du Roi et la Russie jusqu'à la mort de la czarine Elizabeth (1762)* (voir p. 69).

DISCOURS DE M. LE COMTE J. DE PANGE,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
PENDANT L'EXERCICE 1954-1955

Mesdames, Messieurs et chers confrères,

Arrivant au terme des fonctions auxquelles vous lui avez fait l'honneur de l'appeler, votre président a le mélancolique devoir de rendre un dernier hommage à ceux de nos confrères qui nous ont précédés dans le chemin que nous suivrons tous. Le premier qui nous ait quittés est celui qui l'an dernier se trouvait à la place que j'occupe en ce moment. M. Desmars venait à peine d'en descendre lorsqu'il était brutalement frappé par la mort sur la voie publique. Nous gardons tous le souvenir, non seulement de cette admirable activité dont notre Société a largement bénéficié dans le recrutement de ses nouveaux membres, mais encore de la bienveillance qu'on rencontrait chaque fois qu'on s'adressait à lui. Son érudition souriante faisait aimer l'histoire parce qu'il lui communiquait un peu de la flamme qui l'animait, et on voyait dans son regard d'un bleu si clair l'expression de la joie avec laquelle il évoquait des âmes d'autrefois.

Peu de carrières furent mieux remplies que la sienne. Après des études juridiques et sociales qu'il avait continuées jusqu'au doctorat en droit, il avait été chef de cabinet de préfet, conseiller de préfecture et secrétaire général. Pendant la première guerre mondiale il eut à remplir les importantes fonctions de directeur de l'Intérieur et des Services financiers au Gouvernement général de l'Algérie.

Il eut la tâche non moins importante d'exercer, de 1920 à 1923, la direction de l'Assistance et de l'Hygiène au ministère de l'Hygiène qui venait d'être constitué. De là devait sortir le grand ministère actuel de la Santé publique dont M. Desmars doit être considéré comme un des premiers organisateurs. Il fut donc nommé conseiller d'État

en service extraordinaire. Puis il suivit la carrière préfectorale en dirigeant successivement les préfectures de l'Orne, du Finistère, de l'Isère, et enfin de la Seine-Inférieure, qu'il occupa de 1924 à 1934. Dans chacun de ses postes son activité ne se limitait pas à ses fonctions administratives. Il aimait à revivre les souvenirs dont la région qui lui était confiée avait été le cadre. C'est ainsi que son séjour dans l'Isère fut à l'origine de ses études sur La Bédoyère.

Le goût de l'histoire ne le quittait pas et quand il prit sa retraite pour se fixer à Paris il fut membre de la Commission du Vieux Paris, en même temps qu'il suivait assidûment les séances de notre Société. Mais la direction qu'il avait exercée au ministère de l'Hygiène lui avait montré l'urgente nécessité de combattre les grands fléaux sociaux que sont chez nous la tuberculose et l'alcoolisme. Il fut appelé à présider de grandes œuvres telles que le *Comité national de défense contre la tuberculose*, le *Comité national de lutte contre l'alcoolisme*, l'*Hygiène par l'exemple*, qui joue un rôle si utile dans l'éducation des écoliers, la *Commission d'éducation sanitaire* au Conseil supérieur d'hygiène sociale, le *Comité d'Hygiène du Touring-Club*, dont l'action est si efficace pour la salubrité des villes et des villages, et tant d'autres œuvres de bienfaisance au service desquelles, jusqu'à la fin, il multiplie les études, les rapports et les démarches.

Enfin en 1942, par suite de la mort de Georges Risler, il se vit confier la présidence de la *Section d'hygiène urbaine et rurale et de prévoyance sociale* au Musée social. Il appartenait déjà au Comité de direction de cette grande institution, où toutes ses aspirations se trouvaient satisfaites. Il eut dès lors le concours des personnalités les plus éminentes du monde de l'hygiène, de la médecine, de l'urbanisme et des habitations à bon marché. Dans ce milieu qui convenait à ses goûts, il put se livrer à la bienfaisance.

C'est ainsi que son existence fut constamment partagée entre l'administration et la bienfaisance qui chez lui ne cessaient pas de s'associer. Nous ne pouvons faire mieux que de citer l'hommage qui lui a été rendu par M. André Siegfried comme président du Musée social : « La carrière de préfet est une des plus belles, mais aussi des plus difficiles qui soient, car elle ne demande pas seulement la

capacité administrative mais le sens du maniement des hommes, la capacité de résoudre des problèmes chaque jour nouveaux, pour lesquels le plus souvent on ne peut se fier à aucun précédent... Je me dis parfois que de tels hommes sont impossibles à remplacer. Sans doute y a-t-il toujours des préfets de grande classe, des administrateurs éprouvés, des dévouements précieux, mais un Desmars ne se retrouve pas ». Comment ce jugement ne trouverait-il pas un écho chez nous, qui avons si bien vu à l'œuvre ses éminentes qualités ?

Peu après sa perte nous subissions encore celle d'Humbert de Wendel, un ami d'enfance dont le nom réveillait pour moi les souvenirs les plus anciens. Par la grande famille à laquelle il appartenait, il était intimement attaché à la terre lorraine. Son aïeul Ignace de Wendel, officier d'artillerie sous Louis XVI, chargé de créer des centres de fabrication d'armes, avait reconnu celui du Creusot et créé celui de Hayange, où ses descendants allaient se fixer. Au milieu du siècle suivant M^{me} François de Wendel, donnant un exemple trop rarement imité, avait créé avec ses enfants une société de famille qui sous le nom « Les Petits-Fils de François Wendel », allait être connue dans le monde entier. En effet, peu de temps après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, les Anglais Thomas et Gilchrist avaient inventé un procédé qui permettait de déphosphorer le minerai de fer, et qui, débarrassant le minerai lorrain d'une tare jusque-là presque prohibitive, permettait de l'utiliser pour la fabrication de tous les aciers. Les hauts fourneaux de Hayange prenaient donc une énorme extension.

Mais cette puissance économique s'accompagnait d'une tâche morale écrasante. L'annexion avait placé la maison de Wendel en territoire allemand et son chef devenait devant le vainqueur le mandataire naturel de la population dont il avait la charge. Dans ces conditions le mandat électoral qui envoyait les députés lorrains au Reichstag de Berlin, impliquait un véritable sacrifice. On ne l'acceptait que par abnégation et, aux élections protestataires de 1890 sur quinze députés alsaciens et lorrains la moitié étaient des prêtres, manifestation d'autant plus remarquable que depuis un siècle aucun ecclésiastique n'avait été élu dans les trois départements. Le curé de Hayange était un des

trois curés qui avaient rédigé le manifeste électoral résumé dans les derniers mots : « Vous nous connaissez. Vous savez-que vous pouvez compter sur nous. Nous n'avons d'autre ambition que celle de vous servir ». Humbert de Wendel vit son père accepter ainsi d'aller siéger sur les bancs du Reichstag, par un acte de dévouement qui lui coûtait plus que nous ne pouvons l'imaginer. De tels exemples sont ceux où une âme d'enfant puise les principes auxquels elle restera fidèle toute sa vie.

En Lorraine comme dans la mère-patrie la question scolaire dominait alors les luttes politiques, mais avec un caractère bien différent. L'anticléricalisme n'avait pas de prise en Alsace et en Lorraine, car le conflit de l'école y portait sur ce qu'il y a de plus intime, sur la langue elle-même. Il s'agissait de savoir si par la contrainte on pourrait changer la langue, les traditions, la sensibilité qui depuis tant de siècles alimentaient notre race. La devise luxembourgeoise : « Nous voulons rester ce que nous sommes », répond au sentiment, alors général en Alsace et en Lorraine, et plus tard injustement décrié sous le nom d'autonomisme, qui revendique pour la famille la décision suprême en ce qui concerne l'éducation de ses enfants.

Les traditions locales étaient d'autant plus menacées que l'énorme crue de la population allemande rendait son immigration presque irrésistible. La maison de Wendel, ne pouvant trouver en Lorraine toute la main-d'œuvre dont elle avait besoin, favorisa l'immigration italienne, dont l'assimilation à la population autochtone se faisait tout naturellement sans effort.

Humbert de Wendel, que ses goûts portaient vers les études littéraires y renonça par une héroïque décision qu'il prit en entendant une voix qui venait d'outre-tombe, celle de son arrière-grand-père. Ouvrant un jour le livre de raison de François de Wendel il lut ces lignes : « Aujourd'hui, contre mon gré, maître de forges ». Il sentit aussitôt le devoir de consacrer chacun de ses instants à sa maison et à la terre lorraine. Il avait passé la licence d'allemand. Il était à prévoir que bientôt la parfaite connaissance de cette langue lui serait nécessaire. Au lieu de continuer les études désintéressées qui l'attiraient et pour lesquelles il était si bien fait, il fut chargé de défendre les intérêts de

sa famille au *Stahlverband*, le fameux comptoir de vente de l'acier qui se réunissait à Dusseldorf et où les grandes maisons allemandes se disputaient les commandes à servir. Rude école où il allait acquérir l'habitude des affaires et l'expérience des hommes.

Cependant la guerre attendue depuis si longtemps éclatait et pendant quatre ans les Wendel allaient être retenus loin de Hayange. Ils ne devaient y rentrer qu'en novembre 1918, au milieu de l'enthousiasme général, quand l'Alsace-Lorraine était redevenue française. Mais déjà d'autres problèmes se posaient, dont la solution est encore en suspens.

La Lorraine, riche en minerai de fer et en produits agricoles a pour complément naturel la Sarre, à laquelle elle fournit le pain et dont elle reçoit le charbon. Ces deux régions ont besoin de s'associer et semblent devoir servir de cadre à une collaboration franco-allemande. Le traité de Versailles avait donc confié la Sarre à la Société des Nations, qui au terme d'une période de quinze ans devait *consulter* la population de la Sarre — sans être tenue de la suivre — pour que cette population « fit connaître la souveraineté sous laquelle elle désirait être placée ». Il faut le dire bien haut, parce que c'est la vérité, aucun de nous ne souhaitait pour la Sarre un régime analogue à celui dont l'Alsace-Lorraine venait d'être libérée. Au contraire le *statu quo*, l'administration de la Société des Nations, semblait ouvrir les voies à une collaboration franco-allemande sans laquelle la construction de l'Europe est impossible. Un exemple de cette collaboration était réalisé aux forges de Dilling, créées par le baron de Stumm, où le conseil d'administration, composé pour moitié de Français et pour moitié d'Allemands, se réunissait dans une salle ornée des tableaux des grands hommes des deux pays et tenait ses délibérations en français.

Mais cet esprit d'association n'était pas celui que manifestait la puissante maison Roechling dont la situation dans la Sarre pouvait se comparer à celle des Wendel en Lorraine. Les Roechling avaient créé les grandes aciéries de Voelklingen. Hermann Roechling, inculpé d'avoir pendant la guerre détruit des usines dans le Nord de la France et emporté leur matériel, fut le principal adversaire

du régime institué dans la Sarre par le traité de Versailles. Il avait pour gendre le fils de celui qui jusqu'en 1918 fut le président de la Lorraine, le baron de Gemmingen. Comme il m'avait écrit pour déplorer que la Sarre fût l'enjeu de la rivalité franco-allemande, j'exprimai à mon tour le regret que Sarrebrück ne continue pas à être, suivant l'étymologie allemande de son nom, un pont sur la Sarre. Il répond qu'il n'admet pas de collaborer avec ceux qui prétendent faire Allemands tels que les Sarrois des êtres hybrides (*die den Deutschen zumuten Zwitter zu werden*). *Zwitter* se dit d'un être qui réunit en lui deux natures différentes. Condamner ainsi la double culture, privilège des pays frontières, n'était-ce pas condamner le moyen le plus efficace de permettre aux peuples de se comprendre, et de créer ainsi le sentiment européen ?

Le monde entier avait les yeux fixés sur le plébiscite de la Sarre, car c'était la première fois que le régime national-socialiste était l'objet d'un vote soumis à un contrôle international. Les chefs du régime semblaient craindre que, rejeté dans la Sarre il ne pût pas se maintenir en Allemagne ? L'heure est donc décisive. Cependant le ministre des affaires étrangères, Pierre Laval, dit à un de nos ambassadeurs venu le consulter : « J'espère bien que ces gens-là (les Sarrois) ne vont pas voter pour le *statu quo* ». Il faut donc admirer que le 13 janvier 1935, jour du vote, les suffrages favorables au *statu quo* c'est-à-dire à l'Europe, atteignent environ 10 % des voix, chiffre énorme si l'on tient compte du fait que leurs auteurs ne reçoivent aucun encouragement de notre part et qu'ils savent quelles représailles les attendent.

Dès lors est brisé le dernier frein qui retenait Hitler sur la route de la guerre. Elle est inévitable. Deux mois après le plébiscite il rétablit le service militaire universel, et cinq ans plus tard son armée occupe la Lorraine. Humbert de Wendel, qui est à Paris, obtient l'autorisation de retourner avec son frère Maurice à Hayange. Ils y trouvent à leur arrivée l'ordre de la Kommandantur d'attendre sur place l'arrivée de Hermann Roechling. Il arrive en effet accompagné du baron de Gemmingen. Quel tableau que celui de la rencontre dans le château d'Hayange de ces deux puissances rivales ! Cette fois c'est Hermann Roech-

ling qui est au camp des vainqueurs. Il fait connaître aux Wendel que leur présence dans leurs usines ne sera plus tolérée. Ils n'ont plus qu'à rentrer à Paris.

Peu après c'est l'expulsion massive des populations lorraines. Par centaines de mille elles sont chassées de leurs foyers pour gagner Lyon, puis le midi de la France. La désolation de ce malheureux pays nous apparut dès la libération, quand nous approchâmes de Metz avec les premières troupes américaines. La nuit tombait. Dans les villages que l'on traversait les colons bessarabiens par lesquels le Gauleiter avait essayé de remplacer les indigènes, s'étaient enfuis. Les maisons vides, où l'on ne voyait pas une âme, avaient dans cette immense solitude quelque chose d'effrayant. Par-dessus Metz à peine libéré l'artillerie américaine bombardait le mont Saint-Quentin qu'occupaient encore les dernières troupes allemandes. Partout le désert et les ruines. Une tâche immense attendait les reconSTRUCTEURS et Humbert de Wendel qui pendant plus de quatre ans avait eu à s'occuper de ses ouvriers expulsés allait avoir à leur donner du travail.

Vous n'attendez pas de moi que je décrive cette œuvre qui allait occuper les dernières années de la vie d'Humbert de Wendel, la gigantesque organisation de la Sollac, à laquelle rien de comparable n'avait encore été fait en France. Nous sortirions du domaine de l'histoire qui est le nôtre. Mais pour ceux qui essaient d'écrire l'histoire il est bon de connaître ceux qui la font. L'exemple d'Humbert de Wendel est un de ceux qui comportent pour nous le plus d'enseignements. Il a honoré notre Société et nous aimons à penser que sa place sera occupée par son frère Maurice, dont nous serons heureux de saluer la présence au milieu de nous.

Je dois maintenant vous parler de notre confrère Bernard de Lacombe que nous avons également perdu. Né le 25 janvier 1875 à Orléans, il appartenait à la promotion de l'Ecole des chartes du 1^{er} février 1899. Il était attaché à sa ville natale et écrivit sa thèse sur *Orléans au temps des guerres de religion, Catherine de Médicis entre Guise et Condé*. L'Académie française lui décerna l'année suivante le prix Théroutanne.

Bernard de Lacombe était secrétaire de la Société d'his-

toire contemporaine et c'est comme rédacteur politique du *Correspondant* que son activité trouva le terrain qui lui convenait le mieux. Nommer cette revue, c'est évoquer tout un monde d'idées dont l'absence en notre temps se fait cruellement sentir. Elle devait son origine et son orientation à trois hommes : Montalembert, Albert de Broglie et Théophile Foisset. Celui-ci, ami de Lacordaire et conseiller à la cour de Dijon, appartenait à la grande race de cette magistrature nourrie de lettres et de maximes gallicanes qui avait fait l'honneur et la force de l'ancien régime. Ces trois hommes avaient créé l'organe du catholicisme libéral, dont ils savaient défendre les droits contre l'Etat et même au besoin contre l'Eglise, comme on le vit au moment du syllabus. Ils avaient le courage de résister, comme l'entendait Théophile Foisset quand il écrivait à Albert de Broglie : « Je me rappelle souvent ce que vous m'avez dit à La Roche (chez Montalembert) : « Il y a bien plus de servitude que de tyrannie. » Jugement sévère, mais qui convient encore à d'autres temps qu'à celui pour lequel il fut écrit.

L'ouvrage le plus connu de Bernard de Lacombe, celui qui parut dans la Bibliothèque historique de Plon et obtint le prix Marcellin Guérin, est consacré à Talleyrand. Vous vous rappelez que lorsqu'il quitta la présidence de notre Société, dans le discours d'adieu qu'il prononça à l'Assemblée générale du 24 mai 1945, il nous parlait encore de Talleyrand, et il citait la page dans laquelle le grand diplomate racontait un entretien qu'il avait eu dans sa jeunesse avec M. de Choiseul. Celui-ci justifiait sa politique autrichienne qu'on accusait d'être en contradiction avec celle de Richelieu. Depuis les traités de Westphalie, disait-il l'Europe n'avait plus qu'un ennemi, c'était la Prusse. « Cela, Richelieu l'aurait vu tout de suite de son oeil d'aigle ; et il se serait rapproché de l'Autriche, qui pouvait être l'obstacle le plus sérieux à l'ambition dévorante de la Prusse. »

C'est encore à l'étude de la question d'Autriche que nous arrivons en retraçant la carrière de notre confrère Maurice Muret. Né en Suisse le 11 juin 1870 il nous quitte dans sa quatre-vingt-cinquième année. Les anciens collaborateurs du *Journal des Débats* se rappellent l'avoir vu à

ces diners mensuels qui étaient comme une antichambre de l'Institut. Il appartenait depuis 1932 à l'Académie des Sciences morales et politiques en qualité de membre associé en raison de sa nationalité helvétique. Etant suisse il connaissait à fond les trois langues qu'on parle dans ce pays et il le prouva lorsqu'après son premier livre sur *l'Esprit juif*, qui fut très discuté, il publia successivement deux ouvrages sur *la Littérature italienne* et sur *la Littérature allemande d'aujourd'hui*. Il ne perdait pas de vue les grands problèmes de notre temps et il savait les traiter avec une autorité magistrale. Il suffit de rappeler avec quelle attention fut accueilli son livre sur *le Crépuscule des nations blanches*. Il y abordait un problème moins étudié jusqu'ici en France que dans les pays anglo-saxons, où l'on dénonce avec inquiétude la montée des races de couleur. Elle nous apparaît aujourd'hui d'autant plus menaçante que la Russie, semi-asiatique, peut ainsi chercher en Asie des alliances auxquelles l'Europe serait hors d'état de résister.

Mais la plus grande part de son activité resta consacrée à l'Allemagne, et il écrit des livres sur *la Littérature allemande pendant la guerre* et sur *Guillaume II*. Celui qui mérite le mieux de retenir notre attention est celui qu'il a consacré à *l'Archiduc François-Ferdinand*, assassiné en juin 1914 par les Slaves dont il se préparait à soutenir la cause. Il n'y a pas dans l'histoire contemporaine de drame plus émouvant. Depuis que la vieille Maison de Lorraine, par le mariage du duc François I^{er} avec Marie-Thérèse, avait pris la tête du Saint Empire, elle prouvait qu'elle n'avait rien perdu de ses qualités militaires. Il suffit de citer l'archiduc Charles, en qui Napoléon reconnaissait le premier homme de guerre de son temps, et son fils l'archiduc Albert, le vainqueur de Custozza, qui était toujours prêt quand il rencontrait des Lorrains à leur rappeler qu'il était des leurs, et qui en avril 1870 venait encore à Paris négocier avec le général Lebrun l'alliance franco-autrichienne. Cette alliance entre les deux grandes puissances conservatrices n'était-elle pas la seule qui pût permettre de sauver l'ancienne Europe ?

Déjà l'Autriche, vaincue par la Prusse en 1866, avait été obligée de remplacer l'empire d'Autriche par un empire

d'Autriche-Hongrie, où l'Autriche et la Hongrie formaient deux Etats unis seulement vis-à-vis de l'étranger, mais entièrement distincts dans leur administration intérieure. C'est ce que les Slaves, se plaignant de la constitution qui contrariait leurs aspirations à l'autonomie, appelaient « le joug dualiste ». L'archiduc François-Ferdinand se proposait de leur donner satisfaction dès son avènement. Dans le délai de six mois qui lui était accordé pour recevoir la consécration comme roi de Hongrie, délai au terme duquel il devait prêter serment de respecter la constitution hongroise, telle qu'elle existait à ce moment,, il voulait imposer aux Hongrois d'une monarchie dualiste au sein de laquelle les Slaves constitueraient un Etat distinct de l'Autriche et de la Hongrie. Plan grandiose, qui pouvait assurer pour une longue période la paix à l'Europe, et dont les révolutionnaires slaves, soit par ignorance soit par désir de créer le désordre empêchèrent la réalisation en assassinant l'archiduc François-Ferdinand à Serajevo.

Il est d'usage que ce discours d'adieu se termine par quelques considérations dans lesquelles votre président parle de l'objet de ses études. De quoi pourrais-je parler sinon de l'Ecole des chartes et de la Lorraine qui, sous une forme ou sous une autre, a toujours été à l'origine des questions dont j'ai cherché la solution préparée par l'histoire ?

Quand je suis entré à l'Ecole des chartes elle était déjà installée ici. Mais je connaissais son premier emplacement, dont notre ancien confrère Abel Lefranc gardait un souvenir attendri, et je m'y suis maintes fois arrêté en allant aux Archives. On y entrait par la porte qu'encadrent sur le flanc de l'hôtel Soubise deux tourelles en encorbellement, dernier vestige de l'hôtel d'Olivier de Clisson, le connétable de Charles V. Ce petit monument me touchait car c'est le seul à Paris où l'on voie les armes de la Maison de Lorraine, deux écussons disposés côte à côte et se déployant sur un champ de couleur rouge. On y distingue les initiales H et C, celles d'Henri de Guise qui avait épousé Catherine de Clèves. Les armes de Lorraine ont longtemps été surmontées de l'inscription : *Ecole des chartes*. Les élèves

passaient sous cette porte avant de monter l'escalier dont la rampe est ornée de croix de Lorraine.

Quelles grandes scènes de l'histoire de France faisaient cortège à ces jeunes érudits ! Ils mettaient leurs pas dans ceux d'Henri de Guise, qui avait gravi ces marches le 12 mai 1588, en rentrant de la glorieuse journée des Barri-cades. Sur les supplications du dernier des Valois, qui restait enfermé dans le Louvre comme s'il attendait sa déchéance prochaine, il était allé assurer la retraite des troupes étrangères dont l'entrée dans Paris avait provoqué l'insurrection. Il était revenu lentement à l'hôtel de Guise, à cheval, en pourpoint blanc, précédé de deux pages, et de rue en rue se renouvelaient les acclamations de la foule enivrée de son triomphe. On criait : « A Reims ! Il faut le mener à Reims ! » pour dire que quand il aurait reçu la consécration religieuse il serait le véritable roi. C'était la voix du peuple, celle dont Jeanne d'Arc s'était faite l'interprète au siècle précédent. Henri de Guise ne semblait-il pas effleurer la couronne de France au service de laquelle ses ancêtres avaient versé tant de sang ?

Pour juger Henri de Guise, il faut se rappeler ce qu'en écrivait Balzac au siècle suivant : « La France en estoit folle, car c'est trop peu de dire amoureuse... Une telle passion allait bien près de l'idolâtrie. Il y avait des gens qui l'invoquaient dans leurs prières, qui chantaient sur son passage : « Hosannah Filio David »... et dans diverses billes on voyait la croix de Lorraine sur les autels. » Il était l'homme de la Sainte Ligue, dont l'idée était venue à son oncle le cardinal de Lorraine pendant le concile de Trente. Elle avait été fondée par les catholiques à Péronne, en 1576 pour, disaient-ils, restituer aux provinces du royaume les libertés anciennes, telles qu'elles étaient au temps du roi Clovis ». Dans le mouvement général de réaction contre l'absolutisme qui se manifestait alors, le langage tenu jusque-là par les théoriciens protestants était repris par les catholiques. On croyait voir un mouvement fédératif qui tendait à l'organisation d'une confédération générale.

Les Lorrains ne manquaient pas d'appuis au Louvre. Rappelons que la jeune reine Louise de Lorraine, femme de Henri III, attirait sa famille à la cour. Chose étrange

à dire, nous avons des témoignages d'après lesquels Catherine de Médicis elle-même, « dépossédée du gouvernement par les mignons », comme dit Tavannes, et voyant son dernier fils Henri III sans enfant, « forma le projet de mettre sur le trône les enfants de sa fille Claude, mariée à Charles III duc de Lorraine, et ce fut un nouveau motif de favoriser les Guise ». Elle comptait sur leur concours pour mettre la couronne sur la tête des princes lorrains. Sa fille Claude était la seule de ses enfants qui lui eût donné un petit-fils, le marquis de Pont à Mousson, héritier du duché de Lorraine. Elle rêvait déjà d'une régence qu'elle exercerait au nom de cet enfant. L'union des deux maisons de Valois et de Lorraine n'était-elle pas, comme le disait Charles III, que les Lorrains appellent le Grand Duc, le moyen le plus sûr pour la France de s'étendre « jusques au Rhin ou à peu près » ?

On sait comment Henri III déjoua ces projets, d'abord en s'enfuyant de Paris jusqu'à Chartres, puis jusqu'à Blois où il convoqua les Etats Généraux et vit à son grand déplaisir les 191 députés du Tiers porter la double croix blanche de Lorraine, et enfin en faisant assassiner le duc de Guise. Il est très remarquable qu'à cette occasion Paris, d'où était sorti le grand mouvement national dont le duc de Guise était le symbole, se soit affirmé plus Lorrain que jamais. Nous n'en voulons pour preuve que la démarche faite pour le baptême du fils posthume du duc de Guise, que sa veuve mit au monde quelques jours après l'assassinat. Le prévôt des marchands, les échevins le portent aux fonts baptismaux de Saint-Louis-en-Grève, où il est nommé *Paris de Lorraine*, pour montrer que ces deux noms doivent être inséparablement liés.

Il nous reste à voir comment la Maison de Lorraine, qu'on reconnaissait la plus digne d'occuper le trône de France, pouvait y être appelée. On connaît la boutade de la duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, d'après laquelle elle aurait conservé des ciseaux d'or « pour faire la tonsure de moine à frère Henri de Valois ». Cette allusion à la fin des Mérovingiens nous rappelle que la Maison de Lorraine invoquait sa descendance des Carolingiens — incontestable par les femmes — et ses partisans y voyaient l'occasion de rappeler comment les Carolingiens

avaient déjà remplacé une dynastie. Mais n'est-ce pas pour légitimer cette substitution d'une dynastie à une autre que nos annales attachent une importance particulière à l'apparition en Gaule, en 751, de l'onction royale, dont l'origine est bien plus ancienne et dont le rôle un siècle plus tôt dans la monarchie wisigothique est bien connu ?

Il faut remarquer combien l'onction royale a toujours été en Lorraine l'objet d'un culte particulier. C'est en 869, à Metz, quand Charles le Chauve vient s'y faire couronner roi de Lorraine, que Hincmar fait la fameuse déclaration sur l'origine de la Sainte Ampoule : « Clovis fut oint et sacré roi avec un chrême pris du ciel, dont nous avons encore ». On sait qu'en Gaule jusqu'à la fin du VIII^e siècle il y a une seule onction chrismale faite en forme de croix par l'évêque immédiatement au sortir des fonts baptismaux, de sorte que la confirmation n'est pas séparée du baptême. Or voici comment Grégoire de Tours décrit le baptême de Clovis : « Le roi confessa le Dieu tout-puissant dans la Trinité Sainte et reçut le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : enfin *l'onction avec le saint chrême imprima sur son front le signe de la croix du Christ* ». C'est la confirmation, à laquelle on semble dès cette époque avoir attribué une valeur particulière lorsqu'elle était conférée à un roi. Que cette idée fût présente à l'esprit des contemporains de Clovis, c'est ce qu'on sent dans la lettre de félicitations que lui adresse saint Avit : « Nous nous représentions en nous-mêmes quel grand spectacle allait être donné au monde... alors que *votre chevelure, nourrie sous le casque guerrier, serait revêtue par l'onction sainte du casque du salut* ». Or aux temps mérovingiens la chevelure est la marque de la race royale et un prince tondu est inhabile à régner. Il semble bien, comme le faisait remarquer M. Léon Levillain, qu'à la chevelure qui habilite Clovis à régner sur ses sujets francs païens se surajoute l'onction sacrée qui lui donne un droit égal à régner sur ses sujets catholiques.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette question qui a fait l'objet d'un travail publié à l'occasion du sacre de Louis XVI, en 1775, par Dom Jacques-Claude Vincent, bibliothécaire de l'abbaye Saint-Remy de Reims. Là était conservée la Sainte Ampoule qui, apportée à Saint-Remy

par une colombe lors du baptême de Clovis, contenait le baume céleste destiné à l'onction baptismale, c'est-à-dire à la confirmation du roi. Le savant bénédictin veut démontrer que, suivant son expression « la cérémonie du sacre de Clovis... ne différerait en rien du sacre du chrétien », c'est-à-dire de la confirmation.

Mon propos est autre. Je ne veux pas discuter l'origine miraculeuse de la Sainte Ampoule, mais seulement rappeler qu'elle a trouvé ses adhérents les plus fidèles en Lorraine, dont elle explique l'histoire en des points importants.

La Lorraine a été sollicitée alternativement à l'Est et à l'Ouest, jusqu'au moment où la Maison qui en porte le nom, après avoir effleuré la couronne de France, a accepté celle du Saint Empire. Dès l'origine elle constitue un duché bilingue et les principes d'après lesquels, pendant des siècles, elle exerce une magistrature héréditaire la préparent à gouverner un Etat formé de peuples différents. Elle se distingue ainsi des familles souveraines qui appartiennent à un seul peuple, au service duquel elles s'appliquent à centraliser l'administration, à assimiler des provinces, à créer une langue officielle.

Elle a hérité de l'époque carolingienne son nom même et l'attachement aux principes auxquels elle restera toujours fidèle. Quand l'empire de Charlemagne est partagé entre ses petits-fils, l'aîné, Lothaire, auquel revient le titre impérial, revendique pour sa part Aix-la-Chapelle et Rome, la capitale de l'Empire et celle de l'Eglise. Cette région prend le nom de son souverain et s'appelle la Lotharingie. A la génération suivante elle est divisée entre les trois fils de Lothaire et c'est l'un d'eux, Lothaire II, qui donne son nom à la Lorraine. Elle est donc vraiment une création carolingienne, c'est-à-dire qu'elle appartient à la fois au monde roman et au monde germanique. Avec les princes carolingiens qui parlent de leur « commun royaume », qui sont unis par les liens de la « Fraternité » et de la « Concorde », il semble que l'Empire soit resté indivis et qu'il n'y ait pas de frontières entre les Etats sur lesquels règnent les héritiers de Charlemagne.

Rien n'a été plus funeste à la manière dont les Français conçoivent l'histoire de la Lorraine que le préjugé de la

nationalisation de l'Empire du Moyen Age, dont au siècle dernier on a voulu faire un Empire allemand. Pour s'en convaincre il suffit de lire l'histoire de la Maison de Luxembourg, si intimement liée à la Lorraine. Le cadre dans lequel elle vivait nous est décrit en 1285 dans un charmant poème sur le tournoi de Chauvenci. Après le repas du soir les jeunes femmes en travesti jouent des scènes mimées. La reine de la fête par sa beauté, sa jeunesse et le don qu'elle a de répandre la joie autour d'elle est Béatrix d'Avesnes, comtesse de Luxembourg. Trois ans plus tard, son mari ayant été tué en guerre, elle exerce la régence du comté de Luxembourg au nom de son fils aîné encore mineur. Elle le fait élever à Paris dans l'entourage de Marie de Brabant, reine douairière de France, veuve de Philippe III, dont il épouse la nièce. Dans ce milieu très cultivé et ouvert à la poésie il est vraiment un prince français. Comte de Luxembourg il sera, grâce à son frère Baudouin archevêque de Trèves, élu en 1308 roi des Romains et prendra le nom de Henri VII. C'est lui qui, descendant des Alpes en 1312 pour aller à Rome recevoir la couronne impériale, sera invoqué par Dante comme « le géant de la paix, le divin César Auguste, qui vient épouser l'Italie ». Pacificateur universel, persuadé de la sainteté de sa mission, il représente bien la tradition carolingienne de l'Empire, à laquelle la Maison de Lorraine restera toujours attachée pour son honneur et pour sa gloire.

Interrogeons l'histoire du duc de Lorraine Ferri III, dont j'ai fait le catalogue des actes, pour essayer de comprendre les sentiments auxquels il obéit à l'égard de l'Empire et du royaume. Il est un prince de l'Empire très loyal, et dès que le roi de Castille Alphonse X a été élu roi des Romains, il traverse toute la France pour aller à Tolède lui demander l'investiture des fiefs qu'il tient de l'Empire. Mais le 10 avril 1302, à Notre-Dame de Paris, il prend part aux premiers Etats Généraux de la France, car on y discute la lettre qu'on va envoyer aux cardinaux pour les prier de maintenir la paix entre l'Eglise et le royaume. Il la signe immédiatement après les membres de la famille royale. Quel enseignement en tirer, sinon que ce prince de l'Empire vient prendre sa place auprès du Roi Très Chrétien dès que les intérêts de l'Eglise sont en jeu?

A chaque génération la Maison de Lorraine semble tenue de prouver sa fidélité à la fois à la royauté et à l'Empire. Le fils de Ferri III est Thiébaud II, qui se signale par son courage dans les Flandres pour servir la cause de Philippe le Bel. Il le reçoit magnifiquement à Nancy et l'accompagne à Lyon au couronnement du pape Clément V. Puis il est appelé par l'Empire. Il fait avec Henri VII la descente en Italie dont nous venons de parler, et il en rapporte un mal dont il meurt. Son fils Ferri IV, marié avec la sœur de Frédéric de Habsbourg, va se battre pour lui en Allemagne, puis revient tomber dans les rangs français à Cassel. A la génération suivante le duc Raoul, dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons, est appelé par le roi de France contre le roi d'Angleterre et se fait tuer à Crécy avec l'héroïsme qu'atteste son épitaphe :

A Crécy bien se deffendit
Toutes les batailles fendit...

Trouvé fut le plus approuché des Anglois.

Ferri de Lorraine à son tour est tué par les Anglais à la bataille d'Azincourt. Mais sa fille Elisabeth, qui continue le rôle de sa Maison vis-à-vis de l'Empire, va lui donner un rôle nouveau. Veuve du comte Philippe de Sarrebrück, elle doit pendant la minorité de ses enfants assurer la régence de ce pays allemand par la langue et, par les mœurs. Sa mère, une Joinville, l'arrière-petite-fille de l'ami de saint Louis, a traduit du latin en français un roman sur Lothaire. Elisabeth en a fait une traduction allemande. Puis, d'après un manuscrit que son fils rapporte de Saint-Denis, elle écrit l'histoire de Hugue Capet et en assure le succès en Allemagne. Elle repose maintenant dans le chœur de l'église Saint-Arnual de Sarrebrück. On se sent bien au contact de deux mondes quand on passe entre les statues bariolées des comtes de Sarrebrück, engoncés dans leurs armures et adossés aux piliers de la nef, avant d'arriver au tombeau d'Elisabeth, chef-d'œuvre émouvant et trop peu connu de l'art lorrain. Les manuels de la littérature allemande reconnaissent en elle une grande femme de lettres, celle qui a le mieux su révéler à l'Allemagne les caractères essentiels du génie français. Ne reconnaissons-nous pas là un effet de la double culture, du bilinguisme qui, nous le disions tout à l'heure, préparait la Maison de Lorraine à gouverner des Etats formés de peuples différents ? Régner

sur des hommes divisés par les croyances et par les haines nationales, n'est-ce pas le destin constamment répété de cette Maison, dont ont été victimes deux de ses plus illustres filles, qui toutes deux revendiquaient à la veille de leur exécution leur origine lorraine, Marie Stuart et Marie-Antoinette ?

Qu'il y eût de cordiales relations entre les ducs de Lorraine et les princes allemands, c'est ce que prouvent deux mariages, celui de Jean I^{er}, fils de Raoul, avec la fille d'Eberhard II, comte de Luxembourg, puis celui du duc de Lorraine Charles II, fils de Jean I^{er} avec une fille de Robert de Bavière, parent de la reine Isabeau. Enfin la fille de Charles II, Isabelle, héritière du duché de Lorraine où les femmes peuvent régner, épouse en 1420 René d'Anjou, petit-neveu et héritier du cardinal duc de Bar auquel il doit succéder. Ainsi se trouvent réunis les deux duchés, celui de Lorraine et celui de Bar, qui se combattaient depuis plusieurs siècles.

Si nous nous demandons quelles sont les relations des ducs de Lorraine avec le royaume, nous devons d'abord remarquer que lorsque le roi de France Philippe VI fit appel au duc Raoul pour combattre les Anglais il n'avait aucun doute sur sa réponse car, dit Froissart, le roi considérait le duc de Lorraine comme « bon Français et loyal ». Cependant si le duc de Lorraine était un bon Français, il n'en était pas moins un loyal prince de l'Empire. Quel était donc le sentiment qui lui permettait d'associer ces deux qualités ?

La question n'est pas sans importance pour expliquer la mission de Jeanne d'Arc. Nous savons qu'elle n'est pas du royaume. Dans le livre posthume de mon oncle Maurice de Pange : *Les Lorrains et la France au Moyen Age*, se trouve une lettre de Charles VII reconnaissant que la paroisse de Greux-Domremy est « hors de nostre royaume » dit-il, à l'exception de huit feux dont on peut prouver que la maison de Jeanne d'Arc ne fait pas partie. Ce n'est donc pas comme sujette du roi qu'elle se sent appelée à venir à son aide. Sa situation est analogue à celle du duc de Lorraine et les mêmes arguments seront valables pour elle et pour lui.

On connaît la part de plus en plus grande prise au sacre

du Roi Très Chrétien par les princes lorrains, jusqu'au sacre de Henri II, le 28 juillet 1547 où un contemporain remarque que « le duc de Guise fit presque toute la cérémonie par soy ou par les siens ». Remarquons que déjà au sacre de Charles V, le 19 mai 1364, participent non seulement le fils de Raoul, Jean I^{er} duc de Lorraine, qui remplit l'office de comte de Champagne, mais Robert, duc de Bar, qui représente le duc de Toulouse, et Wenceslas, duc de Brabant, qui représente le duc de Normandie. C'est ainsi que sur les six pairies laïques, trois sont occupées par des princes lotharingiens. Ne faut-il pas y voir un signe de la force conservée dans les pays d'entre Meuse et Rhin par les traditions carolingiennes dont l'onction royale est la plus caractéristique, celle que Hincmar faisait remonter jusqu'à Clovis ?

N'oublions pas qu'à Domrémy Jeanne d'Arc entend tous les ans à la fête patronale, le 1^{er} octobre, son curé faire l'éloge de saint Remy, l'apôtre des Francs qui par l'onction du baptême a sacré Clovis roi. La doctrine des théologiens du Moyen Age, pour lesquels le sacre était un sacrement, était descendue dans le langage populaire, comme le prouvent ces deux vers d'un poème du xiv^e siècle sur Charles le Chauve :

C'on ne tenroyt à roy jamais homme vivant,
S'en la cité de Rains n'avoit le sacrement.

Là se trouve l'explication de la mission de Jeanne d'Arc. Il n'y a pas de roi ni en France ni en Angleterre puisqu'aucun des deux héritiers n'a encore reçu le sacre. Aussi quand elle arrive à Chinon elle appelle « Gentil Dauphin » celui que tout le monde appelle roi. Après avoir délivré Orléans elle n'écoute pas les chefs militaires qui veulent terminer la guerre en occupant la Normandie. Elle ne pense qu'à aller à Reims.

Quand elle y sera parvenue pour le sacre du roi, elle verra arriver son duc, celui qui sera le bon roi René et qui n'est encore que le duc de Bar et l'héritier du duché de Lorraine. Elle aurait voulu qu'il l'accompagnât à Chinon auprès du dauphin, elle l'a demandé sans succès dans la visite qu'elle a faite au duc Charles II. Mais le futur duc de Lorraine ne peut refuser de venir au sacre de Reims. Désormais il accompagnera Jeanne et prendra part avec

elle à l'assaut sur Paris, et il sera un de ceux qui lui porteront secours quand elle sera blessée.

J'ai cru devoir évoquer devant vous les sentiments sur lesquels s'est faite l'union de la Lorraine et de la France et maintenant ma tâche est terminée. Vous ne m'entendrez plus. Vous verrez à ma place M. Léonce Celier, si connu par ses travaux, non seulement sur des sujets d'érudition, mais encore sur des sujets de grande histoire, comme sont les livres qu'il a publiés dans la Collection des Saints sur Charles Borromée et dans la Collection des grands Ordres monastiques sur les Filles de la Charité. J'ai bien des raisons de me féliciter de l'avoir pour successeur.

RAPPORT DE M. MICHEL FRANÇOIS, SECRÉTAIRE,
SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,
PENDANT L'EXERCICE 1954-1955

Il y a aujourd'hui un an, les membres de la Société de l'Histoire de France qui assistaient à l'Assemblée générale de juin dernier entendaient, comme à l'accoutumée, le rapport annuel que leur doit statutairement le secrétaire et, comme à l'accoutumée, M. Charles Samaran leur présentait en cette qualité, sous la forme la plus élégante qui soit et qui est la sienne, le tableau des activités de notre Société durant l'exercice écoulé et l'esquisse de ses projets pour l'avenir immédiat. Qu'il s'agît des dernières publications distribuées ou de celles en cours de préparation, le tableau était tout à l'honneur de ceux à qui vous avez remis le soin d'assurer la bonne marche de nos travaux et puisque, comme dans toute société, le secrétaire a la charge de la continuité et de la coordination des efforts poursuivis en commun, vous étiez unanimes à souhaiter que M. Samaran demeurât au poste où votre confiance l'avait maintenu à juste titre depuis qu'il avait été désigné — en 1937 — pour y remplacer Henri Courteault, trop tôt disparu. Or voici que M. Samaran vous annonçait que ce rapport, le seizième qu'il vous présentait, serait aussi le dernier parce que, sans vouloir se rendre aux raisons qui eussent dû le retenir, insensible aux instantes sollicitations dont il avait été l'objet, il pensait, disait-il, qu'il devait maintenant déposer au bord du chemin quelques-uns de ses anciens fardeaux et suggérer en même temps que mon nom fût retenu par les membres du Conseil comme celui de son successeur.

Votre Conseil a bien voulu suivre la suggestion de M. Samaran et c'est ainsi que je dois aujourd'hui vous rendre compte à sa place de ce que nous avons fait depuis un an et de ce que nous entendons entreprendre. Mais laissez-moi auparavant vous dire d'abord combien je suis sensible à l'honneur qui m'a été fait et que je ne méritais guère. Si la liste des secrétaires de notre Société n'est pas longue parce que ceux auxquels a été confiée cette charge

l'ont occupée pendant longtemps — et le premier d'entre eux, Jules Desnoyers, cinquante et un ans durant — les noms qui la composent commandent le respect et se présentent à mes yeux comme un défi plus encore que comme un exemple. D'Arthur de Boislisle qui succéda en 1885 à Desnoyers jusqu'à Henri Courteault choisi en 1923 pour remplacer Roland Delachenal, il reste à citer seulement Noël Valois et vous pourrez ainsi mesurer le bien-fondé de mes propres inquiétudes. Au vrai, je ne me serais guère senti de cœur pour accepter tant de responsabilité — et, il faut bien le dire, à une époque aussi difficile de la vie de notre Société — si je n'avais su que, rentré dans le rang parce qu'il l'a bien voulu, M. Samaran demeurerait le guide assuré de nos actes et l'inspirateur de nos décisions. Nous aurons à faire appel, bien des fois, à ses conseils et c'est aussi d'un cœur unanime que nous lui marquerons bientôt, de la façon que vous savez déjà, toute notre reconnaissance en associant à notre hommage la gratitude de tous ceux qui ne lui doivent pas moins. Je sais aussi que je pourrai compter sur le dévouement des membres, du Conseil et, au Bureau, du trésorier M. Lyon qui depuis tant d'années assure inlassablement la bonne gestion de nos finances, comme du secrétaire-adjoint M. Mahieu. Mais tout ce que vous attendez de moi je le ferai en songeant que si j'occupe aujourd'hui cette place c'est aussi en raison de la confiante amitié qui m'avait donnée Pierre Champion dont le père s'honorait déjà du titre de libraire de notre Société avant que lui-même ne lui léguât la totalité de ses biens.

Qu'avons-nous fait depuis un an ? Voilà, Messieurs, la première question à laquelle je vous dois une réponse et ma réponse n'est pas aisée. Non pas que j'aie à signer, en fait de premier rapport, un bulletin de carence mais, au-delà des contingences du moment, je voudrais envisager quelques-uns des problèmes qui se posent à nous et qui, pour n'être pas nouveaux, n'en méritent pas moins de retenir notre vigilante attention.

Vous avez reçu au cours de l'été dernier deux volumes, l'*Annuaire-Bulletin* pour les années 1952-1953 et le tome X et dernier des *Grandes chroniques de France*. Aussi bien je n'ai pas à vous entretenir du contenu de ces deux publi-

cations puisque, dans son dernier rapport, M. Samaran vous en a défini l'économie avant qu'il vous ait été loisible d'en juger par vous-même. Or ces deux livraisons caractérisent exactement les deux manières de notre activité et je souhaiterais que nous leur demeurions fidèles. D'une part, l'*Annuaire-Bulletin* doit être le lien bien vivant qui nous unit : en nous rappelant, avec la liste de nos membres qui nous sommes ; en nous informant sous une forme abrégée, de la vie de notre Société ; en nous apportant aussi avec le discours du président le souvenir de nos morts et dans le rapport du secrétaire le point de nos réalisations et de nos tourments ; en mettant enfin à notre disposition immédiate un instrument de travail ou de recherche ou bien un texte inédit, de volume réduit, ou encore le résultat d'une enquête accordée aux préoccupations actuelles des historiens. La publication de cet *Annuaire-Bulletin* doit être assurée sur nos ressources propres qui ne s'alimentent ordinairement que des cotisations de nos membres et j'entends « ordinairement » au sens où l'on entendait — toutes choses égales — les finances ordinaires de la royauté. Et comme les rois de la dynastie capétienne ont dans leur prudence modelé leur politique sur les moyens d'action qu'ils tiraient de leur domaine, tout en essayant de tirer de leur domaine le plus qu'ils pouvaient, nous essaierons de rendre notre *Annuaire-Bulletin* aussi attrayant et aussi utile que possible. J'avais pensé pouvoir cette année lui rendre sa qualité première, qui est d'être annuel, mais des difficultés de tous ordres m'en ont empêché, dont la moindre n'a pas été l'encombrement où s'est trouvé notre imprimeur en raison d'urgents travaux qu'il a dû satisfaire par priorité : mais je ne désespère pas de faire paraître l'*Annuaire-Bulletin 1954-1955* dans les premiers mois de 1956 : il vous apportera cette fois une relation inédite de la cour de Henri III que nous devons à l'« orateur » de Charles-Emmanuel duc de Savoie à Paris en 1586, René de Lucinge, et qu'un élève suisse de l'Ecole des chartes M. Alain Dufour a découverte aux Archives d'Etat de Turin.

D'autre part, nous devons tous les ans vous donner un volume de texte publié avec toute la rigueur scientifique nécessaire, qui s'inscrit, lui, dans un programme portant

parfois sur de nombreuses années ; la conséquence en est que, pour un membre nouveau de notre Société — et notre président n'a pas manqué de rappeler combien, grâce au zèle de M. Desmars, son prédécesseur, leur nombre s'était accru l'année passée — la déception peut être grande de ne recevoir, d'entrée de jeu, qu'un volume de tables qui vient clore une série dont tous les autres lui manquent. Il y a là une difficulté que je ne me dissimule pas mais dont les effets peuvent être aisément limités en même temps que nous y devons trouver une raison de fierté ; et je m'explique.

Les membres de notre Conseil et mes prédécesseurs au secrétariat ont toujours eu soin d'inscrire dans leur programme de publications, à côté d'entreprises de longue haleine, des textes d'étendue plus modeste et formant un tout en un ou deux volumes. Or nous aurons en mains, avant même que cette année civile ne soit à son terme, le premier volume de la *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV* qui en comportera deux. L'édition en est assurée par les soins de MM. Antoine et Ozanam, l'un et l'autre archivistes aux Archives nationales, bien connus déjà par les excellents travaux qu'ils ont consacrés au XVIII^e siècle, qu'il s'agisse d'histoire diplomatique ou d'histoire des institutions et qui ont savamment commenté une suite de lettres pour la période allant de 1737 à 1774 dont ils ont retrouvé les originaux aux Archives du ministère des Affaires Etrangères et aussi dans les Archives même du château de Broglie. Je n'ai pas à insister sur l'intérêt que présente cette correspondance pour notre connaissance du « Secret du Roi » ; au reste, MM. Antoine et Ozanam ont bien voulu retenir de cette correspondance un point particulier dont la lecture que vous allez entendre dans quelques instants constituera la meilleure présentation.

C'est encore un volume qui suffira pour l'édition nouvelle des précieuses *Annales de Saint-Bertin* dont Félix Grat avait commencé d'établir le texte et pour laquelle Léon Levillain a écrit une savante introduction, la dernière de ses œuvres. Ici ce sont des difficultés d'ordre technique qui ont retardé l'envoi du manuscrit à la composition car si, pour la *Correspondance secrète du comte de Broglie*, nous

avons obtenu du Centre national de la Recherche scientifique une subvention pure et simple, c'est un contrat pour une avance remboursable que nous avons dû signer avec le Centre pour l'impression des *Annales de Saint-Bertin* et les efforts conjugués de notre trésorier et de M. Laurent pour la librairie Klincksieck, notre dépositaire, n'ont pas été de trop pour que fût concerté un texte qui ne soit pas en contradiction avec les termes de nos statuts.

Pour reprendre la comparaison dont je me suis servi tout à l'heure, l'aide du Centre de la Recherche s'inscrit en effet dans notre budget sous les rubriques des finances extraordinaires. Mais n'oublions pas non plus que le Centre qui les concède, jouit aussi d'une sorte de droit de remontrances, je veux dire qu'il n'aide que ceux qui savent s'aider eux-mêmes. Et nous avons deux moyens de nous aider nous-mêmes : d'une part, en payant régulièrement nos cotisations ou, quand nous nous sommes rachetés au temps de la prospérité, en nous rappelant que le compte de notre trésorerie demeure toujours ouvert aux libéralités — et ceci ne regarde que nous — ; d'autre part, en augmentant le volume de nos ventes et je sais qu'à la librairie Klincksieck, M. Laurent a multiplié les efforts dans ce sens. Il n'en demeure pas moins que, sans l'appoint de ressources extérieures, nous serions bien incapables de réaliser nos ambitions. Or nous entendons aussi mener à leur terme les publications entreprises depuis de longues années déjà et nous ne redoutons pas d'en mettre de nouvelles sur le chantier. Notre confrère M. Albert Mirot doit recevoir ces jours-ci les derniers placards du tome XIII des *Chroniques* de Jean Froissart dont M. Brunel surveille l'impression en qualité de commissaire responsable et ce volume devrait être mis en distribution avant la fin de cette année 1955. Trois volumes au moins seront encore nécessaires pour parfaire l'œuvre entreprise.

Avec le premier volume des *Lettres de Henri III* que j'avais aidé Pierre Champion à recueillir et dont le soin de l'édition me revient, s'ouvrira une nouvelle publication, celle-là aussi de longue haleine et qui mérite tous nos soins. Le texte en a été soumis à M. Celier, commissaire responsable et j'ai voulu tenir compte des observations qu'il m'a présentées avant d'envoyer à la composition les

800 premiers numéros de cette correspondance qui va des années de jeunesse du souverain à son arrivée en Pologne. Ici encore c'est de finances extraordinaires que nous avons besoin mais elles sont en place déjà puisqu'elles proviennent de la succession de notre ancien président qui fut aussi notre grand mécène.

Vous voyez Messieurs que si, cette année, nous avons cheminé souterrainement, les travaux auxquels nous nous sommes attachés ne vont plus tarder à paraître au grand jour. Car il en est des Sociétés comme des hommes qui les composent ; regardez la bibliographie de tel ou tel de nos grands érudits établie chronologiquement et vous trouverez toujours dans cette suite chronologique des blancs, des vides : ils constituent, si j'ose dire, le calme qui précède la tempête et la tempête c'est un ou deux volumes qui surgissent et font date dans l'histoire de l'érudition.

Or depuis que nous existons comme Société, c'est-à-dire depuis plus de cent ans nous avons, avec des cadences plus ou moins rapides, accumulé un capital scientifique dont je crois que nous n'avons pas assez la fierté. C'est, comme il arrive souvent, lorsqu'on se rend à l'étranger que l'on mesure mieux la place que l'on tient et celle qu'occupent les publications de notre Société de par le monde n'est pas la moindre, je vous l'assure, ayant eu maintes fois l'occasion de m'en rendre compte par moi-même, comme vous l'avez pu faire aussi. Et nous avons d'autant plus lieu d'être fiers de ce qu'ont réalisé nos prédécesseurs qu'ils l'ont réalisé comme membres d'une Société privée, avec le plus souvent, la mise en commun de leurs seules ressources propres — de leurs moyens ordinaires. Sans doute leur exemple commande notre action d'aujourd'hui mais notre mérite est peut-être plus grand de continuer à nous y conformer à une époque où les manifestations extérieures se multiplient et attirent plus.

Est-ce à dire que nous devons y rester étrangers ? Je ne le pense pas et nous avons eu grand profit à visiter ensemble, en janvier dernier, la très belle exposition *Bossuet et l'Histoire* sous la conduite de MM. Antoine et Mahieu qui l'avaient organisée à l'initiative de M. Braibant directeur des Archives. D'autres occasions se présenteront encore dont nous ne manquerons pas de vous faire profiter,

mais ces manifestations extérieures doivent être aussi pour nous le point de départ d'un renouveau d'activité et cette fois sur la droite ligne où nous entendons nous tenir. L'année qui vient doit marquer le cinquième centenaire du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc ; c'est une date dans notre histoire et nous avons envisagé de la commémorer à notre façon c'est-à-dire en rééditant, mais avec une mise à jour nécessaire, les *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc* publiés pour la Société voici plus de cent ans par Jules Quicherat et, naturellement depuis longtemps épuisés. Les concours scientifiques ne nous feront pas défaut ; M. Marot qui à ses nombreuses charges ajoute aujourd'hui celle de conservateur de la maison de Jeanne à Domremy — et il est en cela doublement chez lui — a déjà pris les contacts nécessaires. Mais l'argent, cette fois encore, risque de manquer. Il y a là pourtant un exemple à méditer et nous devons toujours songer à revaloriser notre capital de publications en rééditant de temps à autre nos textes et en les faisant bénéficier des apports les plus récents de l'histoire en marche. Car notre passé engage notre avenir, comme l'action de mes prédécesseurs au poste de secrétaire détermine ce qu'il me reste à faire pour répondre à la confiance que vous m'avez faite : je ne doute pas qu'en œuvrant ainsi en commun au sein de notre Société, l'Histoire, en France, ne soit bien servie.

RAPPORT DE MM. LES CENSEURS
SUR L'ÉTAT DES FINANCES DE LA SOCIÉTÉ
AU 31 DÉCEMBRE 1954

Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la situation financière de la Société au 31 décembre 1954.

RECETTES

I. *Recettes ordinaires :*

Cotisations à 600 fr. pour l'année 1954 .	102.600 fr.
Cotisations à 1.000 fr. pour l'année 1954	33.000
Cotisations anticipées pour l'année 1955.	3.466
Vente de volumes.	125.320
Intérêts des fonds placés	6.477

II. *Dons divers.* 15.000

III. *Subvention du Centre national de la Recherche scientifique.* 250.000

IV. *Reliquat de l'année 1953.* 440.250

Total	976.113 fr.
-----------------	-------------

DÉPENSES

A M. Daupeley, imprimeur à Nogent-le-Rotrou :

1. Second paiement pour l'impression du t. XIII de *Froissart* 100.000 fr.

2. Dernier versement pour les frais de publication de l'*Annuaire-Bulletin 1952-1953.* 157.555

3. Frais d'expédition et frais divers. . . 15.680

Souscription à cinq Bons du Trésor . . . 24.875

Dépenses d'administration et frais de bureau, de garde et commissions divers. . . . 40.000

Frais particuliers pour les réunions du Conseil et l'Assemblée générale 18.000

Gratifications 6.000

Total	362.110 fr.
-----------------	-------------

Balance

Recettes	976.113 fr.
Dépenses	362.110

Excédent des recettes . . 614.003 fr.

Une fois de plus, c'est une impression d'optimisme qu'on éprouve à la lecture de ce bilan. La situation financière de la Société reste bonne. Les cotisations payées ont été plus nombreuses, malgré l'oubli que persistent à montrer certains de nos confrères, toujours les mêmes d'ailleurs. Comprendront-ils enfin ce nouvel appel ? Mais, en revanche, durant cet exercice, nous avons eu l'honneur et le plaisir d'enregistrer les adhésions que le zèle et l'activité incessante de notre cher président, Joseph Desmars, si brusquement disparu, avaient su nous procurer parmi les hautes personnalités dont il avait su faire ses amis. Nous ne rendrons jamais trop d'hommages au dévouement qu'il nous a toujours témoigné.

La vente de nos publications a produit un chiffre important, des dons généreux nous ont été faits.

Le Centre national de la Recherche scientifique nous a accordé une contribution nouvelle à l'impression d'un nouvel ouvrage préparé par MM. Antoine et Ozanam.

Voilà pour les recettes.

Quant aux dépenses, elles ont été consacrées au paiement intégral de notre dernier *Annuaire-Bulletin* et à l'envoi d'un nouvel acompte à M. Daupeley sur les frais de publication du tome XIII de *Froissart*, ainsi qu'à certains frais d'expéditions, et aux dépenses ordinaires d'administration.

Le bénéfice en excédent nous permettra de poursuivre le cours de nos opérations, d'après le projet de budget ci-dessous, que nous soumettons à votre approbation et que nous vous proposons de voter.

Projet de budget pour l'année 1956

RECETTES

Cotisations	130.000 fr.
Vente de volumes	60.000
Intérêts des titres placés	5.000
Reliquat de l'exercice 1954	614.003
Total	809.003 fr.

DÉPENSES

Impressions	500.000 fr.
Frais de distribution	70.000
Dépenses d'administration	40.000
Autres dépenses	20.000
Papier.	170.000

Total 800.000 fr.

Excédent de recettes 9.003 fr.

Certifié exact et conforme aux écritures du Trésorier. ,

Les Censeurs,

Carlo LAROCHE.

André VERNET.

LE SECRET DU ROI ET LA RUSSIE JUSQU'À LA MORT DE LA CZARINE ELISABETH EN 1762¹

L'entrée de la Russie dans le système politique de l'Europe est un des principaux événements du XVIII^e siècle. Car cette puissance, rude et inculte, mais riche de ressources tant humaines que matérielles, allait modifier les données traditionnelles de l'équilibre continental tel que le concevaient les chancelleries européennes, au moins depuis la guerre de Trente ans. L'importance de ce nouveau facteur ne fut pas toujours mesurée à sa juste valeur par les contemporains. Parmi ceux-ci les plus perspicaces furent peut-être les Prussiens, qui connaissaient par expérience le redoutable potentiel de forces que pouvait accumuler leur voisin. Déjà l'électeur Frédéric-Guillaume disait, ou passait pour avoir dit : « Je vois bien le moyen de détacher l'ours du Nord, mais ensuite, qui se chargera de le remettre à la chaîne ? ». Et Frédéric II lui-même, au faite de sa gloire, écrivait à son frère à propos de la Russie, en 1769 : « C'est une terrible puissance, qui dans un demi-siècle fera trembler toute l'Europe ». Paroles prophétiques certes, mais qui n'empêchèrent pas le monarque prussien et ses

1. Nous avons conservé à cette lecture la forme exacte sous laquelle elle a été présentée à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de France. Nous aurions souhaité en la publiant, y ajouter un certain nombre de notes que nous avions préparées à cet effet. Des considérations d'ordre financier n'ont pas permis de donner suite à ce projet. Nous nous bornerons donc à indiquer, en quelques lignes, l'essentiel de nos sources.

1^o Sources manuscrites : Archives du Ministère des Affaires étrangères (Corresp. pol. Pologne, 252, 267, 270 ; Russie, 51, 52, 60, 61, 62, 72, suppl. 8 ; Mém. et doc. Russie, 10). — Bibliothèque nationale, manuscrits, nouv. acq. fr. 22.009 et 22.010. — Archives des châteaux de Broglie (carton 15) et de Breteuil (non cotées).

2^o Sources imprimées et bibliographie : BOUTARIC, *Correspondance secrète inédite de Louis XV...* (Paris, 1866, 2 vol.). — OZANAM et ANTOINE, *Correspondance secrète du Comte de Broglie à Louis XV*, t. I, 1756-1766 (Paris, 1956). — *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France...*, t. VIII et IX (*Russie*), par A. RAMBAUD (Paris, 1890, 2 vol.). — VANDAL, *Louis XV et Elisabeth de Russie...* (3^e éd., Paris, 1896).

successeurs de pratiquer une politique d'entente presque constante avec les Russes.

En 1715 la France restait encore sur le continent la puissance prépondérante. Après avoir tenu tête, pendant des années, à une formidable coalition, elle avait réussi à installer un Bourbon sur le trône d'Espagne. Si épuisée, si ruinée qu'elle fût, son prestige était considérable. Ses alliés ou clients traditionnels, Suède, Prusse, Pologne, Turquie, princes allemands encerclaient et tenaient en respect l'Empereur, l'ennemi héréditaire. Louis XIV avait bien entamé une tentative de rapprochement avec ce dernier, mais le Régent avait abandonné cette politique au profit d'une entente avec l'Angleterre qui ne put se maintenir au delà de 1739 : à cette date la Grande-Bretagne rejoint, pour ne plus le quitter, le camp de nos ennemis.

Quant à la Russie, en ce début de siècle, elle s'était signalée à l'attention de l'Europe par de retentissants succès acquis aux dépens des Suédois et de la Pologne, et par une lutte grandiose, mais malheureuse, contre l'Empire ottoman. Le czar Pierre I^{er} se rendit compte que, pour consolider, voire étendre ses conquêtes, il lui faudrait des alliés et que, du même coup, ceux-ci l'introduiraient dans les affaires européennes. Il s'agissait seulement de savoir, comme le souligne justement Vandal, « si la Russie ferait son entrée dans le concert européen et achèverait en quelque sorte son éducation politique sous les auspices de l'Allemagne (lisez l'Autriche) ou de la France ». Ces deux grands Etats; chefs des deux systèmes qui se partageaient le continent, étaient évidemment les plus qualifiés pour y patroner un nouveau membre. Les préférences et les désirs des souverains russes n'étaient pas douteux : Pierre le Grand avait offert son alliance au Régent et avait même suggéré un mariage entre sa seconde fille, la grande-duchesse Elisabeth, et le jeune roi de France. Ces deux propositions furent reprises, au lendemain du renvoi de l'Infante, par la czarine Catherine I^{re}. Ce fut sans succès : le Régent éluda les avances de Pierre et le duc de Bourbon heurta l'orgueil de Catherine en préférant à une princesse russe la fille du roi détrôné de Pologne. Dès lors la Russie allait se tourner du côté de l'Autriche qu'elle soutint pendant les guerres de Succession de Pologne et de Succession

d'Autriche, non sans offrir à la France de nombreuses occasions de renverser la situation, occasions que les ministres français ne voulurent pas saisir.

Une répétition aussi constante d'avances d'un côté, de dérobades de l'autre, exige quelques explications. Quelles étaient donc les idées du gouvernement français sur la Russie ? Quelle fut en conséquence la politique suivie par la cour de Versailles à l'égard de celle de Pétersbourg ? Vandal, à la fin du siècle dernier, a consacré un gros volume à ce problème. Il en a montré la complexité, due au fait que le Roi utilisait deux diplomaties, l'une officielle, l'autre secrète, dont les vues ne concordaient pas toujours. Peut-être cependant n'a-t-il pas insisté suffisamment sur certains aspects de la politique russe du Secret que nous voudrions évoquer ici, en la replaçant dans le cadre de la politique générale.

* * *

L'attitude officielle de la France à l'égard de la Russie était faite de réserve et de méfiance. Au début du XVIII^e siècle on ne savait pas encore grand-chose de ces grands ducs de Moscovie et de leur empire. Aux yeux des stratèges politiques de l'époque ils représentaient moins qu'un prince évêque de Liège ou un petit électeur allemand. Cette impression fausse subsista, au moins dans nos cercles diplomatiques, même après les victoires de Pierre le Grand. Ce n'est pas que certains de nos compatriotes n'eussent entrevu, plus ou moins confusément, les immenses ressources et la prodigieuse réserve de puissance que pourrait offrir le jeune Etat : nos agents à Pétersbourg, Campredon et La Chétardie avaient à plusieurs reprises souligné l'utilité que tirerait la France d'une alliance avec la Russie. Mais leurs timides exhortations ne rencontraient que peu d'échos à Versailles. Pour notre cour les Russes étaient un peuple barbare, inquiétant, versatile, auquel il était impossible de se fier, avec lequel on ne pouvait envisager aucune entente durable. Tout au plus pourrait-on songer à profiter de leurs bonnes dispositions pour entretenir avec eux de profitables relations commerciales. Des dizaines de dépêches brodent inlassablement sur ce thème. Bornons-nous, pour notre part, à citer un court extrait d'une lettre adressée

par Amelot à d'Allion, en 1742 : « Nous n'avons jamais fondé d'espérances d'utilité réelle d'aucune liaison que le Roi auroit pu prendre avec la Russie, sinon sur la matière de commerce. Aussi notre point de vue principal a toujours été et doit être encore celui d'empêcher, s'il est possible, que la Russie ne nous puisse faire le mal qu'elle pourroit nous faire par d'étroites liaisons avec nos ennemis ». C'est dire que dans l'opinion de nos ministres, il était hors de question de remplacer nos alliances traditionnelles, suédoise et turque en particulier, par l'alliance russe qui nous était offerte. Quand Pierre le Grand avait proposé de se substituer à la Suède dans notre système, cette prétention avait paru incroyable, et elle semblait encore exorbitante en 1739 à Amelot qui affirmait que le Roi regardait la Suède « comme la seule couronne du Nord dont l'amitié puisse être utile et permanente ». La Chétardie avait bien suggéré une autre solution qui aurait consisté à concilier nos anciennes alliances et une entente nouvelle avec la Russie. Mais le projet était chimérique : nos clients, en raison de leur position géographique même, étaient l'objet des convoitises de la Russie et exposés à ses coups. Il fallait donc choisir, et pour les ministres français le choix était tout fait, en faveur d'une politique classique, éprouvée, contre une politique d'aventure.

Fondée sur des principes si raisonnables — et pourtant si faux, comme l'expérience devait le montrer — l'action de la diplomatie française en Russie était relativement simple. Dès les premières ouvertures de Pierre le Grand, le système fut au point. Le maréchal de Tessé, désigné par le Régent pour négocier avec le czar, avoue franchement dans ses mémoires que le gouvernement « n'avait d'autre intention que de voltiger et d'amuser le czar jusqu'au temps de son départ, sans rien conclure avec lui ». Cette même méthode fut appliquée à chaque nouvelle avance de la Russie pendant la première moitié du siècle. Parlait-on d'alliance politique ? La France répondait traité de commerce. Pensait-on à un mariage ? La France s'en déclarait très honorée mais regrettait que la différence de religion rendît la chose impossible. Et le gouvernement français, non content d'amuser ainsi la Russie par de vaines protestations d'amitié, n'hésitait pas à soutenir ou même à

exciter contre elle la Suède et la Porte. De cette conduite les exemples sont nombreux. Citons seulement un des plus caractéristiques : à un moment où la France, grâce à ses manœuvres, était mal vue à Pétersbourg, notre ambassadeur La Chétardie contribua à faire réussir le coup d'Etat qui mit la fille de Pierre le Grand, Elisabeth, sur le trône (fin 1741). Pleine de reconnaissance et notoirement francophile la nouvelle souveraine paraissait disposée à resserrer ses liens avec notre pays, voire à conclure avec lui une union défensive, qui nous eût été alors singulièrement avantageuse. C'est l'époque que choisit le ministère français pour appuyer les revendications suédoises contre la Russie et ameuter la Porte contre cette puissance. Déçue la czarine abandonna ses projets et après quelques années d'expectative, marquée par des maladresses et des imprudences françaises, elle signa avec l'Autriche un traité (1746), en vertu duquel elle envoya contre nous un corps auxiliaire qui du reste n'arriva sur le Rhin qu'après la signature des préliminaires de paix à Aix-la-Chapelle (1748).

Devant cette manifestation d'hostilité, le marquis de Puyzieulx, alors secrétaire d'Etat des affaires étrangères, avait jugé indispensable de rappeler de Pétersbourg nos représentants, laissant ainsi le champ libre à nos ennemis et à la coterie anti-française dirigée par le chancelier Bestouchew. Certes la czarine et le vice-chancelier Woronzow conservaient un penchant évident pour la France et le manifestaient même à l'occasion. Mais le ministère français n'avait pas fait un geste, après la conclusion de la paix, pour reprendre les relations diplomatiques et au contraire semblait s'accommoder fort bien de leur suspension *sine die*. On eût dit que Puyzieulx avait repris à son compte l'étrange maxime formulée, dès 1743, par son premier commis, M. du Theil : « La plus sûre voie pour tirer parti de la Russie est de paroître ne point penser à elle, de n'y avoir point de ministre, et si elle en tient un à Paris (ce n'était même plus le cas) de ne lui parler que de la pluie et du beau temps ».

Telle était donc la politique officielle de notre gouvernement au milieu du XVIII^e siècle. Mais pour bien saisir les raisons de sa timidité et de son manque de réalisme, il faut

tenir compte d'un facteur qui, pour être caché, n'en est pas moins d'une grande importance. Il s'agit de ce qu'on a appelé plus tard le Secret du Roi et qui, à l'époque où nous nous plaçons, n'est encore que le Secret de Conti.

Ce prince, intelligent, cultivé, éloquent, n'était pas dépourvu de talents politiques. Il s'était adonné à des études de droit et de science du gouvernement, sans oublier la traditionnelle formation militaire. L'oisiveté forcée et l'inutilité de la vie de cour lui pesaient et il rêvait de plus hautes destinées qui lui eussent permis de donner la mesure de ses capacités et de sa valeur. Chose curieuse, c'est vers la Russie que se tournèrent ses premières ambitions : dès 1741, à 24 ans, il avait songé à demander la main de la grande-duchesse Elisabeth, de sept ans son aînée, qui lui aurait apporté en dot la Courlande dont le duc, le fameux Biren, venait d'être relégué en Sibérie. Lorsque, à la fin de cette même année 1741, Elisabeth monta sur le trône, le prince voulut renouveler ses démarches, se voyant encore mieux empereur de Russie que duc de Courlande. Mais avant même son avènement la fille de Pierre le Grand avait manifesté peu d'empressement à aliéner sa liberté et le vieux cardinal de Fleury, se hâtant de couper court à ces beaux rêves, fit démentir formellement les bruits de mariage qui couraient et qui effrayaient fort les Suédois. Conti sembla renoncer d'assez bonne grâce à ses projets, espérant trouver des dédommagements dans les importants commandements militaires qu'il obtint en Italie et sur le Rhin et qu'il exerça avec distinction. Mais il allait bientôt revenir à la politique.

En mars 1745, dans l'intervalle de deux campagnes, il reçut à Paris la visite d'un émissaire envoyé par un certain nombre de seigneurs polonais. Ceux-ci se déclaraient las du gouvernement des rois saxons et, prévoyant l'éventualité d'une vacance prochaine du trône, souhaitaient y élever le prince, petit-fils d'un autre Conti, roi élu de Pologne en 1697. Mais pour que ce dessein pût réussir, il fallait reconstituer le parti français en Pologne et être assuré de l'appui de la France, seul pays, pensaient-ils, capable de contrebalancer efficacement l'influence russe à Varsovie. C'est en effet là que gisait le nœud du problème : depuis 1697 les Russes et leur parti avaient imposé trois rois à la

Pologne contre des compétiteurs régulièrement élus et soutenus, mal à la vérité, par la France. Il importait donc de préparer avec soin la future élection, tant à l'intérieur de la République que sur le plan diplomatique. C'est à quoi allait s'appliquer le prince avec l'approbation du Roi.

Louis XV accepta de seconder son cousin financièrement et politiquement. Il accepta même, à la demande des Polonais, de garder un entier secret sur toute cette affaire. Ni le Conseil ni le secrétaire d'Etat des affaires étrangères (d'Argenson depuis la fin de 1745) ne furent donc mis au courant. On peut du reste supposer que le Roi n'était pas fâché de ne pas révéler à ses ministres un projet qui pouvait paraître utopique ou au moins prématuré.

Conti commença par se renseigner sur l'attitude qu'observeraient les Russes à l'égard d'une nouvelle élection en Pologne. Le ministre de France à Pétersbourg, qu'il consulta sous un prétexte, lui répondit avec netteté : « La Russie et la Pologne ayant, Mgr., une infinité de prétentions à la charge l'une de l'autre, il est de la dernière importance pour les Russes de ne laisser monter sur le trône de Pologne qu'un prince qui leur devra et qui, de plus, n'aura pas des appuis assez considérables pour pouvoir impunément oublier le bienfait. En conséquence de ce principe la cour de Pétersbourg tient sans cesse une partie des seigneurs polonais à sa solde... ». Il fallait donc écarter toute idée d'un accord avec les Russes sur la couronne de Pologne et se résoudre à les traiter en ennemis. En partant de ces prémisses, la grande habileté de Conti fut de faire cadrer ses objectifs personnels avec la politique générale du ministère français de l'époque. Sa familiarité avec le Roi, son amitié avec plusieurs des ministres lui donnaient beaucoup d'influence dans la désignation du personnel diplomatique et, peu à peu, les cours du Nord furent peuplées de ses créatures, avec qui il entretenait, de l'aveu du Roi, une correspondance secrète. Il se bornait d'ailleurs à y préciser, à y compléter, à y interpréter à son profit les directives et les ordres qu'ils recevaient par la voie officielle, et nous allons voir que peu de choses séparaient à ce moment les deux politiques.

Sur le plan diplomatique, les idées se rejoignent. Nous avons montré que le gouvernement s'appuie essentiellement

sur la Prusse, la Suède et la Turquie. Examinons maintenant l'exposé de la doctrine de Conti, tel que nous le rapporte son successeur le comte de Broglie : « Ce système consistait à garder en Europe l'équilibre établi par les traités de Westphalie, à protéger les libertés du corps germanique... à lier par un... traité perpétuel la Turquie, la Pologne, la Suède et la Prusse, sous la médiation et ensuite avec l'accession de la France, et enfin à séparer par ce moyen la maison d'Autriche d'avec la Russie, en rejetant cette dernière dans ses vastes déserts et la reléguant pour les affaires hors des limites de l'Europe ». Ou encore : « Il s'agissoit alors de mettre un frein au despotisme de la Russie en Pologne et, pour y parvenir, le Roi avoit formé le dessein d'unir défensivement sous son autorité la Suède, la Prusse, la Pologne et la Turquie. Par cette union, le Roi s'étoit proposé de former une barrière impénétrable entre la Russie et le reste de l'Europe ». Le langage de Conti ne diffère donc guère de celui que Puyzieulx ou Saint-Contest employaient eux-mêmes au nom du Roi. Relevons cependant une nuance qui a son importance : les ministres ne s'intéressent que d'assez loin à la Pologne dont l'anarchie les effraye ; ils ne la font pratiquement pas entrer dans le système du Nord ou la mettent au dernier rang de leurs préoccupations. Aux yeux de Conti au contraire, et pour cause, la Pologne est l'objectif essentiel et il importe non seulement de l'introduire dans le réseau des alliances, mais même de concevoir celui-ci en fonction de la future élection. Il reste que, dans la politique du prince, comme dans celle des ministres, la Russie est l'adversaire désigné.

Commun donc à Conti et au gouvernement, le beau programme dont nous venons d'esquisser les grandes lignes fut activement poussé entre les années 1747 et 1754. Des accords resserrèrent les liens entre la France et les petites cours d'Allemagne, d'autres furent conclus entre la France et la Suède, la France et le Danemark, la Suède et la Prusse, la Suède et le Danemark. Des négociations patiemment poursuivies laissaient espérer la conclusion de traités entre la Suède et la Porte ainsi qu'entre la Prusse et la Porte. Il ne resterait plus alors, pensait Conti, qu'à introduire la Pologne dans ce vaste ensemble et à la lier aux principaux partenaires du système.

Encore fallait-il que la Pologne fût alors dégagée de l'emprise russe et capable de suivre les directives que lui donnerait Conti. Il convenait donc, dans un premier stade, de fortifier dans la République le parti « patriotique », favorable à la France, et d'affaiblir le parti russe, mené par les princes Czartoryski et soutenu par la cour saxonne. C'est à cette tâche que s'employèrent, dès 1745, les agents de Conti et surtout, à partir de 1752, le comte de Broglie, ambassadeur de France à Varsovie. Tout jeune encore — il avait à peine 35 ans — d'un caractère assez difficile, vif, impétueux, autoritaire, peu maniable, mais intelligent, tenace et très actif, ce diplomate se signala par de retentissants succès : dès son arrivée en Pologne il fit échouer un projet conçu par les Czartoryski pour faire adhérer la République au traité défensif qui liait les cours de Vienne, Pétersbourg et Dresde. Puis il s'attacha à multiplier les occasions de rapprochement entre Varsovie et Constantinople. Enfin, en 1754, il réussit le tour de force d'unir les patriotes et le parti de la cour contre le Czartoryski, à propos de l'affaire de l'Ordination d'Ostrog. Tout semblait donc devoir concourir au succès des vues de Conti. Mais les événements allaient prendre très vite une tournure bien différente.

* * *

La rivalité coloniale franco-anglaise en Amérique avait dès 1754 créé une situation tendue et, au début de 1755, tout laissait prévoir une prochaine rupture entre les deux pays. Il était évident que la guerre n'épargnerait pas le continent, car la France trop faible sur mer chercherait à se dédommager sur le Hanovre, soit directement, soit par l'intermédiaire du roi de Prusse. La Grande-Bretagne se mit donc en quête d'une armée européenne capable de défendre le Hanovre. L'Autriche, son alliée traditionnelle, lui paraissait à la fois coûteuse et débile. La Russie, en revanche, possédait des forces intactes et des réserves considérables. Aussi le ministère britannique envoya-t-il à Pétersbourg, au début de 1755, un de ses meilleurs diplomates, le chevalier Williams, avec mission d'y négocier, moyennant finances, la fourniture d'une armée russe destinée à protéger le Hanovre contre une éventuelle attaque prussienne.

Devant cette menace, la cour de Versailles prit la décision de réagir. Depuis plusieurs mois certains intermédiaires, en particulier un négociant français installé à Pétersbourg, M. Michel, avaient insinué avec insistance aux ministres français que la czarine et le vice-chancelier Woronzow verraient avec faveur une reprise des bonnes relations franco-russes. Mais il fallait aussi compter avec le redoutable chancelier Bestouchew, dévoué à l'Autriche et à l'Angleterre, qui montait une garde vigilante autour d'Elisabeth. Dans ces conditions notre secrétaire d'État des affaires étrangères — c'était alors Rouillé — prit toutes sortes de précautions, à la fois pour ne pas compromettre le Roi en cas d'insuccès et pour déjouer la surveillance de Bestouchew. Il accepta les services d'un protégé de Conti, le chevalier Douglas Mackenzie, jacobite émigré en France, le travestit en touriste voyageant pour son plaisir à travers l'Europe et lui donna pour instructions de se rendre, sans affectation, à Pétersbourg, d'y entrer en contact avec Woronzow et la czarine et de savoir si leurs anciennes dispositions favorables à la France subsistaient et pouvaient conduire à une reprise des relations entre les deux pays. Parti dans le courant de juin, Douglas joua consciencieusement son personnage en s'arrêtant un peu partout. Il n'arriva dans la capitale russe que le 7 octobre, quelques jours après que Williams eût signé avec Bestouchew un traité de subsides qui mettait une armée moscovite à la solde de l'Angleterre pour défendre le Hanovre. En dépit de ce fâcheux événement Douglas accomplit sa mission : grâce à Michel, il entra en communication avec Woronzow qui lui répéta son désir — et celui d'Elisabeth — d'entretenir avec la France de bons rapports ; il lui laissa même entendre qu'on saurait éventuellement trouver des moyens d'éluder le traité qui venait d'être conclu avec l'Angleterre. Sans s'attarder davantage l'émissaire français repartit le 18 octobre et arriva à la fin de l'année à Paris où il fit son rapport à Rouillé. Assez perplexe le ministre était plutôt enclin à renvoyer Douglas en Russie lorsque éclata, comme un coup de tonnerre, la nouvelle de la signature du traité de Wetsminster entre Frédéric II et le roi d'Angleterre (16 janvier 1756). Le ministère britannique craignait encore plus Frédéric qu'il n'avait confiance dans les Autrichiens ou les Russes pour défendre le Hanovre et il

se flattait peut-être de conserver à la fois ses anciens alliés et le nouveau. Quant au monarque prussien, il n'attendait plus grand-chose de la France et il redoutait fort la coalition austro-russe dressée contre lui. Aussi n'hésita-t-il pas à garantir le Hanovre ce qui rendait sinon caduque, du moins sans objet, la convention anglo-russe de 1755 destinée, on s'en souvient, à protéger ce même Hanovre contre les entreprises de Frédéric II.

Du même coup les hésitations cessèrent à Versailles où on saisit l'occasion de s'entendre avec la Russie. Douglas fut chargé de représenter à Woronzow que le Roi était très sensible aux assurances d'amitié que lui avait fait transmettre la czarine, mais aussi de préciser qu'aux yeux de la France le traité anglo-russe était « la véritable pierre de touche qui fera juger des sentimens de l'impératrice » et qu'il ne devrait pas y avoir de difficulté à le tenir pour non avenu puisque le nouvel accord entre la Prusse et l'Angleterre était contraire à son esprit. Ce que demandait en somme Rouillé était seulement la neutralité russe, on n'en était pas encore à l'alliance mais on y marchait. En même temps Conti, voyant les affaires avec la Russie sur le point de s'arranger, demandait à Douglas de sonder les intentions de la czarine à son égard : ne pourrait-elle, lui accorder le commandement de l'armée russe, le duché de Courlande, voire son appui pour occuper le trône de Pologne ? Le 14 février 1756 Douglas quittait Versailles pour Pétersbourg où il arriva le 21 avril. Là il présenta à Woronzow une lettre de Rouillé qui l'accréditait officieusement, lui fit part de ses instructions et fut présenté le 6 mai à la czarine, qui le reçut gracieusement. Le rétablissement des relations diplomatiques, entravé par quelques questions protocolaires, suivit assez rapidement. Le marquis de l'Hôpital et le comte de Bestouchew, frère du chancelier, furent respectivement désignés comme ambassadeurs des deux cours et, en attendant qu'ils eussent rejoint leurs postes, Douglas du côté français et M. de Bektéiew du côté russe furent nommés chargés d'affaires (25 juillet 1756). C'est à cette époque qu'arriva à Pétersbourg, comme secrétaire de l'ambassade de France, le chevalier d'Éon que nous verrons à l'œuvre tant dans les négociations officielles que dans les affaires secrètes de Conti.

Les tractations franco-russes avaient été singulièrement facilitées par le rapprochement intervenu entre la France et l'Autriche. On sait, en effet, comment après des mois de pourparlers confidentiels les deux pays avaient signé un traité d'alliance défensive (1^{er} mai 1756). Marie-Thérèse suggéra qu'on fit adhérer la czarine à ce traité et, en conséquence, Douglas reçut mission de seconder dans ce sens les efforts de l'ambassadeur autrichien à Pétersbourg, Esterhazy. L'invasion brusquée du roi de Prusse en Saxe (29 août) donna une impulsion décisive aux pourparlers. C'est à ce moment que se place l'incident significatif de la convention secrétissime, qui marque bien la répugnance du ministère français à sacrifier ses anciennes alliances aux nouvelles. Le traité de Versailles stipulait que les contractants se donneraient, en cas de guerre contre tout autre pays, un secours en hommes ; mais la France, qui avait souscrit à cette clause en ce qui concernait l'Autriche, ne voulait pas la maintenir telle quelle pour la Russie : elle demandait au contraire qu'on insérât dans le traité d'accession une exception en faveur de la Turquie, qu'elle ne voulait pas être amenée à combattre, même indirectement. Esterhazy, pressé d'en finir, fit adopter par Douglas une solution équivoque : l'exception en faveur de la Turquie fut dûment insérée dans le traité, mais une *convention secrétissime* stipula qu'en cas de guerre russo-turque on n'en tiendrait pas compte. Cet ensemble de textes fut signé dans les premiers jours de 1757 et le négociant Michel, en récompense des bons offices rendus pour la reprise des relations, fut chargé de les apporter pour ratification à Versailles, où il arriva le 7 février 1757.

La faiblesse de Douglas allait soulever une tempête non seulement dans les milieux officiels, mais encore et surtout parmi les agents du Secret. Douglas, en effet, avait transgressé froidement les ordres les plus formels de Rouillé. En même temps, il avait agi à l'encontre des directives les plus traditionnelles du Secret. Le comte de Broglie, qui se trouvait alors à Versailles, intervint aussitôt avec sa fougue et son énergie coutumières : il rédigea « un mémoire que M. Rouillé porta au Conseil pour prouver la perfidie, la honte et même l'absurdité et le danger d'un pareil traité. Ce ministre, qui le sentoit parfaitement,

s'échauffa en lisant ce mémoire devant le ... Roy, au point de dire à Sa Majesté que si Elle n'ordonnoit pas de désavouer M. le chevalier Douglass, il La supplioit de ne pas trouver mauvais qu'il ne mît pas son nom au bas de cette ratification. Le ... Roy, qui avoit été prévenu directement par le comte de Broglie, ... ordonna que ce monument d'ignorance et d'ineptie fut déchiré ». Douglas fut donc désavoué et sévèrement tancé par Rouillé, qui lui donna ordre de faire accepter de la cour russe la ratification simple de l'acte d'accession.

Pour atténuer la déconvenue ou l'irritation que la czarine et ses ministres auraient pu en ressentir, Louis XV, en accord avec son Conseil, Rouillé et même l'ambassadeur autrichien à Versailles, Starhemberg, prit le parti d'adresser à Élisabeth une lettre de sa main (19 février 1757) : faisant appel à son amitié, il lui expliquait pourquoi il ne pouvait accepter la déclaration secrétissime et lui demandait de ratifier purement et simplement le traité d'accession.

L'idée d'une correspondance directe entre le roi de France et l'impératrice de Russie était décidément dans l'air, car, au moment même où, avec l'aveu de ses ministres, Louis XV faisait cette démarche auprès d'Élisabeth, il lui proposait, à leur insu, de lier avec elle une correspondance particulière et confidentielle. L'idée vint, semble-t-il, de Douglas, qui la soumit à Tercier dans une dépêche secrète du 16 novembre 1756. Le premier commis en fit part au Roi ; celui-ci, vivement intéressé par la suggestion, demanda néanmoins le temps d'y réfléchir sérieusement et ne donna que le 24 février 1757 son approbation au projet de lettre que Tercier avait rédigé pour Douglas et où, en langage figuré, était accepté le principe d'un commerce épistolaire direct et confidentiel entre les deux monarques. Cette dépêche fut expédiée le 26 février 1757. Cette seconde démarche, doublant à quelques jours d'intervalle la première, marque à quel point Louis XV désirait s'assurer l'amitié et l'appui d'Élisabeth.

Celle-ci entra d'emblée dans les vues du Roi. Dès le 14 mars, elle lui répondit : « La lettre de Votre Majesté ... m'a causé d'autant plus de satisfaction que ... j'y vois particulièrement avec plaisir ses soins d'affermir par une confiance sans réserve et par une communication immé-

diate l'amitié qui vient de s'établir entre nous ... J'ai ratifié sans le moindre délai et conformément aux souhaits de V. M. l'acte de mon accession au traité conclu entre Elle et l'Impératrice-Reine ... Pour ce qui est du reste, cela est compensé par la façon dont V. M. s'en explique ».

Cette aimable missive fut confiée au chevalier d'Éon, dépêché en France pour y porter les instruments de l'accession russe au traité de Versailles. Parti de Pétersbourg le 27 avril 1757, il n'arriva à la cour qu'à la mi-juin. Informé des dispositions favorables de la czarine, Tercier se mit en devoir d'organiser la correspondance entre elle et le Roi. Il prépara pour Woronzow, homme de confiance d'Élisabeth, une lettre où, prenant acte de l'acceptation de l'impératrice, il suggérait que, par précaution, les deux souverains n'échangeassent pas de lettres autographes, mais se fissent écrire, d'un côté par lui, Tercier, et de l'autre par Woronzow. Louis XV approuva le texte de cette dépêche qui, datée de 21 juillet 1757, ne partit qu'en septembre ; elle fut en effet remise à d'Éon retournant en Russie et le séjour de celui-ci à Paris se prolongea jusqu'à l'automne.

Le chevalier, outre sa mission officielle, avait été chargé de tractations secrètes avec le prince de Conti. Or, en quelques mois, la situation de celui-ci avait bien changé : il s'était, tout simplement brouillé avec Louis XV !

Depuis la rupture avec la Prusse et l'Angleterre, le prince comptait fermement recevoir la direction de l'armée que l'on devait assembler sur le Bas-Rhin, à laquelle ses talents militaires et certaines promesses du Roi lui donnaient lieu d'aspirer. Louis XV, cependant, influencé par M^{me} de Pompadour, ennemie jurée de Conti, confia à d'Estrée le commandement de ces troupes. Le prince, se jugeant déshonoré, écrivit au Roi au début de novembre 1756 pour lui marquer qu'il cesserait désormais de traiter avec lui les affaires politiques sur lesquelles ils avaient coutume de travailler ensemble.

Écarté du commandement des armées françaises, Conti semblait donc, par dépit, renoncer à ses espérances sur la couronne de Pologne. En réalité, il avait alors changé — et depuis quelque temps déjà — l'orientation de ses ambitions. Il est en effet probable qu'il avait senti avant cet incident le terrain se dérober sous ses pas à Versailles

et cherché une position de repli : il s'était résigné à n'espérer plus que le commandement de l'armée russe et la souveraineté de la Courlande. Il voyait là un moyen de se glisser dans les faveurs de la czarine, de l'épouser et de régner ainsi sur la Russie. Il revenait, en somme, aux rêves de sa jeunesse.

Il est plus que vraisemblable que Douglas, lors de ses départs successifs pour la Russie, reçut verbalement de Conti la mission de sonder sur ce point la cour russe. C'est seulement le 20 septembre 1756 — donc six semaines à peine avant que le Roi ne se brouillât avec son cousin — que Louis XV autorisa l'Écossais à correspondre directement avec le prince. Douglas profita de cette permission, même après la retraite de Conti, dont il n'eut pas connaissance tout de suite.

Ses menées à Pétersbourg connurent un succès certain, car lorsque d'Éon quitta cette ville en avril 1757 il était porteur, outre d'instruments diplomatiques, de propositions de la czarine et de Woronzow au prince de Conti, relatives au commandement de l'armée russe et à la Courlande. Louis XV, assez vexé au fond de la bouderie de Conti à son endroit, avait plusieurs fois donné l'ordre formel de l'écarter totalement de l'affaire secrète dont il avait depuis confié la direction à Tercier et au comte de Broglie. Mais il semble que, revenu à des sentiments plus indulgents, il n'ait pas voulu frustrer son cousin des espoirs que les bonnes dispositions de l'impératrice pouvaient lui donner. « Puisque M. d'Éon a mission de M. Woronzof pour voir M. le prince de Conty, manda-t-il à Tercier le 20 juillet 1757, il faut qu'il le voie, mais qu'il nous rende compte exactement de la réponse du prince de Conty. » Celui-ci s'agita en conséquence, rédigea force mémoires et le Roi autorisa même Tercier à avoir plusieurs entrevues avec lui.

Si Louis XV avait bien voulu que les propositions russes parvinssent au prince, il ne consentit jamais à se départir en cette affaire d'une stricte neutralité. Le 15 septembre 1757, il précisa son attitude en ces termes : « Si l'impératrice de Russie appelle véritablement M. le prince de Conty pour commander ses armées et qu'elle veuille lui donner la Courlande, en attendant mieux, j'en serés très aise,

mais, pour le présent, je n'y puis plus prendre d'autre part directe que celle de ne m'y pas opposer et d'y donner mon consentement quand il n'aura plus besoin que de cela ». Ce que désirait, au fond, le Roi, c'était de n'avoir plus qu'à acquiescer à une proposition officielle venant du côté russe.

Il semble, par ailleurs, que l'humeur naturellement tâtilonne de Conti n'ait pas simplifié les choses. L'on est fort mal renseigné sur les tractations qui se déroulèrent à ce sujet entre juillet et septembre 1757, un mémoire de Tercier constituant, avec quelques billets de Louis XV, notre seule source d'information. Aux ambitions personnelles du prince, qui désirait profiter de l'occasion pour faire valoir — en vue d'un échange — ses droits à la succession de Neufchâtel, s'ajoutaient les vieux impératifs de la diplomatie française et du Secret, qui voulaient qu'on ne laissât pas la Russie disposer à son gré du duché de Courlande, considéré comme un fief relevant de la couronne de Pologne. Pour placer un nouveau souverain sur le trône de Courlande, on estimait indispensable, à Versailles, d'obtenir d'Auguste III la déposition de Biren, à qui ce monarque en avait donné l'investiture.

Dans ces conditions, il est probable que Conti ne put adresser que de très vagues réponses à la Russie, qui, d'autre part, sentit peut-être que l'appui réel de Louis XV faisait défaut au prince. Les dernières ambitions de celui-ci sombrèrent définitivement avec l'année 1757 : le 28 octobre, le maréchal Apraxine fut destitué du commandement de l'armée russe, que la czarine confia non au prince français, mais à un général russe.

Quelques semaines avant, le 2 juillet, était arrivé à Pétersbourg le nouvel ambassadeur français, marquis de L'Hôpital. Douglas resta jusqu'au 1^{er} septembre pour le mettre au courant des affaires, puis quitta définitivement la Russie pour Versailles. En route, il croisa le chevalier d'Éon, qui regagnait Pétersbourg, où il arriva en novembre : retour important, car désormais le chevalier était le seul agent du Secret en Russie, et cela au moment où l'on s'efforçait d'établir entre Louis XV et la czarine une correspondance secrète.

Celle-ci mit fort longtemps à fonctionner : au bout de

dix mois, Woronzow, devenu entre temps chancelier, n'avait pas encore répondu à la lettre de Tercier que d'Éon avait apportée en novembre 1757. Aussi, le 13 septembre 1758, Tercier écrivit-il au ministre russe pour lui demander une réponse ; celle-ci, datée du 15 novembre 1758, parvint à Tercier l'année suivante : Woronzow y acceptait la correspondance proposée et indiquait que M. Olsoufiew, secrétaire intime de l'impératrice, y travaillerait en sous-ordre.

C'est seulement en février 1759, au moment où Tercier se disposait à répondre à Woronzow, que le comte de Broglie fut mis au courant de l'existence entre Louis XV et la Russie de cette liaison secrète, qui lui parut aussitôt pleine d'embûches et de dangers. Son avis risquait de prendre d'autant plus de poids que le comte reçut alors du Roi la direction générale du Secret, à la suite de la disgrâce de Tercier, que Choiseul, sous un prétexte spécieux, venait le 27 février 1759 de priver de sa place de premier commis des affaires étrangères. La réponse à Woronzow fut en conséquence retardée et l'on put même se demander si elle partirait jamais. Le comte de Broglie, en effet, remettait en question l'existence même de ce commerce épistolaire. « Connoissant, comme je fais, écrivait-il au Roi le 2 avril, le génie de la nation russe, le système du ministère de la cour de Pétersbourg, sa désunion, les intrigues qui l'occupent et les révolutions dont ce gouvernement est plus susceptible qu'aucun autre, j'avoue que je ne laisse pas d'entrevoir quelques inconvénients dans la confiance que V. M. pourroit accorder à M. le comte de Woronsouff et que les avantages qui en peuvent résulter, quoyque considérables, me paroîtroient compenser à peine les risques qu'il y auroit à courir si le prudence et les lumières de V. M. ne dirigeoient pas cette correspondance, dans laquelle, selon moy, on ne sçauroit apporter trop de précaution et de dextérité. Je me suis entretenu fort au long de cet objet avec le S. Tercier et je suis convenu qu'il feroit un mémoire propre à rassembler sous les yeux de V. M. tous les points de vue sous lesquels cette affaire peut estre envisagée. Je La supplie d'en faire le plus sérieux examen, ainsy que du projet de lettre à M. le grand-chancelier de Russie, vis-à-vis de qui toutes les paroles doivent être pesées avec le plus grand soin. »

Tercier rédigea donc un long « Mémoire sur la correspondance secrète de S. M. avec l'impératrice de Russie », où étaient pesés les avantages et les inconvénients qui pourraient en résulter. Après mûre réflexion, Louis XV opta pour la poursuite de cette correspondance et le 26 juin 1759 mit son approuvé au bas de la lettre que Tercier avait préparée pour Woronzow, où, en particulier, lui était recommandé le sort de la Pologne occupée et foulée par les troupes de la czarine.

Woronzow n'avait pas encore répondu à Tercier que déjà celui-ci lui adressait le 8 octobre 1759 une autre lettre pour l'avertir, de la part du Roi, qu'un émissaire anglais dépêché à Berlin en juillet, devait prochainement gagner Pétersbourg pour y ranimer le courage des partisans de la Grande-Bretagne et préparer les voies à une pacification entre la Russie et la Prusse. Cette lettre n'arriva à destination que le 20 janvier 1760.

Entre temps, le comte de Woronzow avait, le 20 octobre 1759, répondu à la dépêche de Tercier du 27 juin. Cette missive du chancelier russe, remise à Tercier le 21 décembre 1759, était fort importante, car elle laissait poindre les ambitions de sa cour. Après avoir rappelé avec insistance les lourds sacrifices en hommes et en argent que la guerre imposait à son pays, Woronzow expliquait que les armées russes ne parvenaient pas à exploiter leurs avantages faute de bases et de forteresses sur leurs arrières; c'est pourquoi, disait-il, « on avoit cru icy qu'il étoit indispensable de s'emparer ... de Dantzick ... mais qu'on s'étoit désisté de cette entreprise ... uniquement par égard pour ... la république de Pologne ». La czarine, ajoutait-il encore, « espère avec confiance que S. M. T. C. luy procurera à la prochaine pacification aux dépens de l'ennemy commun un juste dédommagement des dépenses énormes que la présente guerre luy coûte ».

Occupation de Dantzick, agrandissements de l'empire russe : ces visées causèrent quelque émotion aux dirigeants du Secret. Vous savez, écrivit alors le comte de Broglie à Tercier, « combien j'ay trouvé délicatte et mesme dangereuse la correspondance secrette avec ce ministre. Que peut-on, en effet, espérer d'en tirer en quoy on puisse prendre quelque confiance, surtout ne sçachant pas ce qui

se traite par la voye direct eentre les deux cours?. C'est donner, moyennant cela, un grand avantage sur nous au ministre russe, puisqu'il dirige en même temps les deux négociations, la directe et la secrette. Par ce que je viens de dire, vous voyez combien en tout je suis éloigné de cette correspondance, mais je dois y ajouter que je le suis beaucoup davantage dans la circonstance dont il s'agit aujourd'huy, puisque les objets proposés par M. le comte de Woronsoff sont de la plus grande importance et qu'il me semble d'ailleurs avoir de l'affectation à les traiter par la voye secrette en même temps que cela passé par la voye des ambassadeurs et ministres des deux cours, je pense donc qu'il n'y a pas à balancer à répondre à M. le comte de Woronsoff que la correspondance intime qui a esté établie n'estant destinée que pour les choses qui ne pourroient passer par un autre canal, l'intention de S. M. estoit de laisser suivre aux autres affaires celui par où elles avoient esté entamées ».

Sur le canevas ainsi dressé par Broglie, Tercier, le 10 février 1760, répondit à Woronzow qu'il était impossible de traiter par la voie de la correspondance secrète les questions relatives à la paix, destinées à passer par les chancelleries. Il exprimait en outre le regret que les Russes n'aient pas tenté le siège de Stettin.

On saisit donc ici quelle conception Louis XV et les responsables de son Secret avaient de la correspondance avec la czarine : elle était destinée à utiliser l'amitié réciproque des deux souverains pour contrecarrer la diplomatie officielle là où celle-ci risquait de trop s'écarter de la ligne politique du Secret. Force est de reconnaître, du reste, qu'elles s'inspiraient des mêmes principes, les divergences ne provenant que d'une plus ou moins grande souplesse dans leur application. Le comte de Broglie et les ministres de Louis XV professaient, en effet, une animosité et une méfiance égales envers la Russie. Le premier s'en tenait farouchement et inflexiblement à ces sentiments, mais les autres savaient — et devaient aussi — les masquer ou les édulcorer souvent.

La conduite du comte de Broglie, les propos suivants (quoique datant du revirement russe sous Pierre III) l'illustrent à merveille : « La Russie, mandait-il alors à

Tercier, doit estre ... regardée comme une puissance ennemie ... je pense qu'on ne doit rien négliger pour la détruire. Le meilleur moyen d'y réussir est d'éloigner de toutes les occasions qui pourroient luy faire jouer un rôle en Europe... Il faut donc ne faire jamais aucun traité avec cette cour, la laisser tomber dans le sommeil le plus léthargique et ne l'en retirer que par des convulsions que des mouvements intérieurs préparés de longue main peuvent luy occasionner. En les renouvelant fréquemment, on empêchera le gouvernement moscovite de songer au dehors ... Il faut ... estre absolument décidé à payer toujours la Russie pour ne point agir et à ne jamais employer l'argent de S. M. pour la mettre en mouvement. Outre qu'il en coûte beaucoup plus que cela et qu'ordinairement on n'en tire qu'une très médiocre utilité, j'ajouteray que c'est peut-estre encore ce qui peut arriver de mieux, car si cette nation employoit utilement l'argent qu'on luy donne, si ses troupes joignoient à la fermeté qui leurs est naturelle les connoissances que la pratique de la guerre luy procureroit à la longue, si, enfin, il s'y formoit des officiers et des généraux en estat de les conduire, il nous resteroit le regret d'avoir fait d'un allié inutile un ennemy très dangereux ».

A cette intransigeance, répondait plus d'opportunisme chez Choiseul et ses prédécesseurs. Sans doute étaient-ils sans illusions sur la solidité et l'efficacité d'une collaboration franco-russe : « La distance qui sépare les deux empires est trop grande, lit-on dans des instructions remises à L'Hôpital, pour qu'il se forme jamais une alliance bien étroite entre eux, attendu qu'ils ne peuvent se donner ni recevoir mutuellement l'un et l'autre des secours directs. Il faut encore observer que telle est la position de la Russie par rapport à l'Europe qu'elle ne peut s'agrandir qu'aux dépens de la Suède et de la Pologne, deux puissances anciennement alliées de la France, dont, par conséquent, nous soutiendrons toujours les intérêts ». Si ces principes ne furent jamais reniés, Choiseul ne renonça pas pour autant à utiliser la Russie dans ses combinaisons. Ce ministre comptait en effet sur elle pour influencer la cour de Vienne et modérer notamment son intransigeante hostilité aux dispositions pacifiques que, depuis la fin du ministère de Bernis, la France avait manifestées. Choiseul

songea dès 1759 à faire de la Russie le promoteur de la pacification générale : « La maison d'Autriche, écrivait-il le 8 juillet 1759 au marquis de L'Hôpital, a beaucoup à espérer de la cour de Pétersbourg, et la Russie n'a rien à craindre et peu de choses à espérer de la cour de Vienne. C'est dans cet état que l'impératrice de Russie peut entreprendre, si réellement elle désire la paix, de jouer le rôle de médiatrice entre l'Impératrice-Reine et le roi de Prusse. C'est elle qui peut, sans crainte, faire connaître à Vienne ses dispositions pour la paix, en même temps qu'en menaçant de ses armes elle fera parvenir ses sentiments au roi de Prusse ». Comme L'Hôpital paraissait pencher pour une alliance intime entre Pétersbourg et Versailles, Choiseul lui répliqua le 2 octobre 1759 : « Je crois, moi, que la Russie n'est notre alliée que par accident, et que nous ne devons nous borner à ne la point mécontenter pendant notre alliance, sans faire aucun fonds sur une union permanente avec cet empire. Réfléchissez ... que nous n'avons rien à attendre personnellement de cette puissance ; que nous avons à craindre qu'elle n'étende son despotisme dans le Nord et qu'elle ne prenne trop d'influence en Allemagne, et que les Anglais, au contraire, en possession du commerce de Russie, seront par les liaisons nécessaires les alliés de cet empire ».

Quoi qu'il pensât au fond de la Russie, Choiseul était décidé à l'utiliser pour obtenir la paix. L'Hôpital, âgé, goûteux et impotent, n'était plus l'homme de la situation : prisant peu l'intrigue, il s'était tenu à Pétersbourg à l'écart de la jeune cour et de ses menées. Pour observer, combattre ou favoriser celle-ci, Choiseul décida d'adjoindre à notre ambassadeur un ministre plénipotentiaire jeune et actif et fit choix pour cette mission du baron de Breteuil. Celui-ci était un ami du comte de Broglie, qui proposa au Roi de l'initier au Secret. Louis XV, non sans quelque hésitation, finit par s'y décider à la fin de février 1760. Le 1^{er} avril suivant, Tercier annonça à Woronzow que le baron avait été mis dans la confidence.

Antérieurement à l'arrivée de Breteuil à Pétersbourg, Woronzow adressa, le 26 mai 1760, deux lettres à Tercier : la première visait à apaiser les inquiétudes exprimées par Tercier le 8 octobre 1759 en l'assurant qu'aucun émissaire

anglais n'avait paru en Russie et que la czarine n'abandonnerait jamais ses alliés. La seconde exprimait une vive protestation devant une démarche de Durand, notre représentant auprès du roi de Pologne, qui avait été autorisé par Choiseul à faire savoir à ce prince que la France ne s'opposait plus au retour comme ministre de Saxe à Pétersbourg de Stanislas-Auguste Poniatowski, amant de la grande-duchesse Catherine.

Pour dissiper cet incident, Louis XV expédia le 16 août 1760 des ordres secrets à Breteuil et Tercier se contenta d'écrire le même jour à Woronzow en le renvoyant aux assurances que notre diplomate était chargé de lui exprimer.

En liaison secrète avec Louis XV et Tercier, le baron pouvait donc être directement l'interprète de leurs intentions et de leurs sentiments auprès d'Élisabeth et de son chancelier. Sa présence à la cour russe eut ainsi pour effet de diminuer encore, s'il était possible, la fréquence des missives secrètes entre les souverains. Au surplus, il ne tarda pas à se trouver seul représentant français en Russie : le 20 avril 1760, d'Éon en était définitivement reparti pour la France ; quant au marquis de L'Hôpital, son âge et l'état de sa santé l'éloignaient de plus en plus des affaires : il finit par être rappelé et rentra à Versailles en juin 1761.

Les directives que Breteuil recevait tant par la voie officielle que par la secrète étaient souvent difficiles à concilier. En outre, le baron, fort ambitieux, était soucieux de ne pas compromettre son avenir : s'il garda très fidèlement le Secret du Roi, il chercha aussi à ne point perdre l'amitié de Choiseul. Les instructions confidentielles que Broglie et Tercier avaient remises à Breteuil à son départ brodaient sur le vieux thème de l'hostilité à l'empire russe : « La réunion de S. M. avec l'impératrice de Russie, y lit-on, donnait la facilité de veiller auprès de cette princesse aux intérêts de la Pologne ; il faut en profiter pour préserver la République et détourner ce qui pourroit lui être nuisible, tant pour le présent que l'avenir. ... La protection de Dantzic est un article dont il doit toujours s'occuper » ; et la conclusion était la suivante : « En même temps qu'il seroit fâcheux que l'Angleterre, reprenant son crédit à la cour de Russie, la détâchat de l'alliance, à quoi le baron

de Breteuil doit veiller attentivement, on doit également craindre les effets d'une trop grande influence ou de grands succès des Russes dans cette guerre ».

Ces consignes secrètes devinrent d'autant plus délicates à observer que l'activité des chancelleries tendait de plus à la paix et que, par conséquent, la pression des armées russes sur Frédéric II devenait plus nécessaire pour contraindre ce prince à négocier. C'est pourquoi, le 20 décembre 1760, Woronzow écrivit à Tercier pour lui marquer que la czarine était « résolue de pousser la guerre avec toute la vigueur possible, afin d'obtenir pour l'avantage de l'alliance commune une paix sûre et honorable ; ...qu'en attendant S. M. Impériale avoit chargé son ministère de travailler à un projet de traité de pacification, lequel sera ensuite communiqué, sans aucune réserve, ... à S.M.T.C. » ; le chancelier ajoutait qu'Élisabeth envisageait avec faveur l'idée d'une alliance particulière entre la France et la Russie ; enfin, il n'oubliait pas de parler du « dédommagement dû aux puissances lésées » à insérer dans le futur traité de paix. Comme au même moment la Russie manifesta, une fois de plus, l'intention d'occuper Dantzig et d'en faire sa base d'opérations contre la Poméranie prussienne, on s'émut à Versailles. Le 3 janvier 1761, Louis XV écrivit longuement par la voie secrète à Breteuil pour lui ordonner de « ne rien négliger auprès du comte de Woronzow pour empêcher l'exécution de ce projet », qu'il réussit effectivement à faire échouer.

Craignant que la czarine n'en éprouvât quelque sensibilité, Tercier, le 23 mars 1761, écrivit à Woronzow une lettre renouvelant les assurances de la vive et indéfectible amitié de Louis XV pour Élisabeth. Quant à Breteuil, il crut probablement pouvoir s'autoriser de ce succès pour suivre plus exactement, sur d'autres points, les instructions de Choiseul. Ce ministre, recherchant ardemment la cessation des hostilités, gardait l'espoir de l'obtenir par la Russie. Aussi était-il disposé à faire à cette puissance certaines concessions, sans renoncer pour cela à contrer ses ambitions. C'est ainsi que, tout autant que le comte de Broglie, il se montrait catégoriquement opposé à l'annexion par la Russie de la Prusse orientale qu'elle avait conquise et occupait depuis 1758. Breteuil avait reçu mission de Choiseul de détourner la czarine de ce projet et y parvint.

Élisabeth, cependant, se résignait mal à l'idée de ne point obtenir de dédommagement à la paix. Au printemps de 1761, elle fit savoir par Woronzow à Breteuil que, si elle était disposée à restituer la Prusse, elle réclamait une rectification en Ukraine de sa frontière avec la Pologne ; à cette condition, elle pourrait tenter d'interposer sa médiation. Choiseul se montra favorable à ces vues, auxquelles Breteuil se conforma dans ses négociations. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer l'ire du comte de Broglie, qui manda le 8 juin 1761 à Louis XV : « Il me paroît que M. le baron de Breteuil a perdu quelquefois de vues dans l'exécution des ordres qui luy viennent par M. le duc de Choiseul, ceux qui sont contenus dans l'instruction particulière que V. M. luy a fait remettre, et je penserois qu'il seroit essentiel et pressant de les luy rappeler. C'est dans cette vue que j'ose prendre la liberté de proposer à V. M. de luy escrire une lettre dont j'ay cru nécessaire de dresser la minutte pour la mettre sous les yeux de V. M. ». Louis XV approuva cette dépêche, qui fut expédiée sur-le-champ au baron ; il lui était vivement reproché d'avoir mis la conversation sur la succession de Pologne et d'avoir encouragé les visées russes sur l'Ukraine. Tercier s'expliqua plus longuement dans une lettre qu'il adressa le 10 juin à Breteuil.

Ainsi, le souci de préserver la Pologne, toujours en éveil chez les dirigeants du Secret, venait contrecarrer les efforts de Choiseul en vue de la paix. Un événement redouté allait bientôt bouleverser totalement les calculs des diplomates : le 5 janvier 1761, mourait à Pétersbourg la czarine Élisabeth, malade et affaiblie depuis plusieurs mois. Le nouveau souverain Pierre III, fanatique admirateur de Frédéric II, se hâta de conclure avec lui un armistice (15 mars), puis un traité d'alliance (5 mai).

* * *

Dans ces conditions, il devenait impossible à Louis XV d'entretenir avec le nouvel empereur des rapports aussi amicaux que ceux qui l'unissaient à la défunte czarine. Désormais le Roi et les dirigeants du Secret n'eurent plus qu'un souci : faire disparaître toute trace de la correspondance secrète échangée entre Woronzow et Tercier au

nom de leurs souverains respectifs. Dès le 9 février 1762, l'ancien premier commis demandait à Breteuil de réclamer ses lettres à Woronzow. Mais le chancelier, naturellement timoré et assez mal en cour depuis le changement de règne, ne pouvait se décider ni à donner satisfaction de lui-même au roi de France, ni à prendre les ordres de Pierre III à ce sujet. Rien n'était encore fait en juillet 1762, au moment où Catherine II s'empara du pouvoir. Les alarmes de Louis XV, de Broglie et de Tercier furent plus vives que jamais ; ils pressèrent Breteuil d'aboutir, mais Woronzow se montrait toujours aussi prudent et évasif, épuisant tout l'arsenal des échappatoires et des maladies diplomatiques. C'est seulement le 11 janvier 1763 que Breteuil put annoncer au Roi que la czarine venait de renvoyer à Woronzow, après en avoir pris connaissance, les papiers de la correspondance secrète, avec ordre de les brûler. « L'impératrice, ajoutait même le baron, étoit fort tentée de demander à V. M. de continuer avec elle cette correspondance secrète. Le chancelier m'en a parlé et je l'ay engagé à la dissuader de ce projet. J'ay cru remplir à cet égard les intentions de V. M. » Que Catherine II fût sincère ou non dans cette offre, il est certain que Louis XV ne désirait nullement reprendre avec elle le commerce qu'il avait entretenu avec Élisabeth. Le 11 mai 1763, Breteuil pouvait enfin annoncer au Roi que les papiers de la correspondance secrète étaient détruits, si toutefois on devait en croire le chancelier.

L'action de la diplomatie secrète à Pétersbourg allait ainsi se restreindre considérablement. Breteuil quitta cette cour en mai 1763 pour passer à l'ambassade de Suède. Son successeur, le marquis de Bausset, ne rejoignit son poste qu'en avril 1765, un simple chargé d'affaires ayant assuré l'intérim. Bausset n'était pas initié au Secret. Celui-ci eut alors pour agent en Russie notre consul général, M. Rossignol, arrivé à Pétersbourg en juin 1765, qui ne pouvait jouer — et effectivement ne joua guère — qu'un rôle d'informateur.



LE MIROIR DES PRINCES OU GRANDS DE LA FRANCE

et un bref discours des trois Estats du Royaume avec
les conjectures de ce que doit estre de luy à l'advenir

[par René de Lucinge, sieur des Allymes].

Les Archives d'Etat de Turin possèdent un manuscrit élégamment calligraphié en écriture humanistique qui contient une relation des affaires de France, dans le genre de celles que composaient les ambassadeurs de Venise à la fin de leur mission¹. Ce manuscrit s'intitule « Le miroir des princes ou grands de la France et un bref discours des trois estats du Royaume, avec les conjectures de ce que doit estre de luy à l'advenir ». Il a passé inaperçu aux yeux des historiens, et pourtant par le style et par la pénétration de quelques-unes des remarques qui s'y trouvent, il paraît avoir été écrit par un esprit distingué.

La nature confidentielle des renseignements qu'il contient et le fait que le discours s'adresse à « Votre Altesse », c'est-à-dire au duc de Savoie lui-même, montrent assez qu'il s'agit d'un document diplomatique, mais ayant une tournure littéraire : un mémoire dans lequel un ambassadeur fait le point de la situation. Or précisément au moment où le « Miroir des princes » a été écrit, l'ambassadeur de Savoie en France était un gentilhomme lettré, René de Lucinge.

Lucinge est-il l'auteur de ce discours ? En examinant les dépêches de Lucinge à son souverain, on peut voir qu'il cite le « Miroir de princes » comme son œuvre. Dans sa lettre du 29 juin 1585 (lisez : 1588), à la suite d'un portrait de la princesse de Lorraine, on lit : « V. A. me pardonnera [cette digression]... parce que j'obliai de la mettre dans le *Miroir des princes et grandz de la France*... »². D'autres faits prouvent encore que Lucinge est l'auteur du « Miroir » : il cite (p. 162) ses « Observations de la gran-

1. Corti straniera, Francia, mazzo 2, n° 13. Pet. in-fol. de 71 f.n.ch.

2. Nous publions un fragment de cette lettre en appendice.

deur de l'Empire turquesque » ; il publia en effet un livre sur ce sujet¹. Enfin, on reconnaît sa main dans quelques surcharges du manuscrit².

Le manuscrit du « Miroir des princes » ne porte pas plus de date que de nom d'auteur. Mais il est aisé de lui attribuer celle de l'automne 1586. Entre autres allusions à des événements de l'an 1586, signalons la mention du fils du duc de Savoie, « encore au berceau », or Philippe-Emmanuel de Savoie, premier enfant de Charles-Emmanuel I^{er}, naquit le 3 avril 1586 ; Henri III projetant d'aller aux eaux de Pougues, voyage qui eut lieu en septembre 1586 ; le mariage du prince de Condé avec Charlotte-Catherine de La Trémoille (16 mars 1586) ; Epervon gouverneur de Provence (nomination faite en juin 1586), etc. Le dernier en date des événements évoqués semble être la nomination par le roi d'un Prévôt des marchands de Paris « à sa dévotion » ; il s'agit d'Hector de Marles sieur de Perreuse, qui fut élu le 16 août (voir p. 152). Ailleurs une phrase permet aussi de dater la rédaction de l'automne de cette année : « il void l'hiver qui s'approche », que Lucinge a placée dans sa description des sentiments d'Henri de Navarre, lors des conférences de Saint-Brice (p. 165). En septembre 1586, René de Lucinge quitta la Cour et se retira pour quelques mois dans sa « maison » des Allymes, près d'Ambérieu-en-Bugey ; on peut penser que c'est là, au milieu de la paix des champs, qu'il mit la dernière main à la rédaction du « Miroir »³.

1. *De la naissance, durée et cheute des estats*. Paris, M. Orry, 1588, in-8°. Malgré son titre, cet ouvrage ne concerne que la Turquie. Voir : G. ATKINSON, *La littérature géographique française de la Renaissance*, n° 337.

2. Fol. 23 r°, 41 v°, 42 v°, 49 v°.

3. Une lettre de Lucinge au duc de Savoie, du 3 septembre 1586, est datée de Montluel, en Bresse (Arch. Turin, lettere ministri Francia, m° 8, n° 59). La datation du « Miroir » a posé un petit problème : la lettre où Lucinge mentionne ce discours (lettre dont nous donnons un fragment en appendice) porte la date du 29 juin 1585. Mais en l'examinant de plus près, on se rend à l'évidence que 1584 a été mis pour 1588, car tous les événements qu'elle décrit sont de cette année-là : voyage de l'Invincible Armada, allusion à la mort de Joyeuse, qui eut lieu à Coutras en 1587, etc. On connaît d'autres exemples de confusion de millésimes chez Lucinge : 26 octobre 1584 pour 1585 (Arch. Turin, lett. min. Francia), 28 octobre 1584 pour 1585 (*Ibid.*, lett. di particolari, Des Alimes). Nous devons ces derniers renseignements à M^{lle} Augusta Lange, archiviste à Turin. Qu'il nous soit permis de la remercier ici pour les nombreux services qu'elle nous a rendus.

René de Lucinge était un homme de talent, bon écrivain, observateur ; esprit cultivé, il avait lu les anciens et les modernes. Il tomba pourtant rapidement dans un injuste oubli. Ce qu'il écrivit à titre de conseiller du duc de Savoie devait nécessairement rester secret, comme tous les papiers d'Etat, et les quelques ouvrages qu'il livra aux presses furent peu répandus, soit que l'auteur se souciât peu de renommée littéraire ou qu'il eût gâté ses ouvrages destinés à l'impression en tombant dans la prolixité. Quoi qu'il en soit, il ne subsiste que de rarissimes exemplaires de son *De la naissance, durée et cheute des estats*, déjà cité, et de sa *Manière de lire l'histoire* (Paris, J. de Saulecque, 1613), ouvrage dont il y aurait lieu de tirer d'intéressantes remarques pour l'histoire de l'historiographie¹. Lucinge publia d'autres opuscules, en particulier un récit des négociations de la paix de Lyon en 1601, dont il avait été le principal artisan². Mentionnons encore des œuvres restées manuscrites : « *Commentarii* » en latin sur l'histoire générale de 1572 à 1585, et un curieux « *Dialogue du François et du Savoyzien* », daté de 1593, qui pourrait servir à notre connaissance de l'opinion publique au temps de la Ligue³.

Dans sa petite patrie, la Savoie, René de Lucinge parcourut une belle carrière politique, que la disgrâce vint cependant interrompre prématurément. Né vers 1553, il était issu de la très illustre et ancienne maison de Faucigny, dont la branche de Faucigny-Lucinge était alors établie en Bresse. René s'essaya d'abord au métier des armes en participant, avec des volontaires français commandés par Mayenne, à une expédition organisée par Pie V contre les

1. Récemment des historiens ont remarqué et cité cet ouvrage : Ph. ARIÈS, *Le temps de l'histoire* (Monaco, 1954), pp. 155-159, et P. AUDIAT, dans le compte rendu du précédent ouvrage, dans la *Revue de Paris*, juillet 1954, p. 150.

2. Liste dans le *Catalogue des imprimés de la Bibl. nat.*, art. Lucinge. De larges fragments du récit sur la paix de Lyon ont été publiés dans : Ferdinand DE FAUCIGNY-LUCINGE, *Un ambassadeur de Savoie en France, René de Faucigny-Lucinge* (Paris, 1906), *passim*.

3. *Bibl. nat.*, lat. 10.182, fol. 460 à 601, et fr. 5763, fol. 2 à 117. Des listes (incomplètes) des œuvres imp. et ms de Lucinge se trouvent dans la *Biographie Michaud*, t. XXV, p. 371, dans S. GUICHENON, *Hist. de la Bresse*, continuation de la 3^e partie, p. 140, dans LELONG, *Bibl. hist. de la France*, t. II, et dans J.-L. GRILLET, *Dict... des dép. du Mont-Blanc et du Léman*, t. II (Chambéry, 1807), p. 95.

Turcs. C'était en 1572, au lendemain de Lépante ; de cette campagne datent sans doute les relations que Lucinge ne cessa d'entretenir avec Mayenne. Ensuite, il fut auditeur général des camps, en Savoie, car il avait fait des études de droit. En 1583, il devint conseiller d'Etat et maître des requêtes. Au début de 1585, il partit pour Paris, revêtu de la dignité d'ambassadeur¹. Il quitta ces fonctions à la fin de 1588, au moment où le scandale suscité par l'invasion du marquisat de Saluces par le duc de Savoie contraignit l'ambassadeur à partir sans tambour ni trompette². En 1600, il fut premier président de la Chambre des comptes de Savoie, puis négociateur de la paix de Lyon de 1601. Ce fut là le sommet de sa carrière publique. Fâché de cette paix qui le contraignait à céder la Bresse, le Bugey et Gex pour pouvoir garder Saluces, qu'il avait espéré garder sans contrepartie, Charles-Emmanuel de Savoie tourna sa colère contre son négociateur. Lucinge se retira alors dans ses terres de Bresse ; il y mourut sujet français³.

En 1586, la politique française du duc de Savoie était encore hésitante. Depuis son mariage avec une fille de Philippe II, Charles-Emmanuel était allié de l'Espagne, mais il ne se contentait pas d'être un obéissant satellite du roi catholique ; il projetait diverses « entreprises » en

1. Les éléments de cette biographie succincte sont tirés des « Commentarii » précités, ainsi que des lettres de provision délivrées par le duc de Savoie en faveur de Lucinge, conservées à la Bibl. nat., fr. 4604.

2. A la fin de décembre, après avoir mené de difficiles négociations pour éviter la riposte du roi de France.

3. Divers mémoires de ou sur Lucinge, datant de cette période, sont publiés en appendice dans : J. BAUX, *Hist. de la réunion à la France des provinces de Bresse...* (Bourg, 1852), ainsi que dans les *Mém. hist. de la ville de Bourg*, du même (t. II, p. 209).

Tout récemment, M. Lino Marini, qui poursuit une étude sur l'importance relative des Piémontais et des Savoyards dans l'histoire des états de Savoie, a consacré deux articles au déclin du rôle politique de la Savoie, à la fin du xvi^e siècle. Plaçant René de Lucinge au centre de ces événements, il confère à sa disgrâce une portée symbolique, dépassant l'individu : cette retraite dans une tour d'ivoire du dernier homme politique de grande envergure, né en Savoie cisalpine, survenant au moment même où les états de Savoie étaient diminués de leurs terres les plus occidentales, accuse l'effacement de la Savoie, au profit du Piémont*.

* (Note) *Rivista storica italiana*, 1955. Effectivement M. Marini montre comment les grands fonctionnaires ducaux sont de plus en plus des Piémontais.

France, pour agrandir ses états à la faveur des troubles. Il recherchait pour cela la complicité de l'un ou de l'autre des partis qui se déchiraient alors la France. Il songea aux ligueurs, — qui de leur côté n'étaient pas fâchés de s'assurer divers appuis à l'étranger, et pas seulement en Espagne. ¹

Lucinge partageait certes ces vues de son maître, quoique n'ayant pas encore participé personnellement aux négociations de la Savoie avec la Ligue. Il se trouve pourtant un point sur lequel il n'était pas du même avis que son maître : il ne pensait pas qu'une intervention en France fût possible avant la mort d'Henri III. Ce point de vue particulier retenait Lucinge de considérer la Ligue comme le seul appui possible de la politique savoyarde ; car la mort du roi de France pourrait engager d'autres partis à requérir l'aide étrangère : les mignons, et particulièrement Epéron, allaient se trouver si vulnérables qu'ils seraient prêts à accepter à n'importe quelle condition l'appui d'un prince étranger. Lucinge pensait donc qu'il y avait lieu d'hésiter entre plusieurs alliés possibles, la Ligue, Epéron, peut-être d'autres encore. Aussi écrivit-il son « Miroir des princes » pour fournir à son maître les éléments nécessaires à un choix. Il s'attacha à refléter les traits des divers partis, leurs tendances, leurs possibilités.

Il importe à la critique historique de ne pas perdre de vue cette perspective, dans laquelle l'auteur écrivit. Ses hésitations sont une garantie d'impartialité, cependant que le caractère utilitaire de sa mission en faisait un observateur particulièrement attentif.

Ainsi, notre texte diffère des relations des ambassadeurs vénitiens. Il ne répond pas seulement à la curiosité — cette éminente qualité des Vénitiens si appréciée des historiens — mais à une curiosité intéressée. A côté des portraits des grands personnages, de la description des trois états, des institutions, que l'on retrouve dans le plan suivi par les ambassadeurs vénitiens, il y a place pour de très nombreuses réflexions politiques et pour des conjectures sur le déroulement ultérieur des événements. En revanche, la

1. A. DUFOUR, Les relations de Charles-Emmanuel I^{er}... avec la Ligue, dans : *Positions des thèses de l'Ecole nat. des chartes*, 1954, p. 52.

description des mœurs des habitants, où les Vénitiens excellent, manque au discours de Lucinge. Enfin il faut souligner le caractère très confidentiel du « Miroir » ; les relations vénitiennes ne le sont pas au même degré, étant destinées à être lues devant un corps nombreux de magistrats ; on sait aussi qu'il en circulait des copies.

Le « Miroir des princes » n'est pas un récit des événements politiques du temps. L'auteur n'y fait qu'allusion, et souvent en termes peu explicites¹. « Je n'entends comprendre en ce discours que les choses qui peuvent servir pour recognoistre la disposition des affaires du Royaume » dit l'auteur (p. 154). C'est donc un portrait de la France, des partis et de leurs protagonistes, en 1586. Certes, une grande partie des observations contenues dans ce texte peuvent se retrouver ailleurs, mais s'il faut, pour peindre une époque, la juxtaposition de mille petites touches, ce document ne sera pas inutile².

Le plan du « Miroir des princes » est le suivant :

1. Après quelques généralités, les portraits du roi, des reines, des princes de la maison de Bourbon, de la maison de Lorraine, de Montmorency, Joyeuse, Epemon, Nevers, Retz, Mandelot. Cette partie est plus développée que celle qui lui correspond chez les ambassadeurs vénitiens. P. 102-136.
2. Conseils au duc de Savoie : qu'il n'intervienne en France qu'après la mort d'Henri III (d'une manière générale, Lucinge fait de cette mort, que tout le monde attend, le pivot de toutes les affaires). P. 137-142.
3. Les trois états de la France. P. 142-154.
4. Institutions : Parlements, Conseil. Le chancelier. P. 154-158.
5. Ressources financières et militaires du royaume. P. 158-162.
6. Suppositions pour l'avenir. Lucinge pense que du vivant d'Henri III l'équilibre entre les partis sera maintenu. P. 162-174.

1. Notre annotation a pour principal objet d'éclaircir ces allusions.

2. Il supplée aussi à la carence des relations vénitiennes pour la fin du règne d'Henri III (la relation de L. Priuli, la dernière, est de 1582).

7. Plan d'action soumis au duc de Savoie. Charles-Emmanuel pourrait se faire nommer par son beau-père Philippe II généralissime dans les Flandres, afin d'avoir en main de puissants moyens d'action pour intervenir au moment voulu¹. P. 174 à la fin.

Alain DUFOUR.

1. La transcription du texte respecte l'orthographe du secrétaire de Lucinge, y compris ses italianismes, mais à l'exception des fautes d'accord entre singulier et pluriel et de la confusion continuelle entre *c* et *s* dans les mots : ces, ses, ce, se, etc. Réservant l'usage des parenthèses pour indiquer qu'un mot ou une lettre de l'original doit être supprimé pour obtenir un meilleur sens, nous avons transcrit les parenthèses de l'original par des tirets.

LE MIROIR DES PRINCES

Monseigneur, puis qu'il plait à V. A. me commander d'escrire des mœurs, conditions et qualitez des grands et des seigneurs de la France, desduire par le menu leurs moyens particuliers, et en général de tout le Royaume, et dire de plus ce qu'il m'en semble pour l'advenir et où tous les troubles qui se remuent de delà iront choir, je ne veux mettre en avant excuse qui me puisse exempter de ce labeur, lequel m'oblige à respondre avec toute humilité aux volonteiz de V. A., et si j'ay pour m'excuser le peu d'expérience aux affaires et foiblesse de jugement pour les développer et résoudre. Mais le zèle de cette obéissance me gaigne et faict que je m'hazarde d'encourir le nom de plus bouillant qu'expérimenté serviteur. A quel prix que ce soit ayant obey à V. A., j'ay ce me semble parachevé tout ce que je doibs et me suis exempté de tous telz esgards qui me debvoyent rendre craintif. Je doubte maintenant si cette façon d'escrire sera agréable à V. A., je ne dicts pas tant pour le stile ou l'angeancement des mots et liayson des sentences qu'on ne peult attendre de moy si non mal polies et barbares, que pour la disposition du subject que j'ay entrepris de traicter. Car je présente à V. A., en ce mien discours, la vie, les mœurs et naturel de ceux qui au jourd'huy gouvernent en la France; l'humeur des princes et grands du pays; de quelles personnes sont composeez les Conseilz du Roy, les Cours de parlement, et tous ceux qui jouent quelque personnage en ce grand spectacle de la France.

Toutes considérations nécessaires pour la conservation et bien de l'Estat de V. A.; mais subject que j'escris indifféremment, sans observation des reings de ceux dont je parle. Il me suffit d'en tirer un modelle à faire voir à V. A. leurs déportements, quel pouvoir ilz ont, et de quelz moyens leur fortune est accompagnée. D'où V. A., presque sans que j'aye à dire autre sur l'advenir, peult comme d'une conjecture certaine appréhender les effects de telz remuements, menées et trafiques de tout le Royaume, et où à la parfin le tout pourra panacher. Je commence à dire de la France.

La France, Monseigneur, qui est le pays de ceux desquels je doibs parler en ce traicté, a beaucoup perdu de son premier lustre et beauté par les orages et tempestes des guerres civiles qui l'ont travaillée depuis vingt et cinq ans en ça. Tant de villes saccagées, pillées et bruslées ; les temples et saintcs lieux violez, la gloire du nom de Dieu presque foullée aux pieds par ceux qui se sont revolté de l'Eglise et ont suivy l'erreur des nouveaux hérétiques. Mais jamais tant qu'aujourd'huy on n'a veu la face de ce grand Royaume palle et languissante, pleine de misères, pour les fléaux de la guerre, peste et famine qui la fouettent et déchirent. On n'apperçoit sur les grands chemins que villages désers, les hommes hâves et defaicts, qui portent avec eux la vraye image de la mort. Le pauvre peuple, comme environné de toutes ses peines, ne peult s'eslever en aucune resjouissance, mais appréhendant dès à cet'heure par un présage funèbre le malheur qui l'attend à la fin de ses guerres civiles, demeure tout pensif, morne et estonné. Je puis asseurer que passant en ce voyage, lequel j'ay faict de Paris à Turin, je n'ay veu rire âme vivante, ny s'esgayer, ou en public ou en privé, d'aucun esbattement.

Or ne veux-je commencer du plus haut des troubles passez, moins rechercher les premières causes des émotions qui ont embrasé toute la France. Et si, je diray pourtant que les maux qu'on y void au jourd'huy sont comme moulés sur les premiers trës des dissensions passées. Et bien peu s'en fault, hormis quelques circonstances, que ce ne soit la mesme chose. Car la maison de Bourbon et de Guyse sont en jeu, enfans de ceux qui ont au commencement manié les premières armes. La Roynne mère, qui avoit dressé pour son maintenant la partie de les faire entrebattre, a eu les mesmes occasions de susciter de nouveau le courage de ces Messieurs pour s'en servir au besoing et se faire restablir au maniement des affaires, du quel elle avoit esté comme repousée par l'entrée de deux mignons en la bonne grâce du Roy. Ostés donques qu'en la maison de Valois pour lors ilz estoient plusieurs frères et qu'au jourd'huy tout ce grand héritage ne tient que la vie d'un seul, qui est de ce Roy, tout le demeurant n'est que le mesme jeu. Et que maintenant aussi on peult s'eslever en de plus haultes espérances d'attaindre à la couronne, j'entends ceux qui ont les armes en main, soit

dans la France, soit dehors. Véritablement ilz n'ont autre but que celui-là, aussy tost que le Roy aura fermé les yeulx. Car de parler de proximité et d'y entrer comme héritiers, il n'est plus temps de le croire, mais au contraire fault estimer que ceux qui cuydent y parvenir avec ce tiltre troverront l'opposition des autres, lesquelz desjà, comme l'on void, s'hérissent contre eux et leur monstrent à bon escient les dents. De remémorer le passé ce seroit, comme l'on dict, reprendre l'hystoire du sac de Troye par l'enfantement de Lédæ. Je ne veux faire ny l'historien ny le chroniqueur par ce mien discours, mais seulement représenter comme dans un miroer l'image des plus grands, afin qu'en ce tableau on lise quelz ilz sont, ce qu'ilz peuvent en moyens et ce qu'ilz deviendront à l'advenir. Je commenceray par la vie du Roy, par ses mœurs en privé et par les actes de Sa Majesté en public.

Le Roy a 36 ans, ou environ, toutesfois qui, ou par l'imbécillité de sa complexion, ou pour le chagrin qu'il prend en la difficulté des afayres qui se presentent à luy pour le jourd'hui, est avant le temps chenu et presque tout blanc, de sorte qu'il monstre plus viel que son eage ne devroit permettre¹. Je laisse ses actes de son enfance jusques à son adolescence. Auquel temps, quand il fust comme emancipé, il s'attira auprès de luy plusieurs gentilzhommes de différente humeur et composition. Entre les autre qui estoient à luy, et des plus près, il ust le sieur de Villequiers, — Villequiers qui est un bon gausseur, un Rougé bon temps, sans scrupule d'aucune religion, qui n'a autre but ou Dieu que la vanité de la Court, opinions qui tumbent aisément par-après en une athéisme. De cettuy-cy l'on peult dire ce qu'on a ouy d'Alexandre le Grand et de Léonidès, son précepteur, du quel il apprist l'yvrongnerie : car il a esté par luy imbu du vice que la nature déteste, lequel jamais il n'a peu désapprendre. Je ne veux m'arrester à en escrire tout ce que j'en scay particulièrement. Car outre que je rougis au seul resouvenir de telles abominations, je ne voudrois, par un récit tant sale, offencer la chasteté des oreilles de V. A., n'y en machurer

1. Cavriana, dans sa lettre du 30 septembre 1586, s'exprime presque dans les mêmes termes : « Quanto al Re, egli è... tutto bianco dei capelli e della barba, e ha pochi denti sani, se bene non ha più di trenta sei anni » (*Négoc. dipl. de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 659).

tant soit peu mon papier. Je diray seulement que le cabinet a esté un vray sarail de toute lubricité et paillardise, un'escole de Sodomie, où se sont achevez les salles esbats que tout le monde a peu sçavoir. Le Roy neantmoins ressent de grands remords de conscience, de sorte que souventefois il a detesté le trein de cette vie débordée, jusques à se plaindre un jour à quelques uns des siens, après avoir faict ses Pasques, disant : « j'avoy toute ma vie craint qu'arrivant à cette couronne, je n'eusse quelque peché en moy qui me rendisse odieux à mon peuple : Dieu m'a voulu chastier par cela mesmes que j'avois plus redoubté. Mais le plus grand malheur m'est venu par la practique de Villequier, que plust à Dieu que je ne l'eusse onques cognu ; il semble, pour plus grande affliction mienne, que ces jeux infâmes de ma jeunesse se soyent laissé changer en habitude, laquelle maintenant je ne peux secouer de moy, mais je feray le possible avec la grâce de sa divine Majesté pour m'en démesler, et quicter cette mauvaise vie ». J'ay sceu cecy d'un qui estoit présent et qui après fut rebuté parce qu'alors il volut exagérer — voyant le Roy en cette bonne humeur — l'indignité de tels actes et tant détestables. Je me veux taire et ne parler plus avant de cecy, pour suyvre les autres mœurs et actions publiques du Roy.

Avant qu'il eust la couronne de France sur la teste, et durant qu'il estoit Monsieur, il mena heureusement les armes de ce temps et toutes les charges que luy furent remises ; Moncontour, Jarnac et les autres rencontres en font foy, lesquelz je n'entreprends de toucher plus au long. Aussi tost qu'[1] fust sacré Roy, tout à coup on vid rabaisser cette humeur martiale et peu à peu se changer en une opinion de vivre en repos le reste de ses jours, de sorte qu'on croid maintenant, pour avoir si longuement crouppy en une lente oysiveté, qu'il est pusillanime et a faute de valeur. A vray j'estime, quand il estoit frère du Roy et qu'il n'avoit autre moyen, qu'il failloit necessairement qu'il se tint aux armées, chose qui faisoit sortir de luy ses bottées de magnanimité comme forcées et contraintes. Aussi sçait on bien que le feu roy Charles le pressa presque le poingard sur la gorge pour le faire aller en Polouigne ; maintenant il ne déteste rien tant que la guerre et ne recherche que le repos de la vie privée. Quant aux func-

tions de l'âme, il a la partie de bien dire, en laquelle il réussit, et une grande vivacité d'esprit. Il a ses heures de matin, ès quelles il escrit très diligemment et dépêche plusieurs affaires secrètes sans autre communication avec personne; sur tout depuis qu'il s'est veu pressé de ces dernières menées de la Ligue, qu'il a en horreur et qu'il hayt infiniment. Par intervalles il luy prend des pointes de dévotion, lesquelles pour suyvre, il se retire et desrobe des compagnies. Mais soudein après, comme l'on dict, il revient aux vomissemens, sans que pour cela il puisse se detacher du trein de ses mouvemens deshonestes. Tantost il prend plaisir à la chasse. Il s'adonne aux petits chiens et les ayme; puis il veult de ceux des Flandres, desquelz il en a bien trois cents. Il fait tant qu'il peult les dépêches de la Justice distributive et l'appointement des requestes. Il meine fort secrètement les affaires de son Estat. Il est prince qui sçait merveilleusement desguiser ses passions, feindre et simuler. Il a la parolle brave, mais d'exécution point. Il use de menaces, mais sans effect. Il est vindicatif, si les difficultez d'exécuter la vengeance ne l'arrestoyent. Il est muable et inconstant en toutes ses actions. Il use d'une manière de vivre assés modérée quand au manger. Et jaçoy qu'il se porte bien, toutesfois il veut prévenir les maladies et les éviter par remèdes, dont il use souvent. Il craint par appréhension les douleurs de la gravelle, car on luy donne à entendre qu'il y sera sujet; c'est ce qui le faict résoudre à prendre l'eau des baings de Pouques². Les siens propres, et qui attendent plus de S. M. jugent qu'il ne peult aller guières outre à vivre. Il a tous les jours le son de sa mort aux oreilles, soit que ses amis luy parlent par lettres, ou ses plus chériz subjectz et serviteurs en présence. Car tous viennent à ce point pour le regard des affaires de la France après luy: « si V. M. meurt, il adviendra telle et telle chose; si elle meurt sans enfans, telle chose »; et le plus souvent il a les adviz que ses ennemis luy tendent les empièges de la mort. Bref, en tous leurs propos, il n'y a que de la mort du Roy, et de la désolation de la France après luy. Il souffre tousjours l'incommodité

2. Pougues, près de Nevers (Nièvre). Henri III décida subitement de s'y rendre, en juillet 1586 (LA HUGUERYE, *Mémoires*, t. II, p. 357). Le roi revint de Pougues le 12 septembre, dit L'Estoile (*Mémoires-journaux*, éd. Brunet, Champollion, Halphen, etc., t. II, p. 354).

du flux sparmatique et les imperfections de son ulcère, qui s'augmentent par les désordres qu'il faict avec les femmes et autres débordements. Il a une singulière dévotion à saint François, parce qu'il espère, par l'intercession de ce saint, d'avoir lignée. A cette occasion, il va vestu de gris, bien souvent, et d'une estoffe simple et de petit prix. Il a aussi dévotion à saint François de Paule, qui le faict aller parfois vestu de couleur de cheveux. Je me contente d'avoir dict jusques icy de la vie, naturel et mœurs du Roy ce qui peult servir pour y asseoir fondement pour l'advenir. Car de s'enquérir plus avant ou de l'escrire ce seroit curiosité superflue, plustost qu'un scavoir nécessaire. Je diray en suivant de la Roynes sa mère, que je devois par aventure mentionner au premier lieu.

La Roynes approche de septante ans, si elle ne les passe. Depuis le décès de son mary et qu'elle commença d'embrasser les affaires, tousjours depuis, dis-je, elle a taché de s'y maintenir, et n'a rien espargné pour se conserver en la possession de cette administration. Car ou en apparence ou par effect elle a tousjours tenu le pied dedans, sans en vouloir bouger. Durant la minorité de ses enfans, le roy François II. et Charles IX., elle se vist presque opprimée par les menées des huguenots, lesquelz au commencement elle avoit taché de contenir par douceur, mais voiant que cela ne profitoit pas, que c'estoyt à bon escient que le roy de Navarre en ce temps vouloit congnoistre des affaires trop avant, elle fist venir Messieurs de Guyse en Court, qui en avoyent esté longuement reculez, et les opposa aux forces des autres. De manière que les guerres qui s'en ensuivirent depuis, descouvrirent à plusieurs les artifices de la Mère : qui n'avoit pas feint d'hazarder le Royaume et la personne de ses enfans pour se maintenir en crédit. Tant de fois qu'on a veu remuer en France, autant de fois on a aperceu que la Roynes estoit intéressée, et qu'elle avoit occasion de desdeing ou mescontentement. Les premiers et les seconds troubles de la France en rendent tesmoingnage, les levées de feu Monsieur, les dernières assemblées de la Ligue, où tousjours ell'a esté comme arbitre des paix qui se sont faictes. Elle a presté bien avant la main en ces soubslévations que nous avons veu l'année passée, pour se venger, dict-on, des outrages de deux favoris et pour se remettre au

manièrement des afayres, du quel elle estoit du tout dehors³. Aussi elle a tant sceu manier et traicter qu'elle a rendu ses deux ennemis conducteurs des armées pour les arracher de la présence du Roy. Elle tâchera tant qu'elle pourra de les perdre, non pas qu'elle ayme le bien de ce Royaume, ou le Roy son filz, ou personne du monde, mais pour s'oster tous les umbrages d'auprès de son filz. Ce que j'ay dict qu'elle n'ayme rien, c'est un humeur qui est en elle recogneue pour une qualité particulière et inséparable, et moyennant qu'elle suyve les moyens de conserver cet appétit desordonné de dominer et estre courtisée, il ne luy chaut d'autre. Aussi elle n'espargnie ny le crédit ny le moyen de ses serviteurs : moins elle a conscience de les tromper et decepvoir quelque fois pour parvenir au but de ses attentes. Si elle affectionne rien en ce monde, c'est la princesse de Lorraine, sa petite fille, qu'elle faict encores servir de sujet à ses trames et menées. Mais ces particularitez seroyent trop longues, si je voulois poursuyvre de les discourir plus à plein. J'en diray encores ce mot, qu'elle craint merveilleusement de displeire au Roy son filz, et use de tous les artifices qu'on scauroit imaginer pour le gagner jusques à souffrir plusieurs indignitez des mignons, encor qu'ouvertement ilz contredisent à ses desseings et volonteiz par la grande faveur qu'ilz ont auprès du Roy. Elle passe et coule tout, faict semblant de trouver bon tout ce que veult le Roy, les caresse en apparence, mais tache à les destruire par effect. De ses mœurs en privé : elle ayme à passer le temps et à rire⁴; sa maison mal rieglée, soit pour l'argent qui

3. « Ces souslèvements que nous avons veu l'année passée » désignent les démonstrations de force qui accompagnèrent la naissance de la Ligue en 1585, et qui ne furent apaisées qu'au traité de Nemours. Plusieurs auteurs du temps accusent de même Catherine de Médicis d'avoir favorisé la rébellion des Guise pour se rendre nécessaire; Davillé (*Les prétentions de Charles III, duc de Lorraine, à la couronne de France*, p. 91 et n. 2) les cite et les réfute. D'une manière générale, les historiens modernes dénoncent chez la reine son goût vif pour le pouvoir, mais s'accordent à reconnaître ses inlassables efforts de pacification; la paix, à quelque prix qu'on l'achetât, devait favoriser la royauté, pouvoir légitime. Lucinge lui-même reconnaît plus loin que la guerre ne favorisait que les rebelles.

4. Mariéjol (*Catherine de Médicis*, p. 419) écrit : « elle était gaie en sa jeunesse et les misères du temps ne parvinrent pas à la rendre mélancolique... Vaillance sereine que l'on admirerait davantage si l'on ne craignait qu'elle ne fût l'indice de quelque sécheresse de cœur ».

y fault souvent, comme aussi pour le débordement des damoysselles qu'elle nourrit et la trop grande liberté qu'elles ont. Elle mange bien, mais elle souffre des quelques gouttes aux pieds et aux mains, à faute de ses exercices accoustumez. Elle est subjecte à la cholique. Elle croyt aux maistres des arts magiques. J'en ay escrit bien à long à V. A. sur ce particulier. Elle soucie ses affaires comme si elle ne devoit jamais mourir ; bref elle n'a autre but que de durer en l'opinion, devant le monde, qu'elle gouverne tout.

La Royne régnante, pour n'avoir aucun maniement des affaires, est souvent à la dévotion ; elle est pleine de chagrin et de dœuil de voir les assiduz eclipses du Roy d'auprès d'elle. Elle est extrêmement jalouse, et non sans occasion. On tient qu'elle seroit turbulente et remueroit, si elle avoit, comme l'on dict, voix en chapitre. Elle gronde tousjours à ce que le Roy mesme dict. Elle n'est jamais un'heure sans se plaindre : aussi le Roy va souvent à l'esbat et la laisse toute seule. Elle ayme la Ligue, mais c'est en façon qu'elle n'a moyen ny de leur nuyre, ny de leur proufficter. Ainsi s'affligeant à part soy, elle demeure maigre et hargneuse, avec un maintient plus désolé que content.

Je reviens à prendre ceux qui sont en jeu, et parleray en premier lieu du roy de Navarre. Le roy de Navarre est de l'eage du Roy, le quel, soit de la nécessité de sa fortune ou bien de son naturel, est tenu et remarqué pour prince courtois, affable et assez libéral. Le party qu'il a empoigné pour le maintenement de ses afayres l'a tousjours tenu esloigné de la Court : au temps du roy Charles, pour la haine qu'il portoit aux huguenots, de la secte des quelz il disoit n'avoir rien appris que ce verset qu'ilz chantent en françois des Psalmes de David : « Dès mon enfance ilz m'ont faict milles maux », il ne pouvoit ny les voir ny en ouir parler. Du règne de cettuy, et sur tout despuis la mort de feu Monsieur d'Anjou, à cause de la proximité, il n'a osé se promettre aucune assurance. Il n'a jamais faict aucun exploit d'armes, mais semble qu'on l'aye voulu conserver plustost que de le laisser hazarder en aucune entreprise. Il a presté le nom à toutes les levées des huguenots en France. Toutesfois à cette dernière prise d'armes, il s'est comporté plus modestement, sans se

déclarer comme ennemy des catholiques, lequelz il a favorisé en ce qu'il a peu, horsmis ceux de la Ligue. Il s'est voulu préparer les courages des Estats de la France et rejecter à son pouvoir les causes des troubles sur ses ennemis, par les protestations publiques de parole et en escrit, qu'il a fait voir par tout. De ce particulier ay-je adverty V. A. selon que le temps m'en donnoit occasion. Il a fort peu de seigneurs grands et de pouvoir qui suivent sa fortune, horsmis les intéressez de son party. Mais le plus grand, c'est l'aliance qu'a faite le prince de Condé avec le sieur de La Trémouille ⁵. Il a les pratiques d'Allemagne et d'Angleterre qui ne l'ayderont qu'en payant. Il fault croire pourtant que plusieurs catholiques qui ayment la nouveauté et qui s'ennuient de la condition présente de l'estat des choses par humeur, l'avisent et le désirent grand après la mort du Roy, et mesmes dès à cet heure, qui ne doubteront point de courrir sa fortune; mais ilz ne seront jà si forts que le reste des bons catholiques françois, quand ilz verront qu'on ira à bon escient, n'employe[nt] tout leur bien et la vie pour les empêcher d'attaindre à leur prétention. Ceux cy sont et plus forts et plus riches et en plus grand nombre que les autres, quand ilz seront conduictz par quelqu'un d'autorité, qui ne leur manquera pas. Toutte la maison de Bourbon se bande pour cette querelle, comme adressée contre eux, pour la ruine de leur nom. Mais ilz ne se fient point du Cardinal le vieux. Qui doute qu'en leur âme un chascun d'eux particulièrement ne désire l'héritage, et que l'embrage des plus proches entre eux ne leur soit à peine et à contre-cœur? Chose qu'aysément les fera diviser, quand un party puissant en eslira et soustiendra l'un contre l'autre. Là où le scrupule du reng et du degré ne servira de guièrres, car chascun aymera mieux l'espouigne pour luy que pour un autre. Sont passions naturelles, Monseigneur, qui ne se peuvent autrement expliquer. Le roy de Navarre et toute sa maison, pour le temps qui court, et tandis que le Roy est comme au milieu d'eux et de ceux de Guyse, est ennemy capital de la maison de Guise; d'autant qu'il void qu'elle seule rend ses desseings douteux

5. L'alliance de Condé avec La Trémouille fut scellée par un mariage, celui d'Henri de Condé avec Charlotte-Catherine de La Trémouille, le 16 mars 1586.

et sa prétention à la couronne difficile et presque inaccessible.

Il est sans grande affection ou zèle pour sa religion, car je m'assure qu'il ne feindra point de se faire catholique ⁶. Et fault estimer que si le Roy eusse voulu, il y a longtemps qu'il ust franchy ce sault, et se catholisera toutes les fois que S. M. voudra, qui n'a jamais voulu autrement, sinon nager entre la hayne de ces deux maisons, qu'il va entretenant tant qu'il peult et nourrit ce dessein pour s'asseurer mieux. Et encor que malaisément on puisse unir les courages de ces princes, si est ce que le Roy, qui ne le voudroit pas, redoubte qu'il n'advienne. A ce propos, il y en a qui discourent que pour le bien de ces deux maisons, il faudroit qu'elles se missent bien l'une avec l'autre. Car le Roy, qui les faict entrebattre, jaçoy qu'il y employe du sien, si ne peuvent ilz à moins, eux, que de s'appauvrir à supporter les charges et perdre plusieurs bons amis et dépendre beaucoup du leur; et tandis, le Roy croist en forces et les autres affoiblissent. Le tout vient à la grandeur des deux mignons, qui font ce pendant très bien leurs besoingnes. Rien ne les doibt faire penser à se joindre et mettre bien ensemble que cette considération, à la quelle s'ilz ne remédient ilz se trouveront si lassés, recreux et afoibliz, qu'ilz ne pourront ny de gens ny d'argent se relever, soit pour attaquer ou se défendre du Roy, ny résister contre l'ambition intolérable de ces deux mignons. Ces deux icy prendront l'avantage du Roy à leur prouffit et les encombres que le Roy brassera contre toutes ces deux maisons, lesquelles il tâche de ruiner et perdre doucement l'une par l'autre, les défaire par elles mesmes et avec leurs moyens propres. Je me suis ung peu trop esloingnié du subject proposé. Or ne sçay-je si les troubles d'Auspourg ⁷ arresteront les desseings du roy de Navarre

6. En 1584, Henri III fit proposer à Henri de Navarre de se convertir, moyennant quoi il serait reconnu héritier légitime. A Epemon, qui lui apportait ce message, Henri de Navarre répondit par un refus. Il était attaché au protestantisme, mais il craignait aussi — Arnaud du Ferrier, son chancelier, l'atteste — d'être abandonné par tout son parti (P. DE VAISSIÈRE, *Henri IV*, pp. 259-263).

7. Les documents français du temps ne paraissent pas s'être fait l'écho des troubles d'Augsbourg, qui avaient éclaté en mai 1584, à l'occasion de l'adoption du calendrier grégorien. En effet, ces troubles connurent quelque recrudescence en 1586 : les adversaires du nouveau calendrier, parmi lesquels onze pasteurs, alors en exil, essayèrent

et rabaisseront son orgueil pour le faire induire à condescendre à la paix, mais on les a traicté si doucement qu'il ne doit rien craindre. Je réserve dire de cecy sur la fin de ce discours. Pour quelle paix qui se face, il ne sera jamais bien près du Roy; il se ruinera peu à peu s'il se faict catholique, et que le Roy survive quelque temps, il entrera en méfiance nécessaire avec les huguenots. Ainsi le Roy aura faict son intention et rendu les deux partis afoiblis, et luy demeure le plus fort, qui ne se soucie pourtant que de vivre assuré et paisible avec ce nom de Roy. Je reviens maintenant aux actions privées de ce Roy, que je dépêcheray en deux mots. Il est fort adonné aux femmes, et l'acte qui avint à Gen⁸, duquel il fust l'auteur, ou du moins fust exequuté en sa présence et de son autorité, monstre assés qu'il n'y a pas grand crainte de Dieu en luy. Il se plait à la chasse, plus de la musique encores. Il est mocqueur, il est subtil et prompt à excogiter, point vindicatif, disent ilz; mais je crains que ce ne soyt faire le renard pour soubz la peau de cette beste entrer dans l'héritage et après se manifester au naturel d'un loup ravissant s'il estoit une fois bien dedens; toutesfois il n'en est pas encores là. Il faut parler quelque chose de la royne de Navarre, sa femme.

La royne de Navarre a esté nourrie en assés de liberté, et dès tousjours adonnée aux extrêmes bobances de la Court, dont elle n'a rien espargné, soit pour accompagner d'artifices sa beauté, soit en despences excessives pour s'abiller. Sa manière de procéder tant libre au commencement donnoit occasion à plusieurs de mal penser et parler d'elle, sur tout après qu'elle fust mariée, et qu'au commencement, desdaignant son mary, elle se jectoit ès prac-

de faire intervenir en faveur de leur retour divers princes d'Allemagne, cependant que le Conseil de la ville d'Augsbourg s'y opposait fermement, gardant fermées les portes de la ville (P. VON STETTEN, *Geschichte der... Stadt Augspurg*, Franckfurt und Leipzig, 1743, pp. 693-697). D'une manière générale, la paix qui se préparait en France entre Protestants et Royaux, et dont il est ici question, se négociait alors aux Conférences de Saint-Brice (automne 1586).

8. A Agen, en 1576 : « Ce misérable soir où, au lieu de baller, il fit estein dre les chandelles, pour forcer leurs femmes et leurs filles. Et sait-on que la contrainte de l'honneur força quelques unes de se vouloir précipiter par les fenestres, et que les autres moururent d'effroi, de regret et de douleur », écrit un pamphlétaire du temps, cité par P. DE VAISSIÈRE, *Henri IV*, p. 158.

tiques mal séantes des amours estrangères : voilà tout le monde abrejuvé de ses deshonnestes déportements, et tantost on la mettoit avec Monsieur de Guyse, tantost avec quelque gentilhomme particulier, comme Chianvallon et autres. Le Roy, ce pendant, qui estoit extrêmement jaloux de sa sœur et qui la faisoit espier au possible, entroit en un desdaing plein de rage contre elle. De maniere que cette haine est passée si avant que qui luy veult faire plaisir il ne luy fault parler aucunement de sa sœur. L'affront qu'on luy fist, partant elle de Paris, il y a deux ans⁹, tesmoingne comme le Roy estoit déplaisant de sa mauvaise vie et se soucioit peu de la deshonorer. La Royne sa mère, encores plus marrie, la quelle ne scait autre chose que lamenter et plorer quand elle entend quelque nouveauté de sa fille, qui tous les jours en donne d'assés infâmes et signalées occasions. Peu à peu l'habitude de ce mal luy a faict clorre l'huis de toute honnesteté et modestie à la vergoingne ; et, s'abandonnant comme par désespoir, lache si avant la bride à ses plaisirs, qu'elle se communique trop bassement pour faire qu'on s'en peusse taire. Le Roy son mary, qui avoit toléré ses imperfections avec toute patience, s'esmeut par la divulgation plus que publique et mesme par l'acte que le Roy voulut monstrier du doubte qu'il avoit de l'honnesteté de sa sœur, luy voulant presque oster tout crédit ; de manière que résolu de ne plus endurer, postposant tout respect à ce déplaisir, la rejecte manifestement et n'en veult plus ouyr parler. Jusques à dire, comme par adage, qu'il ne vouloit plus estre cocu pour le bien du public. Elle, qui se void abandonnée et du support de sa maison, et chargée au possible de toute coulpe en sa conscience, après les rébellions contre son mary en ces dernières levées des armes, après — à ce que disent les huguenots — avoir taché à sa vie avec poison pour la luy oster, a esté contrainte de se retirer la plus desolée et misérable princesse qui par aventure aye jamais esté, parce qu'elle est nécessaire entre les siens, qui sont les maistres de la France, et dans un assés opulent royaume sans secours de personne quelconque, hormis de

9. Le 8 août 1583, Henri III, irrité contre sa sœur à cause de son inconduite et parce qu'elle excitait le duc d'Anjou à l'action, fit fouiller la litière de la princesse alors qu'elle partait pour le Midi. L'affront eut lieu à Palaiseau ; plusieurs personnes de la suite furent arrêtées ; la reine Margot ne revint plus à la Cour.

quelques particuliers, les uns engagez de longue main et qui tachent ou espèrent de retirer leur espingle, les autres qui suyvent les cours de ses complexions amoureuses et s'en servent. L'acte qui avint dernièrement et que j'ay escrit bien au long à V. A. en rend plus certain tesmoignage. Elle est dens ung chasteau assés fort, en Auvergne¹⁰, où elle n'a pour toute compagnie que deux ou trois femmes. Elle, mal en ordre, sans moyens, en la plus extrême pauvreté qu'on sçauroit estimer, réduite à tel point que pour le chastiment de ses fautes elle n'attend sinon qu'on la vienne forcer là dedans ou pour la faire mourir ou pour la confiner en quelque lieu misérable. Elle monstre en ce desespoir quelque magnanimité, car elle conjure ceux qui sont auprès d'elle par le service et amitié qu'ilz luy ont voué, disant : « Mes bons amys, ne me promettez vous pas que, si l'on vient pour m'enlever — ce que je ne veux permettre que morte — de ne porter dans mon lict sur le rampart, afin que je recoive le premier coup de canon et que vous autres à qui on ne remandra rien après ma mort, soyez delivrez de toute peur, et moy des maulx qu'ilz me feroient souffrir, si d'icy ilz m'arrachioient en vie ? »

Elle est toute blanche, desjà, le visage descheu et avallé, tant par la force des fards et divers artifices que du regret de sa déplorable fortune. Monsieur de Guyse, à ce qu'on dict, luy tend quelque ayde¹¹. Madame de Nemours ne voudroit pas qu'elle eusse aucun mal, au moins jusques à ce que le mariage soit achevé, car elle craindroit, si elle estoit de moins, qu'on ne pensast à marier la princesse de Loreine avec le roy de Navarre¹², qui ne peult, jusques à aultre révolution, se marier que sa femme ne soyt morte. La Royne mère, comme j'ay dict, déplore le desastre de sa maison en l'infamie de sa fille. J'ay beau-

10. Après un séjour à Agen, la reine de Navarre se retira à Carlat (arr. Aurillac), où elle vécut du 31 septembre 1585 au 13 octobre 1586. Voir : Ch. MERKI, *La reine Margot*, Paris, 1905, chap. vi.

11. Une lettre de Guise à Philippe II en faveur de la reine de Navarre, afin de lui obtenir 40 ou 50,000 écus, est publiée dans J. DE CROZE, *Les Guise, les Valois et Philippe II*, t. I, pp. 350-351 ; elle est datée du 14 septembre 1585.

12. Au début de l'automne 1586, comme Marguerite était malade, il se fit certains projets de marier la princesse de Lorraine au roi de Navarre, afin de régler la question de la succession de France en unissant les deux grandes maisons rivales (DAVILLÉ, *op. cit.*, p. 109).

coup plus tenu ce discours que je ne pensois, auquel je me suis laissé emporter comme forcé, sans me pouvoir retenir, mais je le rompray en ce lieu pour dire du prince de Condé.

Le prince de Condé, soit ou pour s'estre veu né en une fortune du tout troublée et comme désespérée, ou pour n'avoir autre recours, a suyvy plusieurs pratiques pour remuer selon l'exigence de ses afayres. L'Allemagne a esté pleine de ses propositions; l'Angleterre et les estrangers ont receu ses offres tant avantageuses pour eux que, s'ilz n'eussent avisé plus cler à la conséquence pour l'advenir, il les faisoit entrer en ses opinions de tant plus agitées et turbulentes que luy, qui n'avoit rien à perdre, il luy estoit facile d'hazarder et coucher, comme l'on dict, sa reste pour en tirer quelque chose. Toutes ses espérances ont tousjours fort mal réussy, ses desseings si infortunez qu'on n'a recogneu que malheur et trouble en toutes ses entreprises. Il ne fault jà que j'en ameine les exemples. Car, auparavant Angers et ce que luy avint là¹³, tant d'autres rencontres l'ont rendu misérable, qu'il se peult vanter de n'avoir jamais eu la fortune propice, parlant humainement, car je croy que Dieu, par sa providence, a arresté ses mauvaises volontés. On descouvre la nécessité de ses affaires en l'aliance qu'il a prise. Luy qui pouvoit espérer — s'il n'eust travaillé son âme de cette inique opinion de Calvin — les plus relevées grandeurs que la France promet à ceux du rang qu'il tient et de la maison qu'il est. J'en ay escrit à V. A. bien au long. Je lairay ses gestes publics pour dire des actions privées. On le tient de bon entendement, corageux et qui n'espargne sa personne, mais se présente à tous les hazards que feroit un privé soldar; qu'il est de nature insupportable et veult compter indifféremment avec le Roy de Navarre, et s'il pouvoit, ne luy céder que bien peu. Cett'humeur bigearre a cuydé souvent

13. En septembre 1585, un capitaine huguenot, s'étant emparé du château d'Angers, fit appel au prince de Condé afin de pouvoir conserver au parti protestant cette importante place au cœur des pays catholiques. Abandonnant le siège de Brouage, Condé partit pour Angers, mais il avait lâché la proie pour l'ombre, car les ligueurs avaient entre temps repris Angers et taillèrent en pièce l'armée de Condé à son arrivée. Condé s'enfuit alors en Angleterre, d'où il revint à La Rochelle en janvier 1586. Aubigné a laissé un récit célèbre de ces événements dans son *Histoire universelle*.

interrompre le cours de leur bonne intelligence et amitié. Le roy de Navarre a beaucoup travaillé pour le conserver et tous les jours en supporte quelque chose pour l'exigence de la cause et nécessité de leurs affaires. Il est opiniastre quand il a une fois conceu quelque project; cela le rend moins agréable en toutes ses actions et parmy ses amys, aliez et associez. Il est, pour cet effect, redoubté dans leurs villes — et pour mieux dire : villes huguenotes — là où ilz n'ont rien. Car La Rochelle ne le reçoit jamais qu'avec soupçon, aussy ne fait Montauban ny les autres. On luy donne tousjours les champs. Leurs ministres travaillent incessamment et avec un merveilleux artifice pour couvrir ses imperfections et adoucir le cours de leurs effects, tant auprès du roy de Navarre que des villes, affin de ne permettre division en cet exigent point de leurs afayres. De sa personne il est mal basty et formé, pauvre et sans grande ressource de se pointer bien en aucune fortune qu'il suyve, ny quoy qu'il arrive des affaires de la France.

Tous les autres enfans de cette maison, ainsi mesme que dict la Royne une fois en commun devis, ont tous je ne scay quelle déche et défaut extérieur qui les marque. Le jeune Cardinal entre aux affaires. Le comte de Soisson est le plus tolérable. Je ne dicts rien en particulier des autres, car ilz courent avec le party en général et se tiennent jointcs et liez pour le regard de la maison de Guyse, qui semble, comme il est vray, seule leur faire teste et empescher le passage à leurs desseings¹⁴. Tout ce que j'en ay escrit peut avoir amplement informé V. A.

Ce mot du duc de Montpensier ne sera inutile. Il s'est voulu jecter aux champs une fois pour le roy de Navarre, mais ses amis le retindrent, et [il] changea d'opinion pour le mieux, afin qu'il se réservast comme l'instrument qui devoit estre de l'abouchement de la Royne avec le roy de Navarre. Chose qu'il a traicté comme de luy, et a depuis assuré la Royne qu'elle pouvoit aller, et que le roy de Navarre ne fuyroit l'occasion de la voir¹⁵. Il est

14. Le comte de Soissons et le prince de Conti, frères du prince de Condé, ne se rallièrent sans restriction au parti d'Henri de Navarre qu'en 1587 (DAVILA, *Histoire des guerres civiles*, livre VIII).

15. Effectivement, Montpensier accompagnait Catherine de Médicis, avec Nevers, lors des conférences de Saint-Brice, en automne 1586 (MARIÉJOL, *Catherine de Médicis*, p. 384).

tenu pour prince qui n'a pas grand sens, mais qui est vaillant de sa personne. Le prince de Dombes, son filz, promect beaucoup de bon de luy.

Je diray quelque chose du cardinal de Bourbon le vieux, que j'avois pensé d'obmettre, d'autant qu'il n'est que sujet ou le jouet de ceux que je veux parler ci après. C'est la marotte, disent les François, que le duc de Guise tient en sa main pour la faire danser et sauter selon que l'occasion et le temps le permettront. Sans doubte, s'il est en vie alors qu'on remuera les armes après la mort du Roy, il servira de prétexte à la cause du duc de Guyse, et le proposeront pour capable successeur de la couronne¹⁶. Il seroit le Roy, mais eux tiendroient les clefs, et ne seroit bon qu'à faire la mine. Ceux de sa maison le haïssent et craignent, par ce qu'il a presté nom et support aux entreprises du duc de Guyse. La Ligue est en toutes les allarmes de luy, car il est si peu constant et ferme qu'à tous coups ilz se le sentent eschapper des mains. Qu'est il besoing que j'en die davantage, puis qu'il ne se poulse que par les volontés de ceux de Guyse, que je prends maintenant pour dire de leur maison ce que j'en ay appris.

Le duc de Guyse, dès le commencement, entra soudein aux affaires, fust employé aux charges de la guerre, de manière que parmy les François, mais surtout entre les soldars et capiteines, il a emporté une belle réputation et le nom de vaillant et libéral. Et si cette dernière entreprise¹⁷ n'eusse laissé quelque mauvaise odeur contre cette première renommée, il n'y avoit rien à redire qu'il n'eust emporté le nom de grand. Depuis on a commencé à douter de sa constance aux entreprises martialles, et voir qu'aysement il se laisse aller tantost en une delibération, tantost en un'autre. Qu'il se paist de la vanité de la Court. Qu'il a moins pensé aux affaires qu'il ne promectoit. Qu'il se laisse ployer aux charmes de la Royne mère. Bref, qu'il

16. Le futur Charles X de la Ligue est déjà désigné comme successeur au trône de France dans le traité de Joinville (Ligue-Espagne), en 1585.

17. Désigne probablement le siège d'Auxonne, dont Guise ne fut maître qu'au prix d'efforts disproportionnés avec l'importance de la place (il s'agissait de réduire à l'obéissance cette ville qui s'était révoltée contre son gouverneur ligueur). « Guise va ad assediare Auxonne con le arme regie, ma riceverà poco onore... » écrit Cavriana, le 22 juillet 1586 (*Négoc. dipl. de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 654).

a abandonné le bien du public qu'il avoit pris en prétexte de la levée de ses armes, pour suy[v]re le repos et l'aise de ses affaires¹⁸. Il a d'autres occasions de cette retraicte, que je laisse par ce que V. A. les sçayt. On le congnoit pour prince qui ayme par trop le déduict des dames, et aux quelles il a communiqué de ses affaires, et qui l'ont pipé. De manière que suyvant ce plaisir du jeu et des femmes, il a dégousté une bonne partie de ses serviteurs qui pensoyent qu'il obliast ses affaires propres et qui craignoyent que telle nonchallance ne leur tumbast dessus. Il a pourtant tousjours aspiré à choses hautes, encor que ses moyens soyent foibles et engagez, et n'a jamais pensé qu'à s'avancer sans qu'il faille croire que le repos du peuple luy aye rien faict entreprendre. Ce qu'il est ainsy reculé et nécessaire en ses négoces privées l'a faict penser d'en chercher par quelque voye que ce fusse. Adonc il a fallu employer tous ses amys et serviteurs, qui sur la fin ont trouvé plus de parole que d'effect en ses promesses, plus de jactance que de résolution. Il s'appuye sur la grande opinion qu'on a conceu de sa maison et de luy. Il void que ses affaires tirent bon trein sur le désordre des universeles de la France. Il se fie qu'avenant la grande révolution qu'on attend à la mort du Roy, que les princes catholiques estrangiers seconderont ou par veux amiables, ou de leurs moiens, ses entreprises; qu'ainsi feront les bons catholiques de France, les bonnes villes surtout, desquelles il attend son principal appuy. Mais il n'estime pas qu'avenant ce alors, et les princes voudront capituler et proufiter quelque chose et les villes fortes entrer en des conventions esgales, qui tendront à la conservation de leur liberté, au lieu de se laisser aller et souffrir d'estre commandez. Il n'a pas grands serviteurs par obligation particulière. Car il y a trop long temps qu'il est hors du crédit pour les avoir peu avancer; et sans le project de cette dernière entreprise, qu'ilz s'attendoient tous d'estre grands et accommodez, il n'en eust guières trouvé. Mais

18. Au printemps 1586, Guise passa trois mois à Paris, dans l'inaction. On connaît d'autres témoignages de ligueurs qui l'accusèrent alors de lenteur et de molesse, notamment l'abbé d'Orbais, à Rome (BOUILLÉ, *Hist. des ducs de Guise*, t. III, p. 182). D'une manière générale, pendant les deux ans qui suivirent le traité de Nemours, par lequel le roi avait régularisé leur situation, les ligueurs perdirent leur situation prestigieuse de rebelles, pour n'être que simples sujets.

la faute qu'il a faite a engendré un contraire effect : car se voyants descheus de cette espérance, ilz aviseront plus sagement avant que s'embarquer — je dicts les grands et qui ont le moyen, auxquelz on garde coustumièremment tousjours place aux bonnes et hautes entreprises. Quant aux soldars, ilz sont mercenaires, et pour argent l'on en trouve tousjours. Des villes que j'ay dict qui l'estiment et volontiers se serviront de luy, il ne fault estimer que por cela elles le secourent et aydent d'aucune chose. Il seroit superflu de parler davantage à V. A. sur cecy, et j'alongirois du récit de telles choses par trop le discours de cette mienne narration. V. A. pense de luy tout ce qu'on peult juger d'un prince nécessaireux, bouillant et relevé en espérance, qui en veult pourtant avoir, et qui se servira du temps et de l'occasion. Et s'il reprent les armes — comme aisément par cette paix on juge qu'ilz seront le plus mal appointez intérieurement, extérieurement contents — sages par leur propre dommage, ilz exécuteront beaucoup et plus cruellement qu'ilz n'ont pas fait, encor qu'ilz l'eussent bien entrepris. Mais ilz voyent bien que la présence du Roy les empêche autant qu'une grosse armée, et s'ilz ne sont bien pressez ou poulés à bon escient d'une force estrangère et qu'ilz ne touchent au doit le proufit évident, ilz attendront un temps plus propre avant que se mettre au[x] champs de rechef. Je n'ay rien à dire davantage de ses actions privées, puis qu'il est libéral et corrageux, ainsy que j'ay desjà dict ; reste une chose, et je viendray à son frère le duc du Meine, c'est qu'il n'a en son conseil homme de grand'estoffe ou qui puisse le redresser en un'important afayre.

Le duc du Meine, à son avènement, estoit pauvre du sien, mais qui promettoit beaucoup de soy. Il a tousjours esté fort meur en ses délibérations, discret et attrempé. L'alliance du marquis de Villars et les moyens de sa femme l'ont mis du tout hors d'affaires, l'ont rendu aisé et presque souvré¹⁹. Il est vray qu'il est merveilleusement convoiteux de l'argent et serré, et encofre tant qu'il peut.

19. Mayenne avait épousé en 1576 Henriette de Savoie-Villars, fille d'Honorat de Savoie marquis de Villars, amiral de France. Mayenne hérita de son beau-père une quantité de terres et de seigneuries, la charge d'amiral, de considérables créances sur le duc de Savoie, à qui Villars avait vendu le comté de Tende (PANISSE-PASSIS, *Les comtes de Tende de la maison de Savoie*, Paris, 1889, pp. 173-184).

Cela faict bien quelque fois que plusieurs des siens se dégoustent. Au demeurant il est constant et résolu ès entreprises, sage guerrier et provident, qui n'hazarde les personnes de ses soldars sans grande occasion. De courage et de valeur, il ne cède rien à son frère, et ne veult qu'on cuyde qu'il mérite moins le nom de grand capitaine et conducteur d'armées, car en cela il ne luy quicte un brin de l'honneur et de la gloire qui luy est deue. A ce propos, j'ay sceu pour tout certain qu'ilz eurent une attaque ensemble quand on vint à la disposition de leurs armées et que la Ligue marcha : il ne volut jamais aller sous son frère, mais demouroit en son gouvernement ; ny aussi après la paix faicte permit il que son frère fusse général d'aucune armée, sinon chascun à part. Car il veult aller du per en toutes choses. D'icy je collige que si les desseings de ses entreprises passées eussent succédé, que jamais ilz ne se fussent sceu accorder, ains au contraire plustost défaictz et démembrez l'un l'autre ; et de vray toutes et quantes fois qu'ilz auroient en communes forces conquis et attrappé quelque chose, il faudroit qu'ilz vinssent tousjours aux cousteaux, comme on les en a veu à la veille, au commencement qu'ilz marchèrent en armes, et sans les seigneurs qui les suyvoient et leurs communs serviteurs et amiz, qui en destournèrent le coup, ilz estoient aux prises. Il se faict le plus grand capitaine de la France ; ses actes en tout ce qu'il a entrepris, soit en Daupiné, soit à cet'heure de delà où il est, l'ont rendu heureux et plein de gloire²⁰. Ses actions en privé sont moins odieuses que de l'autre et ne luy ostent rien du nom de grand chef d'armées. Je diray en passant de leur frère le Cardinal, pour n'oblier de leur maison aucun que V. A. n'en voye le pourtrait.

Le Cardinal est d'humeur assez brusque, qui eust, sans la robbe qu'il porte, jecté quelque feu de son courage ; mais la condition de sa profession atterre tous les pense-

20. Mayenne fit campagne contre les protestants en Dauphiné en 1580-1584, puis en Guyenne et Poitou dès l'été 1585. Ces dernières campagnes n'eurent rien de particulièrement glorieux et les Parisiens le chansonnaient, mais Lucinge le respectait fort, ayant l'honneur de compter parmi ses familiers, ou au moins ceux de sa femme, « pour avoir feu ma mère, dit-il, esté nourrie avec elle... cheu Monsieur l'admiral son père, où durant ce temps je l'avois veu bien souvent » (lettre au duc de Savoie, 3 octobre 1585. Arch. Turin, lett. min. Francia, n° 7, n° 145).

ments guerriers qu'il pourroit s'imaginer. Il suyva toujours les desseings de ses frères et les secondera, comme courant une mesme fortune. Quant à ce que touche l'honneur commun et l'intérêt de leur maison, il sera joint et uny avec ses frères ; il ne luy peut de moins aussy que d'avoir juré en cette querelle ; mais pour tout cela il ne vuydera de sa bource si largement qu'il faisoit au commencement. Car doresnavant il veut mieux scavoir son compte et voir plus exactement que coustume les affaires de son archevesché de Reims et ses autres bénéfices, qui alloyent pour la plus part en la bource de Monsieur de Guyse. De sa vie et de ses mœurs il n'en fault dire autre, sinon qu'il faict la court aux dames et va, comme l'on dict, en garsage sans aucun scrupule de sa robbe.

Leurs cousins le duc d'Aumale, et d'Elbeuf, sont comme couverts de l'ombre de cette maison, et se tiennent du support d'icelle. Ilz ne sont en grand compte devant les François, de manière que la réputation de ceux de Guyse apporte ombre à leurs actions. Monsieur d'Aumale est assés ésé, mais ilz ne le tiennent pas pour trop vaillant et grand guerrier. Le duc d'Elbeuf est en réputation de bon soldar, plus que de grand conducteur d'armées, et qui exécuteroit mieux qu'il ne desseigneroit. Aussi le lustre de ces deux familles tire sa splendeur de la maison de Guyse, comme j'ay dict. Il faut maintenant dire quelque chose de la maison de Mommorency, du quel il ne chaut jà que je face grand sermon, d'autant que V. A. en aura plus sceu que je ne luy en pourrois dire ou escrire.

La maison de Mommorency est tant cognue et célèbre par tout, qu'il ne faut pas perdre temps à en vouloir escrire. Anne de Mommorency, ce grand conestable de France, jecta les premiers fondemens de sa grandeur. Mais on peult dire que le duc de Mommorency qui est au jourd'hui a conservé cette grande structure. Et si son père avoit posé la première pierre, luy a parachevé le couvert, et empêché que tout ne soit tumbé en ruine. La mort du roy Charles, l'emprisonnement du Mareschal défunct, son frère ²¹, et si on l'eusse peu attrapper luy, ces choses donnoient le sault à sa meilleure fortune, renversant par terre

21. François de Montmorency mourut en avril 1579. C'est alors qu'Henri de Damville prit le nom de Montmorency.

tout ce qui estoit estably et commensé. Depuis ce temps là et qu'il apperceut les embûches qu'on luy tendoit pour le perdre, il s'est retiré de la Court, a cherché de se maintenir par diverses conduictes. Car tontost il prennoit le nom de Politique, puis il se joignoit aux huguenots — et on les appella les Catholiques associez — puis demeura un temps tout seul. De nouveau s'est uny, en ces derniers affaires, avec le roy de Navarre²². Il a mené luy mesme sa fortune au point qu'on void au jourd'huy l'estat de ses affaires mené, dis-je, avec beaucoup de peine et de travail. Non sans soupçon tantost des huguenots, qu'ilz ne luy fissent quelque ruse, tantost qu'on ne le voulût faire mourir ou par prison ou par surprise. De toutes ces alarmes, il s'est garanty jusques à cet'heure, à la barbe de ceux qui luy contrarioient. Il porte le nom de plus prudent et sage capiteine de la France. Au commencement de cette Ligue, on ne scauroit dire bonnement un'autre raison pour laquelle il aye embrassé le party du roy de Navarre, si non que ceux de Guyse ne luy participèrent aucun de leur conseil. Avec ce qu'il eust par trop chargé la balance de ce costé là et fortifié les desseings de la Ligue sans espérance de grand prouffit. Car aussi bien n'a il autre but que de se conserver en son gouvernement, du quel mal aysément il sortira et n'en esloingnera ses forces pour entreprendre ailleurs avec sa personne. On pourroit dire aussy que, le roy de Navarre se faisant catholique et qu'à la longue il puisse persuader à la France qu'il seroit un bon roy, luy trouveroit beaucoup plus d'avantage de cette association que de s'estre uny avec les autres, qui n'auront jamais le morceau qu'avec milles armes et milles oppositions avant qu'ilz en puissent jouir — à quoy je ne croiray jamais qu'ilz atteignent — et ce seroit avec tant de malaise, qu'ilz ne pourroient l'avalier ny recevoir. Je scay bien pourtant et de bon lieu que Monsieur de Mommorancy n'est point mal avec Messieurs de Guyse, qu'il leur a escrit souvent et a conféré durant ces menées et asseuré par lettres qu'il n'est, sinon forcé, avec les huguenots; qu'il n'y a pièce d'eux qui de meilleur cœur leur fisse une

22. L'accord de Montmorency avec le roi de Navarre est connu sous le nom de Ligue de Castres, du 17 mars 1585 (F.Ch. PALM, *Politics and Religion... Henry of Montmorency-Damville*, Boston (etc.), 1927, p. 172).

trousse quand l'occasion feroit parer beau le coup. Aussi Messieurs de Guise parloient fort asseurement qu'ilz le feroient bien estre avec le Roy. Il a communiqué très confidemment de toutes choses avec eux, mais il n'a jamais voulu que le cardinal de Bourbon y aye mis le nez, d'autant qu'il scait qu'un sien secrétaire le tourne à toutes ses volonteiz et qu'il luy dict trop confidement toutes choses. Or croy-je bien que venant sur l'eage et voyant la mémoire tous les jours des travaulx passez, qu'il désire pour l'advenir de reposer et asseoir ses affaires pour les siens. Car il seroit mal-aisé que, venant à défaillir, les choses qu'il a conduittes jusques icy se tinssent fermes pour le repos de ses enfans. A cette occasion il ne rejette aucune parolle qu'on luy présente pour revenir. Mais il se sert ordinairement, comme pour esponge à son courroux et pour l'occasion de ses desseings, de la hayne qu'il a avec le duc de Joyeuse. Par ce moyen il pourra couvrir tousjours tout ce qu'il a faict contre le Roy, pour se conserver et maintenir. Il ne faict semblant d'estre bien avec le duc d'Espernon, si non afin d'avoir en luy un contrecarre auprès du Roy pour l'autre. Qui faict croire qu'il ne troublera rien en Provence ouvertement, mais au contraire s'obligera le duc d'Espernon sans qu'il luy couste rien. Il scait bien qu'avant que la paix se face, qu'il sera content et que si on traicte rien avec le roy de Navarre, que par conséquent on fera avec luy et plustost qu'avec l'autre, car on le redoubte davantage, chose qui pourroit bien estre l'une de celles qui luy a faict prendre ce party, prévoyant la nécessité de la paix et qu'il failloyt parler au roy de Navarre pour le repos des afayres, où luy ne seroit pas oblié. Il a tousjours taché, comme V. A. a peu entendre, de se maintenir en bonne bouche auprès du Pape. Pour en venir à bout, il s'est servy du ministère de quelques religieux de bonne vie et considération devant Sa Sainteté, qui rendissent tesmoingnage de sa volonté et de sa croyance. Il se dict fort serviteur de V. A. Et de vray toute la France tient que feu Monseigneur en la cryse de sa fortune l'a garanty de perte par les moyens pleins d'honneur dont il usa de le faire retirer à l'arrivée du Roy, qui est à présent, de Polongne. Ilz croyent de plus que V. A. a bonne part sur sa volonté pour en disposer, et pensent qu'il se résoudroit à une partie de ce qu'il vou-

droit²³. Je n'en veux rien dire davantage. Luy aussi attent le temps de la révolution et regarde comme les autres se remuent, s'assurant bien ny que le Roy, ny que la Ligue, durant cette indisposition ès afayres de France, ne le hurteront aucunement, et que la paix, si elle arrive, ou la guerre, si elle continue, ne luy deminueront rien de ce qu'il tient. Car tousjours la Ligue le respectera et le Roy tâchera de ne le désespérer. Je laisse de parler de ce seigneur pour entrer en propos des deux mignons. Et en premier lieu pour discourir du duc de Joyeuse.

Le duc de Joyeuse est de maison et alliance grand de soy assés, et a tousjours tenu reng entre les seigneurs de la France. Il apparence aussi les meilleurs maisons du Royaume, et celle de Montmorency de si près qu'ilz sont cousins germeins avec ceux d'aujourd'huy²⁴. Les premiers fondements de sa fortune — qu'on void au point le plus hault qu'elle scauroit atteindre en ce que concerne la faveur du Roy — vindrent plus d'une inclination de S. M. à le vouloir aymer que d'aucune autre occasion. Et comme le Roy passe soudainement d'une affection en un'autre, celluy trouva l'entrée plus aisée en ses bonnes grâces. La mort de Queilus l'approcha davantage. Or ce n'estoit rien si, entré qu'il estoit en cette relevée grandeur, il ne l'appuioit pour la faire durer. Entre tous ceux qui l'ont aydé à monter et qui ont secondé par advis et conseil ses délibérations, le sieur de Tyron dict Des Portes²⁵ a esté le plus avancé, et qui seul se peult vanter d'avoir, à manière de dire, esté l'ouvrier de cette fortune : car

23. A la fin du règne de Charles IX, Damville, le futur Henri de Montmorency, se vit privé de son gouvernement de Languedoc pour cause de rébellion. Emmanuel-Philibert duc de Savoie lui ménagea une entrevue réconciliatrice avec le nouveau roi, Henri III, lequel revenait alors de Pologne en passant par Turin (voir P. CHAMPION, *Henri III roi de Pologne*, chap. ix). Depuis ce temps, Charles-Emmanuel de Savoie ne cessa d'entretenir de bonnes relations avec le gouverneur de Languedoc ; ils échafaudèrent même divers complots. En 1585 et 1586, le Pape et la Ligue souhaitaient que le duc de Savoie servît d'intermédiaire entre Montmorency et eux (A. DUFOUR, *Les relations de Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, avec la Ligue*, dans *Positions des thèses de l'Ecole des chartes*, 1954, pp. 51-52).

24. Le connétable de Montmorency, père d'Henri, avait épousé Madeleine de Savoie, sœur de M^{me} de Batarnay Du Bouchage, et par conséquent grand-tante d'Anne de Joyeuse.

25. Le poète Desportes, dont Joyeuse avait fait, dit P. de Vaisière, un « chef de Cabinet » (*Messieurs de Joyeuse*, pp. 117-118).

Monsieur de Joyeuse ne faict ou entreprend chose sans son sceu et que premièrement cettuy ne l'aye approuvé. S'il veult quelque chose du Roy ou qu'il entreprenne aucun afaire d'importance, le sieur de Tyron est celluy qui en porte la parole. Il a donques marié son maistre à la sœur de la Royne régnante. Il a faict par son advis un sien frère cardinal. Il a estably un autre frère Maistre de la garderobbe. Le Grand prieur de Tholose faict gouverneur d'Angier et de l'Anjou. Tous appuis qui servent d'esmerveillable soustien à l'estat de ses afaire. Quant à Monsieur de Joyeuse, il se trouve en main le plus beau gouvernement de la France, et des plus riches, qu'est la Normandie. Là naguières il a eu le chasteau de Can, place forte et la plus importante de toute la province; il en donna six vingts mill'escus au sieur d'Ox²⁶, que le Roy a trouvé moyen de faire payer. Il a, outre ce, plusieurs havres et ports du long de la coste de Normandie, ausquelz il pourvoit, tant pour estre Almiral, qu'aussi que le Roy n'y répugne pas. Il se trouve riche en bien[s] fonsiers qu'il a acheptez, tant des moyens que le Roy luy a tendu, que de l'argent de son mariage, pour cent mille francs ou environ. Il a d'argent en assignation sur les fermes du sel deux cens mille escus. Il doibt, à ce que l'on dict. Il conduit sa fortune avec moins d'impétuosité que le duc d'Espernon, et n'importune le Roy si non bien contraint. Il a plusieurs grands seigneurs qui le suyvent pour la douceur et humanité qui est en luy, ceux principalement qui se dégoustent de l'autre. Il est moins envié du peuple, et en général des François, que n'est Monsieur d'Espernon. Il ayme d'acquérir nom par les armes, et ne refuse aucun voyage qu'on luy présente, jaçoy que ce soit autant esloigner le bien de ses afaire. Et quand on luy remonstre qu'il devroit un peu plus aller retenu à s'embarquer en tant d'entreprises, il respond qu'il ayme mieux hazarder que de demeurer oisif. On luy a mis en teste quelques descouvertes d'isles outre mer, à quoy il ouvre l'oreille et se promet d'y aller et poser, dict il, une autre couronne sur le chef à son maistre. Il est beaucoup adonné aux femmes et n'espargne chose que ce soit pour en venir à bout. Il

26. François d'O était gouverneur de Basse-Normandie. L'Estolle le qualifie de « lieutenant du gouverneur de Caen » (*Mém.-journaux*, éd. Brunet, Champollion, etc., t. II, p. 31).

a le discours net et beau. Il se plaict à la lecture et est capable d'intelligence des bonnes lettres. Chascun sçait qu'il est bon homme de cheval, qu'il ayme sur tous ses autres plaisirs la chasse, mais plus celle de l'oiseau, en quoy il est très bien entendu. Il honore beaucoup et croyt à sa mère. Sa mère qui est très dévotieuse, qui va simplement habillée, qui ne se soucie d'aucune mondanité en apparence, et cependant on la veult taxer qu'elle est ambitieuse et remuante et que pour maintenir son mary elle faisoit jouer toutes les traverses qu'on tendoit à Monsieur de Mommorency au préjudice de tout l'Estat. Elle s'en excuse et rejecte ces calumnies sur ses ennemis. Le cardinal de Joyeuse tient deux archeveschez, plusieurs abbaies et bénéfices, jusques à cent mille francs et davantage ²⁷. Monsieur de Bouchage est riche aussi, qui se soucie peu des affaires du monde horsmis de complaire au Roy, de le suyvre par tout, et ne penser autre qu'au repos et à l'aise. Il a quicté pour cette occasion à son frère, le Grand prieur, ses gouvernemens d'Angier et du Maine, afin de n'avoir occasion de bouger d'auprès de la personne de S. M. ²⁸. Le Grand prieur est stupide, assez courageux, mais qui n'a rien qui approche, ny tous les autres, de la gaillardise de leur esné. Il fault voir de Monsieur d'Espernon.

Le duc d'Espernon vint en un mesme temps à la Court que Monsieur de Joyeuse. Ilz sont tous deux d'un eage approchant de 28 ans, et comme compagnons d'une mesme fortune urent aussi les mesmes commencemens pour s'aggrandir. Cettuy cy a donné plus d'occasion d'estonnement, pour avoir esté ce qu'on l'a veu, bas et trainant en terre, et le veoir au jourd'hui tant rehaussé en toute grandeur et felicité en ce qu'est pour la grâce du Roy. Il a monstré beaucoup d'entendement et de courage pour se maintenir. Il prit une façon d'estre auprès du Roy de haute lutte, et a continué de procéder comme de bravade, de manière qu'il a tout ce qu'il veult de S. M., mais par

27. François de Joyeuse, archevêque de Narbonne, obtint le chapeau en décembre 1583; peu après il reçut l'archevêché de Toulouse et l'abbaye de Marmoutier.

28. Du Bouchage, qui devint par la suite capucin (frère Ange de Joyeuse), n'était pas le frère du Grand prieur (Charles de Valois, fils de Charles IX et de Marie Touchet).

une violence, laquelle le Roy tolère et s'y est accoustumé. Il est hault à la main merveilleusement sur tout à ceux qui dépendent de luy. Il s'employe pour ceux à qui il promet, mais soudein, s'ilz faillent tant soit peu ou de se monstrier aux devoirs ou qu'ilz luy fâchent en quelque importunité, aussitost il les gourmande et vient aux reproches, qui est cause que peu de grands le suyvent d'affection. Il a plusieurs capdets et gentilzhommes qui le suyvent pour la lippée à faute de n'avoir mieux. Ceux cy se contentent de deux cens escus, trois cens escus par an. Il n'a que Monsieur de La Guiche du quel il se fie et qui a juré avec luy, Grillon et le conte de Saux, qu'il a retiré et faict abjurer la Ligue. Tous les autres par force l'honnorent et le suyvent afin d'avoir du Roy ce qu'ilz prétendent, car il est prompt à faire offices, d'autant que l'autre est mol et moins diligent. Il a les gouvernemens que V. A. sçait : de Salusses, Provence²⁹, et celluy de Dauphiné promis à son frère. J'ay escrit de la façon comme le Roy le nomma gouverneur de la Provence. Bref, s'il vaquoit un autre gouvernement, il l'auroit, ne pouvant le Roy l'esconduire d'aucune chose. Il est gouverneur des autres places comme de Metz et Bouloingue. Il a la parolle de Calaix. Il serre tant d'argent qu'il peult. Il ménage et void exactement toutes les affaires de sa maison et veult scavoir son compte jusques aux moindres choses. Il peult avoir en argent quatre cents mil escus, en bagues environ autant. De biens fonsiers peu, mais il faict proufficter son argent³⁰. Il a eu maintenant la compté de Bouloingne, que le Roy luy a vendu pour trois cens mill'escus. Il ne laisse la présence du Roy que par force et contraint. J'ay escrit et dict maintenant de bouche à V. A. tout ce qui touche cette sienne opinion en ce faict. Il a donné intention d'estre bien et avec le roy de Navarre et avec Monsieur de Guyse : mais avec tous deux il n'a rien faict que par artifice et pour seconder la volonté du Roy et sellon

29. Epemon reçut le gouvernement de Provence en juin 1586. C'est Bernard de La Valette, son frère, qui était gouverneur de Saluces.

30. Brantôme atteste son peu de goût pour les biens fonsiers : « détestant toutes ces possessions, domaines, proprieté et territoires, il s'est faict donner force beaux gouvernemens, qui luy valoient plus que tous les acquetz du monde qu'il eust sceu faire » (*Œuvres complètes*, éd. Lalanne, t. VI, pp. 100-101).

les saisons et l'exigence des affaires. Aussi ne croy-je pas que pièce d'eux se fie de luy durant la vie du Roy, mais suyvant ce que ses affaires prendront train et qu'il en auroit besoin, ilz le pouroient ou l'un ou l'autre recevoir, s'il les choisit pour maintenir sa fortune, ou s'il veult se conserver ainsi et vivre en quelque intelligence avec eux. Il a sa refiance qu'il tient des bonnes places et que facilement il trouvera marchants. Il a cette indisposition que tout le mondé scait, qui va et revient selon les débauches qu'il faict. De la nature de ce mal je ne parleray aucunement si non qu'on estime que jamais il n'en sera bien guarry. J'ay obmis exprès plusieurs choses de tous deux, que je veux traicter en commun, par ce qu'elles touchent ensemblement à l'un et à l'autre.

Ilz ont premièrement ennemiz tout outre, car leurs actions et déportemens, la manière de faire le découvre. Le Roy tient la main de ne laisser esclatter ce desdeing que la jalousie leur apporte : aussi il ne favorise rien plus l'un que l'autre, et quand il vient quelque cas qui les faict umbrager, ou que tous deux prétendent à une mesme chose, il a toujours plustost faict et gaigné Monsieur de Joieuse que l'autre, de manière que la douceur de cettuy cy et la facilité de complaire à son maistre accroist l'autre qui veult tout de bravade. Toutesfois on s'apperçoit par intervalle que tantost l'un, tantost l'autre, emporte sa lippée et font leur main ainsy séparément : mais bien mieux quand l'un est absent, (car) l'autre faict mieux ses moissons. Cependant tout ce que le Roy pense n'est que pour les accommoder et accroistre. C'est la cause qu'ilz sont la butte où l'envie et la jalousie des plus grands de la France vise, qui n'ont autres souhaits que de les ruiner et perdre. La Royne mère, le roy de Navarre, Messieurs de Guyse, Monsieur de Mommorancy et universelement tous les bons Françoïs tant catholiques que les autres tirent cette corde pour les renverser. Ilz les tiennent pour les fléaux de la France et pour la cause de tous les désordres qu'on y apperçoit aujourd'huy. Tous deux pourtant, soit ou que le Roy tant soit peu retirast sa grâce, ou bien qu'il fermât les yeux à la vie, qui décherront tout à plat de leur fortune et demeureront sans moyens de pouvoir résister du leur pour estre maistres de ce qu'ilz possèdent. Car ny les places bonnes qu'ilz tiennent ny leurs autres appuis, qui

vivent seulement de la présence du Roy, ne leur serviront de rien. Premièrement leur suite s'ecclipsera du tout, d'autant que les occasions cesseront qui les faisoient suyvre et servir. Le Roy mort, ilz n'auront rien à donner du leur, d'autant qu'ilz s'appauvriroyent trop à coup : moins viendra il autre commodité de recevoir d'ailleurs. Car la confusion de tout l'Estat troublera l'ordre des finances, chascun qui pourra en prendra sa part, et eux en auront la moindre. Au contraire seront ilz peut estre recherchez de restitution. Si alors il y avoit tant d'ordre que de convoquer des Estats pour résoudre les affaires, chose que je cuyde ne pourra advenir que bien tard ou longtemps après qu'ilz se seront misérablement froissés et entrebattus pour le morceau qu'un tiers leur pourroit bien oster, horsmis en un cas que les deux maisons se vinssent à joindre au paravant la mort du Roy, car cella empêcheroit les désordres qu'on prévoyt ; et pour cette occasion fault penser de se gagner ces deux icy, ou pour le moins l'un, afin de laisser la semence d'une guerre parmy eux, et le Roy ne treuverra jà mauvais chose qu'il facent pour se conserver.

S'ilz désireront de se maintenir en la grandeur de leur fortune parmy les leurs, ilz choisiront plustost un estranger que de succomber aux loix de ceux qu'ilz ont eu pour compagnons. L'autre qu'ilz ne pourront durer est le désavancement de leurs amys, lesquels à l'accoustumée ilz ne pourront pousser, et qui ne les suyvent à présent qu'avec desseing de quelque intérêt particulier. Quant aux places qu'ilz tiennent, il n'y a pièce de ceux de leurs créatures qui sont pour eux à cet'heure dedens, qui n'ayme mieux la vendre pour luy et en tirer le prouffit que d'attendre d'en sortir pour en laisser la commodité et l'avantage à un Monsieur d'Espernon et de Joyeuse : mesme qu'ilz s'estimeront autant qu'eux alors ; veu qu'ilz ne paroissent maintenant si non de la grâce qu'ilz ont auprès du Roy, dont ilz ne jouiront plus. L'exemple des Moncassins à Metz ³¹ peult couler bien avant aux autres, qui ne seront,

31. Eprenon avait fait son cousin Montcassin gouverneur de la citadelle de Metz, mais comme Montcassin entretenait des relations avec les ligueurs, Eprenon perdit confiance en lui et le remplaça dans sa charge (fin 1585. Voir : L. Mouton, *Un demi-roi, le duc d'Eprenon*, p. 149).

comme estoient ceux cy ny parents ny alliés, mais amis et serviteurs pour la commodité. Et croyez, Monseigneur, que forcémement ilz deviendront ou marchands de leurs forteresses, ou valletz et asubjectiz, ou qu'ilz succumberront; mais l'un d'eux deux plustost que l'autre. Car le duc de Joyeuse est appuyé de son alliance, d'un frère cardinal qu'on ne peult si hativement abbaïsser. Le duc d'Espernon n'est appuyé que de son argent, qui est peu, jaçoit qu'il fust en plus grande somme pour durer longuement, mesmes quand la source des finances du Roy sera tarie pour luy. Car de prendre tousjours et ne rapporter rien, le fond du trésor est tantost espuysé. Puis donc qu'ilz ne peuvent se maintenir, encor moins espérer de venir à la coronne, ny de conserver ce qu'ilz ont, je croy qu'ilz choisiront de tous ces maux le moindre, qui sera de se joindre et appuyer à quelque grand prince, et plustost estranger — comme j'ay dict — que d'entre eux, afin de durer en leur fortune. C'est V. A., Monseigneur, qui dès maintenant se peut promettre d'estre recherché, s'ilz voyent tant soyt peu la retraicte assurée sous l'aisle de sa grandeur. Il y fault venir de longue main, tant par les apparences extérieures que par les effectz, desquelz ilz puissent comme prendre les arrs de sa bonne volonté. Non pas que j'estime à propos encor de les faire solliciter ou sonder trop avant de cette protection, horsmis que cela ne vienne d'eux ou qu'ilz voulussent commencer à présent, car ilz sont encores en consistance de leur fortune par la présence du Roy, chose qui leur tient le cœur hault et eslevé, de sorte que malaisément voudroient ilz entrer en ces capitulations, sinon esgales et communes. Mais tout aussi tost qu'ilz auront senty le choc de la disparition de leur maistre, sans doubte ilz s'attacheront aux ronses et espines, plustost que de se laisser noyer dans le désespoir de leurs affaires. J'entends qu'il fault qu'ilz soyent pressez de quelque traverse, avant qu'on doive estimer qu'ilz fléchissent sous les conditions d'aucun traicté de protection. En France ilz ne pourront jamais s'unir et se joindre, car ces deux icy ont dépité tout le monde et ne se voudront remettre entre les mains de ceux qu'infaliblement ilz ont offensé en la suite de leur fortune, et avec lesquelz ilz ont compté et joué du per et davantage. Aussi n'en pourroient ilz attendre à la fin qu'un mauvais traictement;

encor moins s'accorderont ilz eux d'eux, qui ont nourry par mille charitez, qu'ilz se sont prestez l'un à l'autre ung desdeing qui esclattera plustost en noise et dissensions que non en accord et concorde mutuelle. Ilz sont, pour achever, esgaux en une chose : que pièce de ceux qui les suyvent ne sont contents et satisfaits en rien. Mais tant s'en fault qu'ilz les voudroyent voir perdus et décheus tout à plat. Qui me le faict dire est que je cognois une bonne partie de ceux qui les servent, lesquelz m'en ont parlé fort librement. Et croyez, Monseigneur, qu'ilz ne les ayment aucunement.

Je veux dire en passant un mot de Monsieur de La Valette, frère du duc d'Espernon, lequel est si sordide et réduct en une si extrême avarice, qu'il se rend odieux aux siens, à ses serviteurs, aux soldars et à tous ceux qui le cognoissent. De là vient que pour serrer argent, il commet une infinité d'actes infâmes. Il est malitieux, brouillon et point véritable. Pour dire en un mot : toutes les fois qu'on envoie des armées en Dauphiné ou sur le voysinage, V. A. devroyt payer ses despens, afin qu'il fust estably leur général : pour l'assurance du bien de ses affaires, parce que de tant qu'il se rendra odieux à l'endroit de ces provinces, il fera V. A. plus désirable à ces peuples. Car de luy ne sortira jamais bel exploit, ny pourra par sa conduite promettre rien de bon d'aucune entreprise à la descouverte. Le Roy le hayt du tout, et sans le support de son frère il seroit rebuté, esloigné et chassé de la Court et des affaires. Son frère ne peult souffrir l'indignité de ses actions et ne se peult tenir de les exagérer entre leurs amis communs et serviteurs.

Le jeune Terme est du tout reculé de l'espérance d'estre plus grand. L'obstinée opinion de son cousin le duc d'Espernon, qui ne l'a jamais permis l'approcher, sinon en tant que luy l'a voulu poulser en avant et reculer en arrière, l'a renversé du tout. Le Roy toutesfois apportoit une grande inclination de l'aymer, mais celuy qui l'avoit mis en avant à la Cour n'a pas permis qu'il soyt passé plus outre³². Le père de cettuy cy est plein de vanité, point

32. En 1585, pendant la maladie d'Espernon, Terme parut aux yeux des courtisans le nouveau favori, qui allait éclipser les autres. En mai de cette même année, comme Espernon se guérissait, il n'en fut plus question (L. Mouton, op. cit., p. 146).

martial, ambitieux néanmoins, et qui despent beaucoup pour paroistre, mais auquel le duc d'Espéron a tousjours défendu l'entrée du Cabinet, dont il est pensé désespérer, mais il a rongé son frein pour ne perdre les commoditez qu'il reçoit avec cette forcée patience.

Des Moncassins, ses cousins, il les tient pour trahistres et desquelz il ne se fie nullement ; l'éné vendroit son père pour avoir de l'argent, le second est plus tolérable devant Monsieur d'Espéron, mais la faute de l'éné et du jeune à l'entreprise de Metz le rend moins favorisé. Le jeune est le plus hardy et qui prendra tousjours party comme feroient tous les autres quand ilz auroient quelque chose en main pour déduire et débiter.

V. A. veult voir quelque chose de Monsieur de Nevers, du quel je passois sans dire mot parce que véritablement de soy je ne l'ay veu attaché au courant des affaires de France pour changer ou mouvoir rien de la suite des choses qu'on y manie. Je ne veux pas dire de son avènement en cette Court, là où il fust receu et caressé, encor que pauvre prince, et peu à peu haussé ès moyens et richesses qu'il possède maintenant. Son mariage avec l'une des héritières du feu duc de Nevers l'a mis à son aise, — Monsieur de Guyse eust l'autre fille. Il se chargea des debtes de son beau père et à cette occasion les plus belles places qu'il tient luy sont demeurées. Il a si sagement ménagé, qu'il a payé tous les créanciers ; a argent en réserve, et le tient on pour le plus pécunieux prince en comptent de France. Il ne s'est pas signalé en faicts d'armes, mais on le tient sage et homme de conseil. Il va rarement à la Court, pour éviter la despence. Sa maison est bien rieglée et pollicée. L'on oït aucun mescontentement de luy ou que ses domestiques se plaignent de n'avoir esté paieez. Il a deux filles qu'on parloit de marier : au duc de Monpensier l'esnée, et l'autre à son filz le prince de Dombes. Mais le duc de Monpensier vise plus hault pour son filz et tâche à la princesse de Navarre. Il a faict toutes les satisfactions du monde au Roy sur son voyage de Rome, alors que la Ligue sortit en armes par la France. Il s'est purgé de ce qu'on l'accusoit d'avoir mal parlé de Sa Majesté. Il dict tout hault que véritablement, avenant la mort du Roy, qu'il ne voudroit, luy qui est catholique, obéir à un prince calviniste, mais que si le roy de Navarre

se catholisoit, qu'il le recognoistroyt pour son Roy. Il a tant parlé et presché que le roy de Navarre mesme a pris quelque confidence de luy et s'en fie, le tenant pour seigneur rond et entier. Le Roy, au contraire, l'en mesprise et à la dernière fois qu'il le veist à Pouques il en feist fort peu de compte, et n'eust esté qu'il l'envoyoit vers sa mère, il ne luy eusse pas parlé. Il est subject à la goutte, il a cette harquebusade qui le rend indispost³³. Il ayme à faire bastir et y prend grand plaisir. Il ne résoudra de soy aucune chose, et ne se mettra aussi avec Messieurs de Guyse si non qu'il y voye bien clair. Car il a esté faict sage à cette première fois, en laquelle encor il s'est tenu couvert, de manière qu'il a peu s'excuser et se démesler du soupçon que l'on avoit conceu de luy³⁴.

Nous suivrons du maréchal de Rez, Monsieigneur, du quel V. A. veult ouyr quelque chose et que je laissois couler sans en parler. On l'a veu de fort peu croistre, sous le règne du roy Charles IX, en beaucoup de biens et de bonne fortune. Je ne veux mettre en avant sa maison ny ce qu'il estoyt, mais parlons comme il s'est gouverné. Ceux qui suyvent les courts ne sont bons tousjours pour paroistre en toutes les parties qui rendent un gentilhomme accomply au service d'un prince. Luy qui se sceut cognoistre, adonna son entendement à la vie plus reposée et quicta le chemin des armes pour réussir ès affaires d'Estat et servir de conseil. Il a souffert beaucoup au commencement de sa fortune, car il estoit mal duict à tous ces exercices martiaux, mais il surmonta ce deffault par la lecture, et prouffita si bien avec la communication de quelques hommes lettrés qu'il sceut entretenir son maistre, discourrir assés suffisamment de toutes choses de manière que ceux

33. « Il estoit un très-beau prince, agréable et de belle haute taille ; mais elle se gasta par ce malheureux coup qu'il eut à la jambe aux secondz troubles, estant lieutenant de roy en Piedmont et marquisac de Saluces... En y allant, il vint à rencontrer quelques gentilzhommes huguenotz qui alloient à l'armée, dont la pluspart estoient ses vassaux et voisins. Sans dire gare, il les chargea ; il en porta par terre un, et son vassal, qui, tout par terre, luy deschargea son pistolet à la jambe vers le genouil, et le blessa tellement, que l'on en attendit plustost et longtems la mort que la vie » (BRANTÔME, *Œuvres complètes*, éd. Lalanne, t. IV, pp. 380-381).

34. Après un an de négociations, Catherine de Médicis parvint à décider Nevers à faire amende honorable à Henri III de ses velléités d'adhésion à la Ligue.

qui s'estoyent ris de luy en public avoyent la bouche close en privé, quand il failloit entamer un propos de quelque importance. Il semble que son maistre s'opiniastroit à le faire grand. Sa longue patience en servant fidèlement le rendit beaucoup plus aymable, car il ne reposoit ny jour ny nuict, par manière de dire. Et luy, qui estoit maistre de la garderobbe, s'abaissoit en service jusques aux actions des moindres varlets de la Chambre. Il fust faict duc et per de France. Il escuma au gouvernement de Provence et ne l'osa emporter, repoulsé par les menées du comte de Carses. Il s'en revint. Il fust faict gouverneur en la Haute Bretangne, puis il quicta³⁵, mais tout avec tant de moyens particuliers qu'il est très riche et pécunieux. Il a esté de la Ligue, encor qu'il s'en soit voulu laver. Mais puis qu'il est du Conseil de la Roynie mère et de ses plus chéris et confidents, il n'a bien sceu parer au coup. De luy, il est de ceux qui prévoient bien où ira choir le choc des dissensions du Royaume, mais qui se contente en sa fortune et n'en veult point sortir pour se mettre au vent, aussi est il vieux, il a des enfans. Son frère l'évesque de Paris et luy tiennent deux cents mille livres de rente. Il police très bien sa maison, il espargne, et font tous deux valoir leurs soulx cinq liards. L'évesque va retiré en toutes sortes de despence, de manière qu'ilz ont beaucoup d'argent en bourse. Le Maréchal est accord, fin, et qui se sert de tout pour achever ses attentes. Il a, comme l'on dict, un renard dans le ventre. Mais V. A. en scayt plus que je n'en scaurois dire, partant je m'en tais pour venir au sieur Mandelot.

Monsieur de Mandelot, lequel encor qu'il ne soyt au reng de princes, si n'est il des moindres de ceux qui tiennent la France en branle pour le crédit qu'il a maintenant dans Lyon. Il joue fort dextrement son personnage. Il se dict serviteur de tout le monde pour asseurer le bien de ses afayres, mais il faict le renard, d'autant qu'il ne peult se garder sans ayde estrangère. Il se sert de ruses et tromperies. Il a donné à penser au Roy et à ses ennemis, qui sont le duc d'Espéron et ceux qui l'attouchent. Ennemis, dis je, en tant que luy les a offencez et qu'il ne s'attend rien de moins si non quand ilz pourront qu'ilz luy feront

35. Albert de Gondi de Retz fut gouverneur de Provence de 1573 à 1578, et gouverneur de Nantes dès 1568 et pendant trente ans. Il ne « quicta » donc pas ce gouvernement.

un mauvais tour³⁶. Or pourront ilz tousjours, au moins pour le tenir en peur tandis que le Roy vivra. De ceux cy donc il se donne garde et avise toutes leurs actions. Il se sert du nom du service du Roy pour se maintenir et renforcer dens la ville. Comme quoy ? Il sème un bruit faux de quelque entreprise qui se bastit contre la ville et use de semblables afféteries cousues avec de filet blanc qu'on descouvre de trop loing. Les exemples en sont si fréquents depuis les derniers troubles qu'il seroit malaisé de les escrire tous. Il s'ayde en après de ceux de la ville. Comment ? Quand il leur met en teste le changement de l'estat d'icelle. Et que si une fois ceux cy y avoient le pied, que ce seroit un joug qu'onques ilz ne scauroyent secouer de dessus leur teste. Allègue l'érection d'une autre citadelle. Par ainsy il leur faict trouver bon ce qu'il arme, ce qu'il jecte quelques compagnies de plus dens Lyon. Le tout néantmoins pour renforcer ses moyens et sa fortune particulière. Mais il se fault imaginer qu'il travaille beaucoup. Car au lieu qu'il avoit ceux de la ville comme ses clients, maintenant ilz s'approchent d'estre ses compagnons, et là où ilz obéissoyent sans contredict, à cet'heure ilz veulent dire leur opinion et scavoir où vont choir les affaires. Il avoit sa voix seule, qui estoyt un commandement absolu, maintenant il fault qu'il reçoive les suffrages des autres et attende ce qu'ilz veulent résoudre sur ce qu'il propose. Monsieur de Lyon est de ce Conseil, et les principaux de la ville. Bref, il a des compagnons, et qui a compagnon — comme l'on dict — a maistre. Il sera bien aisé, quand la grande révolution du Royaume adviendra par la mort du Roy, de diviser la ville d'avec luy, ou semer zizanie entre quelqu'un de ceux qui ont part bien avant là dedens³⁷; mais de faire naistre ce désordre avant

36. Epéron avait acheté, en janvier 1585, le gouvernement de la citadelle de Lyon au sieur de La Mante, pour le confier à son lieutenant Du Passage. Cette manœuvre avait paru dirigée contre Mandelot, gouverneur de Lyon ; aussi, le 2 mai, Mandelot et les habitants de Lyon s'emparèrent de cette citadelle. Après arrangement avec le roi, le Consulat de Lyon fit détruire la forteresse (KLEINCLAUSZ, *Hist. de Lyon*, t. 1, p. 437). Ce sont là les raisons de la mauvaise entente entre Epéron et Mandelot ; ce dernier devint sympathisant de la Ligue.

37. Charles-Emmanuel de Savoie avait des visées sur Lyon, en même temps que sur le Dauphiné et sur la Provence. Dans les négociations qu'il entretint avec le duc de Guise en 1586, il entendait que

ce temps, il me semble que ce ne seroy le service de V. A., d'autant que, pour la présence du Roy, qui retient les affaires en quelqu'estat, il seroit impossible d'embrasser l'un de[s] partis ou de la ville ou de luy ouvertement sans offencer et hazarder le bien des affaires de V. A., avec ce que le Roy se serviroit de cette occasion pour y replanter son autorité. Il se rengen, comme j'ay dict cy dessus, fort aisément avec tous les grands, afin de ne les avoir pour contraires. Mais il s'en va joingnant de plus près avec le duc du Meine, qui travailla de se l'approcher en intelligence par quelque assurée pratique. Monsieur de Mandelot, qui ne peult subsister seul, ne la rejecta pas. Ilz entrèrent en propos du mariage de sa fille avec le marquis de Villars, premier des enfans de madame de Meine qu'elle a eu de Monsieur de Mompezat. La chose de cette alliance n'est point rafroidie, mais se conduit tousjours, et pense l'on pour le seur qu'elle s'achèvera. Il tient Monsieur de Guyse pour bien vaillant capiteine, brave et généreux prince, mais qui ne suyt constamment ses afayres ni ce qu'il entrepren, qui est trop adonné au plaisir du jeu et aux délices de l'amour, et croyt du duc de Meine plus de constance, prudence et sage conduite. Et faut penser qu'avec cettuy-cy il courra plus volontiers fortune qu'avec point d'autre. Puis donc, comme j'ay dict, que Monsieur de Mandelot est de cette humeur de s'entretenir ainsy indifféremment et en apparence de tous ceux qui luy peuvent ou ayder ou nuire, il fault croire qu'encor qu'il danse en une fortune incertaine, qu'il ne demordra pourtant que par force et qu'il counillera³⁸ jusques aux dernières cachettes de ses ruses. Mais il sera mal aisé à luy, par quelque artifice qu'il y apporte, de se conserver au commandement de cette ville là. Laquelle, ayant desjà gousté assés avant de la liberté, sortira aysément la teste du licol et s'eschappera de toute domination à l'exemple de plusieurs autres villes qui feront le semblable par la France.

Guisse s'engageât à le laisser s'emparer de ces divers territoires et de la ville de Lyon. Mais Guise refusa à cause de Lyon (Instruction du duc de Savoie au « maistre » Girard, 6 août 1586, Arch. Turin, *negoziazioni con Francia*, m° 4, n° 24, publ. dans *Mémoires hist. de la ville de Bourg-en-Bresse*, de J. BAUX, t. II, p. 177).

38. Coniller : faire comme le lapin (conil), qui cherche à éviter le chasseur en courant en tout sens.

En ce temps, Monseigneur, ceux qui aspirent à choses haultes et qui veulent prendre leur part de ce grand Royaume — j'entends des princes françois — embraseront de guerres intestines tout l'Estat et rempliront leur patrie de meurtres, de sang et de tout esclandre. Les provinces suyvront la rōutte de leurs villes principales; dans ces villes il est impossible qu'il n'y en aye plusieurs lesquelz, avisantz la calamité du temps, ne se résolvent, pour fuyr l'orage qu'ilz voyent arriver, de se mettre à couvert soubz la protection de quelque puissant prince. Lequel, de sa grandeur les puisse garantir des oppressions qu'on souffre aux calamitez d'une guerre civile. De telz princes, Monseigneur, il ne s'en trouvera point dans la France. Car ilz seront si rompus et fraccassés pour l'effort des rencontres dont ilz se chocqueront l'un l'autre après la mort du Roy, que ny Bourbon ny Guyse ny autre pourront arriver sains et sauves à la moindre partie de leurs prétentions. Je ne dicts rien de la faute de moyens, car alors sans doubte ilz seront espuisez de toutes commoditez, soit d'argent, soit de munitions de guerre, de quoy ilz ont plus de besoing et dont ilz sont plus mal pourveus; je dictz de poudres, balles et autres attelages : car les guerres passées en ont consumé beaucoup, et je scay en quelle extrême nécessité en a esté le duc de Meine devant Castillon. Il semble donc qu'à V. A. seule appartienne d'oser espérer, en la conjuncture de ces choses, l'heur d'une si haulte et relevée fortune.

Les François, qui discourent beaucoup mieux qu'ilz ne font pas, sont contraints par force de résoudre l'événement des affaires au temps de la révolution du Royaume et un changement de la domination, et la jecter entre les mains de V. A., tant pour la bien séance du voisinage de ses Estats à celui là, que pour le voir le plus reposé, plus fort et appuyé de tous les princes qu'ilz pouroyent regarder. Mais non pas seulement, disent ilz, qui peult se faire maistre de quelque chose du Royaume, ains se loger bien avant dans la France. Je croy aussy que V. A. y pense — pardonnez moy, Monseigneur, si je m'enhardis jusques à là — et ne doit mespriser une occasion qui luy appa-reille la voye à une augmentation et accroissement de son Estat. Et si moy, qui suis en discours et en expérience de[s] plus foibles serviteurs que V. A. nourrisse, osois dire présentement ce qu'il m'en semble, je monstrerois aisé-

ment que les passages luy sont ouverts et le chemin facile à tenir, pourveu que de longue main il plaise à V. A. de se préparer la voye, suivre l'occasion, appréhender les commoditez qui ne luy en peuvent faillir. C'est, Monseigneur, que V. A., comme elle scaura trop mieux faire, se gaigne le courage de cette nation, mais surtout des nobles. Car la noblesse de France, qui faict profession de l'honneur et de la vertu autant que point d'autre qui soit au monde, se laisse emporter de gayeté de cœur, d'un franc vouloir, plustost que par le prix et argent. Que si les misères passées ont appauvry quelques uns de ces nobles qui fussent contraints de penser au gaing et qui peussent servir, il ne fault espargner l'argent pour se les approcher. Il fault en outre se disposer par la continuation d'une bonne intelligence les volontez des gros et puissants des villes, entretenir le commerce, ne les traicter rigoureusement, les caresser en tout ce qui est tolérable ; s'appriivoiser ceux qui ont le faict de la guerre ès dictes villes en main, et les gaigner à quel prix que ce soyt, se tenir prest de toutes sortes de munitions pour jecter un effort grand, alors que le temps en ouvrira la porte ; ne dissiper les forces de V. A. en aucune petite ou douteuse entreprise, soyt ou dedens ou dehors ses estats. Car outre la réputation de sa grandeur, qui courroit fortune, elle se lasserait et travailleroit au lieu qu'elle se doit trouver toute reposée et fraiche pour sortir dessus ceux qui seront lassés et recreus de leurs guerres et qui craindront la vive force et l'appuy de V. A. Plustost monstrez, Monseigneur, qu'estes esloigné de tout pensement de guerre et que n'avez en apparence autre soing que du repos. Car les ennemis de V. A. et ceux qui envient son aise, n'attendent si non qu'elle remue ou entame quelque guerre pour forcer et faire diversion de leurs armes sur luy, selon qu'ilz y seront intéressez, et, à manière de dire, verser comme l'esgout et la sentine de leurs troubles sur la paix de voz affaires³⁹. Les forces de V. A., ainsi conservées et bien espargnées pour le besoing, feront un bon coup avec honneur et prouffit assuré.

39. Lucinge ne se trompait pas en ses conjectures. Lorsque Charles-Emmanuel se fut emparé du marquisat de Saluces, en 1588, sans attendre la mort d'Henri III, il y eut à la Cour de France comme une vague de nationalisme offensé, surtout parmi les nobles. Il n'y eut pas d'expédition punitive contre la Savoie, parce qu'alors le

Cependant faire exercer ses peuples, tant de deçà que de delà les monts, les agguerrir par esbattements martiaux avec le moindre soupçon que faire se pourra, les tenir en garnison sur les bords et lisières de ses Estats et lieux, mesmement où les armées des voysins vont comme d'une fourmillière, rodant tantost icy, tantost là. Par ce moyen le peuple est garanty de l'orage de leurs passages et la réputation et grandeur du nom de V. A. maintenue au point du compte qu'on la doit tenir. Les capiteines et hommes de commandement qui sont en ses estatz doivent estre caressez et entretenus et payez eux, si les soldars ne le peuvent tousjours estre pour l'exigence de ses finances, pressées d'autres despenses que V. A. ne peult éviter. Croyez vous pas, Monseigneur, ny que Messieurs de Guyse, ny le roy de Navarre ny les autres compétans à la couronne ne pourront y arriver, au contraire, après tant d'efforts ne pourront à l'avanture plus respirer et se mouvoir ? Croyez-vous pas aussy que les villes fortes attendront estonnées une pièce de temps pour voir quel trein reprendront les affaires ? Pensez vous que pièce d'elles veuille suivre la fortune d'un prince travaillé, harassé et battu ? Non. Car au lieu de se promettre aucun secours et au lieu d'assurance ilz seroyent en une continuelle importunité de contribuer argent pour suivre les ambitieux desseings de ceux qui seront intéressez ou passionnez. A vous, Monseigneur, qui avez les forces, qui estes leur voisin, ilz tendront indubitablement les mains, surtout quand ilz le verront souvré et bien repargné en argent et en toutes provisions de guerre, frès, d'abondant et en la fleur de son eage pour mettre le cul sur la selle et les aller secourir. Comme j'ay dict, ilz ne monstrent du premier coup ce besoing, si non lorsqu'ilz se verront pressez de la nécessité de leurs afayres et privées et publiques, lassés de leurs guerres, amoindriz en chevance à faute du commerce. Ce sera à l'heure qu'ilz seront affligez et dedens et dehors en leurs gaings accoustumez, de les taster et prouver. Pensez, Monseigneur, que ce que Lyon feroit en Dauphiné ! Gre-

royaume était déchiré et que l'assassinat du duc de Guise en détourna les esprits, mais il existe au moins un discours dans lequel un bon Français déclare qu'une guerre contre la Savoie serait le parfait dérivatif des guerres civiles (Discours sur la prise du marquisat de Saluces, publ. dans *Mémoires de M. le duc de Nevers*, t. I, pp. 777 à 786).

noble, Valence et les autres villes qui en dépendent la suyveront, ainsy que la principale de la province. Et ne fault jà estimer autre si non qu'alors, jaçoy que le sieur de Mandelot voulut faire le restif, ou qu'il eust plus d'affection envers un autre prince, que la plus grande voix dans la ville emportera la résolution et faudra que luy tout doucement coule en leur opinion, boive la calice et prenne le party que la pluralité de ce Conseil choisira, et seroit à la parfin bien aise — si on se doit fier de luy — de se jecter aux bras de V. A. Car la ville, qui n'a plus de bride, luy tournera le derrière pour luy ruer contre. La noblesse du pays — et c'est sans aucune doubte — quand elle sera caressée et bien traictée, ira par les routes de la ville capitale de leur province. Les deux tiers de Lyon sont enfans ou descenduz de Savoyens et comme subjectz de V. A., qui se replanteroient plus aysément dens la suytte de sa grandeur et receveroient ses loix et ses commandemens plustost que de tout prince qui leur tendroit les bras en la France. Les conditions d'ung doux traicté en ce temps là les feroient haster d'y entrer pour fuir et se sauver à couvert soubz l'ombre de son autorité. Il est de besoing donc de gratifier cette ville là, faire que ses ministres en Savoye y tiennent main en particulier⁴⁰. Quant à la noblesse, aussy tost qu'ilz seront secouez du scrupule de l'obéissance qu'ilz doybvnt à leur Roy, ilz iront droit donner avec tous leurs desseings là où la courtoisie et la libéralité reluyra. Celle de V. A., qui est plus voisine, leur jectera de plus près ses rayons. Une chose y a il, Monseigneur, qui les faict douloir merveilleusement, et que je narreray avec toute l'humble submission que peult avoir un très humble subject, emporté de l'ardeur véhémence au zèle du service de son seigneur et maistre : c'est l'impos des chevaux⁴¹, que V. A., disent ilz, qui avoit jusques icy emporté le los sur tous les princes d'Italie et

40. Au moment où Lucinge écrivait ces lignes, en automne 1586 (voir notre introduction), il s'app préparait lui-même à visiter les principaux chefs du Lyonnais, Mandelot et Chevières. Le compte rendu de ces visites se trouve dans ses lettres au duc de Savoie datées de Ruffieu, le 5 décembre 1586, et de Lyon, le 24 janvier 1587 (Arch. Turin, lett. min. Francia, m° 8, n° 60 et 3).

41. En 1585, les défenses d'exporter les grains, les chevaux et les armes furent de nouveau publiées, rapporte V. de Saint-Genis (*Hist. de Savoie*, t. II, 1869, p. 164).

qui avoit tenu son pays net de toute gabelle qui fachast les passants, leur a voulu imposer, et se plaignent qu'elle veuille faire la guerre à la noblesse françoise, car ilz se trouvent les plus intéressez en ce tribut sur les chevaux, qu'ilz achèptent et conduisent en France. C'est un subsidie, dient ilz, qui ne regarde ny le marchand ny le simple peuple, mais le gentilhomme seul, que V. A. doibt caresser et aymer comme prince né et sorty des os de la France. Ilz discourent ainsy parmy eux, lamentant quelle chose ilz ont peu commettre qui aye ainsy irrité V. A. envers cette noblesse. V. A. y avisera par sa sage prudence et pardonnera à la ferveur de ma dévotion, de la quelle j'ay osé proposer en passant ce que je ne pouvois taire sans encourrir le nom de desloyal, puis qu'il importe de tant à son service.

J'achèveray mon premier discours, et suyvant la matière proposée, je présuppose tousjours avant que ces choses surviennent qu'il fault que le Roy soit de moins, qui ne peult guières tarder, car ses plus fidèles serviteurs redoubtent cella et se hestent de se pourvoir avant qu'il leur defaille. Avec ce que V. A. doibt estimer que Sa Majesté — si non qu'il les puisse exterminer — tâchera de contenter Messieurs de Guyse plus que ne pourront les agrandir les pratiques estrangères, lesquelles le Roy n'ignore pas. Et pour avoir la paix, il n'espargnera chose que ce soyt pour les contenter et faire qu'eux mesmes l'approuvent. V. A. croye aussi qu'ilz se contenteront à peu moins dens leur pays, que de ce qu'on leur pourroit promettre davantage hors de la France, où ilz ont leurs amitiés, leurs suites, leurs femmes et leurs enfans ; et qu'ilz prendront avec les deux mains le party qu'on leur présentera, si non que par l'ayde estrangère ilz se vissent le chemin du tout ouvert à la coronne. A quoy ny le sang, comme princes estrangers, ny le demeurant de la France se peuvent aysément accorder. Et puis je ne crois pas qu'aucun prince y voulsit tant employer pour les agrandir, veu que paraventure ce seroit la chèvre qui auroit nourry le loup, alors qu'ilz seroyent venuz là où ilz prétendent, qu'aussy les princes ne s'esmeuvent volontiers si non que pour l'intérêt ou de l'honneur ou du proufit. En cecy tout le bien que peult venir à Sa Majesté Catholique est de fomentier les dissensions parmy eux, mais non de les eslever jusques au plus hault :

ce que je ne me persuaderay pas aussi qu'il veuille faire, ny le peult quant bien il leur jecteroit au double plus de moyens qu'il n'en a l'envie. V. A. tâche donc d'acheminer les afayres, entandis et prendre, comme l'on dict, le courant de l'eau sans rien forcer et presser.

J'ay encores à dire des trois estats de la France, et chascun à part, pour parler en après des Conseils et Courts de parlement qui sont auprès du Roy. Et pour la fin de tout le narré, je garde les conjectures de ce qui avindra après la paix ou suspension d'armes en France.

Je commenceray donc par la noblesse, la quelle en ce Royaume est le principal appuy et le seul nerf du soustien de sa grandeur. Cette noblesse se trouve aujourd'huy tant bigarrée pour la diversité des opinions qu'on void en la religion, qu'il ne fault plus attendre d'elle ny l'obéissance envers le prince, ny la preud'homie qu'antienement on luy attribuoit. Cette inconstance en leur croyance les a divisé en partis, les uns catholiques, les autres huguenots. Toutesfois on ne peult tirer une conséquence nécessaire : ny que les huguenots suivent le party du roy de Navarre opiniastrément, ny que les catholiques s'attachent aussi tous à la fortune du duc de Guyse ou du Roy. Car l'on en void et d'une part et d'autre comme une meslange qui faict que la reigle ne peult estre véritable. Il fault donc croire — ainsy que j'ay dict cy dessus — que les gentilzhommes de la France suyvent sellon leur appétit les fortunes des grands ; et jaçoy qu'il n'y a celluy qui ne prétende quelque commodité en servant, si s'en trouve il davantage de ceux qui s'emportent par humeur et gaillardise que par le gain. Les riches et les bonnes maisons sont de ce reng, les seigneurs des quelles se paissent en la magnanimité de leur opinion, estimant d'avoir autant faict s'ilz ont suivy un prince rebattu des coups de la fortune, que s'ilz s'estoyent rengez avec un autre prince plus aisé et accommodé de toutes choses. De cecy ilz font triumphe et en tirent leur principale gloire.

La noblesse en toutes les parties du Royaume de tout temps est respectée et honorée merveilleusement. Par les malheurs des guerres civiles elle est devenue licentieuse et déréglée. Cette liberté de mal faire impunément les faict choir en beaucoup d'actes laids et infâmes, comme pilleries, assassinats et forcements de filles. Actes qui ne sont purgez

par la justice qu'à demy, si non que les Estats généraulx marchent, adoncq ilz s'escartent et ne se laissent attrapper. Aussi la plus grande partie sont si insolents et vitieux qu'il est impossible de voir plus de désordre que celluy qu'on apperçoyt aujourd'huy parmy les nobles. En toute la France, les familles nobles se maintiennent plus longuement en leur grandeur pour la coustume qui [= que] de tout temps on y observe du droit d'esnesse, car les puisnez, en toutes les provinces, avec une bien petite portion sont rejectez de la masse du bien ⁴². Cette nécessité et de se voir ainsy pauvres, faict que ces capdets s'ingénient et s'esvertuent pour devenir quelque chose. Mais davantage afin de pouvoir suyvre, ou du moins esgaller leur trein sellon la marque et lustre de leur maison. De là advient que plusieurs demeurants courts de leurs desseings, s'appliquent aux mauvaises œuvres et mâchurent le nom et la beauté de leur famille. Ceux cy emportent en nombre l'autre part de ceux qui demeurent en leur office. La Bretagne a des maisons plus riches que point d'autre province, et en plus grand nombre, mais partout on y void de bien rentées et opulentes. Les chefs desquelles viennent à leur Court une fois l'année, soyt pour leurs négoces et procès, soit pour avoir quelque office auprès du Roy, soyt de gayeté de cœur, mais tous qui sont nécessaires et reculez pour les extrêmes despences qu'ilz font en armes, en chevaux, en habits, car ilz sont de cett'humeur qu'un gentilhomme bien noble compète avec un autre, pour riche qu'il soit et en reng et en despence, et ne se veulent céder en rien. A peine peuvent ilz souffrir des ducs et des princes. De là a l'on veu parmy eux tant de duels et querelles pour peu de subject et les a l'on veu entretuer comme bestes. Parce que des nobles les aucuns sont courtisans et les autres ou employez aux charges dehors ou qui vivent retirez en leurs maisons, je diray des courtisans à part, et des autres après, que je diviseray en deux chefs, ascavoir les employez dehors, et ceux qui sont chez eux.

Les courtisans, ainsy qu'on void coustumièrément par tout, sont les plus engagez et nécessaires. De là advient que le désespoir de venir à bout de leurs debtes les lie au

42. La noblesse de Savoie ne connaissait pas le droit d'aînesse ; l'institution des co-seigneurs y était répandue.

party qu'ilz ont choisy, soit au Roy, soit avec les mignons. De ces courtisans, les aucuns néantmoins sont huguenots, les autres catholiques, mais mauvais chrestiens, les autres athéistes du tout, qui ne suyvent que l'ombre de la vanité de la Court. Et pour cette raison habandonnent plus aisément le payement de leurs créditeurs parce qu'ilz ont quicté la crainte de Dieu. Généralement toute la noblesse est au jourd'hui employée à cause de ces remuements, et bien peu y en a il qui se contiennent en leur maison. Lesquelz toutesfois sont harrez⁴³ et entretenus de quelqu'un des partys, engagez de promesse pour aux occasions se tenir prests. Il fault croire que le Roy est le plus suyvy. Car outre que la foule de ceux qui sont avec les deux mignons — qui n'est qu'un regorgement de la grandeur de Sa Majesté et qui luy est assignée — la distribution des offices et des charges que les nobles exercent viennent de la main du Roy. Cela faict que les establiz en quelque dignité que ce soit sont ses plus asseurez serviteurs. Mais tous ceux cy, avisants à l'advenir que, le Roy mort, il faudra pour un temps qu'ilz cessent de leur office et charges particulières, la plus grand part, ains tous, se cherchent des retraictes sellon que le discours les peult mieux asseurer. Qui s'appreste par couvertes pratiques l'amitié et faveur du roy de Navarre et des princes de cette maison, qui de la maison de Guyse : ainsy qu'à un chascun d'eux la fortune de ces princes semble mieux appuyée. Je ne dicts rien de ceux qui suyvent par obligation ou devoir, car je les mets au rang des soldars mercenaires. Mais qui valent tousjours plus comme gentilzhommes. Tous ceux cy, desquelz j'ay le propos en main, et qui sont gagez, ont charge de la main du Roy et ne peuvent par raison ny pour le bien de leurs afayres quicter le service de Sa Majesté, car ilz craignent de perdre et les dignitez et leurs fortunes. Et à quiconque de ces princes que j'ay nommez ilz se treuvent engagez, ilz ne peuvent honorablement ny fructueusement rien promettre, qu'après la mort du Roy auquel ilz ont le serment et tiennent de luy leur fortune et dignitez. En ce rang sont tous les chevalliers de l'Ordre hormis bien peu, les gouverneurs des provinces et la meilleur partie de ceux qui avoyent presté leur nom à la Ligue. Lesquelz

43. *Harrez*, soit *arrhés*, attirés à un parti par des gages.

le Roy a réintégré après les avoir fait abjuré solennellement. Le duc de Mercure, Antraghe, La Chartre en font foy, qui tous ont presté ce serment et promis par escrit au Roy qu'ilz ne suyvront autre fortune que la sienne. Sur cette confiance, le Roy les fait obéir ès places et capiténeries de leurs gouvernemens, ce qu'au paravant il ne vouloit permettre. De ceux qui suyvent les deux mignons les uns, comme j'ay desjà dict, n'y sont que pour la lippée et sont les pauvres et bas de cœur, les autres pour avoir un'entrée à l'oreille du Roy, et qui sont riches et les plus grands, les quelz n'ont autre affection horsmis que par humeur ilz ayment mieux l'un que l'autre ; aussi le plus souvent ces deux se desrobent leur suite, font trofée quand il y a quelque malcontent vers l'un de le retirer et le prendre à soy ; encor que les suyvants de ces deux courts s'entrehaïssent mortellement, tous vivent pourtant serviteurs du Roy, et qui ne sont en petit nombre. De penser qu'ilz amoindrissent, on ne le peult qu'après la mort du Roy ou bien la décheutte de la fortune de leurs maîtres, mais encor ilz seroyent ancrés à celle du Roy, une bonne partie d'eux. Il fault noter que toutes les charges des armées et jusques aux capiténeries qui se donnent aujourd'huy, c'est par la main du Roy. Et n'a garde qu'un qui aye esté de la Ligue ou qui ne se soyt remis par quelque signalée preuve puisse obtenir le moindre office pour le seul esgar d'avoir esté de la Ligue. En toutes les armées du Roy il ne s'en trouvera pas un seul qui aye esté au duc de Guyse. Je particularise cette matière et me suis jecté hors du thème proposé de parler en général de la noblesse. Je reprends la seconde partie de la division, et après avoir dict des courtisans, je parleray des nobles qui sont employez dehors et de ceux qui sont en leurs maisons tout en un chef.

Ceux-cy sont créatures indifféremment ou du Roy ou des grands qui sont ès courts, comme des mignons, de Monsieur de Guyse — mais peu — et autres. Les gouverneurs des places et qui ont en main de quoy tenir attendent quelle face prendront les afayres ; il n'y en a pièce qui ne prétende son prouffit particulier et qu'aisément on ne gaigne par argent en la dissipation des choses de ce Royaume. Pièce, dis je, qui ne pense tenir de quoy s'enrichir et se prévaloir en ses commoditez privées du malheur du temps, sans

respect ou d'amitié ou de devoir. Car en France aujourd'huy il ne fault plus parler du crime de lèse majesté, à cause de la longue impunité des fautes et de la tolérance à ne les chastier, comme j'ay dict, et si on en vouloit faire les recherches, à peine s'en trouveroit il un exempt qui ne fusse taché de cette offence. Il ne faut donq que de l'argent, car on trouvera à force marchants qui vendront sans doubte de belles et fortes places. Ceux des nobles qui sont en leurs maisons cherchent ou l'aise du repos, ou se contentent de leur fortune. Mais il n'y en a aucun le quel par force, avenant la grande meslange, ne se trouve estre de quelque party, et qui ne sorte et remue pour se conserver et garantir soubz l'appuy qu'il aura jugé le meilleur. Tous les nobles en général sont impatiens de labeur et de travail, qui malaisément peuvent durer aux armées soit dedens soit dehors le pays. La cause de cecy est les grandes commoditez qu'ilz ont chez eux. Et n'estoit que par la France ilz vivent à discrétion sans discrétion, ilz ne seroyent si assiduz à tenir pied à boule⁴⁴, horsmis les appointés et ceux que quelque devoir oblige. La légèreté de se remuer d'un party en un autre suit cette impatience, car à vray dire pour la moindre occasion de desdeing, soit juste ou non, ilz tournent leur casaque, se dépitent sans autre considération. De tous ceux cy il y a fort peu de conducteurs d'armées, peu de bons capiteines, mais plusieurs qui hazardent témérairement leurs vies pourveu qu'ilz puissent gagner par opinion seulement le nom de vaillant et hardy parmy les leurs. Le roy de Navarre en son privé ne se sert d'aucun qui ne soit de son opinion, hormis le Rocqueloire, qui dès le berceau a suyvy sa fortune; maintenant toutesfois plus que jamais il caresse en général les catholiques, horsmis ceux de la Ligue, et se contraint pour acquérir créance et foy parmy eux. Le duc de Guyse n'a en aucune occasion aucun huguenot auprès de luy, car l'hayne enracinée de ceux de cette opinion contre luy le luy défent et l'en garde. Il en gratifie pourtant quelques uns et s'employe pour eux. Qui veult en général gagner cette noblesse par tous les coings de la France, il ne fault que la courtoisie, douceur et la libéralité. Tout prince qui sera en cette considération devant eux

44. *Tenir pied à boule* signifie : rester ferme, être constant.

aura la meilleure part sur eux. Je laisse plusieurs choses à dire en général de ce corps de la noblesse qui me tireroient en une trop longue narration, puis que je ne veux toucher, si non ce à quoy V. A. peult accommoder le bien de ses afayres. Je viens à l'estat ecclésiastique pour en dire aussi ce qui peult servir seulement, sans m'estendre plus longuement en un discours inutile, si je voulois parler de tout.

L'Eglise gallicane de tout temps a maintenu une grande liberté et s'est réservé une insigne autorité à cause des concessions et privilèges que les rois ont obtenu du Saint Siège apostolique. La Sorbonne est celle qui a en main, comme pillier de cette Eglise, la résolution des difficultez qui surviennent touchant la foy. Pour les privilèges et la conservation d'iceux, tout le clergé ensemble s'en entremet. Les ecclésiastiques en France sortent de la Sorbonne comme d'un séminaire de la Théologie, et à iceux sont donnés les bénéfices du Royaume ; mais tous ne les tiennent pas en tiltre particulier, car il y en a bien peu qui ne soit entre les mains des grands et des serviteurs de Sa Majesté pour récompense, ou qui les emportent par faveur. Les dames ne les dédaignent point. La chose en est venu jusques à là qu'horsmis les éveschés — et encor d'icelles y en a il plusieurs de cette condition — tous les autres bénéfices, comme priorés et abbayes qui sont les mieux dotez viennent par collation aux laïques ; ceux cy les remettent à des custodinos⁴⁵, qu'ilz appellent, qu'ilz font contenter d'une petite portion du revenu, le reste faict bouillir le pot. V. A. peut juger de cette distribution des bénéfices quel ordre il peult avoir au demeurant en tout ce corps. Toute l'Eglise de France tient à peu près le tiers du revenu du Royaume, disent ilz. Mais les rois y ont mis si bon ordre que soubz le prétexte de les fayre contribuer pour les guerres, ilz ont, depuis vingt ans en çà, sans les autres foules et charges, tiré ou de la vente du patrimoine ou autres contributions plus de quatre vingt millions de livres, et par ce moyen, ilz ont abaissé la teste au clergé. En général l'Eglise gallicane désire l'extirpation de l'hérésie et contribueroient tousjours pour cet effect ce qu'ilz ont,

45. *Custodinos*, ou *Custodi-nos*, celui qui était de nom seulement titulaire d'un bénéfice ecclésiastique, avec l'obligation de le remettre un jour au véritable possesseur (HUGUET, *Dict. de la langue française du XVI^e s.*).

moyennant qu'on dispensât leur argent sans abuz pour en venir à bout. Ilz avoient promis à la Ligue tout appuy. Le Roy, à cette occasion est entré en grande jalousie et soupçon d'eux, et leur a une dent de laict dessus : de manière qu'il ne s'en fie aucunement. Il a toutesfois en ce corps plusieurs évesques qui sont ses serviteurs asseurez et créatures : tous ceux que gratuitement il nomme aux bénéfices, mais plus l'évesque de Paris et de Langres, qui ont un pied d'autorité et crédit bien avant dans leurs congrégations, chose qui sert de bride au reste des bons évesques. Car il fault confesser que Dieu, en ce temps calamiteux, ne veult point habandonner un membre de son Eglise au danger où elle se void à présent. Partant Il a suscité parmy eux un bon nombre de bons évesques, de vie exemplaire, et qui librement s'opposent aux incursions des hérésies et au desgat qu'on en veult fayre de leurs revenuz. Une chose les a desgouté merveilleusement : de voir que la Ligue a si peu prouffité pour le bien universel de l'Eglise, et que la levée de l'argent s'en est allée bien loing du project pour lequel il avoit esté contribué. Et jaçoy que le Roy aye manié tout, si ne peuvent ilz qu'ilz n'accusent la froideur de leurs princes catholiques, qui devoient s'enflammer du zèle de la gloire du nom de Dieu. Ilz ont plaint la soudeine résolution de la paix⁴⁶ sans avoir veu l'ennemy une seule fois, et que Messieurs de Guyse ne se sont oppiniastés ainsy qu'ilz devoient pour exterminer cette race. Aussi n'ont ilz plus d'espérance de pouvoir achever rien de bon en ce particulier, puisque leur argent a esté despendu, mais dissipé sans aucun fruit. Qui faict qu'ilz ne crient nullement contre cette paix qu'on va faire, et succombent estonnez à l'effort du désordre qu'ilz pressentent, et ne s'opposent par aucune remonstrance aux volontez de Leurs Majestés qui la désirent. Car si la guerre continuoît ainsy froidement comme l'on l'a veue menée cet an passé, tousjours seroynt ilz pressez de contribuer, et leur affection seroyt rendue veine et inutile. Ilz cognoissent bien que le Roy est plus maistre dens l'Estat qu'ilz ne pensoient, et que

46. Allusion aux trêves conclues à l'occasion des conférences de Saint-Brice, entre la reine-mère et le roi de Navarre ; elles mettaient fin à la guerre destinée à anéantir les huguenots, dans laquelle les Guise avoient espéré entraîner Henri III lors du traité de Nemours.

durant sa vie il faudra passer par toutes ses volontez. Par ainsi ilz se sont reculez de leur intention plus parce qu'on faisoit la guerre à leurs bources qu'aux huguenots; et le Roy, qui se mocquoit d'eux, n'a pris en bonne part le zèle qu'ilz monstroyent au commencement de cette querelle. En quoy Sa Majesté s'est laissé entendre tout clairement que c'estoit pour luy oster la couronne plustost que chasser les hérésies. Ilz désirent infiniment la publication du Concile de Trente, mais les Courts de parlement retardent cett'œuvre. Il y va de la diminution de l'autorité du Roy, disent ilz, mais plus de la leur particulière et voudroyent bien en partie le recevoir, en partie le rejeter. Il fault croyre qu'avenant la mort du Roy, le clergé se rangera avec le party des catholiques, car ilz ont trop d'intérêt en cette querelle pour leur conservation particulière, quand bien ilz auroyent esloigné d'eux tout esgard de la religion. Mais je prévoy qu'en ce temps on ne parlera guierre de Dieu ny du scrupule d'aucune croyance, ains simplement de la succession. Le roy de Navarre y vise et tâche d'embraser le courage de tous les François, s'il peult, sans sonner mot de la religion. De quoy aussi malaisément pourra il venir à bout. Car l'Eglise ne se fiera jamais en ses déportemens et aura tousjours horreur de voir entrer en l'héritage un roy qui les a pillés et saccagés, forcé leurs temples et massacré leurs frères, et ce avec tant de cruauté, d'ambition et d'avarice. Ce seroit un prodige qu'on ne peult fonder sur raison ny croire qu'il doyve advenir. Je ne dicts rien de leurs mœurs, qui vont sellon les humeurs de cette nation, panchant plustost à une désordonnée licence qu'à une retenue, modestie et sincérité; j'entends pour la plus grande part, car Dieu s'est encor réservé, ainsy que j'ay desjà dict, de bons pasteurs parmy eux, qui représentent l'intégrité en leur vie et ferveur en la dévotion des bons Pères des siècles jadis. Je ne veux parler aucunement de leurs richesses et moyens particuliers. D'aautant qu'il fault estimer qu'ilz peuvent tousjours fournir une bonne et notable somme d'argent aux frais d'une guerre pour se garder d'invasion et quand l'occasion le requerra d'y employer du fonds; la quelle ilz ne peuvent espérer qu'après la mort du Roy. Ou bien que le Roy mesme durant sa vie, poussé d'une ardeur nouvelle et d'un instinct de

la gloire de Dieu, le voulsit entreprendre. Car ilz voyent bien que la Ligue ny les autre partis ne pourroyent asseurement conduire à chef une telle entreprise hors du consentement de Sa Majesté.

Je viens au Tiers estat, qui consiste du menu peuple des bourgeois et riches marchants, desquelz nous dirons ensemblement, pour ne fayre une longue division de ce corps qui ne se peult narrer d'une halenée et comprendre en un mesme subject.

Le peuple se doit prendre, en cet endroit, de ceux qui habitent les villes. Aussi la division que j'en fais ci dessus ne pourroyt s'entendre autrement. Les païsans et ceux qui demeurent aux champs pour le labourage sont tenus comme esclaves, en France. Cette coustume n'est pas recogneue d'aujourd'huy seulement, puisque Jules Cesar s'en prit garde et nous l'a laissé par escrit en ses Commentaires des guerres civiles de la France. Ces pauvres villageois ont toutes les foulles de la gendarmerie et des armées qui s'eslèvent en France. Et à cette occasion ilz ont tant souffert parmy les troubles de leurs guerres civiles, qu'on peult dire qu'il ne leur est plus demeuré que l'esprit et le souffle. La Guyenne, le Poictou en rendent tesmoingnage. Les provinces par où les troupes de l'un et de l'autre party se sont pourmené à l'avantage ont porté le dommage. Ilz sont forcez, rançonnez et pillés des moindres compagnies qui passent. Ilz reçoivent tant d'outrages en leurs biens et de violence et force en l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, qu'on n'en scauroit escrire la moindre des parties ny la représenter nayfvement. Une chose se void en plusieurs endroits, que pressés des foules susdictes ilz n'ont de quoy payer les droicts de leurs tailles, de manière que communément on le[s]void quicter et habandonner ce peu de bien qu'ilz possèdent. En ce temps de cherté et de famine, l'on a veu de si pitoyables effects de cette pauvreté, que c'est chose lamentable de les ouyr racompter. J'en diray deux seulement, desquelz on a apperceu pour argument de grande désolation. Quelques jours auparavant que je partisse de Paris, on en feist le récit à Leurs Majestés en plein disné. En Brye et par le Poictou, on a veu les mères les unes manger leurs enfans, les autres les tuer et après se faire mourir d'elles mesmes pour ne voir leurs enfans mourir de fain ny elles supporter

la peine du paricide commis en leur personne. Mais chose plus espouvantable est ce qu'on a vu les pauvres gens après toutes les sortes misérables de se paistre, comme herbes, racines et autres ordures dont ilz usoyent pour accoser leur faim, après, dis je, s'estre resasié par les champs de tout ce que les bestes mangent, avoir recourru à un expédient non encores ouy, mais du tout cruel. Car ilz se tiroient de sang l'un à l'autre, le faisoient cuyre, et le mangeoyent pour se garder de mourir du tout de feim : de manière qu'ilz ne laissoient de provision dans leurs veines, si non ce qui pouvoit suffir à passer le reste de leur languissante vie, qui ne pouvoit plus guières durer. Lesquelz à la parfin on voioyd misérablement defaillir à faute de substance et de l'humeur vitale qui les soustenoit auparavant. Je lairay de parler de ceux qui se sont estranglez et tuez de semblable désespoir, pour reprendre la suite de notre premier discours ⁴⁷.

Le Tiers estat donq, que je mets dans les villes, est tiré du menu peuple comme artisans bas et de toutes sortes de gens de mestier et aussi de bourgeois et de gros marchands. Ceux cy se sont moins esgaré des mœurs et de leur manière de vivre antienne, ny que les nobles, ny que les gens d'Esglise. Et toutesfois, il fault confesser qu'ilz se sont merueilleusement corrompus par la contagion du siècle. Les uns ont juré à l'opinion de Calvin, mais peu, et y ont emporté tout ce qu'ilz avoient de meilleur pour soustenir opiniastrement cette cause. Les autres, et pour dire en un mot : tout le demeurant, si perverty, que l'antique preudhomie s'est du tout bannie d'eux. Au lieu de la sincerité aux marchandises, il n'y a que tare, au lieu de verité mensonge, usures excessives, esnormes et intolérables au lieu de charité. Des artisans, puis qu'ilz dépendent des plus riches marchands, je n'en parleray plus avant, horsmis qu'on en peult dire ce que commu-

47. « Pauvreté grande du peuple », tel est le titre d'un paragraphe où L'Estoile décrit les terribles disettes d'août 1586 (*Mém.-journaux*, t. II, p. 353). Les récits de Lucinge, plus impressionnants que ceux de L'Estoile, évoquent le livre des « Misères » des *Tragiques* d'Aubigné :

« L'homme n'est plus un homme, il prend réfection
Des herbes, de charogne et viandes non-prestes,
Ravissant les repas apprestez pour les bestes... »

(Ed. Lalanne, p. 40).

nément on estime que c'est une beste de plusieurs testes qui tourne à tous vents et suyt les volonteiz de ceux desquelz il dépend en fin⁴⁸ ; c'est un nombre d'hommes qui de soy ne peult rien exploicter, et quand il est conduit, il ne peult guierres davantage, si non à la façon d'un torrent qui est aujourd'huy enflé et regorgé par tout, le lendemain on le passe à pied sec. Il fault voir les gros marchants et les bourgeois. En ceux icy, Monseigneur, consiste la force principale et le maintien des villes. Tant parce qu'ilz exercent en icelles les premières charges, qu'aussi ilz ont tout l'argent en gros, soit en content, soit en responces, de tout le Royaume. En ceux cy la Ligue jecte un merveilleux fondement de sa cause, d'autant qu'ilz sont catholiques, comme dens Paris sur tout et dens les autres villes principales de la France. Ceux cy pour empêcher que le roy de Navarre ne parvienne à la couronne huguenot, ilz employeront à bon escient du leur, sous la conduite de quelque grand capiteine ou prince, et qui presteront l'espaule à quiconque s'opposera justement à luy : j'entends quelque prince du sang, que mettront en avant les partiz les plus forts pour leur servir d'excuse et d'entrée au maniement des affaires. Mais V. A. tiennne pour tout certain qu'ilz ne lairont pourtant entrer dans l'enclos de leurs murailles plus de force qu'ilz ne la puissent dégorger à la première opinion qu'ilz prendront qu'on les veuille presser en leur liberté. Tandis que le Roy vivra, ilz désirent une paix et l'embrasseront chèrement pour le bien de leur commerce.

Du Tiers estat il y en a de factieux et qui suyvent un party plus opiniastrement que l'autre. Le Roy tâche d'abaisser tant qu'il peult ceux de ces puissants bourgeois qui ont presté nom ou volonté à la Ligue. Cette année il a faict un Provost des marchants à sa dévotion⁴⁹ et

48. Lucinge savait quelle force sommeillait dans le peuple des villes, et comme elle était à la disposition des démagogues : « Aux villes, il faudroit robber le cueur de ceux qui ont la volonté des communes en main... » dit-il, alors qu'il examinait les possibilités d'intervention du duc de Savoie dans les affaires de France (lettre au duc, 29 avril 1587, Arch. Turin, lett. min. Francia, m^o 8, n^o 18).

49. Ce prévôt des marchands se nommait Hector de Marles, sieur de Perreuse, que L'Estoile qualifie de « bon serviteur du Roi » (*Mém.-journaux*, t. III, p. 9). Cette élection, après « candidature officielle », eut lieu le 16 août 1586 (P. ROBIQUET, *Paris et la Ligue*, pp. 242-244).

presque nommé les eschevins telz qu'il a voulu. Il prévoit bien que cette brigue, dont Monsieur de Guyse se veut renforcer, et [= est] pernicieuse principalement dens Paris et vise de loing contre l'assurance de sa personne et ses moyens. Si ne pourra il faire pourtant qu'après luy il se treuve en ces bourgeois et gros des villes un brin de bonne volonté pour les mignons, car ilz les tiennent l'origine des maux qu'ilz souffrent et en privé et en public. Monsieur de Guyse, comme j'ay dict, ne les aura pas pour luy non plus, ny pièce des autres partiz quelz qu'ilz soyent, car ilz tendent à la liberté et à secouer d'eux le joug d'obéissance, s'ilz peuvent. Ce que Paris fera, les autres ses voisines imiteront, comme on a apperceu au faict des procureurs ces mois passez, quand le Roy par son édict les voulut cottiser et rendre leurs estats héréditaires par une contraincte de les acheter. Toutes les villes s'escarmoucheront donq et souffriront plusieurs maux et disettes avant que se soubmettre. Mais je m'escare, ce semble, du subject proposé, et parlant des villes fortes du Royaume, je quicte le Tiers estat, du quel je diray pour conclure, embrassant le vulgaire et les riches : le Tiers estat demeure estonné des afayres présentes, tant pour se voir plusieurs armées sur les bras inutilement conduictes, se voir consumer leur chevance et perdre leur bien sans fruict, qu'aussy d'autant qu'ilz apperçoivent communément que ce n'est encores faict, et que la querelle est immortelle. Ilz se pensent aussy en outre que si, du vivant du Roy, les malcontents commencent à barguigner la couronne, qu'ilz doivent après sa mort se promettre de plus horribles tragédies. Qui est cause que plusieurs d'entre eux, comme voyants venir de loing la borasque, se mettront à couvert, ou du moins s'appresteront pour passer au party qu'ilz estimeront plus seur pour estre à sauveté durant le temps que le temporal les pressera. Les bonnes villes se liguent desjà et traictent de se joindre de bon heure soubz certaines conditions qu'on (ne) pourroit trouver mauvaises, encor qu'elles seroyent en évidence : à plus forte raison, latentes et occultes comme elles sont, peuvent bien apporter umbrage à ceux qui y ont intérêt, mais ilz ne scauroyent y assoir fondement par lequel le Roy y peusse présentement remédier. De plus outre ce que les principales villes se vont unissant, dens les mesmes villes, ilz jurent les uns

aux autres toute amitié fraternelle, secours et ayde pour l'immunité de leurs privilèges et conservation de leurs biens et personnes. Choses qui font penser le Roy bien avant et font esprouver souvent beaucoup moins d'autorité qu'il ne voudroit. Je ne veux passer avant en ce particulier, me réservant à l'endroit où je traicteray des conjectures sur l'avenir, que sera sur la fin de ce discours, pour en parler amplement. Il fault premierement voir les Courts de parlement et les Conseils du Roy.

De la noblesse, du clergé et du Tiers estat sont composez les Courts de parlement et les Conseilz d'estat et privé du Roy. Je ne veux particulièrement déduire de quelle autorité les Cours de parlement de France sont appuyées, combien de beaux privilèges les roys y ont apporté, ce seroyt une trop longue peine, et le récit inutile, puis que je n'entends comprendre en ce discours que les choses qui peuvent servir pour recognoistre la disposition des affaires du Royaume. En général on sçait assez que nul édict ou patentes d'importance peuvent valoir, nul rescript ou commandement, qu'en premier lieu, après que le Roy a ordonné, il ne soyt au paravant esmologué en ces Courts, lesquelles ont leurs jurisdictions separées et qu'ilz conservent très religieusement. Car le Parlement est comme le chef de la justice distributive. La Chambre des aydes et des comptes a les causes du patrimoine en main. Toutes ces chambres consistent de personnes qui ne sçauroient vanter leur noblesse première, mais seulement de ceux qui ont eu moyen d'entrer par argent en semblables charges. Ilz achaptent leurs offices, aussy les peuvent-ilz renvoyer à leurs enfans, s'ilz en sont capables, ou s'en défaire et le revendre avant leur mort et en convenir avec un tiers. Je me suis enquis particulièrement s'il y en a de bien riches en ces cours là. Celluy avec lequel j'en discourrois à peine m'en nomma il dix qui eussent deux mille escus de revenu en fonds, point qui les passe ou qui les approche. A les voir toutesfois et chez eux et dehors ilz font monstre de beaucoup davantage. Le corps de ces Cours est merveilleusement décheu plus qu'en lieu du monde. En leurs ordonnances et esdicts il y a plus de passion et d'avarice que d'équité. La justice y est vénale. En ces compagnies, presque tous sont usuriers, de manière qu'on peult dire qu'ilz ont chassé les juifs de la France et qu'eux ont levé

boutique excessive de ce mestier, car d'un escu ilz ne rougissent point d'en prendre trois sous le mois, vingt et cinq pour cent, et ainsi sans conscience ilz tournent le dos à Dieu. De ceux qui suyvent la robbe et le trein de la justice, on les met dans la ville de Paris seulement à quinze ou vingt mille, y comprenant les sergents, vermine qui succe le sang du pauvre et du riche, et qui s'engraisse à la despouille de tout le peuple ensemble. Il y en a qui estiment qu'au grand bransle de la révolution qu'on attend en la France, les Courts de parlement ne seront en guières grande considération pour pousser l'espaule à l'un ou à l'autre party. Car ilz ne peuvent qu'avec la plume envoyer leurs esdictz, qui sont comme enseveliz soubz les armes, en temps de guerre, et ne sont en vigeur qu'avec la paix. Ceux qui sont en cette opinion jugent bien que l'affaire se décidera par la force, et que celluy aura meilleur droit qui se présentera le plus fort et avec plus grand nombre d'hommes. L'opinion de ceux cy me plaît en tant que nécessairement on verra au commencement remuer les cousteaux, et ce sans doute. Mais encor voudroy-je distinguer le pouvoir et crédit de ces Cours. Car celles qui sont esloignées de grands intervalles de la présence et aspect du Roy ont par le long tract de leur administration acquis dans les provinces où elles sont assises grande réputation, et parmy les nobles et les riches des villes. Tholose, Rohan et Bordeaux ont de signalées pratiques et bonne voix en chapitre, advenant le désordre qu'on présume. Car si bien elles ne donneront autorité à découvert à aucun des partys qu'ilz ne les voyent incliner ou l'un ou l'autre à la victoire. Toutesfois pardessus mein celluy qu'elles approuveront sera suivy et des provinciaux et des riches de leur ressort. Quant à ceux de Paris, je croiray que [par] la longue présence du Roy et le peu de maniment qu'ilz ont pris aux affaires de l'Estat, ilz ne serviront de rien, si non de subir par force les loix du victorieux et d'approuver ses conquestes quand elles seront assises, et un stable point de sa fortune. Ilz peuvent néanmoins servir de conseil, en particulier, et de practiquer les volontez de plusieurs pour les faire panacher au party au quel ilz apporteront d'avantage d'affection. Le plus grand nombre de ceux-cy, comme prouvenant du corps des trois estats, est déjà plus que corrompu et

infecté de la religion, et s'ilz n'osent se dire huguenots en public, leurs actions sont pires et se déportent en athées. Généralement ilz sont plus attachez au gaing qu'à la sincère exécution de leur charge. C'est un mal qui coule parmy tous les estats, et qu'il vault mieux déplorer qu'exagérer plus à long. D'icy il fault entrer ès Conseils de Sa Majesté.

De ces Cours de parlement sortent les conseillers du Conseil d'estat et privé du Roy. Ilz affectent ces places pour s'eslever davantage en dignité, et comme de degré en degré monter au but de ce à quoy ilz peuvent atteindre, mais ilz ne peuvent passer plus outre qu'au Conseil privé du Roy. A cettuy cy toutes les autres Cours respondent. Les parties y viennent par évocation quand elles ont ou par faveur ou de droit légitimes occasions de récusation. Tous les chevalliers de l'Ordre ne sont pas de ce Conseil et toutesfois que tous y entrent s'ilz en veulent rechercher l'office. Le Chancelier est chef de tous ces Conseils et de toute la justice. Les cardinaux y entrent, mais celluy qui tient le plus pied à boulle est le jeune cardinal de Vendosme ⁵⁰. Dans ces Conseils, il ne fault pas estimer qu'il n'y aye de bonnes testes, sages et qui avisent de bien loing aux afayres. Tous qui prévoient au cours du marché ce qui adviendra après la mort du Roy et qui jugent sainement de l'advenir, néantmoins n'osent dire leur raison. Car par la grande autorité que le Roy a donné à la volonté de ses mignons ilz n'osent respirer, si non ce qui leur plaît, qui leur vient à plaisir et prouffit; ainsi pour leur complaire, ilz ne proposent aucune chose qui offence le bien de leurs desseings. Ilz se pensent, ces bons personnages, que quelque sein conseil qu'ilz sceussent mettre avant pour remédier au mal de leurs affaires, ilz ne pourroyent retirer la volonté du Roy en ses passions particulières ou arrester le bransle des choses jà tant excitées et esmeuez qu'elles font presque le sault. De manière qu'ilz sont muets et la bouche close, n'osent disputer et débattre que ce que le Roy approuve ou ses mignons attendent et désirent. Car aussi bien seroit battre

50. Charles de Bourbon, fils de Louis I^{er} prince de Condé, archevêque de Rouen, puis cardinal de Vendôme dès 1583, est dit « Le jeune », parce que son oncle, le cardinal de Bourbon (futur roi de la Ligue) avait été précédemment aussi cardinal de Vendôme.

l'eau et sans fruit, comme l'on dict, tâcher à démancher la sphère. De tous ceux de ce Conseil, le Chancelier est plus méchant, aussi est il plus envié de tout le peuple et de tout le monde. C'est grand cas, Monseigneur, que luy qui n'avoit, il y a huit ans, que trois mille livres de rente, soit au jourd'huy possesseur de six vingts mille francs de revenu, deux cens mille escus en bourse, qu'il faict prouffiter avec les plus belles maisons qui soyent en la Beauce, lesquelles luy appartiennent. Le Roy cognoist très bien sa mauvaise vie, mais il ne voudroit pas en avoir un meilleur parce qu'il applaudit à toutes les intentions de Sa Majesté et luy appreste le plus souvent matière de faire plus et d'impos et de nouveaux subsides qu'il ne voudroit et devroit ⁵¹. Il tient main à tous les partis de la France et a gens qui y négocient son argent. Il est d'un naturel si vil et courage abaissé que tous ceux qui sont un peu bien auprès du Roy peuvent disposer de ses œuvres en quelque sorte d'affaires qu'ilz ayent en la Court. Il les flatte, ouy, jusques à un moindre varlet ou du duc d'Espernon ou de Joyeuse, qu'il voudroit pourtant avoir baisez mortz tous deux. Il est partial en ses opinions, ignorant, horsmis en ce qui est du cours du marché. Il est particulier ennemy de V. A., et du quel il ne fault attendre que tout desplaisir. Si cettuy cy est meschant, le sieur de Villeroy ést en opinion d'estre tant meilleur. Et de vray le Roy en faict si grand compte pour sa fidelité qu'il l'ayme et le chéryt sur tous, luy fie toutes ses affaires les plus secrètes. Il est riche du sien et a de grands biensfaictz de son maistre. Il est doux et courtois à tout le monde, sur tout aux estrangers, respecte merueilleusement les ambassadeurs et davantage que pièce des autres ministres que le Roy aye. Il est expéditif. Il ne s'est onques esgaré pour s'allier à aucun party hors du service du Roy. Si le Roy a paré le coup des armes de la Ligue, on luy en donne jusques à icy la gloire — pour n'en dire d'autres occasions que je pourroy bien mettre en comte des causes du rabaissement

51. La complaisance du chancelier Philippe Hurault de Cheverny envers le roi était connue :

« L'eccho du Roy, c'est Cheverni

Il ne dit ouï ny nenni

Pour la voix délibérative »,

lit-on dans le Coq-à-l'asne de 1585, dans L'Estoile (*Mém.-journaux*, t. II, p. 310).

de leurs desseings. Bref, il est si digne serviteur de son maistre qu'il est le principal auquel vont couler toutes les affaires de la France, soit en la présence ou absence du Roy. Il est plus de la maison de Bourbon que de Guyse. Je croy qu'en cela il seconde la volonté de son maistre. Le sieur de Bellièvre est en grande réputation et homme sage et de bien et qui n'est aucunement enrichy. Des autres, je n'en veux sonner mot pour n'enveloper ma narration du nom et de l'estre de ceux qui sont comme les moindres estoyles qui roullent après celles qui ont une plus excellente influence.

Pour tenir parole et payer à V. A. ce que je luy a[i] promis au commencement de ce discours, il ne fault pour achever l'œuvre entière si non parler en général des hommes de la France, des moyens du Royaume, et tirer de tout ce projet quelques conjectures pour l'advenir de ce qui sera ou sortira après la mort du Roy. C'est se promettre beaucoup et entrer en une grande audace, si le propre de l'homme n'estoit cette mesme ratiocination qu'est : des choses passées et des présentes colliger les futures. J'entends non pas de deviner, mais de parler probablement de ce qu'on attend après tout cecy.

Les guerres qu'on a veu en France ont sans doubte espuisé une grande partie des peuples qui l'habitoient, outre les autres misères qui depuis 25 ans en çà affligeant le Royaume en ont emporté leur part. Pour tout cella il ne fault doubter qu'aujourd'huy encores il ne s'y retrouve un'infinité de bons soldars et en grand nombre, ce que aysément on pourra colliger des raisons que j'allégueray et par les exemples des levées qui s'y sont faictes l'année passée. Laissons à part que par la longue suite de leurs noises et dissensions ilz se sont agguerriez chez eux et à leurs despens ; qu'il a esté aisé qu'un peuple, jà de soy martial, estant contraint de prendre les armes pour sa patrie, femmes et enfans, se sera par ces nécessitez duict et adextré au mestier de la guerre. Cecy peult estre dict de toutes les nations qui ont cette cause de s'armer et défendre. Mais touchons ce qui est advenu. Il s'est veu en la distribution des armées, après la paix, dix et sept camps ou formes d'armées, toutes de François que d'un costé que d'autre. Le Roy, le duc du Maine, le duc de Guise, son frère, le duc de Joyeuse, le duc d'Esper-

non, La Vallée, le maréchal de Byron et le maréchal de Matignon, le maréchal de Mommorency ; le roy de Navarre, le prince de Condé, le viscompte de Turenne, le sieur de Chastillon, Le Diguières, le sieur de Vinx, le baron d'Oraison et Monsieur de Cornisson joint avec le maréchal de Joyeuse. L'armée de mer que le commandeur de Chatte conduit. En toutes ces armées, l'une portant l'autre, on y peut mettre, sans les estrangers, trois mill'hommes de pied françois. Certainement si on veut compter par le menu il y en a plustost eu davantage que moins ; qui voudroit y comprendre les présides, qui sont garniz de naturelz François, il accroistroit de beaucoup ce nombre. La cavallerie est tousjours en une mesme compte de quatre mille hommes d'armes, jaçoy que les compagnies ayent esté dressées de moins d'hommes, mais aussy il y a plus de capiteines. La cavallerie legière n'est pas limitée, aussi ilz en créent sellon les occasions tant qu'il leur plait. Antienement ces places d'hommes d'armes estoient remplies de gentilzhommes, aujourd'huy ilz ne se daignent d'y entrer, si non que l'extrême besoin de leurs affaires les y face résoudre. Quoy donc ? Ou qu'eux prennent les charges ou qu'ilz suivent pour leur plaisir et de gayeté de cœur, de là vient qu'il y a tant de nouveaux capiteines estourdiz et peu de bons chefs pour la conduite ny qui méritent ce nom. Les soldars françois sont merveilleusement licentieux et ont pris un tel ply qu'ilz conviennent presque, en donnant leur nom et leur foy à leurs capiteines, de l'impunité de piller, voller et assaciner.

Monsieur de Mommorency est tenu pour bien sage et prudent ; monsieur du Maine et le maréchal de Biron, qui tous ont acquis réputation en France et parmy les leurs aux occasions de leurs guerres, mais qui dehors ne se sont signalé d'aucun acte mémorable. Le François est coustumièrement hardy et bouillant aux commencements de toutes entreprises⁵² ; qui le scayt employer alors il en tire de merveilleux exploicts d'armes. Que s'ilz croupissent tant soit peu, cette ardeur se ralentit, et deviennent

52. Cette réflexion était un lieu commun chez les auteurs étrangers qui décrivaient la France. Chez Machiavel, déjà, puis chez G. Botero (*Relazioni universali*, éd. de Venise, 1659, p. 15), dans la relation de Lippomano, ambassadeur vénitien, en 1579 (ALBERI, *Relazioni*, t. XV, p. 46).

craintifs et circonspectz sans résolution. Aussi ne peuvent ilz souffrir les mésaises que les autres nations endurent en guerre, ainsi impatiens de toutes nécessitez ilz quicquent aisément tout debvoir, honneur et gloire. Si je parle de leurs ports et vaisseaux, V. A. trouvera cette recherche trop curieuse. Marseille, Nantes, Rouan sont les principales, et Bourdeaux. Ilz ont tousjours mesprisé la puissance et les armées de mer, qui les faict moins forts en vaisseaux et bons mariniers pour les grosses armées. Ilz n'ont guières de galères et peu de vaisseaux de guerre. Puis que V. A. a veu ce qu'en un besoing ilz peuvent lever de soldars, par le nombre des armées qui s'y estoient dressées, combien de cavallerie et le pouvoir qu'ilz scauroient jecter à ung besoin sur mer, il fault voir des moyens. L'argent, Monseigneur, est le principal nerf de la guerre et de toutes les entreprises martiales. Si on cherche en France les bources du Roy et les deniers de ses finances, on les trouvera du tout espuisées, de manière que pour un effort et jecter une armée grande en pied à force d'argent ou pour l'entretenir longuement, il ne fault attendre les moyens en son espargne. Les mignons en ont haussé la bonde et faict verser ce qui estoit de plus cler en leurs commoditez particulières, sont esté les sangsues qui ont succé le plus précieux de ses thrésors. Ses revenuz sont si mal mesnagez qu'il ne fault aussi penser que depuis que Sa Majesté est à la couronne, il aye peu faire amas d'argent. Je ne veux parler du revenu du Royaume ny des revenuz ordinaires qui du temps du roy Loys XI ne montoient qu'à trois millions d'escuz encor non pas ; maintenant par les charges et impos establiz depuis les troubles il va jusques à sept millions. Mais de son escu à peine le Roy en retire un teston à cause de la multiplicité des offices et sur tout des thrésoriers et officiers de ses finances, qui en emportent le reste⁵³. En ce revenu, il n'y fault comprendre la vente des estats ny les parties casuelles, jaçoy qu'il en tire une prompte et grande somme de deniers. A m'ouyr parler, puis que le Roy est sans argent

53. Plainte fréquente. On la retrouve avec de grands développements, par exemple, dans le *Miroir des François*, attribué au calviniste Nicolas Barnaud (s. l., 1582, pp. 53 et suiv.) : « Les financiers ont les mains gluantes... peu de deniers entrent maintenant aux coffres du Roy... ».

comptent et ses finances sont espuisées, il n'y a aucun moyen par la France de trouver un seul souls. Je ne dicts pas cela. Car si on sort de chez le Roy pour venir à la bource des marchants et aysez, là on y trouvera tout l'argent comptent de la France. Il m'a esté assuré et par gens non suspects ou intéressez que la Maison de la ville de Paris, tant en ses responces que en argent, assemblée avec dix ou douze bources des riches marchans trouvera sans s'incommoder quinze millions d'or pour jeter hors d'une bouttée; qu'on rabbate de cette somme ce qu'il semblera de trop⁵⁴. Il y a de cella un grand moyen de se garder et d'ayder à celluy qu'ilz accepteront en ses rempans [= leurs remparts]. Quant au Roy il a tout son domeine esgaré et a si peu de crédit que sans vendre ou engager il ne scauroit trouver un seul denier. Paris respond aux autres villes comme Rouan, Bourdeaux, Lyon, Marseille, Nantes. Toutes ces villes, au prix de Paris, ne sont que (de) villages quant à la fréquence des hommes, et des hospitaux en comparaison des moyens. Le plus grand revenu du Royaume et le plus cler, c'est le sel; mais il seroyt trop long à en faire la discription : ce récit mériteroit une main et une plume à part. Les vins et les greins de la France sortent dehors bien loing et les provinces de ce royaume se tendent l'une à l'autre toutes ces danrées par la commodité des rivières qui le traversent. Ilz ont les leines et le pastel qui court si loing aux nations estrangères et avec tant de recherche pour les teintures, qu'ilz s'en enrichissent extrêmement⁵⁵. C'est une chose esmerveillable que ce royaume aye tant duré et se maintenue en cette abondance au desgat de toutes choses que les guerres y ont faict et causé. Il fault croire que la fertilité du país est telle que si ilz demeuroyent trois ans sans bruit ilz seroyent relevez et de bout, aussi à leur aise presque qu'au paravant. Et toutesfois le país a supporté toutes les despenses des armées et tous les désordres des passages.

54. « Le Roy pourroit tirer de Paris soixante fois cent mille livres, en un besoin », lit-on dans le *Miroir des François*, précédemment cité, p. 39.

55. Un autre sujet du duc de Savoie, Giovanni Botero, décrivait à peu près de même les ressources économiques de la France : Sel, vin, grain et chanvre sont les quatre grandes productions, auxquelles il faut joindre : guède (pastel) et chanvre (*Relationi universali*, Venise, 1659, p. 252).

Je veux conclure, Monseigneur, que la France unie et jointe ensemble — ce qui ne peut estre par aucun discours humain au moins d'une longue course d'années — est assez forte, non seulement pour se defendre, mais pour sauter bien avant en conquestes sur ses voisins. Car les hommes y sont, l'argent et les provisions de guerre, les armes, qu'ilz font chez eux. Bref, tout ce qui peut appartenir à un peuple conquerrant et qui désire s'avancer.

J'ay dict des peuples et de l'argent qui est en France, voyons maintenant ce qu'on peut colliger des affaires présentes de la paix ou de la guerre, que deviendra ce beau et grand royaume après la mort du Roy, et de quelles raisons on peut tirer sa dissipation, sans qu'on puisse remédier à ce mal pour le redresser et remettre. C'est là où gist le lièvre, c'est d'icy où V. A. peut tirer les reigles de se prévaloir et de pescher, comme l'on dict, quelque anguille en l'eau trouble. Je prie Dieu dévotieusement qu'il m'instr[u]ise aussi dignement pour le bien déduire et faire voir à V. A. comme de tout mon courage je desire la prospérité et augmentation de son florissant Estat.

Monseigneur, je ne veux toucher en général les causes de la ruine des estatz, matière que je réserve à dire en mes observations de la grandeur de l'Empire turquesque⁵⁶, comme en son lieu pour la faire voir à V. A. avant que je parte. Discours qui ne luy sera paraventure désaggreable et que je désire mettre en lumière sous l'appuy de sa faveur et autorité. Je prends donc la monarchie de la France en l'estat qu'on la void aujourd'huy, du quel n'y a celluy si peu voyant aux affaires qui ne juge sa cheute et n'en voye comme les raisons toutes apparentes. Je ne veux pas aussi parler des causes divines et de ce qu'on peut juger de la main de Dieu; car il n'y a celluy qui ne doive confesser que les monarchies se bastissent par l'immuable conseil de Sa Divine Majesté et se défont par sa seule volonté quand noz fautes en hastent la ruine. Je veux prendre mes conjectures des causes plus prochaines et de ce qui se traicte par les conseils des hommes, que l'on touche presque au doit. Je ne veux, si non débattre

56. Le livre de Lucinge sur l'empire turc porte le titre suivant : *De la naissance, durée et cheute des estats* et parut à Paris, chez Marc Orry, en 1588, in-8°, 195 f.

par raison ce que l'homme peult promettre de la considération sur les choses passées avec les présentes et en puiser l'advenir. Je ne veux aller prescher les premiers signes de la cheutte de l'Estat de France depuis les armes des huguenots, qui fust le premier crolement de la monarchie. J'attacheray cette dernière partie à ce qui s'est passé depuis un an en çà ; de là je veux arracher, s'il est possible, ce qui doit venir par après.

Les dernières armes du duc de Guyse ont faict cognoistre à tout le monde qu'il vouloit troubler tout l'Estat, et pour son intérêt particulier et, sous les prétextes de réformation, difformer la grandeur et lustre du Royaume. Jà de long temps, ce desseing couvoit en leur maison et s'estoit conservé parmy les mémoires du feu cardinal de Lorraine. Le duc de Guyse rejette cette calumnie sur ses ennemis, et les autres monstrent les escrits trassez de la main de son oncle. Le feu maréchal de Bellegarde s'aperceut de cette menée, en advertit le duc d'Allençon et le Roy mesme, qui n'en fist pas grand compte pour lors. Bref, tous ceux qui remuent en France sont en opinion d'en avoir et se garder quelque chose après la mort du Roy. De toutes ces factions, il y en a deux qui ont crédit et autorité, se promettent davantage que les autres. C'est la maison de Bourbon et de Guyse. Cette cy par l'appuy d'une gaillarde force, l'autre qui, avec le droit qu'elle prétend sur la couronne, pense de s'en faire acroire les armes en main. Il est très difficile par discours de dévider cette fusée et asseurer le roy de Navarre de l'héritage, encor que le Roy l'habilitast en la possession de la couronne. Je ne dicts pas seulement le roy de Navarre, mais les autres de cette maison qui sont catholiques et qui auroient moins de reproche pour la religion. Je ne croy pas aussi que le Roy face sur cecy aucune déclaration ou qu'il nomme un successeur, chose qui répugneroit à l'asseurance de sa personne et diminueroit l'autorité qu'il a en main. Et de plus si tant soit peu il inclinoit à l'un des partys et l'élevoit, il renforceroit par dessus l'autre et se mettroit la peur à la gorge d'estre troublé au repos de ses affaires. Prennons le cas qu'il n'y eusse aucun risque de la fortune de Sa Majesté : il ne peult asseoir ny à l'un ny à l'autre l'estat des afayres pour l'administration. Car le

roy de Navarre est incompetent prince de France pour estre calviniste. Monsieur de Guyse esloigné des prétentions de la couronne pour estre estranger et hors de ligne de succession. Aussi de faire un roy par élection de son vivant, ce seroit vivre en trop de crainte et de soupçon et en continuelle guerre. Le Roy donc tâchera nécessairement à la paix et ce pour plusieurs occasions. Mais les principales sont celles cy : afin de désarmer tout à coup ces deux maisons. Ce faisant il s'oste l'ombrage que luy apportent les forces de l'un et de l'autre party. Avec la paix il les abbaisse de tant plus que la guerre leur donne d'occasion de se renforcer, faire des serviteurs et maintenir la jouissance de ce qu'ilz tiennent. La paix faict recognoistre le Roy et ecclypse les autres par ce que ilz n'ont ny autorité ny commandement. Le Roy perd tousjours par la guerre, ruine ses peuples, tombe en mespris des siens propres, et ce avec plus de dommage de son autorité que plus longuement dureront les armes es mains de ses subjects. Le Roy par la paix se fortifie et affoiblit ses ennemiz. Il se maintient le maistre du Royaume et recule les deux partys par la privation des armées qu'on leur osterà et par le congé qu'on donne aux estrangers qui sortiront de la France. La paix doncq est requise pour le bien des affaires de Sa Majesté, et outre ce il la désire merueilleusement.

Voyons les moyens de la construire et bastir, qu'ilz tiennent à présent. J'ay dict par lettres à V. A. jà long temps a, qu'ilz tâcheront à un concile national, que le roy de Navarre ne peult pour son honneur se catholiser autrement ; ce pendant une suspension d'armes où les choses demeureront coy, mais au mesme estat quand aux armes, car chacun se tiendra sur la sienne et avec la mesme despence pour la soulede et tousjours quelque teste rompue. Disons ce qui est passé jusques icy. La Royne mère s'est acheminée avec l'intention de venir à bout de cette paix. Toutesfois on ne void rien de commencé, non obstant tant d'allées et venues pour l'abouchement du roy de Navarre avec elle. Ilz n'ont pas seulement ny convenu d'un lieu pour se trouver ensemble. Les armées de Poictou se sont retirées pour oster tout soupçon au roy de Navarre, et la Royne demande forces pour l'asseurance de sa per-

sonne⁵⁷. Ilz sont appointez en point contraire. Le Roy veult laisser faire sa mère, qu'il tient pour suspecte en cette négociation. La quelle il scayt trop mieux ne pouvoir opérer chose quelconque qui puisse durer au bastiment de cette pacification, pour y mettre la main luy mesme par après. Car le roy de Navarre fuyt son abord comme de celle qui l'a tant de fois trompé, et prévoyant qu'il n'y auroit rien d'asseuré en cette paix pour le bien de ses affaires, ayme mieux s'oppiniastres et faire le restif et presque désespérer tout pour une fois que de se laisser circonvenir en parlementant et demeurer aussi incertain qu'auparavant. Il void l'hiver qui s'aproche et qu'on ne luy peult de cette année faire guières de mal ny troubler ses affaires de plus qu'il les void à présent. Il se fie en ses intelligences hors du Royaume. Il ne veult rechercher le premier la paix pour ne se rendre demandeur en une querelle contre le Roy où il a tousjours esté sur la défensive et ne prétend d'avoir offensé Sa Majesté. Il donneroit par ce moyen trop d'avantage à ses ennemis ; on pourroit dire encores qu'il cuyde, par ce retardement de parler à la Royne, accroistre les conditions du traicté à son avantage. Mais pour venir à point il a veu qu'on luy a donné tant de loisir de s'armer au commencement, qu'on l'a poursuivy si lentement, que le tout a plustost semblé un jeu qu'un désir de l'exterminer. Le Roy scait bien que quand il voudra il se catholicisera, acceptera la paix avec les conditions qu'il luy proposera. Qui ignore que le Roy ne l'aye entretenu en toute bonne espérance de ses affaires avec ce de plus qu'il ne le veult point désespérer. A la fin après toutes ces mines, le roy de Navarre s'approchera sans doute, mais avec tant d'artifice que tousjours. Il donnera occasion de se faire désirer. Mesme qu'il prévoit que Monsieur de Guyse, ou tost ou tard, se remuera et que tousjours

57. Lucinge écrivait au moment où les conférences de Saint-Brice allaient commencer, après un temps d'attente pendant lequel les parties adverses discutaient du lieu de rencontre. En août, des députés d'Henri III s'étaient rendus auprès d'Henri de Navarre ; ils avaient vaguement parlé de réunir un concile, proposition que le roi de Navarre retint, puis ils projetèrent ces conférences avec la reine-mère. Pendant ce temps, le maréchal de Biron signa une trêve, en Saintonge, avec les protestants. Navarre demanda même l'évacuation de tout le Poitou par les forces royales, ce qui ne fut consenti. Voir : G. DE BRÉMOND D'ARS, *Les conférences de Saint-Brice*, dans la *Revue des quest. hist.*, t. XXXVI, 1884, pp. 496-523.

il faudra venir aux cousteaux et fera semblant de s'aider de ses amis estrangers à ce coup, si non qu'il voie tout cler son bien ou qu'il ne joue à descouvert pour prendre l'assurance de ce que Leurs Majestés luy promettront. Cette paix venant estre faicte — si tant est qu'on la puisse construire bonne, ce que je n'estime pas — il fault en apparence au moins accommoder ces deux maisons, et le Roy ne craint rien tant en ce monde que cella, ouy de les voir par appréhension seulement uniz et bien ensemble. Le Roy pour cette raison ne se hasteroit pas à la construire, si rien ne le presse d'ailleurs, puis mesme qu'il fera la paix du costé du roy de Navarre quand il luy plaira. Et la Royne mère du costé de Monsieur de Guyse, en accommodant ses affaires et en le contentant en quelque façon, par ainsy la paix sera quand l'un ou l'autre voudra ; et en tandis le Roy ne craint rien, qui void et le duc de Guyse desarmé et le duc du Maine qui se retire pour donner loisir et lieu de faire le pourparler. Cette paix vienne quand elle voudra, ne durera pas, d'autant que la matière des troubles où ilz sont n'aura pas esté retranchée. C'est le soupçon de ces deux maisons envers le Roy et la facilité de persuader à l'un contre l'autre les semences de dissension à cause de la hayne et rancune en la quelle on les a nourry. Ce desdeing d'entre eux est fondé sur le maintenant de leur fortune. D'où, en tant qu'ilz désirent se conserver, ilz seront plus jaloux des déportemens les uns des autres. Avec ce que tous deux craignent d'estre pipés en ces négociations, qui les fera regarder de bien près à tout, l'un sur la Royne, l'autre sur le Roy, et tous deux seront trompez et ne s'en scauront défendre. Je veux bien que quelque leur serviteur descouvre cette mèche. On me dira davantage qu'ilz ont esté faicts sages et les uns et les autres par leurs exemples propres : le roy de Navarre si souvent, le duc de Guyse au dernier traicté de la paix. Comment donc pourront ilz, me dira quelqu'un, estre induicts à se pacifier ? La nécessité de leurs affaires et l'impossibilité de parvenir encor à leurs prétentions.

Toutesfois je crois que Monsieur de Guyse, comme celluy qui a moins de droit au gasteau — car j'oste le prétexte de la religion, du zèle du quel ilz ne sont nullement esmeus — remuera plus aisément et mettra les choses en trouble quand il sera aydé amplement d'argent. Et ne

faut jà craindre qu'il se face maistre si à coup ou qu'il aye le crédit pour s'empatronir de rien plus que de ce qu'il tient, quoy qu'il se face accroitre et davantage peult estre qu'il n'y a pas. D'autant, comme j'ay dict, ny que les villes, qui sont fortes, ne le receveront pour luy obéir, ny que les grands qui secondent sa fortune voudront s'esclaver à sa volonté ; puis les villes rejeteront le joug de la servitude tant qu'elles pourront. Les grands par l'aide desquelz ilz seroyent montez, voudront se garder leurs moyens et tenir comme compagnons ce qu'ilz ont et avec articulations esgalles puis qu'ilz l'auront aidé à monter. Tous en général prendront garde particulièrement à eux, et de ne se laisser accrocher à aucune mauvaise condition. Cependant il est suffisant de pouvoir remuer et mesler les cartes toutes les fois qu'il voudra. Mais de promettre à l'estranger ou place forte ou province du Royaume, cela ne crois-je pas qu'il le puisse faire, au moins pour le pouvoir tenir. Car il ne pourroyt présenter qu'à son damage de ce qui est en la France, mesme qu'outre qu'il perdrait le crédit parmy la nation s'il devenoit marchant des forteresses du Royaume, il s'en accommoderoit, s'il pouvoit luy, et en fortifieroit d'icelles sa fortune. De dire qu'il preste ayde pour prendre ce qui est de descousu de la province du vivant du Roy, il ne peult rien promettre de luy, ny pour Salusses, ny pour Genève, à mon aviz. Car pour Salusses il faudroit que l'entreprise se fisse au despens de V. A. pour son assurance et de ses hommes. Luy est hors du Dauphiné, n'a point de crédit en Provence, et auroit à faire à se garder pour luy le cartier où il est. A Genève, s'il promettoit d'empêcher le secours que le Roy pourroit donner à la ville, si tant est qu'on la voulut ouvertement attaquer, je ne me le persuaderay encores moins ⁵⁸. Il fault s'imaginer les endroicts et passages de la France trop larges et ouverts et le Roy trop fort pour dire que l'autre s'oppose contre

58. En 1586, Guise s'était montré fort prévenant envers le duc de Savoie, dont il désirait l'appui. Il avait promis à Lucinge de faire son possible pour empêcher les huguenots de gêner son maître dans l'« entreprise » méditée contre Genève (I. RAULICH, *Storia di Carlo Emanuele*, t. I, p. 252, n. 1). Quant aux visées du Savoyard sur la Provence, le Dauphiné et Saluces, elles faisaient l'objet de tractations très secrètes entre Charles-Emmanuel et Guise ; Lucinge n'y fut mêlé qu'en 1587 (A. DUFOUR, *Les relations de Charles-Emmanuel...* dans *Positions des thèses de l'École des chartes*, 1954, p. 52).

cette volonté. Monsieur le Grand leur faict teste en Bourgoingne, et qui ouvrira tousjours les portes à ceux qui voudront passer.

Le Roy, comme je dicts, est plus fort que tous les deux partys ensemble, tant pour les armées que ses serviteurs ont, que de celles qu'il a rièrè luy et desquelles il ne se défera pour l'advenir. D'autant qu'il s'est résolu d'avoir outre ses gardes ordinaires tousjours dix mille hommes de pied tous prest, vingt compagnies de gens-d'armes, que ses plus confidens commandent. Le tout après de sa personne et aux environs des lieux où il sera, pour estre pourveu à toute occasion de nouveauté. Le roy de Navarre et Monsieur de Guyse, avenant la paix, n'ont aucun prétexte de demeurer armez, mais au contraire le roy de Navarre offre de remettre ce qu'il tient et que le duc de Guyse face le semblable. Toutesfois ny le roy de Navarre pourroit tenir sa promesse, car les villes principales ne luy obéissent pas, ny le duc de Guyse se voudroit désaisir de rien, d'autant qu'il apperçoit avec quel désavantage on luy feroit quicter ce qu'il a. Il faut, pour conclure ce qui se passera durant la vie du Roy, voir encores le courage des mignons, et s'ilz entretiendront le Roy en guerre. Cella peult estre débattu d'une part et d'autre esgallement. Car il semble qu'ilz ont occasion de penser à durer quelque temps après la mort du Roy, au moins à fonder leur fortune le plus solidement qu'ilz pourront. D'abondant s'acquérir de l'honneur et de la gloire par cette occasion et prendre crédit avec les soldars par moyen de ces commandemens qu'ilz exercent parmy eux. De vray jusques à présent on ne les a estimé dignes d'autre que de l'entrée et sortie du Cabinet. Que si les desseings qu'ilz ont en main succèdent heureusement, ilz s'accroisteront en l'espérance de quelque plus belle entreprise et tâcheront, dira quelqu'un, à passer outre pour se trouver eux aussi quelques forces en main alors que leur maistre sera allé à Dieu. Voyons de plus l'intérêt qui les peult esmouvoir pour se gagner et acquérir les provinces qu'ilz gouvernent. Premièrement le Dauphiné et la Provence chastouillent merveilleusement le duc d'Espèrnon. Ouy, mais là sa fortune est si démanchée, que Lyon luy dénie ce contentement et la Provence ne le laira jamais espérer d'en pouvoir

estre maistre ⁵⁹. Quant au marquisat de Salusses, ilz le tiennent perdu pour la difficulté d'estre secouru. Carماغنolle ne peult faillir à V. V., advenant le temps que je dis. A cette occasion, elle doit rejeter tous ceux qui le veulent faire entrer à cet'heure en entreprise secrète là dedans; car s'il fault la maintenir en vostre nom, c'est se déclarer ouvertement. Si ce sont gens qui n'ayent autorité, ilz ne pourront pas servir d'excuse et tousjours faudra que V. A. entre en jeu; ce point mérite un lieu à part, et V. A. par sa prudence y scaura très bien adviser.

Je reprends le discours premier. Le duc d'Espèrnon donq, là où il n'aura le prouffit asseuré, qui dira que pour suyvre une fortune incertaine, il veuille perdre le bien de la présence de son Roy? Il n'y a rien qui puisse faire croire qu'il recherchast douteusement non pas mieux, mais ce qu'un privé gentilhomme feroit pour s'agrandir et quicter le bien qu'il a en main. Le quel si habandonnoit, les moyens de favoriser les siens et accroistre en biens cesseroient, estant esloigné de son maistre. Car il ne scauroit tant prouffiter en quelque conquête de province qu'il puisse prétendre, qu'il fera demeurant à la Court. L'argent luy manqueroit et ne pourroit par un tiers se prévaloir des bienfaits du Roy si à propos que ce que luy mesme procure. Pour les absents, dict-on coustumièremment, il n'y a que les os. Ce que j'ay dict de cettuy se peult entendre de l'autre. Car Monsieur de Joyeuse a ses fortunes appuyées comme V. A. a veu cy dessus. La mort de son père, s'il est ainsy ⁶⁰, fera cesser l'intérêt qu'il auroit de le conserver en son gouvernement et l'indura à condescendre plus aisément aux conditions qu'on avancera pour contenter Monsieur de Mommorency. Mais un plus ferme argument qu'ilz aymeront mieux la paix que la

59. Sur les événements de Lyon, voir n. 36, p. 135. En septembre 1586, Epèrnon se rendait en Provence avec une forte armée pour prendre possession de son nouveau gouvernement. Il avait suffi de son arrivée pour que nombre de ligueurs et de huguenots cessent de se battre pour tourner leurs armes contre ce gouverneur peu désirable (L. MOUTON, *Un demi-roi*, p. 160).

60. Il n'en était pas ainsi. Guillaume de Joyeuse, lieutenant-général au gouvernement du Languedoc, ne mourut qu'en 1592. Alors que le gouverneur du Languedoc, Montmorency, embrassait le parti de Navarre, le lieutenant-général restait fidèle au roi. En été 1586, Henri III confia une armée à Anne de Joyeuse pour secourir son père contre Montmorency.

guerre, c'est que le Roy y incline et qu'ilz seconderont la volonté de Sa Majesté.

Mais, dira quelqu'un, si le Roy peult renger par force les huguenots, il fuyra le chemin de la paix. Le Roy ne cherchera de procurer la ruyne de ceux qu'il met en la balance d'une part pour contrepeser la Ligue, la quelle il hayt à mort, et les huguenots aussi, mais plus les autres que ceux cy. Or croy je bien que le Roy attend de sauver la chèvre et les choux, de faire ce qu'il prétend, mais avec réputation de sa grandeur. C'est à dire que les huguenots dependent la paix au Roy, et le Roy leur accordera et la fera sans entremise de sa mère. Disons donc, puis que le Roy est le plus fort, que tandis qu'il vivra il se gardera d'invasion ouverte et retranchera à toutes les occasions à ses subjects de suyvre les pratiques estrangères, lesquelles il n'ignore pas, et quand il n'auroit autre occasion d'espargner le roy de Navarre que cette cy, il en auroit soing seulement afin de l'opposer au duc de Guyse, quand le roy d'Espagne le voudra faire remuer, le tout sous le prétexte de leurs querelles particulières. La paix faicte, ou la suspension des armes, ou quel nom on luy veuille donner, chascun demeurera sur ses gardes. Les grands seront à l'erte ⁶¹, et ne sera cet accord qu'ilz brassent maintenant si tost parachevé qu'ilz ne soyent à la veille d'une autre plus forte guerre. Car la maison de Guyse donneroit à travers et, quoy qu'il se fissent à croire des conditions de la paix et qu'il y aura d'avantage pour eux, ilz seroyent ruinez et perdus du tout. Le duc de Guyse ne dormira pas, s'il est sage, qu'il ne cherche moyen de remuer. A cecy seroit requis que Sa Majesté catholique fonçât argent. Car aussi bien se doit asseurer le roy d'Espagne que quoy qu'il entreprenne contre Angleterre ou autre endroict, que les François [n'y] puissent mettre le nez. Estant eux en repos, ilz iront troubler en ses desseings. La Royne mère y tiendra main. Le Roy fera le sourd, les grands pousseront cette corde les huguenots y courront de toutes leurs forces pour nuire à Sa Majesté catholique. Toute la France désire un'occasion de divertir leurs troubles.

61. Alertés.

Avant que venir à cet accord ⁶², il y aura nécessairement une suspension d'armes, car de passer d'un extrême à l'autre sans le meilieu, c'est rompre l'ordre de tout le discours. Durant cette trefve, il y aura tousjours quelque teste rompue, les armées en pied pour la réputation des partis et pour fortifier les conditions qu'ilz attendent chascun à leur advantage. Tant d'intéressez feront longuement durer le project de cet accord; une chose seule peult empêcher que la paix ne suive, mais encor la quelle est esloignée de nostre cognoissance : car combien que le Roy, la Royne sa mère, le roy de Navarre et ceux de la Ligue désirassent la paix, tous qui la veullent pour accompagner le bien de leur afaire, Dieu seul qui dispose des événements pourroit faire durer la guerre, afin de parachever le cours de sa juste indignation sur un peuple et des princes si peu zélateurs de la gloire de Sa divine Majesté; sans cella je vois la paix faicte, non paix, mais suspension d'armes pour quelque'année, affin de désarmer ces princes, appeller un consile national et faire qu'honorablement le roy de Navarre abjure sa croyance. Choses qu'il fault attendre avec le temps et en discourir sans présumer d'asseurer rien, mesme entre cette nation qui ne pense que du jour à la journée les actes qu'elle va brassant et remuant.

Venons à la fin pour dire de ce que j'estime adviendra après la mort du Roy. Car encor que repiloguant tous les pointcs lesquelz j'ay touché au long de ce discours, il soit aysé à V. A. de voir et pressentir ce qu'il en sera, si ay je promis d'en dire quelque chose, ce que je faicts avec toute la protestation qui [= que] peult le serviteur devant son maistre, auquel il ne doibt parler par divinalles, mais dire de ce qu'il void seulement, ce qu'ayant faict et l'ayant sceu bien comprendre, il n'a pas mal servy.

Le Roy mort, l'Estat est en combustion. La France déchirée par loppins; les catholiques seront en plus grand nombre généralement par le Royaume que les huguenots, mais la querelle de la religion ne se débattera pas au commencement. De convoquer les Estats pour mettre ordre aux affaires du Royaume, il n'y aura point de jour.

62. Celui que négociait Catherine de Médicis avec Henri de Navarre à Saint-Brice.

Qui seroit capable lors de prester le nom à telle convocation, la quelle sera suspecte au roy de Navarre, si les cours de Parlement la publient ? Et si les princes de la maison de Bourbon les vouloyent assembler, la maison de Guyse ne le souffrira pas. Chascun proposera un prince compétent. Celluy que Monsieur de Guyse mettra en avant et qui sera le premier sacré, je croy véritablement que les villes apprendront à le recognoistre, les cours de parlement l'approuveront et sans autre difficulté il entrera au commandement, mais adonq on vera d'estranges tragédies. Car les enfans de la maison de Bourbon disputeront le reng, le droict d'énesse, les huguenots leur vielle querelle ; ainsi ce ne sera que sang, que tuerie, que scandale pour un temps entre eux. Adonc tout ce qu'on peult imaginer se remuera et n'y aura aucun stratagème ou point d'estat qui ne soit reveillé pour servir à quelqu'un de ceux qui s'entrebattront. Car comme j'ay dict cy dessus, je n'estime pas que le Roy se nomme un successeur, le quel s'il estoit recognu parmy les François amateurs de nouveauté, il seroit mieux suyvi, aymé et regardé de tous que le Roy mesme, et Sa Majesté en plus grand bransle que jamais. De dire que la Royne mère face le mariage du roy de Navarre avec la princesse de Lorraine et par ce moyen unisse la maison de Lorreine avec celle de Bourbon pour rendre sa petite fille royne de France, c'est parler en l'air et des choses que le temps seul avec l'effect doit premier faire croire et asseurer plustost que de les imaginer. Le duc de Guyse, tout parent qu'il est de cette maison de Lorreine, ne seroit pas party à son gré, ne se fieroit pas à un tel Roy esleu, encor qu'il eust sa parenté, tousjours faudroit il se battre.

Particularisons cecy un peu davantage. Je dicts que celuy qui sera le plus fort de cavallerie et qui par ce moyen seroit maistre de la campagne, emportera le meilleur de cette querelle. Car les villes de la France pour un temps se pourront opiniasttrer, mais elles sont par la situation des provinces si connexes et attachées du commerce l'une à l'autre, que si on leur retranche la liberté des conduictes, qu'on se face maistre d'un ou deux ou trois ponts ou passages, on les affamera aysément. Paris, qui est la principale, seroit la plus aysée d'estre travaillée en ce moyen, et qui auroit Paris seroit maistre bien avant

du reste. De dire qu'elles se cantonneront, il est trop mal aisé à un païs ouvert, large et estendu de se garder à soy et establir une forme nouvelle à l'Estat et changer la monarchie en aristocratie ou démocratie. Les Suisses l'ont peu faire pour la difficulté de leurs avenues et leurs mœurs différentes des autres, leurs voisins, auxquelz ilz ne respondent en aucun point, et comme il est presque impossible d'establir une monarchie en ces cantons, aussi est il incroyable de pouvoir introduire un gouvernement d'un peuple ou des nobles en France, car les mœurs de la nation, la forme du païs ne respond pas à ce dessein. Il fault qu'ilz soyent gouvernez par un roy, — pourrions nous dire qu'il sera. Si on le prend du sang de France, il fault qu'il sorte de la maison de Bourbon. De ceux [cy] il y a le roy de Navarre et le prince de Condé qui sont liés par le rescrit d'excommunication et faudra qu'ilz facent de grands miracles et que le Roy vive longuement après qu'ilz seront catholicisez pour conserver leur droit. Reste le prince de Conty, le conte de Soissons et le Cardinal le jeune. Le prince de Conty a de grands défautz de la surdité et de parolle pour exprimer malaisément ses conceptions. Le comte de Soissons le suyvroit à cause de l'espée, mais le jeune Cardinal marche devant luy en eage, qui a de mesme pour obstacle le vieux Cardinal, son oncle, qui luy deffend l'entrée tandis qu'il vivra. Chose qui se disputera à bon escient si son oncle ⁶³ survist le Roy. Car Monsieur de Guise le mettra en avant pour, durant son règne, l'ayant introduict, empiéter l'Estat pour luy. Le bon viellard seroit Roy de nom et cettuy d'effect. De dire que les huguenots proposent un roy, il ne sera onques accepté. Il fault que les catholiques le présentent entre les catholiques ; il n'y aura party plus fort que celluy de Guyse, donq je conclus que celluy qui sera porté de cette maison sera infalliblement approuvé de la plus grande, plus seure et meilleure partye du Royaume, et les grands qui sont interessés, à la fin se résoudront et luy obéiront. De parler que deviendront les provinces, et qui de tous ceux dont j'ay nommez se contregardera mieux, ce seroit dire les choses avant que ceux mesme qui le doibvent effectuer y aient paraventure bien pensé.

63. Le cardinal de Bourbon, que la Ligue nomma en effet roi sous le nom de Charles X.

Icy il fault ouvrir les yeulx et voir s'il y a point de portes ouvertes pour V. A. Ouy, Monseigneur, le Daupiné l'attend. Les préparatives dans Montmelian, tant d'artillerie, poudres, qu'autres attelages et munitions, feront V. A. maistre des montaignes de ce costé là jusques à Grenoble sans doubte, du costé de deçà se ruer sur le Briançonnois. En tandis, il fault avoir l'œil sur Lyon et penser aux discours que je luy en ay faict ci dessus ⁶⁴. De Provence et de ces cartiers là je n'en diray rien, m'assurant que V. A. y veillera. Quant à Marseille, c'est un peuple indomptable, mais la ville n'est pas imprennable et qu'on ne la puisse forcer par moyens qui naistront pour lors et paraventure aujourd'huy sont desjà luy tout présents. Mais, dira V. A., c'est me borner bien près, que je ne puisse aspirer plus outre; ce seroit un grand point gaigné, mais aussi ne veux je pas arrester ses conquestes par mon discours, que je poulse avec désir jusques aux autres limites de la France. Salusses, V. A. a veu ce que j'en ay escrit un peu plus haut. Il faut donq regarder de l'autre costé et jecter se veue plus en là dens le pays.

Oseray je entamer à V. A. un project que j'ay longuement ruminé à part moy, du quel je tire la conséquence d'un grand moyen pour enjamber bien avant dens les richesses de ce Royaume. Je laisse les prétentions de Madame sur la Bretagne et autres droicts qu'elle peult avoir comme fille de France. Je laisse aussy ce que V. A. pourra practiquer avec les princes françois — desquelz il ne faut rien attendre que de force et lorsqu'ilz ne pourront à moins. Je luy diray le moyen que j'ay excogité pour mettre V. A. en grande expectative, mais assurée possession d'une partie du Royaume. C'est, Monseigneur, que V. A. allast Lieutenant général en Flandre, ou, s'il se présente occasion de commander à une armée de mer contre l'Angleterre, en accepter la charge. Je demande humblement congé à V. A. d'en dire ce qu'il m'en semble; et parce que c'est un point où il y eschet plusieurs difficultez, s'il plait à V. A. me le permettre, j'en diray bien amplement ce que j'en pense. Pour mieux représenter mon intention, je mettray d'un costé les difficultez qui peuvent arrester V. A. de n'entrer en cette opinion, et les biens

de l'autre costé, qui luy en peuvent venir. Afin que, aiant débattu par raison les doubtes d'une part et d'autre, l'on voye lequel emporte la balance, ou le bien qui en succèdera, ou le mal que l'on pourroit craindre ; les difficultez qu'on doibt considérer avant cette résolution sont les suyvantes.

Premièrement que V. A. abandonne de sa présence ses peuples et son pays ; qu'il se descouvre ouvertement, acceptant telle charge, et monstre aux François quel party il veult suyvre, qu'il sort hors des bornes de la neutralité qui fust accordée par le traicté de paix avant la restitution de ses estats.

Qu'il seroit mal prest, estant en Flandre, d'empoigner l'occasion, venant la mort du Roy, de se jecter sur le voisinage et se monstre alors avec ses moyens et sa personne. On pourroit mettre en avant quelques autres poincts. Mais ceux cy me semblent les principaux et qui comprendront aisément tout ce qui se disputera en faveur des doubtes de cette entreprise.

Ceux qui seront de cette opinion que V. A. ne devroit quicter ses estats allègueront qu'un prince souverain et d'un si beau héritage ne doibt aller servir ny se mettre en charge soubz un autre, jaçoy qu'il fust plus grand en biens, veu que V. A. est Roy en ses pays. Qu'elle ne doibt abandonner le peuple que Dieu luy a donné, ains le régir, conserver et maintenir ; que ses ministres seront plus paresseux ou pourroyent penser à choses nouvelles quand ilz sentiront le maistre esloigné d'eux. La peine de remettre les affaires en main d'un Lieutenant et de disposer par tout afin que rien ne se change ou altère au cours de ses affaires. Je pourois soudre d'une seule raison ces doubtes de la première difficulté, mais je les veux esplucher à part et y respondre par ordre. Son Altesse ne doibt faire scrupule d'accepter charge d'un si grand Roy comme est le roy d'Espagne, du quel il est gendre et a de si bons gages en main du respect et de l'honneur qu'il porte à V. A., luy ayant donné sa fille avec de si belles espérances et en deux mots qu'il vous a choisy pour son filz et que devez aymer et honnorer comme père ⁶⁵. De quicter son peuple, il fault aviser que les princes habandonnent leurs peuples ceux là seulement qui ne leur font administrer la justice

65. Charles-Emmanuel épousa en 1585 l'infante Catherine, fille de Philippe II.

et qui exercent tyrannie et se débordent en mauvaises œuvres. V. A., la Dieu grâce — et je le puis dire sans adulation — est exempt de ces blâmes par les effets d'équité et de bonté que tous les jours on void reluire en elle, à la grande consolation de ses subjects. Ces princes là, aussi bien présents comme absents, défont à leurs hommes et quelques fois vaudroit mieux qu'ilz feussent bien loing que près d'eux. Mais V. A., qui lairroit les choses en l'estat qu'elles sont sous la charge de ceux qu'elle choisiroit pour l'administration, n'auroit rien changé en ce point : mesmement de la justice distributive, ou les loix, les édits et les riegles municipales attachent les mains de ses officiers, pour ne se dispenser hors des bornes des ordonnances sans offencer. De dire que l'absence de V. A. les fera licentieux et osez, c'est au contraire. Car j'estime qu'il n'y a celluy au quel V. A. puisse remettre charge, soit en commun avec d'autres, soit à part, qu'il ne tâche de s'en acquicter et s'esvertuer davantage que s'il avoit le maistre auprès, comme celluy qui doit rendre compte un jour. De trouver un lieutenant au quel V. A. puisse remettre les clefs de son estat pour ouvrir et fermer ce qui adviendra durant son absence. Dieu l'a envoyé à V. A. comme par miracle : c'est Monseigneur le prince, lequel encor qu'il soit au berceau ⁶⁶, pourra estre assisté de ceux ou de celluy que V. A. nommera, et a recogneu pour fidelles sages et prudents pour luy conseiller et digérer les choses qui se passeront cependant tousjours sous son autorité. C'est le gage, Monseigneur, que V. A. laisse à ses peuples, c'est la raison avec la quelle je pouvois respondre à toutes les objections de la première difficulté. Il s'accoutumera à commander à ses peuples et ses subjects à le recognoistre et luy obéir. Cette communication aux affaires depuis la mamelle presque le rendra prince soucieux, politique et rompu en tout ce qui appartient pour bien pollicer et maintenir un estat, sur tout celluy qui luy est destiné.

La seconde difficulté, que V. A. se déclareroit partial pour l'Espagne, contre la neutralité de la quelle suyvnt les tractez elle ne se peult départir, presse bien davantage pour une seule raison. Parce que l'entreprise est voisine

66. Philippe-Emmanuel, premier fils de Charles-Emmanuel, naquit le 3 avril 1586.

du royaume de France et en un temps où la France toute jecte l'œil sur les actions de V. A. Icy on peult alléguer que le Roy, voyant cette résolution s'ombragera grandement, se pourroit déclarer, puis que le roy d'Espagne se seroit harré V. A., pour toute occasion contre luy et pour cette cause luy verser une guerre en ses estats. Ce sont raisons pregnantes et les autres qu'ilz pourront discourir pour y prendre le pied d'une juste indignation. Il fault aussy respondre de point en point aux doubtes de cette seconde difficulté. Partial pour l'Espagne, pourroyent ilz nommer V. A., si, la guerre ouverte entre ces deux rois, elle suyvoit les estandars de Sa Majesté catholique. C'est le point de la neutralité et au quel seul elle se peult estre obligée, et à cette condition tant seulement. Oy mais, diront ilz, qui doute que les armes de ce Roy, ès mains de S. A., ne soit autant à dire qu'envers tous et contre tous elle n'abandonnera le commandement qu'elle auroit une fois pris sur ces armées, avenant qu'il se presentât occasion de les mener en France ? Aussi bien le croyent ilz de V. A. ainsi coy et reposé qu'il demeure en ses estats ; et puis V. A. peult ignorer ce qui n'est pas, et ne luy doit on pas faire respondre sur ce qu'il ne pense pas qui doit advenir. De dire qu'il s'ombragera et qu'il couvera quelque mauvais desseing contre V. A., je confesse qu'il aura tousjours beaucoup de peur de voir V. A. en cette charge, et qu'il n'aura jamais tant de pouvoir d'exécuter ses volontés qu'il ne soyt tousjours plus empeché chez luy à remédier aux traverses qu'on luy donnera. Tant s'en fault qu'il puisse esclatter contre V. A. ses mauvaises appréhensions. Le roy d'Espagne, quoi qu'il entreprenne en Flandres ou contre l'Angleterre, nécessairement il fault qu'il donne moyen à Monsieur de Guyse de remuer. Il pourra tousjours beaucoup pour retenir au bruit de ses nouveautez les François chez eux, qui regarderont ce qu'il voudra faire. Le Roy se contiendra ; la Royne mère et les autres ennemis capitaux de la couronne d'Espagne et qui redoubtent sa grandeur, ceux cy sans doute, comme j'ay dict cy dessus, verseroient la sentine de leurs troubles et feroient courrir toute la vermine de leurs soldars là où seroit le bruit de ces guerres, aussi bien n'ont ilz en temps de paix autre mestier que desrober et voler pour remplir les gibets après de leurs charoingnes mortes. De dire qu'il entammeroit

une guerre à V. A., encores moins par les mesmes raisons, sur tout le voyant luy armé de si puissantes forces et que V. A. avec un pas seroyt en Picardie pour les faire retourner, mais leurs troubles les garderont tousjours d'y penser.

Sur la troisiemes difficulté qu'on pourroit remonstrer à V. A., qu'avenant le trespas du Roy elle seroit hors de son païs à l'heure que sa présence y seroit plus requise, le commun dire est vray qu'en toutes les actions des hommes, soit privées soit publiques, *Urget presentia Turni*. Que l'autorité de celluy qui veult entreprendre est nécessaire et sa personne, quand ce ne seroit pour autre que pour résoudre mille occurences, lesquelles sur le champ il fault conclure, qu'un Lieutenant ou Vice-duc n'aura la hardiesse, sans les communiquer à son maistre, de les effectuer, cependant le temps s'escoule, l'occasion s'eschappe, laquelle après ne se peult plus recouvrer. Je résoudray les points de cette troisiemes difficulté par le mesme ordre que j'ay respondu aux doubtes des deux premières. *Urget presentia Turni*. Il est vray, Monseigneur, ès choses douteuses et là où l'on craint le danger éminent pour esmouvoir à son exemple ceux qu'on met en besoingne. mais V. A. qui fera le danger et la peur aux autres n'aura besoing d'estre présent. Le tout consiste aux provisions de guerre et à l'appareil dressé de longue main pour se jecter sur un païs qui sera estonné, perdu et travaillé, et qui criera « Vive le Roy et règne qui pourra » pourveu qu'on le traicte doucement et qu'on le mette en repos. V. A. qui aura preveu sagement à toutes choses ne peult y estre désiré si expressément en propre personne, mesmes adonq où les moindres de ses serviteurs pousseroient cette roue et suyvroient la fortune pour gagner à V. A. ce que ne luy peult manquer : tout le voisinage icy alentours de ses estats. Il ne fault s'amuser aux petites bicoques, mais aller à Salusses, Grenoble, et aux places les plus considérables du Briançonnois, tenir le plat païs et capituler avec les villes qui s'opposeront par toutes les conditions amiables, lesquelles se rendront de tant plus aisément qu'ilz ne voudront entrer de fièvre en chaud mal, d'une guerre intestine et civile en une contre un prince qui ne leur présente qu'amitié et toute aide. Dira quelqu'un par ce moyen s'il failloit tout prendre de guerre, on sépare les forces et ne pourra l'on si bien exéquuter en tant

d'endroits ; je le confesse. Mais V. A. enverra de Flandre, elle en aura de deçà qu'elle pourra faire distribuer selon les occurrences, et alors mieux qu'on ne le peut maintenant dire. Cependant il fault la force pour le commencement, telle qu'elle pourra estre sur pied, afin de faire condescendre aux conditions d'une reddition et accord ceux qui attendront repos de ce changement. L'argent fera plus en ce rompant que toutes autres choses, car il n'y a rien de si précieux en matière de forteresses, qui ne se débite par ceux qui seront dedens. Quant aux moyens d'exécuter, V. A. les pourra bien conférer et débattre avec ses ministres avant que partir, avec ce que la distance des lieux n'est si esloignée qu'en trois jours, advenant ce, V. A. ne puisse envoyer des instructions sur son intention de ce qu'on aura à faire, selon que le temps le requerera. Ainsi on ne perdra un seul moment que l'occasion ne soit empoignée pour ramener à effect les desseings que V. A. peut avoir.

Il y a plusieurs autres incommoditez qu'on pourroit alléguer, lesquelles je laisse exprès, tant parce que j'ay touché les principales, qu'aussy je ne voudrois sonner plus avant cette corde, par ce que V. A. scaura mieux se résoudre, soit en sa maison, soit dehors, pour l'Estat, que moy, qui ne suis qu'un ver de terre et le moindre de ses humbles subjectz ne doibs présumer de comprendre. Puis donc que j'ay pris la routte de ce discours, je veux pour opposer à toutes les autres difficultés qu'on pouroit amener, dire les biens et les commoditez que V. A. recevra de cette entreprise. Je les coucheray en foule sur ce papier selon que je les iray concepvant et lesquelz me feront frémir de joye à leur seule appréhension, comme celluy qui désireroit affectueusement de voir les choses en estat prestes à estre suivies.

V. A. peut avec réputation entendre à cet^{te} affaire. Car le roy d'Espagne ou le recherchera de son^{ne} mouvement ou tâchera de prendre parole de V. A. dextrement pour scavoir si elle y voudra entendre. En ce cas il se fault tenir sur la sienne un peu, afin de faire trouver bon toutes les difficultez ci dessus alléguées et le mérite de l'affection que V. A. porte à son service. Je ne veux passer plus outre en ces particularitez. Mais voyons les grands biens que V. A. en peut recueillir. Premièrement la grandeur

de la maison de V. A., son eage, et le temps où se trouvent assises les choses du monde promettent à un chascun qu'elle doit entreprendre ou chez soy ou dehors et conduire les armées. C'est un passage par lequel les grands princes et les monarques se sont faict la voye à l'immortalité. Mais jamais tant qu'à jourd'huy il n'y eust occasion d'acquérir de la gloire et de la réputation, les prétextes plus justes et saincts, et que presque il y a scrupule de conscience à ceux du rang de V. A., quand ilz n'employent le talent à l'expulsion de l'hérésie et à l'exaltation du nom de Sa divine Majesté. Mais laissons tous ces esgards à part : y a il rien de si beau, de si profitable, que de suyvre le mestier de la guerre aux despens d'autrui ? S'exercer sans y mettre du sien ? Apprendre les difficultés, les traverses, qu'on sent à la conduite dest armées sans hasarder chose quelconque ou mettre en compromis son estat. La V. A. fera un'infinité de serviteurs estrangers et de braves capiteines, l'amour desquelz prise en ses escolles ne s'oublie jamais. Elle, en outre, façonnera un grand nombre de ses subjects, leur donnera les moyens de s'avancer, et de plus aura de quoy les employer et les rendre dignes, un jour, de son service. Les enrichir, en outre, de charges, de dignitez et offices et les employer comme ses plus fidelles et redevables. Ce seroit le séminaire où les bons soldars de ses pays iroyent apprendre le mestier des armes et s'abiliter à la guerre pour un jour rapporter à leur maistre le fruit de leur apprentissage en ses affaires propres. Outre les commoditez que V. A. aura pour le bien de ses subjectz, combien d'obventions passent par les mains d'un général en Flandre, qui sera autant d'espargné du revenu de V. A. et le fermer dens ses coffres pour aux occasions particulières le dépendre à propos. J'ose presque asseurer que V. A. espargnera tout son revenu. Car les estats sont grands, les moyens de se prevaloir grands, tout se fera par son commandement. Et Sa Majesté catholique ouvrira sa bource plus largement à son fils qu'à nul autre qu'il y puisse envoyer, et avec plus de respect prendre à gré tout ce que V. A. ordonnera de delà et sans compte rendre. Ses estats demeurent asseurez à l'ombre de l'armée puissante et forte qui luy obéira mieux — et me croye V. A. — que s'il y estoit present alors que ce rompant adviendra et que la France sera en dœil de son Roy. C'est alors que

V. A. et de dellà et de deçà se mettra en possession de quelque chose plus ouvertement soubz quelque prétexte que ce soit. Car je veux qu'ilz élisent un roy catholique, et que les villes catholiques suyvent cette élection et l'appreuvent, si est ce tousjours qu'il y aura lieu d'enjamber parmy eux. Les huguenots seront à gare et remueront, les enfans de la maison de Bourbon, qui débattront, aydez et de dehors et de dedens les Royaume, empêcheront la possession, ouy les catholiques de cette maison contre les catholiques de la mesme maison, qui ne pourront souffrir un éné. Les autres partys bouillonneront guerre par tout. Bref, au commencement ce ne sera que bruit, qu'estonnement, que troubles, et qui ne s'appaiseront si tost. Je ne rameine en doute ce que quelqu'un, qui feroit du cler voyant, diroit; asçavoir que le roy d'Espagne pourroit retirer la main en cette occasion et ne permettre à V. A. de s'avancer avec ses moyens. Car outre que je ne veux ny ne doibs le croire, moins qu'il eusse si peu d'amitié, ce seroit rompre le fondement de ma proposition et par conséquent la suite de ce dernier discours. Ce Roy ne sera jamais jaloux de la grandeur et avancement de V. A. de ce costé là. Car il a faict trop de preuve de sa foy, réalité en sa parolle, et sincérité à tenir ce qu'il promet, à ceux mesme qui ne luy attouchent pas de si près, comme faict V. A. Il y a davantage : que V. A. se feroit cognoistre à ces peuples de delà, lesquelz l'aviseront tousjours de meilleur œil qu'ilz ne feront un Espagnol qui leur commande ou un autre estranger. Avec ce que Sa Majesté n'entreroit si tost en jalousie des conquestes de V. A., ou ne craindroit qu'il se fisse maistre de quelque chose, ce qui le peult chastouiller en celluy qui y est. Elle ne seroit si odieuse à la nation espagnolle, puis qu'ilz ont devoir à la fille de leur Roy et que V. A. par sa douceur et courtoisie les peult tousjours mieux gagner. Son A. iroit, dira quelqu'un, après tant d'heureux succès du prince de Parme ⁶⁷. On sçait bien qui luy a facilité ses conquestes : les troubles de la France. Mais que se peut promettre de moins V. A., qui aura les mesmes instrumens pour la guerre, qui sont

67. Octave Farnèse, prince de Parme, mourut à Parme, le 18 septembre 1586. Il se pourrait que ce fût la nouvelle de cette mort qui ait suggéré à Lucinge ce projet concernant le gouvernement des Flandres.

ce conseil et les soldars, la capacité de comprendre tout ce de difficile qui se présentera aux affaires et le courage pour se résoudre aussi vaillamment en toutes les entreprises. V. A. auroit le plus difficile à forcer l'Hollande et la Zélande. Là où la difficulté se présente, la gloire en est plus grande et l'excuse plus tolérable quand on n'a pas exequuté. Mais qui est le plus considérable, c'est que V. A. engage un grand roy à la guerre, qui ne voudra laisser — outre qu'il y va de sa réputation — celle de son filz en compromis; à cette occasion il foncera et d'argent et d'hommes beaucoup plus largement là où sera V. A. qu'il ne feroit pour un autre. Mais de quoy me sert de passer plus avant en ce discours, puis que V. A. scaura trop mieux excogiter tout ce qui est du bien de ses affaires, que je ne scaurois l'appréhender ou coucher par escript ? Je la supplie donc de me pardonner cette hardiesse et d'agrée ce mien service et humble dévotion, à l'égal de l'ardeur qui m'emporte pour luy désirer toute prospérité, grandeur et augmentation de ses Estats.

APPENDICE

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE RENÉ DE LUCINGE AU DUC DE SAVOIE

29 Juin 1585 [*sic* pour 1588]

Archives de Turin, Lettere ministri Francia, M^o 7, n^o 421

* ... Je diray donc icy, en reprenant le sujet du dernier point, qu'on tient le mariage de la princesse ^{67 bis} avec le duc de Florence tout assuré, de manière qu'on commence desjà à dresser l'équipage de la princesse et faire les roolles de son voyage pour la conduire jusques à Marseille, où le duc son espoux la doit venir rencontrer. *S'il se faisoit une telle assemblée dans la ville, ce ne sera sans y troubler quelque chose et paravanture tachera [l'on] la réduire à la dévotion de la Ligue, en quoy la Royne mère s'y emploieroit et les sieurs de Lorraine, qui accompagnent leur parente. On jugera plus aisément de cecy quand les choses seront conclues et arrestées. S'il y a rien d'achevé, V. A. le doit mieux scavoir. Si ce duc est fort amoureux, il ne s'oublie pas à demander neuf cens mil escus et veult attendre que la France soit en repos, chose qui ne peult estre ny arriver de long temps. Or ne scay-je si ceste alliance pourroit à la longue endomager les affaires de V. A. Car jaçoit que la maison de Valois ne soit plus maison d'appuy, si est ce que pour ce peu qu'elle a encor à durer et pour la prospérité de celle de Lorraine, V. A. y doit penser, et voir si ce parti qui peult beaucoup en France pourroit, uny avec les moiens de Florence, traverser à l'advenir ses voluntez. Je ferai ung dilemme sur ce subject, touchant le mariage, car ou que le duc de Florence se veult marier à bon escient ou bien qu'il pare aux coups et que par honesteté (s'il se soucie de ce mariage, il se sera faict prendre garde des qualitez et meurs de ceste princesse. S'il n'y entend que par manière d'aquit,

67 bis. La princesse Christine de Lorraine. — Les passages chiffrés de l'original de cette lettre sont ici précédés et suivis d'astérisques.

il se contente de se défendre sur les poursuites qu'on lui en fait, s'il a heu soing de s'enquérir de sa vie et qu'il aie esté fidèlement servi, il trouvera qu'elle est une broullonne, mesdisante, desdaigneuse, qui n'aime rien et n'est aimée de personne, qu'elle aime à fère l'amour, nourrie en une extrême liberté de la main de la Royne mère; elle aime le vin et s'en boit à part dans le cabinet, comme faisoit sa feu mère, qu'elle a esté passionnée de Mr du Maine, mais si avant qu'elle en estoit outrée; après elle aime Mr de Joieuse si éperduement que ceste passion ne se pouvoit cacher, et Madame la Grand qui m'en a dict une partie croit qu'elle a franchy le sault avec luy. Il portoit, le jour qu'il fust tué⁶⁸, une casaque de ses couleurs, on lui trouva son pourtraict dans ses chausses et force lettres d'elle dans ses coffres. La maréchalle de Retz et Madame de Villeroy estoient les ministres de cet amour. Elle pleura le défunct avec tant d'obstination que la Royne mère fut contrainte de lui dire que c'estoit trop pour pleurer ung parant et qu'elle feroit mal penser. Le Roy lui en fait la guerre ouvertement et s'en est moqué à gorge ouverte. Elle seroit sanguinaire, ce que on a descouvert depuis peu de temps; elle n'a point de plus grand contentement qu'allors qu'elle oït ou elle mesmes récite quelque massacre. Elle se baigne à compter de ceste matière; elle a deu dire depuis ces derniers troubles, que si Mr du Maine eust exécuté ce jeu, qu'il eut mené les mains basses et qu'on ne seroit plus en peine de la paix, voulant inférer qu'il y eut heu plus de mortalité et que le Roy eut passé le pas. Sa gouvernante, Madame de Marigny, meine une vie desbordée et scandaleuse avec l'abbé Gadaigne, bref tout se sent de la farine. Elle a ung tainct rogeastre, elle porte une cuirassine de peur d'estre bossue, ce qu'elle deviendra infalliblement aussitost qu'elle sera enseincte; car la nature par son effort ne pourra souffrir cet artifice et s'avancera là part qu'elle s'incline. Sa mère l'estoit, sa seconde seur l'est. Brief, si elle va en Toscane, l'on peult dire que la Pandore y a versé prou de mal. Ce discours est bien esloigné du thème acostumé de mes lettres; V. A. me pardonnera, s'il lui plait, cela excusera de sçavoir en cet endroit sa vie, parce que j'obliai de la mettre dans le

68. Joyeuse mourut à Coutras le 20 octobre 1587.

« Miroir des princes et grands de la France », avec ce que V. A. verra le subject pour lequel la Roynie mère menace que tel qui l'a refusée pleurera sur ses genoux aussitost que le mariage de Florence sera achevé. Elle couve de mauvais desseins, qui avorteront, Dieu aidant, plustost qu'on les voie.*

Il est arrivé deux courriers qui asseurent que l'armée d'Espagne ⁶⁹ a paru au cap de Finisterra et qu'en quatre jours de là par *mezogiorno et tebechy* ilz peuvent arriver et prendre terre en Angleterre. On pense que le roy d'Escosse ne s'esmouvra point pour les catholiques mais plustost tiendra le party huguenot et soustiendra la roynie d'Angleterre. Cecy est comme le croit 42 [= Mayenne]. Dieu veille donner le fruict d'une telle entreprise, digne du desseing et de la gloire de Sa divine Magesté.

Il court un bruit par cette ville que V. A. a presté de l'artillerie et forces à Monsieur de Mommorency pour assiéger le Saint-Esprit. Chose qui est rabattue par la seule confusion de la mesonge de ceux qui l'ont inventé; aussi ne sont-ce pas gens d'estoffe qui en parlent.

On brusla hyer deux femmes à la place de Grève, opiniastres en l'hérésie de Calvin ⁷⁰. *Il semble qu'on aie voulu donner ceste curée au peuple pour monstrier de quel pied la Ligue marche à l'extirpation des hérétiques. Le peuple y print fort grand plaisir et monstra d'avoir ceste exécution très agréable, de manière qu'il ne désire qu'une boucherie des huguenotz et politiques*.

Le duc d'Espernon est à Champigny, maison de Monsieur de Montpensier, où il a veu le prince de Conty, le comte de Soissons et le prince de Dombes. On cuyde doubter qu'ilz n'y brassent quelque nouveauté. *Je croy que Mr d'Espernon se rengera avec les catholiques de Bourbon pour ung temps, puis au dernier désespoir qu'il se rejettera avec le roy de Navarre, parce qu'il a son plus seur et le bien de sa femme en Guienne. Mr de La Valette, s'il se veult maintenir, faudra qu'il parle avec V. A., pourveu, comme j'ay dict, que Mr de Montmoransi ne le

69. L'Invincible Armada (1587).

70. Le 28 juin 1588, on brûla les deux sœurs Foucaud, filles d'un procureur au Parlement (L'ESTOILE, *Mém.-journaux*, t. III, p. 166).

prenne le premier. Elle scaura se trop mieux valoir de l'occasion que je ne puis l'excogiter ny mesmes l'oser dire*.

Monsieur de Villeroy a retardé son voyage ⁷¹ de jour à autre pour les difficultez qui naissoient d'une part et d'autre sur l'approbation des articles. Les princes ont retranché plusieurs de leurs demandes, lesquelles S. M^{te} n'a voulu passer.

J'auray tout ce qui s'est passé au plus tost et cependant j'envoye ce courrier, attendant ce qu'il plaira à V. A. me commander sur les deux pointz de sa lettre desquelz j'ay différé l'exécution jusques à la publication de la paix et que V. A. me face une recharge de sa volonté, à laquelle j'obéiray aussi dévotieusement que de bon cœur je prie Dieu, Monseigneur, pour la conservation des estatx de V. A. et la prospérité de sa très haute maison. De Paris, le 29 juin 1585. Son très humble... »

71. Villeroy négociait au nom du roi avec les ligueurs. Le 26 juin 1588, Guise disait à l'ambassadeur d'Espagne que Villeroy devait partir le jour même pour tâcher de terminer avec le roi les articles demeurés en suspens (lettre de Mendoza à Philippe II, dans *CROZE, Les Guise, les Valois et Philippe II*, t. II, p. 346).

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX

DE M. CHARLES SAMARAN *

1899

1. — *Lettre de Bérenger de Sos à Jean II, roi d'Aragon (1469)*
[en collaboration avec J. de Carsalade du Pont].

RG, t. XL (1899), p. 554.

1901

2. — *La chute de la Maison d'Armagnac. Contribution à l'étude des relations de la royauté avec la féodalité méridionale au X^v siècle.*

Ecole nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1901 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe (Mâcon, 1901. In-8°, 160 pp.), pp. 145-158, et à part, Mâcon, 1901. In-8°, 14 pp.

* Offerte à M. Charles Samaran par la Société de l'Histoire de France à l'occasion de la remise d'une médaille commémorant son soixante-quinzième anniversaire, cette Bibliographie portant témoignage d'une activité scientifique exemplaire, a été rédigée par M^{me} M.-Th. Vernet-Boucrel avec la collaboration de M^{lle} Edith Brayer.

Abréviations :

ABSHF = *Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France.*

AM = *Annales du Midi.*

BEC = *Bibliothèque de l'Ecole des chartes.*

BPHC = *Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715) du Comité des Travaux historiques et scientifiques.*

BSAG = *Bulletin de la Société archéologique du Gers.*

BSNAF = *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France.*

CRAI = *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances.*

EPHE = *Ecole pratique des Hautes-Etudes. Section des sciences historiques et philologiques.*

JS = *Journal des savants.*

MA = *Le Moyen Age.*

MAH = *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole française de Rome.*

RElat = *Revue des Etudes latines.*

RG = *Revue de Gascogne.*

REH = *Revue des études historiques.*

RH = *Revue historique.*

RHebd = *La Revue hebdomadaire.*

RHEF = *Revue d'histoire de l'Eglise de France.*

RPh = *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne.*

RQH = *Revue des questions historiques.*

3. — *La croix précieuse des comtes d'Armagnac conservée à Castelnaud-de-Montmiral (Tarn).*

RG, nouv. série, t. I (1901), pp. 457-471, et à part, Auch, 1901. In-8°, 20 pp., 3 pl.

4. — *Deux registres de la chancellerie du comte Jean IV d'Armagnac.* [Arch. nat., J 854 et Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, A 44.]

RG, nouv. série, t. I (1901), pp. 197-204.

5. — *Quelques lettres missives de Charles, dernier comte d'Armagnac.*

BSAG, t. II (1901), pp. 204-209.

6. — *Un point peu connu d'histoire gasconne. Comment une des filles du comte Jean IV d'Armagnac faillit devenir reine d'Angleterre (1442-1443).*

RG, nouv. série, t. I (1901), pp. 377-387, et à part, Auch, 1901. In-8°, 15 pp.

1902

7. — *Charles d'Armagnac, vicomte de Fezensaguet et la vie de château en Gascogne au XV^e siècle.*

RG, nouv. série, t. II (1902), pp. 249-265, 297-307 et 366-374, et à part, Auch, 1902. In-8°, 36 pp.

8. — *Le château et les deux tours de Bassoues d'après les comptes de construction inédits [retrouvés aux Archives vaticanes] (1370-1371)* [en collaboration avec A. Branet].

BSAG, t. III (1902), pp. 197-221, et à part, Auch, 1902. In-8°, 28 pp., pl. et plan.

9. — *La jurisprudence pontificale en matière de droit de dépouille (jus spolii) dans la seconde moitié du XIV^e siècle.*

MAH, t. XXII (1902), pp. 141-156, et à part, Rome, 1902. In-8°, 6 pp.

10. — *Lettres inédites du cardinal Georges d'Armagnac conservées à la Bibliothèque Barberini, à Rome.*

MAH, t. XXII (1902), pp. 99-134, et à part, Rome, 1902. In-8°, 30 pp.

11. — *Note sur quelques manuscrits de l'inventaire des Archives pontificales rédigé en 1366-1367, sous le pontificat d'Urbain V.*

MAH, t. XXII (1902), pp. 379-384, et à part, Rome, 1902. In-8°, 8 pp.

1903

12. — *Arrêts du Parlement de Toulouse concernant la construction de la cathédrale d'Auch (1487, 1492, 1496).*

BSAG, t. IV (1903), pp. 148-152.

13. — *Deux lettres inédites de Blaise de Monluc au cardinal Carlo Carafa* [en collaboration avec P. Courteault].

Bulletin italien, t. III (1903), pp. 145-156 (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des universités du Midi*, 4^e série, 25^e année).

14. — *Un inventaire du château de Mazères au temps du cardinal Louis d'Este, archevêque d'Auch (août 1583).*

RG, nouv. série, t. III (1903), pp. 145-153.

1904

15. — [Compte rendu de :] Fraikin (J.), *Les Comptes du diocèse de Bordeaux de 1316 à 1453 d'après les archives de la Chambre apostolique*. 1^{re} partie. Rome, 1903. In-8°, 191 pp. (Extrait des *Annales de Saint-Louis des Français*, t. III (1898-1899), pp. 527-604, t. V (1900-1901), pp. 5-74 et t. VIII (1903-1904), pp. 47-88.

MA, 2^e série, t. VIII (XVII, 1904), pp. 438-439.

16. — [Compte rendu de :] Gardère (J.), *Histoire de la seigneurie de Condom et de l'organisation de la justice dans cette ville*. Condom, 1902. In-8°, 395 pp.

RQH, t. LXXVI (1904), pp. 695-697.

17. — [Compte rendu de :] Guérard (L.), *Documents pontificaux sur la Gascogne, d'après les archives du Vatican. Pontificat de Jean XXII (1316-1334)*. Auch, 1896-1903. In-8°, 2 vol. (*Archives historiques de la Gascogne*, 2^e série, fasc. 2 et 6.)

MA, 2^e série, t. VIII (XVII, 1904), pp. 435-437.

18. — [Compte rendu de :] Lesquen (G. de) et G. Mollat, *Mesures fiscales exercées en Bretagne par les papes d'Avignon à l'époque du Grand Schisme d'Occident*. Paris, 1903. In-8°, 223 pp.

MA, 2^e série, t. VIII (XVII, 1904), pp. 76-77.

19. — [Compte rendu de :] Péliissier (A.), *La croix reliquaire gemmée des anciens comtes d'Armagnac vénérée à Castelnau-de-Montmiral (Tarn)*. Albi, 1904. In-8°, vi-77 p., 2 pl.

RG, nouv. série, t. IV (1904), pp. 526-527.

20. — [Compte rendu de :] Richard (P.), *Une correspondance*

diplomatique de la curie romaine à la veille de Marignan (1515).
Paris, 1904. In-8°, 120 pp.

RQH, t. LXXVI (1904), p. 668.

1905

21. — *Blaise de Monluc défend son frère Jean devant l'Inquisition romaine.*

RG, nouv. série, t. V (1905), pp. 145-148.

22. — *La fiscalité pontificale en France au XIV^e siècle (période d'Avignon et grand Schisme d'Occident)* [en collaboration avec G. Mollat]. Paris, 1905. In-8°, xv-278 pp., 2 cartes. (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 96.) [Prix Bordin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.]

23. — *De quelques manuscrits ayant appartenu à Jean d'Armagnac, évêque de Castres, frère du duc de Nemours.*

BEC, t. LXVI (1905), pp. 246-255, et à part, Paris, 1905. In-8°, 15 pp., suivi (pp. 10-15) d'une *Note complémentaire sur les manuscrits de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours*, par M. Léopold Delisle.

24. — *Une croix reliquaie des comtes d'Armagnac. (Collection J. Manhès.)*

RG, nouv. série, t. V (1905), pp. 481-489, et à part, Auch, 1905. In-8°, 11 pp., pl.

25. — *Le voyage des ducs de Bourgogne et de Berri en Gascogne pendant l'hiver de 1700-1701.*

BSAG, t. VI (1905), pp. 54-68.

26. — [Compte rendu de :] Albe (Ed.), *Autour de Jean XXII. Hugues Géraud, évêque de Cahors. L'affaire des poisons et des envoûtements en 1317.* Cahors-Toulouse, 1904. In-8°, 206 pp.

MA, 2^e série, t. IX (XVIII, 1905), pp. 102-104.

27. — [Compte rendu de :] Berlière (U.), *Inventaire analytique des « Libri Obligationum et solutionum » des Archives Vaticanes.* Rome-Bruges-Paris, 1904. In-8°, xxvii-315 pp. (*Institut historique belge de Rome.*)

MA, 2^e série, t. IX (XVIII, 1905), pp. 146-147.

28. — [Compte rendu de :] Jaurgain (J. de) et J. Maumus, *Cartulaire du prieuré de Saint-Mont.* Paris-Auch, 1904. In-8°, xiv-152 pp. (*Archives historiques de la Gascogne*, 2^e série, fasc. 7.)

MA, 2^e série, t. IX (XVIII, 1905), pp. 87-91.

29. — [Compte rendu de :] Kirsch (J. P.), *Die päpstlichen Annaten in Deutschland während des XIV. Jahrhunderts*. 1 Bd. (von Johann XXII. bis Innocenz VI.). Paderborn, 1903. In-8°, LVI-344 pp. (*Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte* ... hrsg. von der Görres-Gesellschaft, IX.)

MA, 2^e série, t. IX (XVIII, 1905), pp. 99-102.

30. — [Compte rendu de :] Lang (Al.), *Acta Salzburgo-Aquilejensia, Quellen zur Geschichte der ehemaligen Kirchenprovinzen Salzburg und Aquileja*. Vol. I, 1^{re} partie. Graz, 1903. Gr. in-8°, xci-366 pp. (*Quellen und Forschungen zur Oesterreichischen Kirchengeschichte*, hrsg. von der Oesterreichischen Leo-Gesellschaft in Wien, Série I.)

MA, 2^e série, t. IX (XVIII, 1905), pp. 91-92.

31. — [Compte rendu de :] Pasquier (F.), *Archives du château de Lérans. Inventaire de documents concernant Boffille de Juge, comte de Castres, vice-roi de Roussillon et de Cerdagne, sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII (1466-1493)*. Toulouse, 1905. In-4°, 61 pp.

BEC, t. LXVI (1905), pp. 582-583.

32. — [Compte rendu de :] *Poésies de Guillaume Ader*, publiées avec notice, traduction et note. I. *Lou Gentilome gascoun*, par A. Vignaux ; II. *Lou Catounet gascoun*, par A. Jeanroy. Toulouse-Paris, 1904. In-8°, XLVIII-230 pp. (*Bibliothèque méridionale*, 1^{re} série, t. IX.)

RG, nouv. série, t. V (1905), pp. 235-238.

1906

33. — Gabriele d'Annunzio. *Poésie : Consolation (traduit de l'italien)*.

RHebd, 15^e année (26 mai 1906), pp. 480-482.

34. — *Sur Bernarde d'Armagnac atteinte d'ostéomalacie*.

RG, nouv. série, t. VI (1906), p. 438.

35. — [Compte rendu de :] Berlière (U.), *Suppliques de Clément VI (1342-1352). Textes et analyses*. Rome-Bruges-Paris, 1906. In-8°, xxxix-952 p. (*Analecta Vaticano-Belgica* publiés par l'Institut historique belge de Rome, I.)

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 295-296.

36. — [Compte rendu de :] Cazauran (J.-M.), *Cartulaire de Berdoues*. La Haye, 1905. In-8°, xii-270 *-877 pp. et pl.

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 297-299.

37. — [Compte rendu de :] Cazauran (J.-M.), *Glanages de Larcher. Notes biographiques et table de l'ouvrage*. Mirande, 1903. In-8°, 309 pp.

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 119-120.

38. — [Compte rendu de :] Clergeac (A.), *Cartulaire de l'abbaye de Gimont...* Paris-Auch, 1905. In-8°, xvii-502 pp.

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 299-300.

39. — [Compte rendu de :] Mirot (L.), *Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI, 1380-1383. Leurs causes, leurs conséquences*. Paris, 1906. In-8°, xiii-245 pp.

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 341-342.

40. — [Compte rendu de :] Rocquain (F.), *Notes et fragments d'histoire*. Paris, 1906. In-8°, 365 pp.

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 342-345.

41. — [Compte rendu de :] Vidal (J.-M.), *Le tribunal d'inquisition de Pamiers*. Toulouse, 1906. In-8°, 313 pp.

MA, 2^e série, t. X (XIX, 1906), pp. 287-288.

1907

42. — *Le Gers dans les « Rôles gascons »* [Ch. Bémont, *Rôles gascons ...* t. III, 1290-1307. Paris, 1906. In-4°, carte. (*Commission de documents inédits sur l'histoire de France*. 1^{re} série, *Histoire politique*.)

RG, nouv. série, t. VII (1907), pp. 529-547, et à part, Auch, 1907. In-8°, 21 pp.

43. — *Guillelmus de Pereriis Condomiensis*.

RG, nouv. série, t. VII (1907), p. 74.

44. — *Isabelle d'Armagnac, dame des Quatre-Vallées*.

Revue des Hautes-Pyrénées, 2^e année (1907), pp. 97-115, 140-149, 171-178, et à part, Tarbes, 1907. In-8°, 38 pp.

45. — *La justice consulaire au XIV^e siècle à Villecomtal de Pardiac*.

BSAG, t. VIII (1907), pp. 240-249.

46. — *La Maison d'Armagnac au XV^e siècle et les dernières luttes de la féodalité dans le midi de la France*. Paris, 1907. In-8°, xxi-523 pp., 1 carte. (*Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes*, t. VII.) [2^e prix Gobert de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.]

47. — *Marguerite de Navarre et le pape Paul III. Lettres inédites* [en collaboration avec H. Patry].

BEC, t. LXVIII (1907), pp. 320-338, et à part, Paris, 1907. In-8°, 21 pp.

48. — [Compte rendu de :] Berlière (U.), *Inventaire analytique des « Diversa Cameralia » des Archives Vaticanes (1389-1500) au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Théroutanne et Tournai*. Paris, 1906. In-8°, ix-327 pp. (*Institut historique belge de Rome.*)

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), p. 115.

49. — [Compte rendu de :] Cazauran (J.-M.), *Mirande. Souvenirs d'histoire civile et religieuse*. Paris, 1907, 2 tomes en 1 vol. in-8°, 4 * - v-435 et iv-467 pp., pl. et plans.

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 337-339.

50. — [Compte rendu de :] Champion (P.), *Cronique Martiniene, édition critique d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc*. Paris, 1907. In-8°, LXXIX-127 pp. (*Bibliothèque du XV^e siècle*, 2.)

REH, 1907, pp. 66-67.

51. — [Compte rendu de :] Courteault (H.), *Livre des syndics des États de Béarn*, t. II. Paris-Auch, 1906. In-8°, viii-284 pp. (*Archives historiques de la Gascogne*, 2^e série, fasc. 10.)

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), p. 347.

52. — [Compte rendu de :] Gandilhon (A.), *Contribution à l'histoire de la vie privée et de la cour de Louis XI (1423-1481)*. Bourges, 1906. In-8°, 189 pp.

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 161-164.

53. — [Compte rendu de :] Janniaux (G.), *Essai sur l'amodiation en Bourgogne*. Dijon, 1906. In-8°, xii-141 pp.

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 341-343.

54. — [Compte rendu de :] Jeanton (G.), *Le servage en Bourgogne*. Paris, 1906. In-8°, 259 pp.

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 26-28.

55. — [Compte rendu de :] Martin-Chabot (E.), *Les Archives de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier, avec un essai de restitution des premiers registres de la sénéchaussée*. Paris, 1907. In-8°, xxxii-231 pp. (*Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*, fasc. XXII.)

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), p. 114.

56. — [Compte rendu de :] Mollat (G.), *Études et documents sur l'histoire de Bretagne (XIII^e-XVI^e siècles)*. Paris, 1907, In-8°, 254 pp.

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 287-288.

57. — [Compte rendu de :] H. Stein, *Bibliographie générale des cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France*. Paris, 1907. In-8°, xv-627 pp. (*Manuels de Bibliographie historique*, t. IV.)

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 336-337.

58. — [Compte rendu de :] Vendeuvre (J.), *L'exemption de visite monastique. Origines, concile de Trente, législation royale*. Dijon, 1906. In-8°, 514 pp.

MA, 2^e série, t. XI (XX, 1907), pp. 215-216.

1908

59. — *Alpinistes et géographes. La toponymie aux Pyrénées* [à propos des travaux de E. Belloc].

RHebd, 17^e année, n° 32 (8 août 1908), pp. 250-259.

60. — *Blaise de Monluc historien*. [P. Courteault, *Blaise de Monluc historien. Etude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires*. Paris, 1908. In-8°, XLVIII-685 pp., portr., 4 cartes.]

RG, nouv. série, t. VIII (1908), pp. 241-266.

61. — **Les Diplômes originaux des Mérovingiens**. Fac-similés phototypiques avec notices et transcriptions [en collaboration avec Ph. Lauer]. Préface par Maurice Prou. Paris, 1908. Gr. in-4°, ix-30 pp., 48 pl.

62. — *Lettres royales en faveur de l'abbaye de Sorde* [avec la collaboration de A. Degert].

Bulletin de la Société de Borda, 33^e année (1908), pp. 133-144.

63. — *Trouaille de monnaies impériales romaines du III^e siècle à Manciet*.

BSAG, t. IX (1908), pp. 150-157.

64. — *Un épisode inconnu de la vie de Théophile de Viau*.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 2^e série, t. XXXVI (1908), pp. 227-234 ; Union des Sociétés d'histoire et d'archéologie du Sud-Ouest. Congrès tenu à Pau du 6 au 10 septembre 1908. (Pau, 1909. In-8°, 204 pp. et pl. = fasc. 2 du Bulletin...), pp. 119-126.

65. — [Compte rendu de :] Bénétrix (P.), *Un collège de pro-*

vince pendant la Renaissance. *Les origines du collège d'Auch (1540-1590)*. Paris, 1908. In-8°, xxiii-220 pp., 1 plan et 2 portraits.

Revue des études rabelaisiennes, t. VI (1908), pp. 401-403.

66. — [Compte rendu de :] Degert (A.), *Histoire des évêques d'Aire*. Paris, 1908. In-8°, ii-352 pp., carte.

MA, 2^e série, t. XII (XXI, 1908), pp. 224-227.

67. — [Compte rendu de :] Girard (J.), *Les Etats du Comté Venaissin depuis leurs origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle*. Paris, 1908. In-8°, xv-264 pp.

MA, 2^e série, t. XII (XXI, 1908), pp. 288-290.

68. — [Compte rendu de :] Stein (H.), *L'origine d'Eustache de Beaumarchais*. Paris, 1908. In-8°, 15 pp. (Extrait du *Moyen Age*, 2^e série, t. XII (XXI, 1908), pp. 1-13.

RG, nouv. série, t. VIII (1908), pp. 383-384.

1909

69. — *A travers l'histoire. Les Mémoires d'un soldat au XVI^e siècle* [P. Courteault, *Blaise de Monluc historien...* Paris, 1908. In-8°, XLVIII-685 pp., portr., 4 cartes].

RHebd, 18^e année, n^o 32, 7 août 1909, pp. 96-115.

70. — Encore l'« *Academia asnal* ».

RG, nouv. série, t. IX (1909), p. 203.

70 bis. — [Collaboration à :] Lachèvre (F.), *Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du poète Théophile de Viau (11 juillet 1623-1^{er} septembre 1625). Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales. Tome I*. Paris, 1909. Gr. in-8°, XLVI-592 pp. [Déchiffrement des interrogatoires d'audience devant le Parlement criminel].

70 ter. — [Collaboration à :] Lavollée (R.), *La mort de « Conchine et Léonore » [le Maréchal et la Maréchale d'Ancre]*.

Le Correspondant, 1909, et à part, Paris, 1909. In-8°, 58 pp. [Déchiffrement des interrogatoires d'audience devant le Parlement criminel ; voir p. 49, note].

71. — *Les indiscretions de Garganello ou la vie galante en Avignon au XVI^e siècle*.

Mercur de France, 1^{er} août 1909, pp. 385-404, et à part, Paris, 1909. In-8°, 24 pp.

72. — *L'origine des nonciatures. A propos d'une Histoire de la diplomatie pontificale aux XVI^e et XVII^e siècles* [travaux de l'abbé P. Richard].

Revue d'histoire diplomatique, 23^e année (1909), pp. 64-75.

73. — *Papiers gascons à Saint-Pétersbourg.*

RG, nouv. série, t. IX (1909), pp. 167-177. [Lettre de J. d'Estouteville, prévôt de Paris, à Louis XI, au sujet de Jean de Lescun, archevêque d'Auch, 1483.]

74. — *Un imprimeur et un libraire à Bourges à la fin du XV^e siècle (Guyon Calabre et Jean Coffin).*

Le Bibliographe moderne, t. XIII (1909), pp. 342-346, et à part, Besançon, 1910. In-8°, 7 pp.

75. — *Un nom de lieu identifié* [Mouret, en Condomois].

RG, nouv. série, t. IX (1909), p. 434.

76. — [Compte rendu de :] Jeanton (G.) et (J.) Martin, *Le château d'Uxelles et ses seigneurs*. Paris, 1908. In-8°, 240 pp.

MA, 2^e série, t. XIII (XXII, 1909), pp. 304-305.

1910

77. — *Les étudiants de l'Université de Cahors à la fin du XV^e siècle, d'après un document inédit.*

AM, t. XXII (1910), pp. 349-362, et à part, Toulouse, 1910. In-8°, 16 pp.

78. — *Introduction.*

Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790. Tarn-et-Garonne. Archives civiles. Série A, fonds d'Armagnac... rédigé par A. Maisonobe, table générale par M. Imbert (Montauban, 1910. In-fol., xvi-419 pp.), pp. v-xvi.

79. — *Inventaire après le décès de Pierre de Marca (4 août 1662)* [en collaboration avec L. Batcave].

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, 2^e série, t. XXXVIII (1910), pp. 219-235.

80. — *Madame de Sévigné et ses serviteurs.*

RHebd, 10 septembre 1910, pp. 166-181.

81. — *La mort de Cyrano* [Découverte du lieu et de la date de la mort de Cyrano de Bergerac].

Journal des Débats, 18 décembre 1910, p. 3.

1911

82. — *Au pays natal de d'Artagnan et D'Artagnan en ménage.*
RHebd, 30 décembre 1911, pp. 593-610, et 6 janvier 1912, pp. 76-92.
83. — *Bibliothèque de l'École des chartes. Table des tomes LXI-LXX (1900-1909).* Paris, 1911. In-8°, vi-119 pp.
 [I. Table alphabétique. — II. Table chronologique des documents datés.
 — III. Table des fac-similés, dessins et plans.]
84. — [Collaboration à :] D[ienne] (C^{te} de), *Une lettre inédite de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, datée de Carlat* [20 août 1474 ou 1475].
Revue de la Haute-Auvergne, t. XIII (1911), pp. 177-179.
85. — *Dominique de Gourgues.*
RH, t. CVIII (1911), pp. 276-293, et à part, Paris, 1911. In-8°, 20 pp.
86. — *Philologie et tauromachie. Les prétendues courses de taureaux de Montréal-du-Gers au XV^e siècle.*
RG, nouv. série, t. XI (1911), pp. 5-11, 97-99, et à part, Auch, 1911. In-8°, 15 pp.
87. — *Une lettre inédite de Louis XI* [1^{er} avril 1473].
ABSHF, année 1911 (Paris, 1911), pp. 201-208, et à part, Paris, 1911. In-8°, 8 pp.
88. — *A propos de Saint-Amant.*
Journal des Débats, 16 août 1911, pp. 3-4.

1912

89. — *D'Artagnan, capitaine des mousquetaires du Roi. Histoire véridique d'un héros de roman.* Paris, 1912. In-16, 351 pp., 1 portr. [Couronné par l'Académie française (prix Montyon)].
90. — *D'Artagnan et Fouquet.*
Revue de Paris, 1^{er} janvier 1912, pp. 95-108.
91. — *Casanova fiancé.*
Revue de Paris, 15 octobre 1912, pp. 749-773.
92. — *Chronique de Gascogne (Landes, Gers, Hautes-Pyrénées).*
AM, t. XXIV (1912), pp. 461-465. [Recension des livres parus.]
93. — [Collaboration à :] Galabert (F.), *Album de paléographie et de diplomatique. Fac-similés phototypiques de documents relatifs à*

l'histoire du Midi de la France et en particulier de la ville de Toulouse... Toulouse-Paris, 1912. Gr. in-fol. (1 fasc. de 20 pl.), in-4° (1 fasc. de texte).

94. — *Blaise Pascal et les premiers omnibus parisiens.*

Journal des Débats, 2-3 janvier 1912, p. 3.

95. — [Compte rendu de :] *Commentaires de Blaise de Monluc, maréchal de France. T. I : 1521-1553.* Ed. critique publiée et annotée par Paul Courteault. Paris, 1911. In-8°, xix-424 pp. et 1 carte. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.*)

BEC, t. LXXIII (1912), pp. 313-314.

1914

96. — *Jacques Casanova. La vieillesse et la mort.*

RHebd, 21 mars 1914, pp. 371-383.

97. — *Jacques Casanova, vénitien. Une vie d'aventurier au XVIII^e siècle.* Paris, 1914. In-16, xi-470 pp.

2^e édition : *Une vie d'aventurier au XVIII^e siècle. Jacques Casanova.*
I. *De Venise à Paris.* — II. *De Paris à Dux en Bohême.* Paris, 1914.
In-12, 2 vol, xi-251 et 220 pp.

98. — [Préface].

J. Saverne, *L'Isle-en-Jourdain (Gers). Son histoire* (Gimont, 1914.
In-8°, xi-365 pp., plan), pp. vii-viii.

99. — [Compte rendu de :] Khol (Fr.) et O. Pick, *Giacomo Casanova. Correspondance avec J.-F. Opiz* publiée d'après le manuscrit de J.-F. Opiz. Leipzig, 1913. In-8°, 2 vol.

RH, t. CXVI (1914), pp. 146-147.

1917-1919

100. — [Collaboration à :] *Bulletin de la Section d'information du G.Q.G.*, nos 1-115 (1^{er} nov. 1917-1^{er} août 1919).

1919

101. — [Compte rendu de :] Bémont (Ch.), *Recueil d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIII^e siècle (Recognitiones feodorum in Aquitania).* Paris, 1914. In-4°, LXXV-475 pp. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France.*)

MA, 2^e série, t. XXI (XXX, 1919), pp. 240-243.

102. — [Compte rendu de :] Jaurgain (J. de), *Deux comtes de Comminges béarnais au XV^e siècle. Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, et Odet d'Aydie, seigneur de Lescun*. Paris, 1919. In-8°, 164 pp. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 14^e année (1913)-19^e année (1918).)

MA, 2^e série, t. XXI (XXX, 1919), pp. 253-254.

103. — [Compte rendu de :] Pasquier (F.), *La question d'Andorre au treizième et au vingtième siècle d'après l'acte constitutif de 1278*. Toulouse, 1919. In-8°, 31 pp. (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 11^e série, t. VII, 1919, pp. 373-401.)

MA, 2^e série, t. XXI (XXX, 1919), p. 255.

104. — [Compte rendu de :] Pasquier (F.), *Un favori de Louis XI : Boffille de Juge, comte de Castres, vice-roi de Roussillon...* Albi, 1914. In-8°, xxxiv-252 pp. (*Archives historiques de l'Albigeois*, fasc. 10.)

MA, 2^e série, t. XXI (XXX, 1919), pp. 254-255.

1920

105. — *A propos de Bernard de Panassac* [troubadour].

AM, t. XXXI-XXXII (1919-1920), pp. 430-435.

106. — *Le Château de Pau dans l'histoire*.

RHebd, 11 décembre 1920, pp. 210-225.

107. — *Chronique de Gascogne (Gers, Landes, Hautes-Pyrénées)*.

AM, t. XXXII (1920), pp. 485-502. [Recension des livres parus.]

108. — *Du Cange à Paris rue des Ecoiffes d'après son testament et son inventaire après décès* [1686 et 1688].

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, t. XLVII (1920), pp. 60-78, et à part, Paris, 1922. In-8°, 20 pp.

109. — *La fausse « Jeanne d'Arc » du musée de Versailles*.

BEC, t. LXXXI (1920), pp. 61-75 et à part, Paris, 1920. In-8°, 15 pp. et 1 pl. h.-t. [Lecture de l'inscription d'un tableau du xv^e siècle.]

110. — *Revue des Périodiques. Périodiques français méridionaux. Gers. Bulletin de la Société archéologique du Gers*, t. XII à XIX (1911-1918).

AM, t. XXXII (1920), pp. 459-473.

111. — [Sur un travail manuscrit de M. Eugène Sol concernant l'histoire et les sources de l'état-civil parisien.]

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris, t. XLVII (1920), pp. 37-39.
(Communication du 9 novembre 1920 au Conseil d'administration de la Société.)

112. — *Le Testament de Sidonia* [de Lenoncourt, marquise de Courcelles].

RHebd, 19 juin 1920, pp. 323-328.

113. — *Un diplomate français du XV^e siècle. Jean de Bilhères-Lagraulas, cardinal de Saint-Denis.*

MA, 2^e série, t. XXII (XXXI, 1920), pp. 50-83, 121-156, 217-258, et à part : *Jean de Bilhères-Lagraulas, cardinal de Saint-Denis. Un diplomate français sous Louis XI et Charles VIII.* Paris, 1921. In-8°, 11-127 pp., 1 pl. (*Bibliothèque du XV^e siècle*, t. XXVI). [Prix Drouyn de Lhuys de l'Académie des Sciences morales et politiques.]

114. — [Compte rendu de :] Bénétrix (P.), *Ville d'Auch. Inventaire sommaire des Archives communales antérieures à 1790. Séries AA à II.* Auch, 1917-1920. In-4°, 2 fasc., xxiii-103 et 170 pp.

AM, t. XXXII (1920), pp. 503-505.

115. — [Compte rendu de :] Contrasty (J.), *Le Cartulaire de Sainte-Foy-de-Peyrolière.* Toulouse, 1919. In-8°, 376 pp.

MA, 2^e série, t. XXII (XXXI, 1920), p. 216.

116. — [Compte rendu de :] Malrieu (V.), *Documents historiques sur Bourret.* Paris-Montauban, 1920. In-12, 125 pp.

AM, t. XXXI-XXXII (1919-1920), pp. 505-506.

1921

117. — *L'École des chartes et les chartistes.*

Revue de la Semaine illustrée, 2^e année, n° 8 (25 février 1921), pp. 443-457, 2 pl. [A propos du Centenaire.]

- 117 bis. — *Histoire romancée et roman historique (à propos de l'abbé de Saint-Réal).* [Dulong (G.), *L'abbé de Saint-Réal. Etude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII^e siècle.* Paris, 1921. In-8°].

REH, 1925, pp. 73-76.

118. — [Nécrologie. *Philippe Lauzun.*]

AM, t. XXXIII (1921), pp. 111-113.

119. — *Le Primatice et les Guises d'après des documents inédits.*

Etudes italiennes, 3^e année (1921), pp. 129-136, 187-200, et à part, Paris, 1921. In-8°, 22 pp., 15 ill. h.-t.

120. — [Un chef-d'œuvre disparu. Les peintures de la chapelle de Guise.)

CRAI, 1921, pp. 169-170; *Gazette des Beaux-Arts*, 63^e année (1921), pp. 331-339, ill. (*La chapelle de l'hôtel de Guise et les peintures murales.*)

121. — [Compte rendu de :] Benaben (J.), *La Commanderie du Nomdieu, ses annexes et dépendances, XII^e-XVIII^e siècles.* Toulouse, 1914. In-8^o, 498 pp.

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 87-89.

122. — [Compte rendu de :] Bénac (J.-M.), *Saints du calendrier diocésain d'Auch.* Auch, 1916 et 1918. In-8^o, 2 vol., LXXI-366 et VI-477 pp.

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 253.

123. — [Compte rendu de :] Clergeac (A.), *Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch et des diocèses de Condom et de Lombez, 1300-1801 ...* Paris-Auch, 1912. In-8^o, xvii-214 pp. (*Archives historiques de la Gascogne*, 19^e année [1912], 2^e et 3^e trim., 2^e série, fasc. 16.)

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 86-87.

124. — [Compte rendu de :] Goyau (Georges), *Les étapes d'une gloire religieuse. Sainte Jeanne d'Arc.* Paris, 1920. In-4^o, ii-156 pp.

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 253-254.

125. — [Compte rendu de :] Meillon (A.), *Histoire de la vallée de Cauterets (Hautes-Pyrénées).* Vol. I. *Les origines. Le cartulaire de l'abbaye de Saint-Savin en Lavedan.* Cauterets, 1920. In-8^o, xx-486 pp.

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 238-240.

126. — [Compte rendu de :] Mirot (L.), *L'Hôtel et les collections du connétable de Montmorency.* Paris, 1920. In-8^o, 180 pp., 1 pl. [Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. LXXIX (1918), pp. 311-413, et t. LXXX (1919), pp. 152-229.]

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 251-252.

127. — [Compte rendu de :] Stein (H.), *Charles de France, frère de Louis XI.* Paris, 1921. In-8^o, ix-871 pp. (*Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes*, t. X.)

MA, 2^e série, t. XXIII (XXXII, 1921), pp. 186-190, et AM, t. XXXIII-XXXIV (1921-1922), pp. 310-312.

1922

128. — **Casanova. Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs.** Introduction et notes... avec un portrait gravé sur bois par A. Ouvré. Paris, 1922. In-8°, 325 pp. (*Collection des Chefs-d'œuvre méconnus.*)

129. — *Note pour servir au déchiffrement de la cursive gothique de la fin du XV^e à la fin du XVII^e siècle.*

MA, 2^e série, t. XXIV (XXXIII, 1922), pp. 95-106, et à part, Paris, 1922. In-8°, 14 pp. et 3 pl.

130. — *Sur un passage de Casanova. Madame de la Saône et le petit Mingard.*

Revue de Genève, n° 23 (mai 1922), pp. 605-615.

131. — [Compte rendu de :] **Champion (P.), Procès de condamnation de Jeanne d'Arc.** Texte, traduction et notes. Paris, 1921. In-8°, 2 vol., xxxii-428 et cx-453 pp. (*Bibliothèque du XV^e siècle*, t. XXII et XXIII.)

MA, 2^e série, t. XXIV (XXXIII, 1922), pp. 118-121 ; *La Revue de France*, 1^{er} février 1922, pp. 650-653 (*Une nouvelle édition des procès de Jeanne d'Arc*).

132. — [Compte rendu de :] **Martin-Chabot (F.-E.), Contribution à l'histoire de la famille Colonna, de Rome, dans ses rapports avec la France.** Paris, 1921. In-8°, 54 pp. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, année 1920, pp. 137-190.)

AM, t. XXXIII-XXXIV (1921-1922), pp. 502-503.

1923

133. — **Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza.** T. IV (1465-1466) et table générale [en collaboration avec B. de Mandrot]. Paris, 1923. In-8°, 373 pp. (*Société de l'Histoire de France.*)

134. — *Le pays d'Armagnac au XVII^e siècle* [Extraits de *D'Artagnan*].

Bulletin de la Société gersoise des études locales... n° 6 (4^e trimestre 1923), pp. 57-65.

135. — [Compte rendu de :] **Constant (G.), La légation du cardinal Morone près l'Empereur et le Concile de Trente (avril-décembre 1563).** Paris, 1922. In-8°, lxv-613 pp. (*Bibl. de l'École des Hautes-Études*, fasc. 233.)

BEC, t. LXXXIV (1923), pp. 180-181.

136. — [Compte rendu de :] Mollat (G.), *La collation des bénéfices ecclésiastiques sous les papes d'Avignon*. Paris, 1921. In-8°, 353 pp.

RHEF, t. IX (1923), pp. 223-224.

1924

137. — Antonio Caracciolo, évêque de Troyes. (A propos d'une récente publication) [J. Roserot de Melin. *Antonio Caracciolo, évêque de Troyes (1515?-1570)*. Paris, 1923. In-8°, LIII-449 pp., pl.].

REH, 1924, pp. 391-396.

138. — Une page inédite de l'« Histoire de Louis XI » par Thomas Basin.

BEC, t. LXXXV (1924), pp. 302-309, et à part, Paris, 1924. In-8°, 8 pp.

139. — [Compte rendu de :] Jenkinson (H.), *A manual of archive administration including the problems of war archives and archive making*. Oxford, 1922. In-8°, xviii-243-7 pp.

BEC, t. LXXXV (1924), p. 191.

140. — [Compte rendu de :] Paul (P.), *Le cardinal Melchior de Polignac (1661-1741)*. Paris, 1922. In-8°, xv-409 pp.

RHEF, t. X (1924), pp. 223-225.

141. — [Compte rendu de :] Philippe de Commines. *Mémoires* édités par J. Calmette avec la collaboration du chanoine G. Durville, t. I^{er} (1464-1474). Paris, 1924. In-8°, xxxvi-257 pp. (*Les class. de l'hist. de France au moyen âge*, 3.)

BEC, t. LXXXV (1924), pp. 345-346.

142. — [Compte rendu de :] Picot (É.) et H. Stein, *Recueil de pièces historiques imprimées sous le règne de Louis XI...* Paris, 1923. In-4°, 367-310 pp., fac-sim., fig.

MA, 2^e série, t. XXVI (XXXV, 1924), pp. 325-326.

143. — [Compte rendu de :] Prou (M.), *Manuel de paléographie latine et française*, 4^e éd. ... avec la collaboration d'A. de Bouard. Paris, 1924. In-8°, xii-511 pp. et Album de 24 pl.

BEC, t. LXXXV (1924), pp. 387-388.

1925

144. — *Application des rayons ultra-violet au déchiffrement des passages grattés ou effacés dans les manuscrits*.

CRAI, 1925, pp. 348-355, et à part, Paris, 1925. In-8°, 8 pp.

145. — *Fragments de manuscrits latins et français du moyen âge.*

Romania, t. LI (1925), pp. 161-202, [Archives de La Trémoïlle].

146. — *Projet d'une école de paléographie à Pau en 1735.*

BEC, t. LXXXVI (1925), pp. 242-244.

147. — *Un exemple de la survivance de « Diana » en Gascogne au XII^e siècle.*

Mélanges d'histoire du Moyen Age offerte à M. Ferdinand Lot... (Paris, 1925. In-8°, xii-770 pp.), pp. 737-742.

1926

148. — *Choix de textes historiques... La France de 1328 à 1610* [en collaboration avec L. Benaerts]. Paris, 1926. In-16, xi-282 pp.

149. — *La Chronique latine de Jean Chartier (1422-1450).*

ABSHF, année 1926 (Paris, 1926), pp. 183-273, et à part, Paris, 1927. In-8°, 95 pp.

150. — *La Chronique latine inédite de Jean Chartier (1422-1450) et les derniers livres du Religieux de Saint-Denis.*

BEC, t. LXXXVII (1926), pp. 142-163, et à part, Paris, 1926. In-8°, 24 pp.

151. — *La date et le lieu de naissance de Jean de Schelandre.*

Revue d'histoire litt. de la France, 1926, pp. 595-597.

152. — *Introduction : L'évasion de Casanova et la critique, étude.*

Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même. Edition nouv. publiée sous la direction de Raoul Vèze, d'après le texte de l'édition princeps Leipzig-Bruxelles-Paris (1826-1838), variantes et commentaires historiques et critiques, t. IV (Paris, 1936. In-8°, xxxii-353 pp.), pp. ix-xxi.

153. — *Pierre Choynet, le « Rosier des guerres » et le « Livre des Trois eages ».*

BEC, t. LXXXVII (1926), pp. 372-380, et à part, Paris, 1926. In-8°, 9 pp.

154. — *Les rayons ultra-violet et la paléographie.*

Revue d'actinologie, 1926, pp. 122-127, 2 pl.

155. — [Sur les résultats acquis en paléographie grâce aux rayons ultra-violet].

RElat, t. IV (1926), pp. 84-85 (Communication du 13 mars 1926 à la Société des Etudes latines.)

156. — [Compte rendu de :] Champion (P.), *Histoire poétique du quinzième siècle*. Paris, 1923. In-8°, 2 vol., XII-395 et 475 pp. 1 pl.

MA, nouv. série, t. XXVII (XXXVI, 1926), pp. 247-249.

157. — [Compte rendu de :] Champion (P.), *Le manuscrit d'auteur du « Petit Jehan de Saintré », avec les notes autographes d'Antoine de la Sale*. Paris, 1926. In-4°, 8 pp., 3 pl.

BEC, t. LXXXVII (1926), pp. 409-410.

158. — [Compte rendu de :] Gabory (É.). *La vie et la mort de Gilles de Raiz (dit à tort « Barbebleue »)*. Paris, 1925. In-8°, VII-241 pp. (Nouv. coll. hist. : *Enigmes et drames judiciaires d'autrefois.*)

BEC, t. LXXXVII (1926), pp. 393-394.

159. — [Compte rendu de :] Jean Desbois. *Biographie du cardinal de La Rochefoucauld* publiée avec une introduction par le comte Gabriel de La Rochefoucauld. Paris, [1923]. In-8°, 277 pp.

RHEF, t. XII (1926), p. 93.

1927

160. — *Les Frais du procès et de l'exécution de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité aux Halles, en 1477.*

Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, t. XLIX (1927), pp. 142-154 (= t. II des *Mélanges publiés à l'occasion du Cinquantenaire de la Société*. Paris, 1927. In-8°, 294 pp.).

161. — *Lectures sous les rayons ultra-violets* [I. Mainet. — II. *Mystère de Saint-Nicolas*. — III. *Un manuscrit de la librairie de Charles V*].

Romania, t. LIII (1927), pp. 289-300.

162. — *Notes sur Jean Castel, chroniqueur de France.*

Mélanges de philologie et d'histoire offerts à M. Antoine Thomas (Paris, 1927. In-8°, XCVIII-523 pp.), pp. 395-404.

163. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1926-1927*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1927-1928 (Melun, 1927), pp. 57-58.

164. — [Compte rendu de :] Brunel (C.), *Les plus anciennes chartes en langue provençale. Recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle*. Paris, 1926. In-8°, LXIII-499 pp.

BEC, t. LXXXVIII (1927), pp. 337-340.

165. — [Compte rendu de :] Galbraith (V.H.), *The anonimale Chronicle 1333 to 1381 edited...* Manchester, 1927. In-8°, XLIX-216 pp., 2 facsim. (*Publications of the University of Manchester*, n° CLXXV, *hist. series* n° XLV.)

BEC, t. LXXXVIII (1927), pp. 319-320.

166. — [Compte rendu de :] Philippe de Commynes. *Mémoires*, édités par J. Calmette, avec la collaboration du chanoine G. Durville, t. III : 1484-1498. Paris, 1925. In-8°, 442 pp. (*Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, 6.)

BEC, t. LXXXVIII (1927), pp. 107-108.

167. — [Compte rendu de :] Woodbridge (B.M.), *Gatien de Courtilz, sieur du Verger, étude sur un précurseur du roman réaliste en France*. Baltimore-Paris, 1925. In-8°, XII-214 pp. (*The Johns Hopkins Studies in Romance literatures and languages*, VI.)

Modern Language Notes, t. XLII (1927), pp. 45-47.

1928

168. — *Archives de la maison de la Trémouille (Chartriers de Thouars et de Serrant, papiers Duchâtel)*. Paris, 1928. In-8°, xx-375 pp. (*Inventaires d'archives privées conservées en France*, t. I.)

169. — *La chronique latine inédite de Jean Chartier (1422-1450)*. Paris, 1928. In-8°, 119 pp. (*Bibliothèque du XV^e siècle*, t. XXXVI.)

170. — *Nécrologie. Le comte Henri-François Delaborde*.

RHEF, t. XIV (1928), pp. 285-287.

171. — *Le premier mariage de Beaumarchais*.

ABSHF, année 1928 (Paris, 1928), pp. 119-134, et à part : *Le premier mariage de Beaumarchais. Lecture faite à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de France le 15 mai 1928*. Paris, 1929. In-8°, 18 pp.

172. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1927-1928*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1928-1929 (Melun, 1928), pp. 47-48.

173. — *La recherche des manuscrits d'auteur du Moyen Age et de la Renaissance*.

Revue du XVI^e siècle, t. XV (1928), pp. 344-355.

174. — *Un ouvrage de Guillaume Danicot, historiographe de Louis XI.*

MAH, t. XLV (1928), pp. 8-20 ; *Sur Guillaume Danicot, historiographe de Louis XI. Actes du premier congrès national des historiens français. Paris, 20-23 avril 1927* (Paris, 1928. In-8°, 95 pp.), pp. 36-37.

175. — [Compte rendu de :] Benoît (F.), *La Société avignonnaise au XVI^e siècle. Correspondance de Garganello (1553-1574)*... Vaison, 1925. In-8°, 116 pp.

AM, t. XXXIV-XL (1927-1928), pp. 190-192.

176. — [Compte rendu de :] Bernard Gui, *Manuel de l'inquisiteur* édité et traduit par G. Mollat, avec la collaboration de G. Drioux. Paris, 1926-1927. In-8°, 2 vol., LXVIII-198 et 171 pp. (*Les Class. de l'hist. de France au Moyen Age*, 8 et 9.)

BEC, t. LXXXIX (1928), pp. 105-107.

177. — [Compte rendu de :] Jenkinson (H.), *The later court hands in England from the fifteenth to the seventeenth Century*. Cambridge, 1927. In-fol., x-200 pp., et un Album de 44 pl.

MA, 2^e série, t. XXIX (XXXVIII, 1928), pp. 217-220.

178. — [Compte rendu de :] Jorgensen (E.), *Catalogus codicum latinorum medii aevi Bibliothecae regiae Hafniensis*. Copenhague, 1926. In-8°, iv-536 pp., 8 pl. h.-t.

MA, nouv. série, t. XXIX (XXXVIII, 1928), pp. 96-97.

179. — [Compte rendu de :] Manteuffel (T.), *Historjografja Francji wiekow srednich* (w. X-XIII). Varsovie, 1926. In-8°, ii-109 pp.

BEC, t. LXXXIX (1928), pp. 96-97.

180. — [Compte rendu de :] *Palaeographia latina*. Part V, edited by W.M. Lindsay. Oxford, 1927. In-8°, 78 pp., 9 pl. en phototypie. (*St Andrews University Publications*, XXIII.)

RPh, 3^e série, t. II (LIV, 1928), pp. 295-298.

1929

181. — *Bulletin historique ... Histoire de France. Fin du Moyen Age (1328-1498).*

RH, t. CLXI (1929), pp. 156-169.

182. — *Le Chartrier des La Trémoille.*

Revue de Paris, 36^e année (1929), pp. 581-600, et à part : *Pour le classement des archives de famille. Le Chartrier des La Trémoille*. Avant-propos par Henri Courteault. Paris, 1930. In-8°, xvii-43 pp.

183. — *Cinquante feuillets retrouvés des comptes de l'Argenterie de Louis XI (1466-1471)*.

BPHC, 1928-1929 (Paris, 1931), pp. 79-89, et à part, s. l. n. d. In-8°, 11 pp. (cf. Communication du 12 décembre 1928 à la Société nationale des Antiquaires de France dans *BSNAF*, 1928, p. 303).

184. — *Déchiffrement d'un passage controversé du Gaius de Vérone (Institutiones IV, 62, rei uxoriae iudicium)*.

BEC, t. XC (1929), p. 225.

185. — *En marge du «Romanus» de Virgile (Vatican 3867)*,

RElat, t. VII (1929), pp. 334-347, et à part, Paris, 1929. In-8°, 14 pp. (cf. Communication du 9 février 1929 à la Société des Etudes latines dans *RElat*, *ibid.*, p. 21).

186. — *Fragment d'une traduction en prose française du Psautier composée en Angleterre au XII^e siècle [Psaumes LXXXVII-LXXXVIII]*.

Romania, t. LV (1929), pp. 161-173 (cf. Communication du 20 juin 1928 à la Société nationale des Antiquaires de France dans *BSNAF*, 1928, p. 256).

187. — *Lectures sous les rayons ultra-violets : Chanson de Roland (manuscrit d'Oxford)*.

Romania, t. LV, 1929, pp. 401-410.

188. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1928-1929. Philologie. - Paléographie latine et française.*

EPHE, Annuaire 1929-1930 (Melun, 1929), pp. 48-49.

189. — [Compte rendu de :] Deschamps (P.). *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle*. Paris, 1929. In-8°, 86 pp., 35 pl.

BEC, t. XC (1929), pp. 401-403.

190. — [Compte rendu de :] Levillain (L.), *Recueil des actes de Pépin I^{er} et de Pépin II, rois d'Aquitaine (814-848)*, publié sous la direction de M. Prou. Paris, 1926. In-4°, ccviii-335 pp.

BEC, t. XC (1929), pp. 380-381.

1930

191. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1929-1930. Philologie. - Paléographie latine et française.*

EPHE, Annuaire 1930-1931 (Melun, 1930), pp. 54-56.

192. — *Sceau de Jean de Bernède, dit Corneillan* [xv^e siècle].

RG, nouv. série, t. XXV (1930), p. 230.

193. — [Compte rendu de :] Casanova (Giacomo), *Patrizi e avventurieri, dame e ballerine, in cento lettere inedite o poco note*, a cura di C. L. Curiel, G. Gugitz, A. Ravà. Milan, 1930. In-8°, 486 p.

RH, t. CLXV (1930), pp. 178-179.

194. — [Compte rendu de :] Constant (G.), *La Réforme en Angleterre. Le schisme anglican. Henri VIII (1509-1547)*. Paris, 1930. In-8°, vi-777 pp.

BEC, t. XCI (1930), p. 356.

195. — [Compte rendu de :] Delcambre (E.), *Une chronique valenciennoise inédite*. Dijon, 1930. In-8°, 102 pp.

BEC, t. XCI (1930), p. 337.

196. — [Compte rendu de :] Fawtier (R.), *Sainte Catherine de Sienne. Essai de critique des sources. — Les œuvres de sainte Catherine de Sienne*. Paris, 1930. In-8°, viii-379 pp., 8 pl. h.-t. (*Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome*, fasc. 135.)

BEC, t. XCI (1930), pp. 356-358.

197. — [Compte rendu de :] Lehmann (P.), *Sammlungen und Erörterungen lateinischer Abkürzungen in Altertum und Mittelalter*. Munich, 1929. In-4°, 60 pp. (*Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-histor. Abteilung, neue Folge*, 3.)

BEC, t. XCI (1930), pp. 364-365.

198. — [Compte rendu de :] Mirot (L.), *Manuel de géographie historique de la France*. Paris, 1929. In-8°, xxiv-374 pp., 43 cartes.

BEC, t. XCI (1930), pp. 345-346.

199. — [Compte rendu de :] Rand (E.K.), *Studies in the script of Tours. I. A survey of the Manuscripts of Tours*. Cambridge (Mass.), 1929. In-8°, xxi-245 pp. et 200 pl.

Supplément critique au Bulletin de l'Association G. Budé, t. II (1930), pp. 179-187.

200. — [Compte rendu de :] Venturini (T.), *Ricerche paleografiche intorno all'arcidiacono Pacifico di Verona*. Vérone, 1929. In-8°, xi-157 p., 5 pl. — Venturini (M.), *Vita ed attività dello « scriptorium » Veronese nel secolo XI*. Vérone, 1929. In-8°, xi-132 pp., 4 pl.

BEC, t. XCI (1930), pp. 360-361.

1931

201. — *Bulletin historique. Histoire de France. Fin du Moyen Age (1328-1498).*

RH, t. CLXVII (1931), pp. 128-152.

202. — *Paléographie* [Projet d'un catalogue des manuscrits latins datés].

RElat, t. IX (1931), pp. 223-224.

203. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1930-1931. Philologie. - Paléographie latine et française.*

EPHE, Annuaire 1931-1932 (Melun, 1931), pp. 62-63.

204. — *Un Français à Rome au XV^e siècle. Guillaume Pérès, condomois, auditeur de rote (1420?-1500). [Appendice : Oraison funèbre de Guillaume Pérès par Raphaël Brandolini (texte [latin] et traduction).]*

ABSHF, année 1931 (Paris, 1931), pp. 181-218, et à part : *Un Français à Rome...* Lecture faite à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de France le 5 mai 1931. Paris, 1932. In-8°, 40 pp.

205. — *Un manuscrit de Berdoues* [le *Diadema monachorum* de Smaragde, XII^e siècle].

RG, nouv. série, t. XXVI (1931), pp. 116-122, et à part, Auch, 1931. In-8°, 8 pp.

206. — [Compte rendu de :] Beeson (Ch.-H.), *Lupus of Ferrières as scribe and text critic. A study of his autograph copy of Cicero's « De oratore », with a fac simile of the Manuscript.* Cambridge (Mass.), 1930. In-8°, ix-51 pp. et 218 pl. en phototypie. (*The Mediaeval Academy of America, Publication n° 4.*)

Supplément critique au Bulletin de l'Association Guillaume Budé, t. III (1931), pp. 203-206.

207. — [Compte rendu de :] Bémont (Ch.) et R. Doucet, *Histoire de l'Europe au Moyen Age, 1270-1493.* Paris, 1931. In-8°, 495 pp.

RH, t. CLXVII (1931), p. 181.

208. — [Compte rendu de :] Champion (P.), *Notice des manuscrits du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc.* Paris, 1930. In-8°, 32 pp. et 11 pl.

BEC, t. XCII (1931), p. 404.

209. — [Compte rendu de :] Dahlmann (Ch.), *Untersuchungen zur Chronik von Saint-Bénigne in Dijon.* Inaug.-Dissertation de

Bonn, *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XLIX, 2 (1931), pp. 281-331.

BEC, t. XCII (1931), pp. 405-406.

210. — [Compte rendu de :] Jullien (Jos.), *Casanova à Nîmes. Uzès*, 1930. In-8°, 50 pp.

RH, t. CLXVI (1931), p. 162.

211. — [Compte rendu de :] Milláres Carlo (A.), *Paleografía española*. Barcelona, 1929. In-12, 2 vol, 359 pp., 12 reprod. dans le texte et 16 pl. de fig. et VIII pp., 87 fac-similés et 131 pp. de transcriptions. (*Collección Labor*.)

RElat, t. IX (1931), pp. 184-185.

1932

212. — **La Chanson de Roland**. *Reproduction phototypique du Manuscrit Digby 23 de la Bodleian Library d'Oxford*, éditée avec un avant-propos par le comte A. de Laborde. Étude paléographique. Paris, 1932. In-4°, iv-59 pp. et 144 phototypies. (Tiré à 100 exemplaires pour les membres du Roxburghe Club de Londres.)

2^e édition : Paris, 1933. In-8° iv-53 pp. et 144 pl. (*Société des Anciens Textes français*.) (Cf. Communication du 5 février 1930 à la Société nationale des Antiquaires de France dans *BSNAF*, 1930, p. 91.)

213. — [Nécrologie : L'abbé Antoine Degert.]

AM, t. XLIV (1932), pp. 234-242 (avec bibliographie).

214. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1931-1932*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1932-1933 (Melun, 1932), pp. 79-80.

215. — *Sur la date du Fragment de La Haye. Notes paléographiques*.

Romania, t. LVIII (1932), pp. 190-205, fac-similé.

216. — [Sur un cas de critique d'un texte contrôlé par la découverte de l'original, en l'espèce du manuscrit original et en partie autographe de Thomas Basin.]

RElat, t. X (1932), p. 23. (Communication du 9 janvier 1932 à la Société des Études latines.)

217. — *Un document sur Guillaume de Villon* [oncle et protecteur de François Villon].

Romania, t. LVIII (1932), pp. 85-87.

218. — [Un vocabulaire latin du XIII^e siècle contenant des gloses provençales.]

CRAI, 1932, p. 41.

219. — [Compte rendu de :] Javierre Mur (Aurea L.), *Matha de Armanyach, duquesa de Gerona*. Madrid, 1930. In-8°, 146 pp. (Extrait du *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XCVI (1930), pp. 107-247.)

RG, nouv. série, t. XXVII (1932), pp. 141-143.

220. — [Compte rendu de :] Jones (L.W.), *The script of Cologne from Hildebald to Hermann*. Cambridge (Mass.), 1932. In-fol., ix-98 pp., 100 pl.

MA, 3^e série, t. III (XLII, 1932), pp. 288-290.

221. — [Compte rendu de :] Morey (C.R.), Rand (E.K.) et Kraeling (C.H.), *The Gospel-book of Landevennec (the Harkness Gospels) in the New York public Library*, dans *Art Studies*, 1931, pp. 225-286.

RH, t. CLXX (1932), p. 344.

222. — [Compte rendu de :] Waley Singer (D.), assisted by Annie Anderson and by Robina Addis, *Catalogue of latin and vernacular alchemical manuscripts in Great Britain and Ireland dating from before the XVI Century*, vol. II. Bruxelles, 1930. In-8°, viii-427 pp. numérotées de 329 à 755. (*Union académique internationale*.)

RPh, 3^e série, VI (t. LVIII, 1932), p. 198.

223. — [Compte rendu de :] Weinberger (W.), *Wegweiser durch die Sammlungen alt-philologischer Handschriften*. Vienne et Leipzig, 1930. In-8°, 136 pp. (*Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-histor. Klasse, Sitzungsberichte*, 209 Bd., 4 Abhandlg.)

RPh, 3^e série, VI (t. LVIII, 1932), pp. 197-198.

1933

224. — *Documents inédits sur la jeunesse de Thomas Basin*.

BEC, t. XCIV (1933), pp. 46-57, et à part, Paris, 1933. In-8°, 12 pp.

225. — *Leçon d'ouverture du cours de bibliographie et d'archives de l'histoire de France à l'École des chartes (8 novembre 1933)*.

BEC, t. XCIV (1933), pp. 95-115, et à part, Paris, 1933. In-8°, 23 pp.

226. — *Poésies gasconnes du XIV^e siècle récemment découvertes*.

RG, nouv. série, t. XXVIII (1933), pp. 97-105, et à part, Auch, 1922. In-8°, 8 pp.

227. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1932-1933.* Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1933-1934 (Melun, 1933), pp. 47-48.

228. — **Thomas Basin.** *Histoire de Charles VII*, éditée et traduite, t. I (1407-1444) ; t. II (1445-1460), avec la collaboration de H. de Surirey de Saint-Remy. Paris, 1933 et 1944. In-8°, XLVIII-309 et 365 pp. (*Les classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, 15 et 21.)

[Hommage du t. II :] CRAI, 1945, pp. 421-422.

229. — *Un prétendu autographe de François I^{er}.* [Inscription latine attribuée à François I^{er} sur la page de titre d'une Bible de Robert Estienne.]

BEC, t. XCIV (1933), pp. 217-219.

230. — [Compte rendu de :] Cornaz (E.), *Le mariage palatin de Marguerite de Savoie (1445-1449)*. Lausanne, 1932. In-8°, 336 pp. (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 2^e série, t. XV.)

BEC, t. XCIV (1933), pp. 370-371.

231. — [Compte rendu de :] *Geofroy Tory. Champ Fleury ou l'Art et science de la proportion des lettres.* Reproduction phototypique de l'édition princeps de Paris, 1529, précédée d'un avant-propos et suivie de notes, index et glossaire par Gustavé Cohen. Paris, 1931. Gr. in-8°, XIX-67 pp.

BEC, t. XCIV (1933), pp. 387-388.

232. — [Compte rendu de :] Jacoby (J.), *Le secret de Jeanne d'Arc, Pucelle d'Orléans*. Paris, 1932. In-16, XIV-265 pp.

RH, t. CLXXI (1933), pp. 635-639.

233. — [Compte rendu de :] Ketner (Fr.), *De oudste Oorkonden van het Klooster Bethlehem bij Dætinchem*. Utrecht, 1932. In-8°, [IV]-152 pp. et un recueil in-4° de 14 fac-similés en 10 pl. photographiques. (*Bijdragen van het Instituut voor middeleeuwsche Geschiedenis der Rijks Universiteit te Utrecht*, t. XVII.)

BEC, t. XCIV (1933), p. 386.

234. — [Compte rendu de :] Rand (E.K.), *A preliminary Study of Alcuin's Bible*. In-8°, s. l. n. d. (Reprinted from *The Harvard theological Review*, vol. XXIV, n° 4, octobre 1931, pp. 323-396.)

Supplément critique au Bulletin de l'Association Guillaume Budé, t. V (1933), pp. 211-213.

235. — [Compte rendu de :] Stach (W.) et H. Walther, *Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters. Ehrengabe für Karl Strecker*. Dresde, 1931. In-8°, xii-207 pp., 1 portrait et 2 fac-similés. (*Schriften-Reihe zur Historischen Vierteljahrschrift*, 1.)

BEC, t. XCIV (1933), pp. 163-164.

236. — [Compte rendu de :] Ullman (B.L.), *Ancient writing and its influence*. New York, 1932. In-12, x-234 pp. (*Our Debt to Greece and Rome*, n° 38.)

Revue critique, 67^e année (1933), p. 184.

237. — [Compte rendu de :] Wehmer (C.), *Die Namen der gotischen Buchschrift. Ein Beitrag zur Gesch. der latein. Paläogr.* Halle, [1932]. In-8°, 48 pp. (Inaug.-Diss. de Berlin.)

BEC, t. XCIV (1933), p. 387 ; *MA*, 3^e série, t. V (XLIV, 1934), pp. 76-77.

1934

238. — *L'ancien trésor des chartes de Guienne* [M. Gouron, *Essai de reconstitution du Trésor des chartes du château de Bordeaux et de son mobilier au Moyen Age*. Bordeaux, 1934. In-8°, 38 pp. (Extrait de *Revue historique de Bordeaux*, t. XXVI (1933), pp. 145-159 et 195-215.)]

BEC, t. XCV (1934), pp. 400-402.

239. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1933-1934*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1934-1935 (Melun, 1934), pp. 47-48.

240. — [Compte rendu de :] *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique*. Vol. I : *Catalogue des manuscrits conservés à Namur*, par Paul Faider, avec la collaboration de F. Courtoy, J. Schmitz, E. Voosen et H. Moretus-Plantin. Gembloux, 1934. In-8°, 585 pp.

RElat, t. XII (1934), pp. 472-473.

241. — [Compte rendu de :] Dahl (S.), *Histoire du livre de l'antiquité à nos jours*. Paris, 1933. Gr. in-8°, x-326 pp., 146 fig.

BEC, t. XCV (1934), pp. 183-184 ; *RH*, t. CLXXIII (1934), p. 637.

242. — [Compte rendu de :] Lowe (E.A.), *Codices latini antiquiores. A palaeographical Guide to latin manuscripts prior to the ninth century*. Part I : *The Vatican City*. Oxford, 1934. In-4°, xii-44 pp., 36 pl. en phototypie.

RElat, t. XII (1934), pp. 473-474 ; *JS*, 1935, pp. 231-232.

1935

243. — A propos du sculpteur du portail de l'église de Saint-Gilles (Gard). [M. Gouron, *Date des sculptures du portail de l'église de Saint-Gilles*, dans *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Nîmes et du Gard*, n° 1 (1933-1934), pp. 44-50.]

BEC, t. XCVI (1935), p. 440.

244. — *Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis. T. III. Liber procuratorum nationis Anglicanae (Alemanniae) in universitate Parisiensi ab anno 1466 ad a. 1492* [avec la collaboration de E.-A. Van Moé et Suzanne Vitte]. Paris, 1935. In-4°, xiv-892 pp. et col. [Prix Estrade Delcros de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.]

245. — *Le catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique.*

BEC, t. XCVI (1935), pp. 200-201.

246. — *Le comité français de géographie historique.*

BEC, t. XCVI (1935), p. 447.

247. — *L'entrée de Charles VIII à Florence (17 novembre 1494)* [Y. Labande, *Entrée de Charles VIII à Florence (17 novembre 1494)* dans *Etudes italiennes*, nouv. série, t. V (1935), pp. 31-43].

BEC, t. XCVI (1935), p. 198.

248. — *La « pecia » dans les manuscrits universitaires du XIII^e et du XIV^e siècle* [J. Destrez, *La « pecia » dans les manuscrits universitaires du XIII^e et du XIV^e siècle*. Paris, 1935. In-4°, 104 pp. et 36 pl.].

BEC, t. XCVI (1935), pp. 196-197, et t. XCVII (1936), pp. 167-171.

249. — *De quelques instruments de copistes* [J. Destrez, *L'outillage des copistes du XIII^e et du XIV^e siècles* dans *Aus der Geisteswelt des Mittelalters. Studien u. Texte Martin Grabmann zur Vollen- dung des 60. Lebensjahres von Freunder und Schülern gewidmet*. Bd. 1 (Munster-i.-W., 1935. In-8°, 734 pp.), pp. 19-34. (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters. Texte u. Untersuchungen. Supplementband, III*)].

BEC, t. XCVI (1935), pp. 194-196.

250. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1934-1935. Philologie. - Paléographie latine et française.*

EPHE, Annuaire 1935-1936 (Melun, 1935), p. 64.

251. — *Scriptoria medii aevi helvetica*. [A. Bruckner, *Scriptoria medii aevi helvetica*. I. *Schreibschulen der Diözese Chur*. Genève, 1935. In-4°, 94 pp. et 48 pl.]

BEC, t. XCVI (1935), pp. 438-439.

252. — *Sur la date d'un manuscrit en onciale*. [F. Galabert, *Notice sur deux manuscrits des bibliothèques de Toulouse et d'Albi (VII^e et IX^e siècles)*, dans AM, t. XLV (1933), pp. 353-372, 2 pl.]

BEC, t. XCVI (1935), pp. 437-438.

253. — *Une lettre de l'humaniste Pier-Candido Decembrio à Louis, dauphin de Viennois, au nom de la république ambrosienne (25 mars 1449)*.

BEC, t. XCVI (1935), pp. 441-443.

254. — [Compte rendu de :] Brunel (C.), *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*. Paris, 1935. In-8°, xix-147 pp. (*Société de publications romanes et françaises*, t. XIII.)

BEC, t. XCVI (1935), pp. 157-159.

255. — [Compte rendu de :] Caron (P.) et H. Stein, *Répertoire bibliographique de l'histoire de France*, t. V, années 1928 et 1929. Paris, 1934. In-8°, xv-461 pp.

BEC, t. XCVI (1935), p. 159.

256. — [Compte rendu de :] De Poorter (A.), *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de la Ville de Bruges*. Gembloux-Paris, 1934. In-8°, 762 pp. (*Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques de Belgique*, vol. II.)

RELat, t. XIII (1935), pp. 217-218.

257. — [Compte rendu de :] Dobias-Rozdestvenskaïa (Olga), *Histoire de l'atelier graphique de Corbie de 651 à 830 reflétée dans les Corbeiensis Leninopolitani*. Leningrad, 1934. In-8°, 173 pp. (*Académie des Sciences de l'URSS, Travaux de l'Institut de l'histoire de la science et de la technique*, série II, fasc. 3.)

BEC, t. XCVI (1935), pp. 404-405.

258. — [Compte rendu de :] Gouron (M.), *Catalogue des chartes de franchises de la France*. — II. : *Les chartes de franchises de Guienne et Gascogne*. Paris, 1935. In-8°, LIX-794 pp. et 1 carte.

BEC, t. XCVI (1935), pp. 375-377.

259. — [Compte rendu de :] Inguañez (Dom M.), *Codicum Casinensium manuscriptorum Catalogus*. Vol. II, pars II (Codd. 301-400). Montis Casini, 1934. In-4°, 143 pp. paginées de 123 à 266, et 2 pl.

BEC, t. XCVI (1935), pp. 403-404.

260. — [Compte rendu de :] Suñol (Dom Grégoire M.), *Introduction à la paléographie musicale grégorienne*, ouvrage traduit du catalan, préface de dom A. Mocquereau. Paris-Tournai-Rome, 1935. In-8°, xiv-660 pp., 154 pl.

BEC, t. XCVI (1935), pp. 405-406.

1936

261. — *Adam Pilinski* [auteur de nombreux fac-similés au trait de l'Ancien Fonds de l'Ecole des chartes].

BEC, t. XCVII (1936), p. 463.

262. — *D'Artagnan et les archives de la Chambre des Comptes de Lille*.

BEC, t. XCVII (1936), pp. 251-252.

263. — *Les artisans du livre à Grenoble aux XIV^e et XV^e siècles*. [L. Royer, *Bibliothèques, écrivains en lettres de forme, enlumineurs et relieurs à Grenoble aux XIV^e et XV^e siècles*. Grenoble, 1935. In-8°, 27 pp. (Extrait de *Petite revue des Bibliophiles dauphinois*, t. VIII (1934-[1942]), pp. 119-141).]

BEC, t. XCVII (1936), p. 248.

264. — *Bibliographie des travaux de René Merlet*. [M. Jusselin, *Bibliographie des travaux de René Merlet...* Chartres, 1935. In-8°, 40 pp., portr.]

BEC, t. XCVII (1936), pp. 254-255.

265. — *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*. [V. Leroquais, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Paris, 1934. In-4°, 6 vol.]

BEC, t. XCVII (1936), p. 468.

266. — *Delamare et son Traité de la Police*. [P.-M. Bondoïs, *Le commissaire Nicolas Delamare et le traité de la Police dans Revue d'histoire moderne*, nouv. série, t. IV (1935), pp. 313-351.]

BEC, t. XCVII (1936), pp. 252-253.

267. — *L'École de paléographie et de diplomatique de la Cité du*

Vatican. [G. Battelli, *Lezioni di paleografia*. Città del Vaticano, 1936. In-8°, x-229 pp.]

BEC, t. XCVII (1936), pp. 463-464.

268. — *Les étrangers à l'Université de Bourges au XVII^e siècle*. [R. Gandilhon, *La nation germanique de l'Université de Bourges et le « liber amicorum » d'Yves Dugué*. Bourges, 1936. In-8°, 72 pp. (*Mémoires de la Société historique du Cher*, 4^e série, XLI^e vol., 1934-1935.)

BEC, t. XCVII (1936), pp. 460-461.

269. — *Les lettres de Loup de Ferrières*. [Loup de Ferrières, *Correspondance*, éd. et trad. par L. Levillain, t. II (847-852). Paris, 1935. In-8°, 255 pp. (*Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*, 16).]

BEC, t. XCVII (1936), p. 457.

270. — *Le plus ancien manuscrit de l'Ecole de Tours*. [E.-K. Rand et L.W. Jones, *The earliest book of Tours...* Cambridge (Mass.), 1934. In-4°, xvii-136 pp. et 60 pl. (*Studies in the script of Tours*, 2).]

BEC, t. XCVII (1936), pp. 246-247.

271. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1935-1936*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1936-1937 (Melun, 1936), pp. 55-56.

272. — *Un beau livre sur Desportes*. [J. Lavaud, *Un poète de cour au temps des derniers Valois. Philippe Desportes (1546-1606)*. Paris, 1936. In-8°, xxxiii-576 pp.]

BEC, t. XCVII (1936), p. 460.

273. — *Un catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*.

RElat, t. XIV (1936), pp. 265-266.

274. — *Un document notarié sur Joachim du Bellay (5 décembre 1559)...*

Mélanges offerts à M. A. Lefranc... (Paris, 1936. In-8°, xxxvi-506 pp.), pp. 349-353.

275. — *Un manuscrit du Roi Modus à retrouver*.

BEC, t. XCVII (1936), pp. 247-248.

276. — *Une Bibliographie des Bibliographies d'incunables*. [K. Ohly, *Der gegenwärtige Stand der internationalen Inkunabel-*

inventarisierung. [Berlin, 1935]. In-4°, paginé 8-30. (*Beiträge zur Inkunabel-Kunde*, N.F., I.)

BEC, t. XCVII (1936), pp. 253-254.

277. — [Compte rendu de :] Barraclough (G.), *Public notaries and the papal curia. A calendar and a study of a « Formularium notariorum curie » from the early years fourteenth century*. Londres, 1934. In-8°, x-283 pp. (*British School at Rome*.)

MA, 3^e série, t. VII (XLVI, 1936), pp. 66-68.

278. — Compte rendu de :] Blum (A.), *Les origines du papier, de l'imprimerie et de la gravure*. Paris, 1935. In-8°, 252 pp., 80 fig.

RH, t. CLXXVII (1936), pp. 145-146.

279. — [Compte rendu de :] Hajnal (E.), *Le rôle social de l'écriture et l'évolution européenne dans Revue de l'Institut de Sociologie*, 1934, pp. 253-282, et à part, Bruxelles, 1934. In-8°, 64 pp.

MA, 3^e série, t. VII (XLVI, 1936), pp. 76-77.

1937

280. — *L'Armagnac historique*.

L'Armagnac, son eau-de-vie, son histoire et ses monuments... (Condom, 1937. In-12, 104 pp.), pp. 41-47.

281. — *Le Chartrier de Verzuolo, en Piémont*. [Huit lettres inédites du Président Favre à l'ambassadeur de la Manté (1615-1622). Préface de M. le comte A. Barbiellini Amidei, dans *La Revue Savoisienne*, 76^e année (1935), pp. 58-70.]

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 211-212.

281 bis. — [Collaboration à :] *La Terre du Fresne en Vendômois (1283-1937)*. In-4°, s.l.n.d. 136 pp., cartes, plans, dessins.

282. — *Congrès historiques*. [Troisième Congrès national des sciences historiques ; Deuxième Congrès d'histoire ecclésiastique de la France ; Congrès annuel des Sociétés savantes.]

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 213-214.

283. — *Gilles Corrozet à Arcueil*.

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 425-426.

284. — *Note complémentaire sur quelques chronogrammes dans des manuscrits du XV^e siècle*.

Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, t. LXXX (1937), pp. 249-250. (Communication du 13 juin 1934 à la Société dans BSNAF, 1934, p. 173.)

285. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1936-1937*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1937-1938 (Melun, 1937), pp. 89-90.

286. — [Sur :] *Comune di Bologna. La biblioteca comunale dell' Archiginnasio nell'anno 1935. Relazione del bibliotecario dott. Albano Sorbelli all'on. Podestà di Bologna*. Bologne, 1936.

MA, 3^e série, t. VIII (XLVII, 1937), p. 225.

287. — [Sur :] Dols (J.M.E.), *Bibliographie der Moderne Devotie*, I et II. Nimègue, 1936-1937. In-4^o, 64 pp.

MA, 3^e série, t. VIII (XLVII, 1937), p. 228.

288. — [Sur :] *Katalog der Handschriften [der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig. IV. Die lateinischen u. deutschen Handschriften. 3. Bd. par R. Helssig. Leipzig, 1935, pp. 481-520.*

MA, 3^e série, t. VIII (XLVII, 1937), p. 225.

289. — [Sur les travaux de l'*Istituto di Studi Romani* : fichier central de bibliographie romaine, *Bulletin systématique de Bibliographie romaine*, préparation de l'édition des *Derivationes* d'Uguccione de Pise et du *Catholicon* de Giovanni Balbi.]

MA, 3^e série, t. VIII (XLVII, 1937), pp. 225-226.

290. — *Une Bibliographie de l'histoire de l'écriture*. [P. Sattler et G. v. Selle, *Bibliographie zur Geschichte der Schrift bis in das Jahr 1930*. Linz, 1935. In-8^o, xx-234 pp. (*Archiv für Bibliographie*, 17).]

BEC, t. XCVIII (1937), p. 211 : MA, 3^e série, t. VIII (XLVII, 1937), pp. 226-227.

291. — [Compte rendu de :] Bartos (F.M.), *Archivum Taboriense. Orationes quibus Nicolaus de Pelhrimov, Taboritarum episcopus, et Ulricus de Znojmo, Orphanorum sacerdos, articulos de peccatis publicis puniendis et libertate verbi Dei in concilio Basiensi anno 1433 ineunte defenderunt*. Tabor, 1935. Gr. in-8^o, 174 pp.

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 375-376.

292. — [Compte rendu de :] Blanchet (A.), *Les rapports entre les dépôts monétaires et les événements militaires, politiques et économiques*. Paris, 1936. In-8^o, 148 pp.

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 431-432.

293. — [Compte rendu de :] Blanco García (V.), *San Ildefonso. De virginitate Beatae Mariae. Historia de su tradición manuscrita*,

texto y comentario gramatical y estilístico. Madrid, 1937. In-8°, xi, 269 pp.

BEC, t. XCVIII (1937), p. 432.

294. — [Compte rendu de :] Crozet (L.), *Manuel pratique du bibliothécaire*. Paris, 1937. In-8°, 340 pp.

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 434-435.

295. — [Compte rendu de :] Goineau (F.), *Gisors, la ville et le bailliage jusqu'à la fin du XV^e siècle* dans *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin*, t. XLIV (1935), pp. 117-211 et XLV (1936), pp. 65-140.

BEC, t. XCVIII (1937), p. 379.

296. — [Compte rendu de :] Golenistcheff-Koutouzoff (E.), *Étude sur « Le livre de la vertu du sacrement de mariage et réconfort des dames mariées » de Philippe de Mézières*. Belgrade, 1937. In-8°, 76 pp.

BEC, t. XCVIII (1937), p. 434.

297. — [Compte rendu de :] Jones (L.W.), *The Text of the Bible and the Script and Art of Tours* dans *The Harvard Theological Review*, t. XXVIII (1935), pp. 135-179.

RPh, 3^e série, t. XI (LXIII, 1937), p. 292.

298. — [Compte rendu de :] Jones (L.W.), *Two Salzburg manuscripts and the influence of Tours* dans *Speculum*, t. X (1935), pp. 288-291, 2 pl. h.-t.

RPh, 3^e série, t. XI (LXIII, 1937), pp. 292-293.

299. — [Compte rendu de :] Lowe (E.A.), *Codices latini antiquiores. A palaeographical Guide to latin manuscripts prior to the ninth century*. Part. II. *Great Britain and Ireland*. Oxford, 1935. In-fol., xvii-53 pp. et 44 pl.

JS, 1937, pp. 89-90.

300. — [Compte rendu de :] Pagès (A.), *La poésie française en Catalogne du XIII^e siècle à la fin du XV^e. Études suivies de textes inédits ou publiés d'après les manuscrits avec 5 planches hors-texte*. Toulouse-Paris, 1936. In-8°, xii-392 pp. (*Bibliothèque méridionale*, 1^{re} série, XXIII.)

BEC, t. XCVIII (1937), pp. 433-434.

301. [Compte rendu de :] Pocquet du Haut-Jussé (B.), *Le connétable de Richemont, seigneur bourguignon*. (*Annales de Bour-*

gogne, t. VII (1935), pp. 309-336 et t. VIII (1936), pp. 7-30 et 106-138, et à part, Dijon, 1936. In-8°, 87 pp.)

MA, 3^e série, t. VIII (XLVII, 1937), p. 227.

1938

302. — *A propos de la rue Léopold-Delisle* [à Paris].

BEC, t. XCIX (1938), p. 434.

303. — « *Archives* » [histoire du mot et de l'idée].

Revue de Synthèse, t. XV (1938), pp. 39-42.

304. — *Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis. T. IV. Liber procuratorum nationis Picardiae... ab a. 1476 ad a. 1484* [avec la collaboration de E.-A. Van Moé]. Paris, 1938. In-4°, xii-510 col. et pp.

305. — *Études paléographiques en Suisse.*

MA, 3^e série, t. IX (XLVIII, 1938), p. 314 [à propos des travaux de A. Bruckner].

306. — *Henri Courteault, 1869-1937* [suivi de : *Discours prononcé par Henri Courteault le 26 mai 1937* et de : *Bibliographie des travaux de Henri Courteault*]. Bordeaux, 1938. In-8°, 69 pp., portrait.

307. — *Lexiques médiévaux.* [M. Roques, *Recueil général des lexiques français du Moyen Age (XII^e-XV^e siècles)*, t. I. Paris, 1936. In-8°, xxxiii-523 pp. (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, 264^e fasc.). — P. Sella, *Glossario latino Emiliano*. Rome, 1937. In-8°, xxiv-407 pp. (*Studi e Testi*, 74). — F. Arnaldi, *Lexicon imperfectum* (A-G) dans *Bulletin du Cange*, 11^e année (1935), pp. 1-240.]

BEC, t. XCIX (1938), pp. 213-214.

308. — *Mathieu Levrien, chroniqueur de Saint-Denis à la fin du règne de Louis XI.*

BEC, t. XCIX (1938), pp. 125-131, et à part, Paris, 1938. In-8°, 7 pp.

309. — *Max Prinnet* [nécrologie].

EPHE, Annuaire 1938-1939 (Melun, 1938), pp. 7-13, et à part, Melun, 1938. In-8°, 12 pp.

310. — *La Mission scientifique et littéraire de Renan en Italie (1849-1850)* [d'après le livre d'Abel Lefranc].

BEC, t. XCIX (1938), pp. 427-428.

311. — *Nouvelles études paléographiques*. [J. Mallon, *La lettre B* dans *Arts et métiers graphiques*, n° 61 (1^{er} janv. 1938), pp. 19-22, fig. et pl. h.-t.

BEC, t. XCIX (1938), pp. 223-224.

312. — *Pour l'histoire de l'Université de Paris*.

Annales de l'Université de Paris, 1938, pp. 300-319, et à part, Paris, 1938. In-8°, 20 pp.

313. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1937-1938*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1938-1939 (Melun, 1938), pp. 69-70.

314. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1937-1938*.

ABSHF, année 1938 (Paris, 1939), pp. 86-95 (séance du 12 mai 1938).

315. — *Recherches sur l'histoire du livre à Tours de la fin du XV^e à la fin du XVI^e siècle*. [J. Guignard, *Recherches...*, thèse manuscrite de l'École des chartes, 1938.]

Humanisme et Renaissance, t. V (1938), pp. 339-340.

316. — *Répertoire critique des anciens inventaires d'archives*. Archives nationales, séries U à ZZ³: (papiers judiciaires) [en collaboration avec Madeleine Dillay]. Paris, 1938. In-8°, 143 pp.

317. — *Répertoire des sociétés savantes françaises*. [P. Caron et M. Jaryc. *Répertoire des sociétés françaises de sciences philosophiques, historiques, philologiques et juridiques*. Paris, 1938. In-8°, xxxix-281 pp.]

BEC, t. XCIX (1938), pp. 428-429.

318. — *Sur le lieu et la date de la bataille dite de Poitiers de 732*. [en collaboration avec Léon Levillain.]

BEC, t. XCIX (1938), pp. 243-267, et à part, Paris, 1938. In-8°, 27 pp., carte, fac-similé.

319. — *Titres et travaux*. Paris, 1938. Gr. in-8°, 15 pp.

320. — *Une rue Léopold-Delisle à Paris*.

BEC, t. XCIX (1938), p. 227.

321. — *Vasco de Lucena à la cour de Bourgogne (documents inédits)*.

Bulletin des Etudes portugaises et de l'Institut français au Portugal, nouv. série, t. V (1938), pp. 13-26, et à part, Lisbonne, 1938. In-8°, 18 pp., 1 pl. (Communication du 9 février 1938 à la Société nationale des Antiquaires de France, dans *BSNAF*, 1938, p. 94.)

322. — [Compte rendu de :] Baltus (M.), *Toponymie du Pays de Cruye et du Val de Galie (Introduction)*. Paris, 1938. In-8°, 106 pp., cartes.

BEC, t. XCIX (1938), p. 168.

323. — [Compte rendu de :] Bar (F.), *Les épttres latines de Raoul Le Tourtier (1065-1114?)*. Étude de sources. La légende d'Ami et d'Amile. Paris, 1937. In-8°, iv-289 pp.

BEC, t. XCIX (1938), p. 169.

324. — [Compte rendu de :] *Bibliographie critique des principaux travaux sur l'histoire de 1600 à 1914 (Travaux de langue française ou relatifs à l'Histoire de France), année 1935 et compléments des années antérieures*. Paris, 1937. In-8°, xvi-185 pp.

BEC, t. XCIX (1938), pp. 180-181.

325. — [Compte rendu de :] Bouïard (M. de), *Les origines des guerres d'Italie. La France et l'Italie au temps du Grand Schisme d'Occident*. Paris, 1936. In-8°, 439 pp. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 139.)

BEC, t. XCIX (1938), pp. 164-165.

326. — [Compte rendu de :] Calmette (J.), *Le grand règne de Louis XI*. Paris, 1938. In-12, 272 pp. (*Collection : De l'histoire.*)

BEC, t. XCIX (1938), p. 364.

327. — [Compte rendu de :] *Études d'histoire dédiées à la mémoire de Henri Pirenne par ses anciens élèves*. Bruxelles, 1937. In-8°, ix-502 pp.

BEC, t. XCIX (1938), pp. 174-176.

328. — [Compte rendu de :] Foster (C.W.) et K. Major, *The Registrum Antiquissimum of the Cathedral Church of Lincoln*, vol. IV. Hereford, 1937. In-8°, xxxix-344 pp. (*The publications of the Lincoln Record Society*, vol. XXXII.)

BEC, t. XCIX (1938), pp. 159-160.

329. — [Compte rendu de :] Joly (A.), *Un mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie (1730-1824)*. Mâcon, 1938. In-8°, vi-332 pp. et 9 pl.

BEC, t. XCIX (1938), p. 181.

330. — [Compte rendu de :] Jusselin (M.), *Chartres dans le passé, suivi d'une introduction à l'étude de l'Eure-et-Loir*. Chartres, 1937. In-8°, 27 pp.

BEC, t. XCIX (1938), p. 167.

331. — [Compte rendu de :] Lagrange (Baronne A. de), *Itinéraire d'Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne et comtesse de Flandre*. Préface du chanoine Looten. Lille, 1938. In-8°, xxix-193 pp. (*Annales du Comité flamand de France*, t. XLII.)

BEC, t. XCIX (1938), pp. 166-167

332. — [Compte rendu de :] Thorndike (L.) et P. Kibre, *A catalogue of incipits of mediaeval scientific writings in Latin*. Cambridge (Mass.), 1937. In-4°, xvi pp. et 926 col.

JS, 1938, p. 184.

333. — [Compte rendu de :] Urwin (K.), *Georges Chastelain. La vie, les œuvres*. Paris, 1937. In-8°, 246 pp., pl.

MA, 3^e série, t. IX (XLVIII, 1938), pp. 276-277.

1939

334. — *Le Centenaire de notre Revue. La « Bibliothèque de l'École des chartes » depuis un siècle.*

BEC, t. C (1939), pp. 257-280, et à part, Paris, 1939. In-8°, 24 pp.

335. — *Chanteurs ambulants et propagande politique sous Louis XI.*

BEC, t. C (1939), pp. 233-234.

336. — *L'évolution de la notion de bibliothèque.*

Encyclopédie française, t. XVIII, *La civilisation écrite*. 4^e partie : *Les bibliothèques*, ch. I, § 1. Paris, 1939, in-4°.

337. — *L'évolution du livre (introduction à la section A de la 2^e partie).*

Encyclopédie française, t. XVIII, *La civilisation écrite*. 2^e partie : *Le livre*. Paris, 1939, in-4°.

338. — *La famille de Mathieu Levrien, dernier chroniqueur de Saint-Denis.*

BEC, t. C (1939), p. 232.

339. — *Nécrologie.* [Henri Courteault (1869-1937).]

AM, t. LI (1939), pp. 321-325.

340. — *Notice nécrologique sur M. Gustave Schlumberger... (1844-1931)...*

BSNAF, 1938, pp. 211-225, et à part, Paris, 1939. In-8°, 15 pp.

341. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1938-1939. Philologie. - Paléographie latine et française.*

EPHE, Annuaire 1939-1940 (Melun, 1939), p. 68.

342. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1937-1938* (lire : 1938-1939).

ABSHF, année 1939 (Paris, 1940), pp. 88-98 (séance du 11 mai 1939).

343. — [Compte rendu de :] Bar (G. de), *Tables générales des Bulletins du Comité des travaux historiques et scientifiques*. — IV. *Bulletin de géographie historique et descriptive, 1886-1915*. Paris, 1938. In-8°, xiii-775 pp.

BEC, t. C (1939), p. 256.

344. — [Compte rendu de :] Caron (P.) et H. Stein, *Répertoire bibliographique de l'histoire de France*, t. VI (1930-1931). Paris, 1938. In-8°, xi-505 pp.

BEC, t. C (1939), pp. 197-198.

345. — [Compte rendu de :] Cencetti (G.), *Gli archivi dello Studio Bolognese*. Bologne, 1938. In-8°, xvi-135 pp. (*Pubblicazioni del R. Archivio di Stato in Bologna*, III.)

BEC, t. C (1939), p. 196.

346. — [Compte rendu de :] Courteault (P.), *Histoire de Gascogne et de Béarn*, Paris, 1938. In-8°, x-364 pp., ill. (*Les vieilles provinces de France*.)

BEC, t. C (1939), pp. 254-255.

347. — [Compte rendu de :] Dermul (A.), *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville d'Anvers*. Paris-Gembloux, 1939. In-8°, 190 pp. (*Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique*, t. V.)

BEC, t. C (1939), p. 425 ; *RElat*, t. XVIII (1940), pp. 248-249.

348. — [Compte rendu de :] Espiner-Scott (J.G.), *Claude Fauchet. Sa vie, son œuvre*. Paris, 1938. In-8°, xxxviii-450 pp., ill. — *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet*. *Ibid.*, 291 pp. — *Claude Fauchet. Recueil de l'origine de la langue et poésie française. Rymes et Romans. Livre I*. *Ibid.*, 153 pp.

BEC, t. C (1939), pp. 184-185.

349. — [Compte rendu de :] *Etat des Inventaires des Archives nationales, départementales, communales et hospitalières au 1^{er} janvier 1937*. Paris, 1938. In-8°, xv-703 p.

BEC, t. C (1939), pp. 253-254.

350. — [Compte rendu de :] Gandilhon (R.), *Louis XI fondateur du service des postes*, dans *RH*, t. CLXXXIII (1938), pp. 37-41.

BEC, t. C, (1939) p. 255.

351. — [Compte rendu de :] Gouron (M.), *L'amirauté de Guienne depuis le premier amiral anglais de Guienne jusqu'à la Révolution*. Paris, 1938. In-8°, XLIII-556 p.

BEC, t. C (1939), pp. 180-181.

352. — [Compte rendu de :] Gouron (M.), *Recueil des privilèges accordés à la ville de Bordeaux par Charles VII et Louis XI*. Bordeaux, 1937. In-4°, 245 p.

BEC, t. C (1939), pp. 181-182.

353. — [Compte rendu de :] Jones (L.W.), *The Library of Saint-Aubin's at Angers in the Twelfth century* dans *Classical and mediaeval studies in honor of E. K. Rand*. (New-York, 1938. In-8°, ix-310 pp., pl.), pp. 143-161.

RPh, 3^e série, t. XIII (LXV, 1939), p. 252.

354. — [Compte rendu de :] Marchand (J.), *Une enquête sur l'imprimerie et la librairie en Guyenne, mars 1701*. Bordeaux, 1939. Pet. in-4°, xxiv-190 pp. (*Société des bibliophiles de Guyenne*.)

BEC, t. C (1939), pp. 425-426.

355. — [Compte rendu de :] *Orthographica totius Octateuchi, excerpta ex opere quod inscribitur : Biblia Sacra iuxta latinam Vulgatam uersionem ... a monachis abbatiae S. Hieronymi in Vrbe edita*, vol. IV. ([Rome], 1939. In-4°, xi-490 pp.), pp. 393-490.

BEC, t. C (1939), p. 425 ; RElat, t. XVIII (1940), p. 248.

356. — [Compte rendu de :] Robinson (R.P.), *Manuscripts 27 (S 29) and 107 (S 129) of the Municipal Library of Autun. A study of Spanish half-uncial and early Visigothic minuscule and cursive scripts*. New-York, 1939. In-fol., 87 pp. et 73 pl. (*Memoirs of the American Academy in Rome*, XVI.)

BEC, t. C (1939), p. 426 ; RElat, t. XVIII (1940), pp. 249-250 ; JS, 1941, pp. 134-136.

357. — [Compte rendu de :] Roques (M.), *Recueil général des lexiques français au Moyen Age (XII^e-XV^e siècles)*. I. *Lexiques alphabétiques*, t. II. Paris, 1938. In-8°. (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, 269.)

BEC, t. C (1939), p. 253.

358. — [Compte rendu de :] Védère (X.), *Archives municipales de Bordeaux. Catalogue des manuscrits*. Bordeaux, 1938. In-8°, xxii-317 pp.

BEC, t. C (1939), pp. 195-196.

1940

359. — *Encore le chartrier de Verzuolo en Piémont.* [Archivio del castello di Verzuolo. Turin, 1939.]

BEC, t. CI (1940), pp. 244-245.

360. — *Manuscripts « imposés » à la manière typographique.*

Société nationale des Antiquaires de France. *Mélanges en hommage à la mémoire de Fr. Martroye* (Paris, 1940. In-4°, 395 pp., 23 pl.), pp. 325-336, et à part, Paris, 1940. In-4°, 12 pp. 3 pl. (cf. Communications des 2 mai 1928 et 16 mars 1938 à la Société nationale des Antiquaires de France dans BSNAF, 1928, p. 202 et 1938, p. 115).

361. — *Du nouveau sur Antoine de la Salle.* [A propos d'une communication de H. Rolland le 12 janvier 1938 à la Société nationale des Antiquaires de France, dans BSNAF, 1938, pp. 84-90.]

BEC, t. CI (1940), pp. 239-240.

362. — *Quelques œuvres de l'atelier de Bourdichon conservées en Italie.* [J. Guignard, *Quelques œuvres...* dans MAH, t. LVI (1939), pp. 356-395.]

BEC, t. CI (1940), pp. 240-241.

363. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1939-1940.*

ABSHF, année 1940 (Paris, 1941), pp. 85-95. (Assemblée générale 25 mai 1940.)

364. — *Un inventaire des Archives d'Etat roumaines.* [Inventarul Archiuelor Statului, 1939. (Biblioteca Archiuelor Statului, I).]

BEC, t. CI (1940), p. 244.

365. — *Un Répertoire des périodiques historiques et des bibliographies historiques courantes du monde entier.* [Bibliographie internationale des sciences historiques publiée par le Comité international des sciences historiques depuis 1926.]

BEC, t. CI (1940), pp. 241-242.

366. — *Une Bibliographie franco-portugaise.* [B.X.C. Coutinho, *Une bibliographie... Essai d'une bibliographie chronologique de livres français sur le Portugal.* Porto, 1939. In-8°, [iv]-412 pp.]

BEC, t. CI (1940), pp. 242-243.

367. — [Compte rendu de :] *Bulletin Du Cange*, t. XII (1938), t. XIV (1939), t. XV (1940).

BEC, t. CI (1940), pp. 245-246.

368. — [Compte rendu de :] Courteault (H.), *Direction des*

Archives de France. Les Archives nationales de 1902 à 1936. Paris, 1939. In-8°, 215 pp.

BEC, t. CI (1940), pp. 207-208.

369. — [Compte rendu de :] *Diplomatarium Danicum*, 2, Raekke, 1. Bind : 1250-1265, udgivet of det Danske Sprog- og Litteraturselskab, ved Franz Blatt of Gustav Hermansen, under medvirkning of C.A. Christensem. — 2. Raekke, 3. Bind : 1281-1290, ved Adam Afzelius of Franz Blatt. Copenhagen, 1938 et 1939. In-4°, xxii-407 et xiv-395 pp.

Bulletin du Cange, t. XV (1940), pp. 133-135.

370. — [Compte rendu de :] Johnsen (A.O.), *Om Theodoricus og hans « Historia de antiquitate regum Norwagensium »*, Oslo, 1939. In-8°, 112 pp. (Extr. des *Mémoires de l'Académie norvégienne des sciences*, Hist.-Filos. Klasse, 1939, n° 3.)

BEC, t. CI (1940), pp. 182-183.

371. — [Compte rendu de :] Mallon (J.), R. Marichal, Ch. Perrot, *L'écriture latine de la capitale romaine à la minuscule*. Paris, 1939. In-4°, 32 pp., 54 pl.

BEC, t. CI (1940), pp. 169-171.

1941

372. — *A propos du premier numéro de la « Bibliothèque de l'École des chartes » (1839).*

BEC, t. CII (1941), pp. 328-331.

373. — *Notes de lecture.* [L. Halphen et J.-B. Mahn, *Initiation aux études d'histoire du Moyen Age*. Paris, 1940. In-8°, 141 pp. — L.W. Jones, *Dom Victor Perrin and three mss of Luxeuil* dans *Bulletin of the John Rylands Library*, t. XXIII (1939), pp. 166-181.]

BEC, t. CII (1941), pp. 332-333.

374. — *Rapport sur l'état des travaux de la Société de l'Histoire de France* présenté à l'Assemblée générale du 15 mai 1941...

ABSHF, année 1941 (Paris, 1942), pp. 27-38.

375. — *Rapport sur les conférences des années scolaires 1939-1940, 1940-1941.* Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1940-1941, 1941-1942 (Melun, 1941), pp. 114-117.

376. — *Vieux manuscrits et tailleurs d'habits.*

BEC, t. CII (1941), p. 331.

377. — [Compte rendu de :] Guébin (P.) et E. Lyon, *Petri Vallium Sarnaii monachi Hystoria Albigenensis*, t. III. Paris, 1939. In-8°, cvii-305 pp. (*Société de l'Histoire de France*.)

BEC, t. CII (1941), pp. 226-227.

378. — [Compte rendu de :] Labande (E.R.), *Rinaldo Orsini comte de Tagliacozzo († 1390) et les premières guerres suscitées en Italie centrale par le Grand Schisme*. Paris, 1939. In-8°, LXXXII-351 pp. (*Mémoires et documents historiques* publiés par ordre de S.A.S. le prince Louis II de Monaco.)

BEC, t. CII (1941), pp. 237-239.

1942

379. — *Auctarium Chartularii Uniuersitatis Parisiensis*. T. V. *Liber procuratorum nationis Gallicanae (Franciae) ... ab. a. 1443 ad a. 1456* [avec la collaboration de E.-A. Van Moé]. Paris, 1942. In-4°, xix-818 pp. et col.

380. — [Avant-propos.]

La Faculté de décret de l'Université de Paris au XV^e siècle, par Marcel Fournier et Léon Dorez. Tome complémentaire (tables), publié par E.-A. Van Moé. (Paris, 1942. In-4°, x-137 pp.), pp. vii-x.

381. — *Rapport sur le concours des Antiquités de la France en 1942*.

CRAI, 1942, pp. 181-188.

382. — *Rapport... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1940-1941 (lire : 1941-1942)*. (*Séance du 21 mai 1942*.)

ABSHF, année 1942 (Paris, 1943), pp. 38-48.

383. — *Un nouveau répertoire des travaux des Sociétés savantes* [en collaboration avec R. Limouzin-Lamothe].

RHEF, t. XXVIII (1942), pp. 80-87.

384. — [Un passage de la ballade finale du Testament de Villon et un Procès-verbal d'une assemblée de l'Université de Paris en date du 31 décembre 1455.]

CRAI, 1942, pp. 18-20.

385. — [Compte rendu de :] Belperron (P.), *La Croisade contre les Albigeois et l'union du Languedoc à la France, 1209-1249*. Paris, 1942. In-8°, xxi-495 pp., 9 grav., 2 croquis, 1 tabl. généal., une carte.

BEC, t. CIII (1942), pp. 239-240.

386. — [Compte rendu de :] Chenet (G.), *La céramique gallo-romaine d'Argonne du IV^e siècle et la terre sigillée décorée à la molette*. Mâcon, 1941. In-4^o, xii-194 pp., 38 pl., 13 cartes et 58 fig.

BEC, t. CIII (1942), pp. 219-220.

387. — [Compte rendu de :] Gandilhon (R.), *Politique économique de Louis XI*. Paris, 1941. In-8^o, 476 p.

BEC, t. CIII (1942), pp. 264-265.

388. — [Compte rendu de :] Guichard (G.), C^{te} de Neufbourg, E. Perroy et J.-E. Dufour, *Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle*, t. VIII, pièces 906-910. Mâcon, 1941. In-4^o, 402 pp.

BEC, t. CIII (1942), pp. 245-246.

1943

389. — *Études sandionysiennes*. I. Notes sur la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Denis au XV^e siècle. II. Un nécrologe inédit de l'abbaye (XIV^e-XVII^e siècles) [avec hypothèses sur la personnalité du Religieux de Saint-Denis et index onomastique].

BEC, t. CIV (1943), pp. 5-100, et à part, Paris, 1944. In-8^o, 100 pp.
(Cf. Communication du 28 mai 1930 à la Société des Antiquaires de France dans *BSNAF*, 1930, p. 123.)

390. — [Georges Girard.]

BEC, t. CIV (1943), p. 390, note.

391. — *La paléographie latine*.

Mémorial des études latines (Paris, 1943. In-8^o, 688 pp.), pp. 436-441, et à part, Paris, 1944. In-8^o, 6 pp.

392. — [Présentation d'un manuscrit des Archives nationales (LL 1320) renfermant des listes nécrologiques tenues par des religieux de Saint-Denis de 1350 env. à 1642.]

CRAI, 1943, p. 464.

393. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1942-1943* (Assemblée générale du 20 mai 1943).

ABSHF, année 1943 (Paris, 1944), pp. 83-91.

394. — [Compte rendu de :] Coornaert (E.), *Les corporations en France avant 1789*. Paris, 1941. In-8^o, 306 pp.

BEC, t. CIV, 1943, pp. 353-354.

1944

395. — **Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France ...** par René Gandilhon, ... sous la direction de Charles Samaran... Période 1919-1940. Tome I. Ain-Creuse. Paris, 1944. In-4°, vii-506 pp.

396. — *Discours.*

Institut de France. Séance annuelle des Cinq Académies du mercredi 25 octobre 1944, pp. 5-9.

397. — [Hommage de :] Laborde (J.-B.), *Précis d'histoire du Béarn*. Pau, 1941. In-16, 378 pp., pl. et cartes.

CRAI, 1944, p. 54.

398. — [Impossibilité d'identifier le Nirac d'un manuscrit d'Echternach avec Nérès-les-Bains (Allier).]

CRAI, 1944, pp. 296-297.

399. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1943-1944.* (Assemblée générale du 25 mai 1944.)

ABSHF, année 1944 (Paris, 1945), pp. 77-84.

400. — *Un exemplaire de luxe de l'« Histoire de France abrégée » de Jean de Candida.*

BEC, t. CV (1944), pp. 185-189. (Cf. Communication du 23 mai 1928 à la Société des Antiquaires de France dans BSNAF, 1928, p. 231.)

401. — *Un humaniste italien en France au XV^e siècle. Jean de Candida, diplomate, historien, médailleur.*

Institut de France. Séance annuelle des Cinq Académies du mercredi 25 octobre 1944, pp. 23-36, et à part, Paris, 1944. In-4°, 16 pp.

402. — [Compte rendu de :] Adhémar (J.), *L'estampe française. La lithographie en France au XIX^e siècle*. Paris, 1944. In-folio, 50 pl. (Éditions « Tel ».)

BEC, t. CV (1944), p. 312.

403. — [Compte rendu de :] Levron (J.), *Les inventaires, répertoires et catalogues des archives de Maine-et-Loire (archives départementales, communales et hospitalières)*. Angers, 1943. In-8°, 39 pp.

BEC, t. CV (1944), pp. 313-314.

404. — [Compte rendu de :] Luc (P.), *Vie rurale et pratique juri-*

dique en Béarn aux XIV^e et XV^e siècles. Toulouse, 1943. In-8°, 264 pp.

BEC, t. CV (1944), pp. 241-242. [Hommage :] CRAI, 1944, pp. 342-343.

405. — [Compte rendu de :] Perroy (E.) et M. Gonon, *Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle*. Tables. Mâcon, 1944. In-4°, 2 vol, 404 et 384 pp.

BEC, t. CV (1944), pp. 283-284.

1945

406. — [Discours de M. Charles Samaran, président sortant de la Société nationale des Antiquaires de France, le 3 janvier 1945.]

BSNAF, 1945-1947 (1950), pp. 15-25, et à part, Paris, 1950. In-8°, 11 pp.

407. — [Hommage de :] *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. CV. — *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, période 1910-1940, t. I (Ain-Creuse).

CRAI, 1945, pp. 609-610.

408. — *Rapport sur les travaux de l'École française de Rome pendant l'année 1943-1944*.

CRAI, 1945, pp. 467-476.

409. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1944-1945*. (Assemblée générale du 24 mai 1945.)

ABSHF, année 1945 (Paris, 1947), pp. 31-40.

1946

410. — *A quoi sert la Société de l'Histoire de France* [en collaboration avec Ch. Petit-Dutaillis et Cl. Brunel].

RH, t. CXCVI (1946), pp. 490-492 [réponse à un article de G. Zeller, *ibid.*, pp. 317-322].

411. — Émile-A. Van Moé. [en collaboration avec Suzanne Vitte.]

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 166-169, et à part, Paris, 1946. In-8°, 6 p.

412. — [Note sur la destruction par un incendie des archives municipales de Naples (à propos d'une communication de Ch. Per-rat).]

CRAI, 1946, pp. 135-136.

413. — [Préface.]

L.-P. Bouquet, *Poèmes de l'attente*. Illustrations de J. Lenfant. Paris, 1946. In-16, 109 pp., fig., pl.

414. — [Préface.]

Histoire et diplomatie du IX^e au XIX^e siècle. Archives nationales, 1946. [Catalogue de l'exposition par MM. Marichal, Metman, Mahieu et Mathieu.] (Paris, 1946. In-16, viii-44 pp., 9 pl. h.-t.), pp. i-v.

415. — *Rapport sur les conférences des années scolaires 1943-1944, 1944-1945, 1945-1946*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1944-1947 (Melun, 1946), pp. 89-92.

416. — *René Bonnat*.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 426-428.

417. — *Titivillus, démon des copistes*.

Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat, t. I. (Paris, 1946, In-8°, xxiv-424 pp.), pp. 301-310. (Cf. Communication du 13 janvier 1940 à la Société des Études latines dans *RElat* t. XVIII (1940), pp. 25-26.)

418. — [Compte rendu de :] Avout (J. d'), *La querelle des Armagnacs et des Bourguignons*. Paris, 1943. In-8°, 431 p., illustr.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 333-334.

419. — [Compte rendu de :] Bittmann (K.), *Contribution à l'histoire de Louis XI. Un document inédit*. Paris, 1945. In-8°, 31 p. et 1 pl.

BEC, t. CVI (1945-1946), p. 336.

420. — [Compte rendu de :] *Bulletin Du Cange*, t. XVIII (1943-44).

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 373-374.

421. — [Compte rendu de :] Dussaud (R.), *La nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*, t. I. Paris, 1946. In-8°, xii-561 pp.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 325-326.

422. — [Compte rendu de :] Eckhardt (A.), *De Sicambria à Sans-Souci. Histoires et légendes franco-hongroises*. Paris, 1943. In-8°, 294 pp., 13 illustr.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 336-337.

423. — [Compte rendu de :] Gabriel (A.), *Les rapports dynas-*

tiques franco-hongrois au Moyen Age. Budapest, 1944. In-4°, 110 pp. et pl.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 337-338.

424. — [Compte rendu de :] Halphen (L.), *Introduction à l'histoire*. Paris, 1946. In-12, 100 pp. — *Initiation aux études d'histoire du Moyen Age*. 2^e éd. Paris, 1946. In-12, 175 pp.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 324-325.

425. — [Compte rendu de :] Mahieu Le Vilain, *Les Metheores d'Aristote. Traduction du XIII^e siècle*, publiée pour la première fois par Rolf Edgren. Upsal, 1945. In-8°, cxvi-217 pp.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 376-377.

426. — [Compte rendu de :] Meunier (R.A.), *Les rapports entre Charles VII et Jeanne d'Arc de 1429 à 1461. Contribution à l'étude de la construction de la France au XV^e siècle*. Poitiers, 1946. In-8°, 330 pp.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 334-335.

427. — [Compte rendu de :] Souillet (G.), *Pays et paysans de la Haute Bretagne*. Rennes, 1946. In-8°, 68 pp., fig. et plans.

BEC, t. CVI (1945-1946), pp. 357.

428. — [Compte rendu de :] Soyer (J.), *La légende de la Forêt beauceronne : ses origines*. Blois, 1946. In-12, 15 pp.

BEC, t. CVI (1945-1946), p. 373.

1947

429. — *Discours*.

Centenaire de la réorganisation de l'Ecole des chartes. Compte rendu de la cérémonie du 17 mai 1947 (Paris, 1947. In-8°, 36 pp., 1 pl.), pp. 15-21.

430. — *Lectures sous les rayons ultra-violet*s. V. *L'album de Villard de Honnecourt*.

Romania, t. LXIX (1946-1947), pp. 91-93.

431. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1946-1947*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1947-1948 (Melun, 1947), pp. 49-50.

432. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1944-1945* (lire : 1945-1946). (Assemblée générale du 18 mai 1946). — *Rapport ... sur les travaux de la*

Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1946-1947 (Assemblée générale du 29 mai 1947).

ABSHF, années 1946-1947 (Paris, 1948), pp. 17-22 et 60-66.

1948

433. — *Rapport sur la conférence de l'année scolaire 1947-1948*. Philologie. - Paléographie latine et française.

EPHE, Annuaire 1948-1949 (Melun, 1948), pp. 39-40.

434. — [Compte rendu de :] Brattegard (O.), *Skriptprovor fra Hanseatiske Kontoret i Bergen 1406-1760. Spécimens de l'écriture gothique en usage au comptoir hanséatique de Bergen de 1406 à 1760*. Bergen, 1947. In-4°, 72 pp. et pl.

BEC, t. CVII (1947-1948), p. 144.

435. — [Compte rendu de :] Ourliac (P.), *Les sauvetés du Comminges. Étude et documents sur les villages fondés par les Hospitaliers dans la région des coteaux commingeois*. Toulouse, 1947. In-8°, 149 pp.

BEC, t. CVII (1947-1948), pp. 121-122.

436. — [Compte rendu de :] *Travaux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Histoire et inventaire des publications*. Paris, 1947. In-8°, 190 pp.

BEC, t. CVII (1947-1948), pp. 267-268.

1949

437. — [Allocution].

Hommage à Louis Barbeau. [Allocutions par Rousset de Pina, Lucien Paye, Charles Samaran, Jean Mons.] (Tunis, 1949. In-16, 25 pp., pl.), pp. 13-21.

438. — *Marat, médecin... et grand malade*.

L'Orientation médicale, 1949, n° 4, pp. 13-15.

439. — [Observation sur la valeur du manuscrit 518 d'Orléans contenant le texte français des interrogatoires de Jeanne d'Arc. (A propos d'une communication du Père Donceur.)]

CRAI, 1949, pp. 412-413.

440. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1947-1948* (Assemblée générale du 22 mai 1948). — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1948-1949* (Assemblée générale du 28 mai 1949).

ABSHF, années 1948-1949 (Paris, 1950), pp. 26-28 et 67-70.

441. — [Compte rendu de :] Février (J.-G.), *Histoire de l'écriture*. Paris, 1948. In-8°, 608 pp., 135 fig., 16 pl. (*Bibliothèque historique*.)

JS, 1949, pp. 90-92.

1950

442. — [Allocution.]

CRAI, 1950, pp. 2-4 [présidence de l'Académie].

443. — **Bibliographie générale des Travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France...** par René Gandilhon, sous la direction de Charles Samaran... Période 1910-1940. Tome II. Dordogne--Lozère. Paris, 1950. In-4°, vii-577 pp.

[Hommage :] CRAI, 1950, p. 201.

444. — *La « captivité de Babylone »* [G. Mollat, *Les Papes d'Avignon*, 1305-1367 ; 1370-1378. 9^e édition, revue. Paris, 1949. In-8°, 597 pp.].

JS, 1950, pp. 114-129.

445. — *Discours*.

CRAI, 1950, pp. 69-70, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Discours* de M. Ch. Samaran, président de l'Académie, à l'occasion du décès de M. Henri Gauthier, membre de l'Académie, lu dans la séance du 17 février 1950. Paris, 1950. In-4°, 2 pp.

446. — *Discours*.

CRAI, 1950, pp. 78-81, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Discours* de M. Charles Samaran, ... à l'occasion de la mort de Jules-Emmanuel Rizzo, associé étranger de l'Académie à Rome, lu dans la séance du 24 février 1950. Paris, 1950. In-4°, 6 pp.

447. — *Discours*.

CRAI, 1950, pp. 260-261, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Discours* de M. Ch. Samaran, à l'occasion du décès de M. Carlo Conti Rossini, correspondant de l'Académie à Rome, lu dans la séance du 28 juillet 1950. Paris, 1950. In-4°, 2 pp.

448. — *Discours* [à l'Assemblée Constituante du Conseil International des Archives le 21 août 1950].

Archivum, Revue internationale des Archives, I (1951), pp. 27-29.

449. — *Discours* [au Premier Congrès international d'Archives le 23 août 1950].

Archivum, Revue internationale des Archives, I (1951), pp. 47-49.

450. — *Discours.*

CRAI, 1950, pp. 316-320, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Discours de M. Charles Samaran, ... à l'occasion de la mort de M. Louis Halphen, académicien ordinaire, lu dans la séance du 13 octobre 1950.* Paris, 1951. In-4°, 8 pp.

451. — *Discours.*

CRAI, 1950, pp. 320-322, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Discours de M. Charles Samaran, ... à l'occasion de la mort du R.P. Paul Peeters, associé étranger, lu dans la séance du 13 octobre 1950.* Paris, 1951. In-4°, 7 pp.

452. — *Discours.*

CRAI, 1950, pp. 365-381, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Séance publique annuelle du vendredi 17 novembre 1950. Discours de M. Charles Samaran, président.* Paris, 1950. In-4°, 20 pp.

453. — *Discours.*

CRAI, 1950, pp. 426-429, et à part : *Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Discours de M. Charles Samaran, ... à l'occasion de la mort de M. Frederik Poulsen, associé étranger à Copenhague, lu dans la séance du 8 décembre 1950.* Paris, 1951. In-4°, 7 pp.

454. — [Hommage de :] Mallon (J.), *Quel est le plus ancien exemple connu d'un manuscrit latin en forme de codex ? — Emericita*, XVII (1949), pp. 1-8, 1 pl., et à part, Madrid, 1949. In-8°, 8 pp. et 1 pl.

CRAI, 1950, p. 339.

455. — *Nouveaux exemples de manuscrits « imposés » à la manière typographique.*

CRAI, 1950, pp. 232-233 et 340-344, et à part, Paris, 1950. In-4°, 6 pp.

456. — [Compte rendu de :] Cuttino (G.P.), *The Gascon calendar of 1322, edited from Miscellaneous Books, Exchequer Treasury of receipt, vol. 187, in the Public Record Office.* Londres, 1949. In-8°, xvii-202 pp., pl.

BEC, t. CVIII (1949-1950), p. 161.

1951

457. — *L'agriculture française du Moyen Age* [compte rendu de : R. Grand et R. Delatouche, *L'agriculture au Moyen Age, de la fin de l'Empire romain au XVI^e siècle.* Paris, 1950. In-8°, 740 pp. (*L'Agriculture à travers les âges*, III)].

JS, 1951, pp. 145-157.

458. — [Allocution.]

CRAI, 1951, pp. 1-3 [présidence de l'Académie].

459. — **Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France...** par René Gandilhon, sous la direction de Charles Samaran. Période 1910-1940. Tome III, fascicule 1, Maine-et-Loire—Nord. Paris, 1951. In-4°, 332 pp.

460. — *Henri IV et Charlotte de Montmorency, princesse de Condé (décembre 1608-décembre 1609) d'après des documents en partie nouveaux.*

ABSHF, années 1950-1951 (Paris, 1951), pp. 53-119; [Hommage :]
CRAI, 1952, pp. 487-488.

461. — *Louis Halphen.*

JS, 1951, pp. 86-87.

462. — *Les noms de famille de France* [compte rendu de : A. Dauzat, *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*. Paris, 1951. In-8°, xxvi-604 pp.].

JS, 1951, pp. 132-138.

463. — *Pour l'histoire des Grandes Compagnies. Le « vuide-ment » de Château-Gontier par les Anglais (1369).*

Mélanges d'histoire du Moyen Age dédiés à la mémoire de Louis Halphen. (Paris, 1951. In-8°, xxiv-715 pp.), pp. 641-644; *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, 2^e série, t. LXIV (1954), pp. 71-76. (Cf. Communication du 5 avril 1944 à la Société nationale des Antiquaires de France dans BSNAF... 1943-1944, pp. 271-272.)

464. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1949-1950* (Assemblée générale du 20 mai 1950). — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1950-1951* (Assemblée générale du 19 mai 1951).

ABSHF, années 1950-1951 (Paris, 1951), pp. 18-22 et 42-49.

465. — [Compte rendu de :] Lowe (E.A.), *Codices Latini antiquiores. A palaeographical Guide to Latin manuscripts prior to the ninth century*. Part IV : *Italy: Perugia-Verona* ; Part V : *France* : Paris, Oxford, 1947, 1950. In-fol., xxviii-40 et viii-63 pp.

JS, 1951, pp. 142-143.

1952

466. — **Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France ...** par René Gandilhon, ... sous la direction de Charles Samaran, ... Période 1910-1940. Tome III, fascicule 2, Oise-Bas-Rhin. Paris, 1952. In-4°, 588 pp.

467. — *Ferdinand Lot et le « Journal des Savants ».*

JS, 1952, pp. 127-130.

468. — [Hommage de :] Mallon (J.) et T. Marin, *Las inscripciones publicadas por el marqués de Monsalud (1897-1908). Estudio critico*, t. II. Madrid, 1951. (*Scripturae Monumenta et Studia.*)

CRAI, 1952, pp. 114-115.

469. — [Hommage de :] *Mémoires de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France*, t. I (1949). Paris, 1952. In-8°, 325 pp.

CRAI, 1952, pp. 476-477.

470. — [Hommage de :] Mollat (G.), *Contribution à l'histoire du Sacré Collège de Clément V à Eugène IV dans Revue d'Histoire ecclésiastique*, vol. XLVI (1951), pp. 22-112 et 566-594.

CRAI, 1952, pp. 45-46.

471. — *Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée?* [J. Grimod, *Jeanne d'Arc...* Paris, 1952. In-8°, 287 pp.]

Le Monde, 20 novembre 1952.

472. — *Mots historiques de la vieille France.*

Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1952, pp. 126-145.

473. — *Paris dans Balzac.*

Balzac. Le livre du Centenaire. (Paris, 1952. In-8°, 331 pp., pl.), pp. 139-151.

474. — *Le plus ancien cartulaire de Saint-Mont (Gers), XI^e-XIII^e siècles.*

BEC, t. CX (1952), pp. 5-56, et à part, Paris, 1953. In-8°, 56 pp., fac-similé.

475. — [Préface.]

Maurice (Ad.), *Un grand patriote; Thomas Basin, évêque de Lisieux...* (Dieppe, 1953. In-8°, 175 pp., pl.), pp. 11-13.

476. — *Problèmes archivistiques d'aujourd'hui et de demain.*

Miscellanea archivistica Angelo Mercati (Città del Vaticano, 1952. In-8°,

xxviii-462 pp.; *Studi e Testi*, 165), pp. 1-13 et à part, Città del Vaticano, 1952. In-8°, 13 pp.

477. — [Compte rendu à l'Académie de la mission qu'elle lui avait confiée de la représenter à Poitiers aux Journées internationales d' « Études mérovingiennes » (séance du 16 mai 1952).]

CRAI, 1952, pp. 249-250.

478. — [Compte rendu à l'Académie des journées franco-anglaises d'histoire qui se sont tenues à Bordeaux du 15 au 18 septembre et où il a représenté la Compagnie (séance du 3 octobre 1952).]

CRAI, 1952, pp. 458-459.

479. — *Talleyrand : ses maladies et ses médecins.*

L'Orientation médicale, 1952, n° 1, pp. 16-20.

480. — *Un homme d'Etat français du XVI^e siècle : le cardinal de Tournon* [compte rendu de : M. François, *Le cardinal François de Tournon, homme d'État, diplomate, mécène et humaniste (1489-1562)*, Paris, 1951. In-8°, XLIV-557 pp. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 173.)].

JS, 1952, pp. 97-105.

481. — *Une belle reconstitution d'archives détruites. Les registres angevins de Naples.*

Archivum, II (1952), pp. 83-87.

1953

482. — *Après la visite de George Sand à Valençay.*

Mercure de France, 1^{er} avril 1953, pp. 635-644.

483. — *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France ...* par René Gandilhon, ... sous la direction de Charles Samaran, ...Période 1910-1940. Tome III, fascicule 3, Bas-Rhin-Haute-Savoie. Paris, 1953. In-4°, 244 pp.

484. — *Les carnets intimes de Voltaire.*

Le Monde, 4-5 janvier 1953.

485. — *150^e anniversaire de la Villa Médicis.*

Hommes et commerce, n° 12 (15 mai-15 juin 1953), pp. 63-66.

486. — « *Codex Phimarconensis.* » *Sur l'histoire du manuscrit de saint Augustin sur papyrus.*

Études mérovingiennes, Actes des Journées de Poitiers, 1^{er}-3 mai 1952. (Paris, 1953. In-8°, xxii-295 pp., pl.), pp. 273-284.

487. — *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Age* [compte rendu de : M. Mollat, *Le commerce...* Paris, 1952. In-8°, xxxvi-619 pp., ill.].

JS, 1953, pp. 67-76.

488. — *Les coutumes inédites de Corneillan (Gers) (5 février 1142-1143 n. s. [?])*. Texte gascon, avec traduction, commentaire et glossaire.

BPHC, années 1951-1952 (1953), pp. 331-356, et à part, Paris, 1953. In-8°, 26 pp. (Communication du 3 mars 1937 à la Société nationale des Antiquaires de France dans *BSNAF*, 1937, p. 104 ; Communication au III^e Congrès national des historiens français. Montpellier, 6-9 mai 1937 dans *Actes du III^e Congrès...* publiés par la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon (Paris, 1939. In-8°, 84 pp.), p. 33.)

489. — *Henri IV intime*. [L'homme, l'écrivain, l'amoureux.]

Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1953, pp. 119-125.

490. — [Hommage de :] *Liber censuum de l'Église romaine*. Tome III, tables des matières par G. Mollat. Paris, 1952. In-fol., vi pp., 476 col., II pp.

CRAI, 1953, pp. 59-60.

491. — [Hommage de :] Mollat (G.), *Jean de Cardaillac, un prélat réformateur du clergé au XIV^e siècle* dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLVIII (1953), pp. 74-121.

CRAI, 1953, pp. 266-267.

492. — *Journées internationales d'études mérovingiennes. Discours inaugural (1^{er} mai 1952)*.

Etudes mérovingiennes. Actes des Journées de Poitiers, 1^{er}-3 mai 1952. (Paris, 1953. In-8°, xxii-295 pp., pl.), pp. xi-xxi.

493. — *Le mystère de la mort et de la sépulture de Rabelais*.

Le Monde, 25 novembre 1953.

494. — *Pierre Caron*.

BEC, t. CXI (1953), pp. 321-329.

495. — *Pour la défense de Jeanne d'Arc* (Lecture à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de France du 4 juin 1953).

ABSHF, années 1952-1953 (Paris, 1953), pp. 50-63, et à part, Paris, 1953. In-8°, 15 pp.

496. — *Quelques aspects des rapports franco-anglais en Guyenne*

et Gascogne à la fin de la guerre de Cent ans d'après les registres du trésor des chartes.

AM, t. LXV (1953), pp. 21-34.

497. — *Rabelais père de famille.*

Le Monde, 11 mars 1953.

498. — *Rapport sur les travaux de l'École française de Rome pendant l'année 1952-1953 lu dans la séance du 17 juillet 1953.*

CRAI, 1953, pp. 267-273.

499. — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1951-1952* (Assemblée générale du 24 mai 1952). — *Rapport ... sur les travaux de la Société [de l'Histoire de France] pendant l'exercice 1952-1953* (Assemblée générale du 4 juin 1953).

ABSHF, années 1952-1953 (Paris, 1953), pp. 15-18 et 41-46.

500. — [Compte rendu du Colloque international de paléographie (28-30 avril 1953).]

CRAI, 1953, pp. 195-197.

501. — [Compte rendu de :] Brunel (C.), *Les plus anciennes chartes en langue provençale. Recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle. Supplément.* Paris, 1952. In-8°, xxxix-277 pp.

BEC, t. CXI (1953), pp. 253-254.

502. — [Compte rendu de :] Maggini (Fr.), *I primi volgarizzamenti dai classici latini.* Florence, 1952, 113 pp. (*Quaderni di letteratura e d'arte* raccolti da Giuseppe De Robertis.)

RElat, t. XXXI (1953), p. 514.

1954

503. — *Avant-propos.*

Bautier (R.-H.), *Bibliographie sélective des guides d'archives.* Supplément au *Guide international des Archives*, t. I (Europe), 1934. (Institut international de Coopération intellectuelle.). Oxford, s. d. In-8°, 41 pp. (extrait de *The Journal of documentation*, vol. 9 (1953).

[Hommage :] CRAI, 1954, p. 481.

504. — *Enseignement et diffusion de l'écriture au Moyen Age.*

France graphique, n° 96 (déc. 1954), pp. 8-20, fac-similé.

504 bis. — *Francs et Musulmans en Orient au temps des Croisades.*

Orient-Presse, Union libanaise, 2^e série, n° 2, juillet 1954, pp. 2-10.

505. — [Hommage de :] Aubert (F.), J. Boussard et H. Meylan, *Un premier recueil de poésies latines de Théodore de Bèze. Textes inédits dans Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XV (1953), pp. 164-191, 257-294, et à part, Genève, 1954. In-8°, 76 pp. 1 pl., h.-t.

CRAI, 1954, p. 215.

506. — [Hommage de :] Bautier (R.-H.), *Les foires de Champagne. Recherches sur une évolution historique*. Bruxelles, 1953. In-8°, 51 pp. (*Recueils de la Société Jean Bodin*, t. V. *La Foire.*)

CRAI, 1954, p. 481.

507. — [Hommage de :] Bonenfant (P.), *Cartulaire de l'Hôpital Saint-Jean à Bruxelles*. Bruxelles, 1953. In-4°, LI-423 pp.

CRAI, 1954, p. 170.

508. — [Hommage de :] *Bulletin du Centre d'Information de la Recherche d'Histoire de France*, n° 2 (1953). Paris, 1953. In-4°, 93 pp.

CRAI, 1954, p. 125.

509. — [Hommage de :] Lefèvre (J.), *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*. 2^e partie, t. II (1580-1584). Bruxelles 1953. In-4°, XIV-567 pp.

CRAI, 1954, p. 170.

510. — *Lamennais et G. Sand*.

Le Monde, 21 décembre 1954.

511. — *Le Paris de Rabelais*.

Mercur de France, 1^{er} avril 1954, pp. 667-689.

512. — *Toulouse commerçante au Moyen Age*. [Compte rendu de : Ph. Wolff, *Commerces et marchands de Toulouse (vers 1350-vers 1450)*. Paris, 1954. In-8°, XXXI-710 pp., pl., cartes.]

JS, 1954, pp. 59-71.

513. — *Un tableau de l'Italie médiévale*. [Compte rendu de : E.-R. Labande, *L'Italie de la Renaissance. Duecento-Trecento-Quattrocento. Évolution d'une société*. Paris, 1954. In-8°, 409 pp., 5 cartes, tableaux (*Bibliothèque historique*).]

JS, 1954, pp. 169-179 ; [Hommage :] CRAI, 1954, pp. 45-46.

514. — *Une énigme pseudo-littéraire. La dictée de Mérimée*.

Le Monde, 18-19 avril 1954.

515. — *Une sentence de la cour comtale d'Angers au XII^e siècle relative à un point de droit féodal.*

Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, 9^e série, t. III. Recueil publié à l'occasion du Cent cinquantième de la Société, 1804-1954 (Paris, 1954. In-4°, xvi-338 pp.), pp. 187-192.

516. — [Compte rendu de :] Arns (E.), *La technique du livre d'après saint Jérôme*. Paris, 1953. In-8°, 220 pp.

JS, 1954, pp. 182-184.

517. — [Compte rendu de :] Lowe (E.A.), *Codices Latini antiquiores. A palaeographical Guide to latin manuscripts prior to the ninth century*. Part VI : France : Abbeville-Valenciennes. Oxford, 1953. In-fol., xxx-48 pp., 39 pl.

JS, 1954, pp. 93-95 ; [Hommage :] *CRAI*, 1953, p. 452.

518. — [Compte rendu de :] *Monumenta musicae sacrae*. Collection de manuscrits et d'études publiée sous la direction de dom Hesbert. I. *Le Prosaire de la Sainte-Chapelle, manuscrit du chapitre de Saint-Nicolas de Bari (vers 1250)*. Mâcon, 1952. In-fol. 111 pp., 303 pl. — II. *Les manuscrits musicaux de Jumièges*. Mâcon, 1954. In-fol., 103 pp., 100 pl.

JS, 1954, pp. 92-93.

1955

519. — *L'acte d'abdication de Louis-Philippe.*

Le Monde, 23 février 1955.

520. — *Allocution.*

Remise de l'épée d'académicien à M. Roger Grand, 14 juin 1955. (Paris, 1955. In-8°, 36 pp., 2 pl.), pp. 25-28.

521. — *Contribution à l'histoire du livre manuscrit au Moyen Age. Manuscrits « imposés » et manuscrits non « coupés ».*

Comitato internazionale di Scienze storiche, X Congresso. Riassunti delle comunicazioni, vol. VII, 1955, pp. 88-89.

522. — *L'entreprise de dépouillement des lieux-dits du cadastre français. Méthode et résultats.*

Revue des études anciennes, t. LVII (1955), pp. 313-319.

522 bis. — *Fragments de manuscrits.*

Romania, t. LXXVI (1955), pp. 240-243. [aux Archives départementales de la Marne : *Gerbert de Mez*, *Roman de la Rose*, *Tristan en prose*, *Prières à la Vierge en vers français*.]

522 *ter.* — [Hommage de.] *Paléographie musicale*, t. XVI.

CRAI, 1955, p. 192.

522 *quater.* — [Complément d'une communication de M. J. Mallon sur l'*Ordinatio* dans les inscriptions].

CRAI, 1955, pp. 220-222.

523. — *Jeanne d'Arc et ses Gascons*,

La Voix de la Gascogne, « *Journal des Gascons de Paris* », n° 2 (avril-mai-juin 1955).

524. — *Préface.*

Ismail (Adel,) *Histoire du Liban du XVII^e siècle à nos jours*. Tome I^{er}, *Le Liban au temps de Fakhr-ed-Din II (1590-1633). Etude politique, économique et sociale*. Paris, Maisonneuve, 1955. In-8°, xi-230 pp.

525. — *La prétendue première coquille typographique*. [Psautier de Mayence 1457.]

France graphique, mai 1955, pp. 18-21. (Cf. Communication du 14 juin 1939 à la Société nationale des Antiquaires de France, dans *BSNAF*, 1939-1940, p. 204.

526. — *Quelques portraits du cardinal Georges d'Armagnac (1500?-1585)*.

BPHC, années 1953 et 1954 (1955), pp. 221-228, et à part, Paris, 1955. In-8°, 8 pp., 5 reproductions.

527. — *La stèle récemment découverte à Nogaro [Gers]*.

BSAG, 1955, pp. 253-260, 2 pl., et à part, Auch, 1956. In-8°, 12 pp.

528. — *Un texte historiographique à retrouver. Les Chroniques de la Maison d'Armagnac (XIV^e siècle)*.

Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel, t. II (Paris, 1955. In-8°, 703 pp.), pp. 501-506. (*Mémoires et documents publiés par la Société de l'Ecole des chartes*, XII.); cf. *CRAI*, 1954, pp. 7-9.

529. — *Toros à Saint-Sever il y a 500 ans* [d'après une lettre de rémission du Trésor des chartes].

Sud-Ouest, 24 juin 1955.

530. — [Compte rendu de :] Bruckner (A.), et R. Marichal, *Chartae latinae antiquiores*. Facsimile-edition of the Latin charters prior to the ninth century. Olten-Lausanne, 1954. In-fol. xv-137 pp., 108 pl.

JS, 1955, pp. 42-43.

1956

531. — **Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France...** par René Gandilhon,... sous la direction de Charles Samaran... Période 1910-1940. Tome IV, fascicule 1, Seine. Paris, 1956. In-4^o, 396 pp.

532. — *Henri IV à la conquête de Paris.*

Vert et rouge, traditions et souvenirs militaires. 1956. *Paris militaire*, numéro spécial, pp. 33-37.

533. — *Aux Gascons de Paris.*

La Voix de la Gascogne, « *Journal des Gascons de Paris* », 1956.

En épreuves :

534. — Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*. Edition avec Introduction, bibliographie et notes (*Collection des Classiques Garnier*).

535. — *Institutions féodales de la Gascogne au Moyen Age (Manuel des institutions du Moyen Age* de F. Lot, R. Fawtier et divers).

536. — *Les comptes consulaires d'Escazeaux (Tarn-et-Garonne) au XIV^e et au XV^e siècles.*

AM, 1956 (à paraître).

537. — *La jeunesse et les études toulousaines du cardinal Georges d'Armagnac.*

Revue du Rouergue, 1956 (à paraître).

538. — [Complément à l'article de M. J.-A. Laurent : « Pierre Bersuire a-t-il été secrétaire du roi ? »].

Romania, 1956 (à paraître).

INDEX

A

Academia asnal : 70.
 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Histoire et inventaire des publications : 436 (C.R.).
 Adhémar (J.), Estampe française : 402 (C.R.).
 Agriculture française : 457.
 Albe (Ed.), Autour de Jean XXII : 26 (C.R.).
 ANCRE (Maréchal et Maréchale d') : 70 ter.
 ANGERS : 515.
 ANNUNZIO (Gabriele d'), Poésie traduite : 33.
 Archives : inventaires anciens : 11, 316 ; inventaires modernes : 78, 168 ; leçon d'ouverture : 225 ; lieux de dépôts : Archives de la Tremoille : 145, 168 ; Archives d'Etat roumaines : 364 ; Paris, Arch. nationales : 4, 70 bis, 70 ter, 316 ; Vatican, Archives : 8, 11 ; Archives départementales du Tarn-et-Garonne : 4, 78 ; Archives départementales de la Marne : 522 bis ; Archives de la Chambre des comptes de Lille : 262 ; mot : 303 ; reconstitution : 481 ; problèmes : 476.
 ARCEUIL : 283.
 ARMAGNAC : 2, 3, 24, 46, 78, 134, 280, 528. Voir Bernarde, Charles, Georges, Isabelle, Jacques, Jean d'Armagnac.
 Arnaldi (Fr.), *Lexicon imperfectum* : 307 (C.R.).
 Arns (E.), Technique du livre : 516 (C.R.).
 ARTAGNAN (d') : 82, 89, 90, 134, 262.
 Aubert (F.), Théodore de Bèze : 505 (Hom.).
 AUCH, cathédrale : 12.
Auctarium Chartularii universitatis Parisiensis : 244, 304, 379.
 AUGUSTIN (S.) : 486.
 AVIGNON, vie galante au XVI^e siècle : 71.
 Avout (J. d'), Armagnac et Bourguignons : 418 (C.R.).

B

Balbi (Giovanni), *Catholicon* : 289 (C.R.).
 Baltus (M.), Toponymie du pays de Cruye : 322 (C.R.).
 BALZAC : 473.
 Bar (F.), Epîtres de Raoul Le Tourtier : 323 (C.R.).
 Bar (G. de), Bulletins du Comité des travaux historiques, tables : 343 (C.R.).
 BARBEAU (Louis) : 437.
 Barraclough (G.), Public notaries : 277 (C.R.).
 Bartos (F. M.), *Archivum Taboriense* : 291 (C.R.).
 BASIN (Thomas) : 138, 216, 224, 228.
 BASSOUES, château et tours : 8.
 Batcave (L.) : 79 (Collaborateur).
 Battelli (G.), *Paleografia* : 267 (C.R.).
 Bautier (R.-H.), *Bibliographie des guides d'archives* : 503 (préface et hommage) ; Foires de Champagne : 506 (hommage).
 BEAUMARCHAIS, mariage : 171.
 Beeson (Ch.-H.), *Lupus of Ferrières* : 206 (C.R.).
 BELGIQUE (Catalogue des manuscrits des bibliothèques) : 245.
 Belloc (E.) : 59 (C.R.).
 Belperron (P.), *Croisade contre les Albigeois* 385 (C.R.).
 Bémont (Ch.), *Administration des rois d'Angleterre en Guyenne* : 101 ; *Histoire de l'Europe* : 207 ; *Rôles gascons* : 42 (C.R.).
 Benaben (J.), *Commanderie du Nomdieu* : 121 (C.R.).
 Bénac (J.-M.), *Saints du calendrier d'Auch* : 122 (C.R.).
 Benaerts (L.) : 148 (collaborateur).
 Benetrix (P.), *Collège de province* : 65 ; *Inventaire des Archives d'Auch* : 114 (C.R.).
 Benoît (F.), *Société avignonnaise* : 175 (C.R.).
 BERDOUES : 205.
 Berlière (U.), *Inventaire des Diversa cameratia* : 48 ; *Libri obligationum* : 27 ; *Suppliques de Clément VI* : 35 (C.R.).
 BERNARDE d'ARMAGNAC, ostéomalacie : 34.

BERNÈDE (Jean de), sceau : 192.
 BERSUIRE (Pierre) : 538.
 Bibliographie (cours de) : 225.
 Bibliographie franco-portugaise : 366 (C.R.).
 Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés Savantes : 395, 443, 459, 466, 483, 531 ; 407, 443 (hommage).
 Bibliographie de l'histoire de France (1328-1498) : 181, 201.
 Bibliographie internationale des sciences historiques : 365 (C.R.).
 Bibliographie des travaux sur l'histoire (1600-1614) : 324 (C.R.).
 Bibliothèque, évolution : 336.
 Bibliothèque de l'Ecole des Chartes : 1^{er} n° : 372 ; centenaire : 334 ; tables : 83 ; t. 105 (hommage) : 407.
 BILHÈRES-LAGRAULAS (Jean de), cardinal de Saint-Denis : 113.
 Bittmann (K.), Histoire de Louis XI : 419 (C.R.).
 Blanchet (A.), Rapports entre dépôts monétaires et événements : 292 (C.R.).
 Blanco Garcia (V.), San Ildefonso : 293 (C.R.).
 Blum (A.), Origines du papier : 278 (C.R.).
 Bondois (P.-M.), Nicolas Delamare : 266 (C.R.).
 Bonenfant (P.), Cartulaire de Saint-Jean à Bruxelles : 507 (C.R.).
 BONNAT (René) : 416.
 BORDEAUX, Journées franco-anglaises : 478.
 Boüard (M. de), Origines des guerres d'Italie : 325 (C.R.).
 Bouquet (L.P.), Poèmes : 413 (préface).
 BOURDICHON : 362.
 BOURGES : 74, 268.
 Boussard (J.), Théodore de Bèze : 505 (C.R.).
 BRANDOLINI (R.) : 204.
 Branet (A.) : 8 (collaborateur).
 Brattegard (O.), Ecriture gothique en usage au comptoir hanséatique : 434 (C.R.).
 Bréviaires manuscrits : 265 (C.R.).
 Bruckner (A.), *Chartae latinae antiquiores* : 530 ; *Scriptoria... helvetica* : 251 (C.R.).
 Brunel (C.), Bibliographie des manuscrits littéraires : 254 ; Plus anciennes chartes : 164, 501 (C.R.) ; 410 (collaborateur).

Bulletin Du Cange : 367, 420 (C.R.).
 Bulletin du Centre d'Information de la Recherche d'Histoire de France : 508 (C.R.).
 Bulletin G.Q.G. : 100.

C

Cadastre : 522.
 CAHORS, Université : 77.
 CALABRE (Guyon) : 74.
 Calmette (J.), Philippe de Comynnes : 141, 166 ; Règne de Louis XI : 326 (C.R.).
 CANDIDA (Jean de) : 400, 401.
 « Captivité de Babylone » : 444.
 CARACCILO (Antonio), évêque de Troyes : 137.
 CARAFA (Carlo), cardinal : 13.
 Caron (P.), Répertoire bibliographique de l'histoire de France : 255, 344 ; Répertoire des sociétés françaises : 317 (C.R.) ; 494 (notice nécrologique).
 Carsalade du Pont (J. de) : 1 (collaborateur).
 CASANOVA : 91, 96, 97, 99, 128, 130, 152 ; 193 (C.R.).
 CASTEL (Jean), chroniqueur de France : 162.
 CASTELNAU-DE-MONTMIRAL (Tarn) : 3.
 Cazauran (J.-M.), Cartulaire de Berdoues : 36 ; Glanages de Larcher : 37 ; Mirande : 49 (C.R.).
 Cencetti (G.), Studio Bolognese : 345 (C.R.).
 Champion (P.), Chronique Martinière : 50 ; Histoire poétique : 156 ; Manuscrit d'auteur : 157 ; Notice des manuscrits du procès de Jeanne d'Arc : 208 ; Procès de Jeanne-d'Arc : 131, 131 bis (C.R.).
 Chanson de Roland : 187, 212.
 Chanteurs ambulants : 335.
 CHARLES VII : 113, 247.
 CHARLES d'ARMAGNAC : 5, 7.
 CHARLOTTE DE MONTMORENCY : 460.
 CHARTIER (Jean) : 149, 150, 169.
 CHATEAU-GONTIER : 463.
 Chenet (G.), Céramique gallo-romaine : 386 (C.R.).
 CHOISNET (Pierre) : 153.
 Chronogrammes : 284.
 Clergeac (A.), Cartulaire de Gimont : 38 ; Chronologie des archevêques d'Auch : 123 (C.R.).
 Codex Phimarcensis : 486.

COFFIN (Jean) : 74.
 Colloque de paléographie : 500.
 Commerce maritime : 487.
 Compagnies (Grandes) : 463.
 Comptes de l'Argenterie de Louis XI : 183.
 Comptes consulaires : 533.
 CONCHINE : 70 *ter*.
 Congrès historiques : 282.
 Constant (G.), Légation du cardinal Morone 135 ; Réforme en Angleterre : 194 (C.R.).
 Contrasty (J.), Cartulaire de Sainte-Foy-de-Peyrolière : 115 (C.R.).
 Coornaert (E.), Corporations en France : 394 (C.R.).
 Copistes, instruments : 249.
 Coquille typographique : 525.
 Cornaz (E.), Mariage palatin de Marguerite de Savoie : 230 (C.R.).
 CORNEILLAN (Gers) : 192, 488.
 CORROZET (Gilles) : 283.
 Courses de taureaux : 86.
 Courteault (H.), Archives nationales (1902-1936) : 368 ; Blaise de Monluc : 60, 69, 95 ; Histoire de Gascogne : 346 ; Livre des syndics : 51 (C.R.) ; 13 (collaborateur) : 306, 339 (notice nécrologique).
 Coutinho (B.X.C.), Bibliographie franco-portugaise : 366 (C.R.).
 Critique textuelle : 216.
 Croisades : 504 *bis*.
 Crozet (L.), Manuel du bibliothécaire : 294 (C.R.).
 Cuttino (G.-P.), Gascon Calendar of 1322 : 456 (C.R.).
 CYRANO de BERGERAC, mort : 81.

D

Dahl (S.), Histoire du livre : 241 (C.R.).
 Dahlmann (Ch.), Untersuchungen zur Chronik von Saint-Bénigne in Dijon : 209 (C.R.).
 DANICOT (Guillaume) : 174.
 Dauzat (A.), Noms de famille en France : 463 (C.R.).
 De Poorter (A.), Catalogue des manuscrits de Bruges : 256 (C.R.).
 DECEMBRIO (Pier-Candido) : 253.
 Degert (A.), Histoire des évêques d'Aire : 66 ; 62 (collaborateur) ; 213 (notice nécrologique).
 DELABORDE (H.-F.), Notice nécrologique : 170.

DELAMARE : 266.
 Delatouche (R.), Agriculture au moyen âge : 457 (C.R.).
 Delcambre (E.), Chronique valenciennoise : 195 (C.R.).
 DELISLE (Léopold) : 23, 302, 320.
 Dermul (A.), Catalogue des manuscrits d'Anvers : 347 (C.R.).
 Deschamps (P.), Paléographie des inscriptions lapidaires : 189 (C.R.).
 DESPORTES (Philippe) : 272.
 Destrez (J.), La « pecia » : 248 ; Outillage des copistes : 249 (C.R.).
 Diana : 147.
 Dienne (comte de) : 84 (collaborateur).
 Dillay (M.) : 316 (collaborateur).
 Diplomatarium Danicum : 369 (C.R.).
 Diplomate : 113, 133.
 Diplomatie pontificale : 72.
 Diplomatique, album : 93 ; arrêts du Parlement : 12 ; comptes : 8, 533 ; coutumes : 488 ; diplômes : 61 ; école du Vatican : 267 ; interrogatoires d'audience : 70 *bis*, 70 *ter* ; lettres : 1, 5, 10, 62, 87 ; registres : 4, 481, 496 ; rôles : 42 ; trésor des chartes : 238.
 Discours : 429, 448, 449, 492, 520 ; Institut de France : 396, 442, 445, 446, 447, 450, 451, 452, 453, 458 ; Société nationale des Antiquaires de France : 406.
 Dobias-Rozdestvenskaïa (O.), Atelier graphique de Corbie : 257 (C.R.).
 Dols (J.M.E.), Moderne Devotie : 287 (C.R.).
 Donceur (P.), Interrogatoire de Jeanne d'Arc : 439 (C.R.).
 Dorez (L.), Faculté de Décret : 380 (préface).
 Doucet (R.), Histoire de l'Europe : 207 (C.R.).
 DU BELLAY (Joachim) : 274.
 DU CANGE : 108.
 DUCHATEL, papiers : 168.
 Dufour (J.-E.), Chartes du Forez : 388 (C.R.).
 Dulong (G.), Abbé de Saint-Réal : 117 *bis* (C.R.).
 DUMAS (A.) : 534.
 Dussaud (R.), Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : 421 (C.R.).

E

- Eckhardt (A.), De Sicambria à Sans-Souci : 422 (C.R.).
 Ecole des Chartes, centenaire : 117.
 Ecriture : 290, 504.
 Edgren (R.), Mahieu Le Vilain : 425 (C.R.).
 Enseignement de l'écriture : 504.
 ESCAZEUX : 536.
 Espiner-Scott (J.-G.), Claude Fauchet : 348 (C.R.).
 ESTOUTEVILLE (J. d'), prévôt de Paris, Lettre à Louis XI : 73.
 Etat civil parisien : 111.
 Etudes d'histoire dédiées à Pirenne : 327.
 Etudiants de Cahors : 77.

F

- Faider (P.), Catalogue des manuscrits de Namur : 240 (C.R.).
 FAVRE (président), lettres : 28.
 Fawtier (R.), Catherine de Sienne : 196 (C.R.).
 Féodalité méridionale : 2, 46.
 Février (J.-G.), Histoire de l'écriture : 441 (C.R.).
 Fiscalité pontificale : 22.
 Foster (C.W.), Registrum antiquissimum : 328 (C.R.).
 FOUQUET : 90.
 Fournier (M.), Faculté de Décret : 380 (préface).
 Fraikin (J.), Comptes du diocèse de Bordeaux : 15 (C.R.).
 FRANÇOIS I^{er}, autographe : 229.
 François (M.), Cardinal François de Tournon : 480 (C.R.).
 FRANCS : 504 bis.

G

- Gabory (E.), Vie de Gilles de Raiz : 158 (C.R.).
 Gabriel (A.), Rapports dynastiques franco-hongrois : 423 (C.R.).
 GAIUS : 184.
 Galabert (F.), Manuscrits de Toulouse et d'Albi : 252 (C.R.) ; 93 (collaborateur).
 Galbraith (V. H.), Chronicle 1333-1381 : 165 (C.R.).
 Gandilhon (R.), Louis XI fondateur du service des postes : 350 ; Nation germanique de Bourges : 268 ; Politique économique de Louis XI : 387 ; Vie privée de Louis XI : 52 (C.R.) ; 395, 443, 459, 466, 483, 531 (collaborateur).

- Gardère (J.), Histoire de Condom : 16 (C.R.).
 GARGANELLO : 71.
 GASCogne : 7, 25, 92, 107, 147, 496, 535.
 GASCONS : 523 ; - de Paris : 533.
 Geoffroy Tory, Champ Fleury : 231 (C.R.).
 Géographie historique, comité français : 246.
 GEORGES d'ARMAGNAC, cardinal : 10, 526, 537.
 GERS : 42, 110.
 GIRARD (Georges), Notice nécrologique : 390.
 Girard (J.), Etats du Comté Venaissin : 67 (C.R.).
 Goineau (F.), Gisors : 295 (C.R.).
 Golenistcheff-Koutousoff (E.), Livre de la vertu du sacrement de mariage : 296 (C.R.).
 Gonon (M.), Chartes du Forez : 405 (C.R.).
 GOURGUES (Dominique de) : 85.
 Gouron (M.), Amirauté de Guienne : 351 ; Catalogue des chartes de franchise : 258 ; Recueil des privilèges accordés à Bordeaux : 352 ; Trésor des chartes de Bordeaux : 238 ; Sculpteur de Saint-Gilles : 243 (C.R.).
 Goyau (G.), Jeanne d'Arc : 124 (C.R.).
 Grand (R.), Agriculture au moyen âge : 457 (C.R.) ; académicien : 520.
 GRENOBLE, artisans du livre : 263.
 Guébin (P.), *Petri Vallium Sarnaii historia Albigensis* : 377 (C.R.).
 Guérard (L.), Documents pontificaux : 17 (C.R.).
 Guichard (G.), Chartes du Forez : 383 (C.R.).
 Guignard (J.), Histoire du livre à Tours : 315 ; œuvres de Bourdichon : 363 (C.R.).
 GUISE : 119, 120.
 GUYENNE : 496 ; trésor des chartes : 238.

H

- Hajnal (E.), Rôle social de l'écriture : 279 (C.R.).
 Halphen (L.), Initiations aux études d'histoire du moyen âge : 373 ; Introduction à l'histoire du moyen âge : 424 (C.R.) ; 461 (notice nécrologique).
 Helssig (R.), Katalog der Handschriften zu Leipzig : 288 (C.R.).

HENRI IV : 460, 489, 532.
Histoire et diplomatie : 414 (préface).

I

Incunable, bibliographie : 276.
Inguanez (M.), *Codicum Casinensium manuscriptorum catalogus* : 259 (C.R.).
Inquisition romaine : 21.
Inventaires des Archives nationales : 349. (C.R.).
Inventarul Archiuelor Statului : 364 (C.R.).
ISABELLE d'ARMAGNAC : 44.
Ismail (A.), Histoire du Liban : 524 (préface).
Istituto di studi romani : 289.

J

Jacoby (J.), Secret de Jeanne d'Arc : 232 (C.R.).
JACQUES d'ARMAGNAC, duc de Nemours : 84, 160.
Janniaux (G.), Amodiation : 53 (C.R.).
Jaryc (M.), Répertoire des sociétés françaises : 317 (C.R.).
Jaurgain (J. de), Cartulaire de Saint-Mont : 28 ; Deux comtes de Comminges : 102 (C.R.).
Javierre Mur, Matha de Armanach : 219 (C.R.).
JEAN II d'ARAGON : 1.
JEAN IV d'ARMAGNAC : 4, 6.
JEAN d'ARMAGNAC, évêque de Castres, frère du duc de Nemours, ses manuscrits : 23.
JEANNE d'ARC : 109, 131, 131 bis, 439, 471, 495, 523.
Jeanroy (A.), Guillaume Ader : 32 (C.R.).
Jeanton (G.), Château d'Uxelles : 76 ; Servage en Bourgogne : 54 (C.R.).
Jenkinson (H.), Later court hands in England : 177 ; Manual of archive administration : 139 (C.R.).
Johnsen (A.-O.), *Historia de antiquitate regum Norwagensium* : 370 (C. R.).
Joly (A.), Mystique lyonnais : 329 (C.R.).
Jones (L.-W.), Library of Saint-Aubin's at Angers : 353 ; Manuscripts of Luxeuil : 373 ; Script of Cologne : 220 ; Text of the Bible : 297 ; Two Salzburg manuscripts : 298 (C.R.).

Jorgensen (E.), *Catalogus codicum Bibliothecae Hafniensis* : 178 (C.R.).
Jullien (J.), Casanova à Nîmes : 210 (C.R.).
Jurisprudence pontificale : 9.
Jus spolii : 9.
Jusselin (M.), Bibliographie de R. Merlet : 264 ; Chartres dans le passé : 330 (C.R.).
Justice consulaire : 45.

K

Ketner (F.), Oorkonden van het Klooster Bethlehem bij Doetinchem : 233 (C.R.).
Khol (Fr.), Casanova : 99 (C.R.).
Kibre (P.), Catalogue of incipits : 322 (C.R.).
Kirsch (J.-P.), Päpstliche Annaten : 29 (C.R.).
Kraeling (C.-H.), Gospel-book of Landevennec : 221 (C.R.).

L

LA HAYE, fragment : 215.
LA MANTE (de), ambassadeur : 281.
LA ROCHEFOUCAULD (G. de), Jean Desbois : 159.
LA SALLE (Antoine de) : 361.
LA TREMOILLE, Archives : 168, 182.
Labande (E.R.), Rinaldo Orsini : 378 ; Tableau de l'Italie médiévale : 513 (C.R.).
Labande (Y.), Entrée de Charles VIII : 247 (C.R.).
Laborde (J.-B.), Histoire du Béarn : 397 (C.R.).
Lachèvre (F.) : 70 bis (collaborateur).
Lagrange (A. de) : Itinéraire d'Isabelle de Portugal : 331 (C.R.).
LAMENNAIS : 510.
Lang (Al.) *Acta Salzburgo-Aquilejensia* : 30 (C.R.).
Lauer (Ph.) : 61 (collaborateur).
Laurent (J.-A.), Bersuire : 538.
LAUZUN (Philippe) : 118.
Lavaud (J.), Philippe Desportes : 272 (C.R.).
Lavollée (R.) : 70 ter (collaborateur).
LE FRESNE (Vendômois) : 281 bis.
Lefèvre (J.), Correspondance de Philippe II : 509 (C.R.).
Lehmann (P.), Sammlungen u. Erörterungen latein. Abkürzungen : 197 (C.R.).

LÉONORE : 70 *ter*.
 Leroquais (V.), Bréviaires manuscrits : 265 (C.R.).
 LESCUN (Jean de), archevêque d'Auch : 73.
 Lesquen (G. de), Mesures fiscales : 18 (C.R.).
 Levillain (L.), Actes de Pépin I^{er} et II : 190 ; Loup de Ferrières : 269 (C.R.) ; 318 (collaborateur).
 LEVRIEN (Mathieu) : 308, 338.
 Levron (J.), Inventaire des archives de Maine-et-Loire : 403 (C.R.).
 Lexiques médiévaux : 307.
Liber censuum : 490 (hommage).
 Libertinage : 70 *bis*.
 Lieux-dits : 522.
 Limouzin-Lamothe (R.) : 383 (collaborateur).
 Lindsay (W.-M.), *Palaeographia latina* : 180 (C.R.).
 Livre, Histoire du livre manuscrit : 521 ; évolution : 337 ; histoire : 315 ; artisans : 74, 263.
 LOT (F.) : 467.
 LOUIS XI : 73, 87, 113, 133, 138, 174, 183, 308, 335.
 LOUIS, dauphin du Viennois : 253.
 LOUIS d'ESTE, cardinal, archevêque d'Auch : 14.
 LOUIS-PHILIPPE : 519.
 LOUP de FERRIÈRES, lettres : 269.
 LOWE (E.-A.), *Codices latini antiquiores* : 242, 299, 465, 517 (C.R.).
 LUC (P.), Vie rurale et pratique juridique en Béarn : 404.
 LUCENA (Vasco de) : 321.
 Lyon (E.), *Petri Vallium Sarnaii historia Albigenensis* : 377 (C.R.).

M

Maggini (Fr.), *Classici latini* : 502 (C.R.).
 Mahn (J.-B.), Initiation aux études d'histoire du moyen âge : 373 (C.R.).
 Maisonnobe (A.) et Imbert (M.) : Inventaire sommaire... Tarn-et-Garonne, Archives civiles. Série A, fonds d'Armagnac : 78 (introduction).
 Major (K.), *Registrum antiquissimum* : 328 (C.R.).
 Mallon (J.), Ecriture latine : 371 ; Manuscrit latin en forme de codex : 454 ; Nouvelles études paléographiques : 311 ; Inscriptions : 468 (C.R.) ; *ordinatio* : 522 quater.
 Malrieu (V.), Documents sur Bourret : 116 (C.R.).
 MANCIET, trouvaille de monnaies : 63.
 Manteuffel (T.), *Historjografja Francji* : 179 (C.R.).
 Manuscrits, bréviaires : 265 ; catalogue de - : 245, 273 ; fragments : 145, 161, 186, 215, 522 *bis* ; lieux de dépôts : Auch : 205 ; La Haye : 215, Oxford : 187, 212 ; Paris, Arch. nat. 392 ; Rome, Bibl. Barberini : 10 ; Arch. de La Tremoille : 145 ; Vatican : 185 ; - d'auteur : 173 ; - datés : 202 ; - de l'Ecole de Tours : 270 ; manuscrits imposés : 360, 455, 521 ; - en onciale : 252 ; - universitaires : 248 ; « vieux » - : 376.
 MARAT : 438.
 MARCA (Pierré de), inventaire : 79.
 Marchand (J.), Enquête sur l'imprimerie en Guyenne : 354 (C.R.).
 MARGUERITE de NAVARRE : 47.
 Marichal (R.), *Chartae latinae antiquiores* : 530 ; Ecriture latine : 371 (C.R.).
 Marin (T.), *Inscriptiones* : 468 (hommage).
 Martin (J.), Château d'Uxelles : 76 (C.R.).
 Martin-Chabot (E.), Archives de la Cour des Comptes de Montpellier : 551 ; Famille Colonna de Rome : 132 (C.R.).
 Maumus (J.), Cartulaire de Saint-Mont : 28 (C.R.).
 Maurice (Ad.), Thomas Basin : 475 (préface).
 MAZÈRES, inventaire du château : 14.
 Meillon (A.), Vallée de Cauterets : 125 (C.R.).
 Mémoires de la Fédération des Sociétés historiques de Paris et de l'Île-de-France : 469 (hommage).
 MÉRIMÉE : 514.
 Merlet (René), bibliographie : 264 (C.R.).
 MÉROVINGIENS, diplômes originaux : 61.
 Meunier (R.A.), Rapports entre Charles VII et Jeanne d'Arc : 426 (C.R.).
 Meylan (H.), Théodore de Bèze : 505 (C.R.).
 Milláres Carlo (A.), Paleografía española : 211 (C.R.).

MINGARD : 130.
 Mirot (L.), Géographie historique : 198 ; Hôtel de Montmorency : 126 ; Insurrections urbaines : 39 (C.R.).
 Mollat (G.), Bénéfices ecclésiastiques : 136 ; Bernard Gui : 176 ; Commerce maritime : 487 ; Histoire de Bretagne : 56 ; Histoire du Sacré Collège : 470 ; Jean de Cardaillac : 491 ; Mesures fiscales : 18 ; Papes d'Avignon : 444 (C.R.) ; 22 (collaborateur).
 MONLUC (Blaise de) : 13, 21, 60, 69, 95.
 MONLUC (Jean de) : 21.
 Monnaies, trouvaille à Manciet : 63.
 MONTRÉAL-DU-GER : 86.
Monumenta musicae sacrae : 518 (C.R.).
 Morey (C.R.), Gospel-book of Landevennec : 221 (C. R.).
 Mots historiques : 472.
 MOURET (Condomois) : 75.
 MUSULMANS : 504 *bis*.

N

NAPLES, Archives municipales détruites : 412.
 NÉRIS-LES-BAINS : 318, 398.
 NIRAC : 318, 398.
 NOGARO (Gers) : 527.
 Nonciatures, origine : 72.
 Noms de famille en France : 462.

O

Ohly (K.), Der gegenwärtige Stand : 276 (C.R.).
 Omnibus : 94.
Orthographica totius Octateuchi : 355 (C.R.).
 Ourliac (P.), Sauvetés du Comminges : 435 (C.R.).

P

Pagez (A.), Poésie française en Catalogne : 300 (C.R.).
 Paléographie : 93, 129, 144, 146, 154, 155, 184, 202, 252, 267, 305, 311, 391 ; bibliographie : 290 ; chronogrammes : 284 ; fragments de manuscrits : 145, 161, 186, 215, 522 *bis* ; — musicale : 522 *ter*.
 PANASSAC (Bernard de) : 105.
 PARIS : 312, 384, 473, 511, 532.
 PASCAL (Blaise) : 94.
 Pasquier (F.), Archives de Lérans : 31 ; Favori de Louis XI : 104 ; Question d'Andorre : 103 (C.R.).

Patry (H.) : 47 (collaborateur).
 PAU : 106, 146.
 PAUL III, pape : 47.
 Paul (P.), Melchior de Polignac : 140 (C.R.).
Pecia : 248.
 Pélissier (A.), Croix reliquaire : 19 (C.R.).
 PERERUS (G. de), Condomien : 43.
 PERÈS (Guillaume), auditeur de rote : 204.
 Perrat (Ch.), Archives de Naples : 412 ; Écriture latine : 371 (C.R.).
 Perroy (E.), Chartes du Forez : 388, 405 (C.R.).
 Petit-Durailis (Ch.) : 410 (collaborateur).
 Pick (O.), Casanova : 99 (C.R.).
 Picot (E.), Pièces historiques imprimées sous Louis XI : 142 (C.R.).
 PILINSKI (Adam) : 261.
 Pocquet du Haut-Jussé (B.), Connétable de Richemont : 301 (C.R.).
 Poésies gasconnes : 226.
 POITIERS : 318, 398, 477, 492.
 Politique franco-anglaise : 496.
 PRIMATICE (LE) : 119, 120.
 PRINET (M.), Notice nécrologique : 309.
 Propagande politique : 335.
 Prou (M.), Manuel de paléographie : 143 (C.R.).
 Provençal, gloses : 218.
 Psautier, traduction en prose française : 186.
 PYRÉNÉES, toponymie : 59.

R

RABELAIS : 493, 497, 511.
 Rand (E.K.), Earliest book of Tours : 270 ; Gospel-book of Landevennec : 221 ; Script of Tours : 199 ; Study of Alcuin's Bible : 234 (C.R.).
 Rapport sur le concours des Antiquités de la France : 381.
 Rapports sur les conférences de l'École pratique des Hautes-Études, Section des sciences historiques et théologiques : années 1926-27 : 163 ; 1927-28 : 172 ; 1928-29 : 188 ; 1929-30 : 191 ; 1930-31 : 203 ; 1931-32 : 214 ; 1932-33 : 227 ; 1933-34 : 239 ; 1934-35 : 250 ; 1935-36 : 271 ; 1936-37 : 285 ; 1937-38 : 313 ; 1938-39 : 341 ; 1939-41 : 375 ; 1943-46 : 415 ; 1946-47 : 431 ; 1947-48 : 433.

- Rapports sur les travaux de l'Ecole française de Rome : 1943-1944 : 408 ; 1952-1953 : 498.
- Rapports sur les travaux de la Société de l'Histoire de France : Exercice 1937-38 : 314 ; 1938-39 : 342 ; 1939-40 : 363 ; 1941 : 374 ; 1941-42 : 382 ; 1942-43 : 393 ; 1943-44 : 399 ; 1944-45 : 409 ; 1945-47 : 432 ; 1947-49 : 440 ; 1949-51 : 464 ; 1951-53 : 499.
- RELIGIEUX DE SAINT-DENIS : 150, 389.
- RENAN, Mission en Italie : 310.
- Répertoire des travaux des Sociétés Savantes : 383.
- Richard (P.), Correspondance diplomatique : 20 (C.R.).
- Robinson (R.P.), Manuscripts 27 and 107 of Autun : 356 (C.R.).
- Rocquain (F.), Notes d'histoire : 40 (C.R.).
- « Roi Modus », manuscrit : 275.
- Rolland (H.), Antoine de La Salle : 361 (C.R.).
- Roman historique : 117 bis.
- Roques (M.), Lexiques français : 307, 357 (C.R.).
- Roserot de Melin (J.), Antonio Carracciolo : 137 (C.R.).
- Royer (L.), Bibliothèques à Grenoble : 263 (C.R.).

S

- SAINT-AMANT : 88.
- SAINT-DENIS, bibliothèque : 389 ; nécrologe : 389, 392.
- SAINT-GILLES (Gard) : 243.
- SAINT-MONT, cartulaire : 474.
- SAINT-PÉTERSBOURG, papiers gascons : 73.
- SAINT-RÉAL (Abbé de) : 117 bis.
- Saint-Remy (H. de Surirey) : 228 (collaborateur).
- SAINT-SEVER : 529.
- SAMARAN (Ch.), Titres et travaux : 319.
- SAND (George) : 482, 510.
- SAONE (M^{me} de la) : 130.
- Sattler (P.), Bibliographie zur Geschichte der Schrift : 290 (C.R.).
- Saverne (J.) L'Isle-en-Jourdain : 98 (préface).
- SCHELANDRE (Jean de) : 151.
- SCHLUMBERGER (G.), notice nécrologique : 340.
- Scriptoria helvetica : 251.
- Sella (P.), Glossario emiliano : 307 (C.R.).

- Selle (G. von), Bibliographie zur Geschichte der Schrift : 290 (C.R.).
- Sentence de la cour d'Angers : 515.
- SERRANT, chartrier : 168.
- SÉVIGNÉ (Madame de) : 80.
- SFORZA (François) : 133.
- SIDONIA [de LENONCOURT], marquise de Courcelles : 112.
- Singer (D. Waley), Catalogue of alchemical manuscripts : 222 (C.R.).
- SMARAGDE : 205.
- Société de l'Histoire de France : 410.
- Sociétés savantes françaises : 317.
- Sol (E.) : 111 (C.R.).
- Sorbelli (A.), La biblioteca di Bologna : 286 (C.R.).
- SORDE, abbaye : 62.
- Sos (Bérenger de) : 1.
- Souillet (G.), Paysans de Haute-Bretagne : 427 (C.R.).
- Soyer (J.), Forêt beauceronne : 428 (C.R.).
- Stach (W.), Studien zur latein. Dichtung : 235 (C.R.).
- Stein (H.), Bibliographie des cartulaires : 57 ; Charles de France : 127 ; Eustache de Beaumarchais : 68 ; Pièces historiques : 142 ; Répertoire bibliographique : 255, 344 (C.R.).
- Suñol (G. M.), Paléographie musicale grégorienne : 260 (C.R.).

T

- TALLEYRAND : 479.
- Textes historiques, choix : 148.
- Thorndike (L.), Catalogue of incipits : 332 (C.R.).
- THOUARS, chartrier : 168.
- TITIVILLUS : 417.
- Toros : 529.
- TOULOUSE, Arrêts du Parlement : 12.
- TOURNON (cardinal de) : 480.
- TOURS, histoire du livre : 315 ; manuscrit de l'école de - : 270.
- Troubadour : 105.
- Typographie, coquille : 525 ; manuscrits imposés : 360, 455, 521.

U

- Uguccione de Pise, *Derivationes* : 289 (C.R.).
- Ullman (B.L.), Ancient writing : 236 (C.R.).

Ultra-violet (rayons) : 144, 154,
155, 161, 187, 430.
URBAIN V, pape : 11.
Urwin (K.), Georges Chastelain :
333 (C.R.).

V

VALENÇAY : 482.
Van Moé (E.-A.) : 244, 304, 379
(collaborateur) ; 411 (notice né-
crologique).
VATICAN, Ecole : 267.
Vedère (X.), Archives municipales
de Bordeaux : 358 (C.R.).
Vendeuvre (J.), Exemption de vi-
site : 58 (C.R.).
Venturini (M.), *Scriptorium vero-
nese* : 200 (C.R.).
Venturini (T.), *Ricerche paleogra-
fica* : 200 (C.R.).
VERSAILLES, musée : 109.
VERZUOLO : 281, 359.
VIAU (Théophile de) : 64, 70 *bis*.
Vidal (J.-M.), Tribunal d'inqui-
sition de Pamiers : 41 (C.R.).
Vignaux (A.), Guillaume Ader : 32
(C.R.).

VILLA MÉDICIS : 485.
VILLARD de HONNECOURT : 430.
VILLECOMTAL-DE-PARDIAC : 45.
VILLON (François), Testament : 384.
VILLON (Guillaume de) : 217.
VIRGILE : 185.
Vitte (S.) : 244, 304, 411 (collabo-
rateur).
Vocabulaire latin : 218.
VOLTAIRE : 484.

W

Wehmer (C.), *Namen der gotischen
Buschschriften* : 237 (C.R.).
Weinberger (W.), *Wegweiser durch
Sammlungen Handschriften* : 223
(C.R.).
Wolff (Ph.), *Commerces et mar-
chands* : 512 (C.R.).
Woodbridge (B.M.), *Gatien de Cour-
tilz* : 167 (C.R.).

Z

Zeller (G.) : 410 (réponse à).

OUVRAGES REÇUS

DUPARC (P.). *Le comté de Genève, ix^e-xv^e siècle*. Genève, 1955. Petit in-4°, 604 p., tabl. gén. (*Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève.*)

Histoire de Bulgarie. Sofia, 1954. In-8°, t. I, 564 p. ; t. II, 20 pl. (Publication en langue bulgare de l'Académie des Sciences de Bulgarie.)

VALLÉE (E.) et LATOUCHE (R.). *Dictionnaire topographique du département de la Sarthe*. Paris, Impr. nat., 1952. In-4°, 1.137 col.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA SOCIÉTÉ

Activities of the national Archives of India, années 1953 et 1954 (24 numéros).

Annual Report of the American. Historical Society. Proceedings of Meetings, t. XXIX (1953) et XXX (1954).

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 4^e série, t. II (1953-1954), t. III.

XVII^e siècle. Bulletin de la Société d'études du XVII^e siècle, années 1954 et 1955.

Bulletin de la Société d'émulation historique et littéraire d'Abbeville, année 1953 et 1954.

Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français, 101^e année (1954) et 102^e année (1955).

Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, années 1952, 1953 et 1954.

Bulletin de la Société française de numismatique, 9^e année (1954) et 10^e année (1955).

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, t. LXXIII (1953), et t. LXXIV (1954).

Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Morinie, t. XX (1954) et XXI (1955).

Bulletin du Centre d'Information de la Recherche d'Histoire de France, n^{os} 3 et 4 (1954-1955).

Indian Historical Records Commission. Proceedings. 1953 et 1954.

Mémoires de l'Académie de Mâcon, 3^e série, t. XLI (1952-1953) et t. XLII (1954-1955).

Museo Historico, n^{os} 18, 19 et 20 (1954), 21 et 22 (1955).

Royal Historical Society, 5^e série, vol. 4 (1954), et vol. 5 (1955).

Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt Universität zu Berlin, années 1953 et 1954.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS L'ANNUAIRE-BULLETIN
de 1954-1955

Liste des membres de la Société	III
Liste des membres du Conseil d'Administration.....	XXII
Bureau de la Société nommé en juin 1954.....	XXII
— — — — — juin 1955.....	XXIII
Comités de publication et des fonds.....	XXIII
Membres nouveaux.....	XXIV
Membres décédés	XXV
Vie de la Société 1954 1 — 1955	35
Assemblées Générales. 1954 4 — 1955	38
Budget de la Société	33, 67
Censeurs : MM. C. LAROCHE et A. VERNET. — Rapports aux Assemblées générales 1954 31 — 1955	65
DESMARS (M.-J.), président. — Discours à l'Assemblée générale de 1954.....	5
FRANÇOIS (M. Michel), secrétaire. — Rapport à l'Assemblée générale de 1954.....	58
Ouvrages reçus par la Société	257
PANGE (comte Jean DE), président. — Discours à l'Assemblée générale de 1955.....	39
Publications adressées à la Société	257
Publications de la Société	2, 3, 36, 37
<i>Annales de Saint-Bertin</i>	
<i>Annuaire-Bulletin,</i>	
<i>Chroniques de Froissart, t. XIII</i>	
<i>Correspondance secrète du comte de Broglie</i>	
<i>Grandes Chroniques de France, t. X</i>	
<i>Lettres de Henri III</i>	
<i>Procès de Jeanne d'Arc</i>	
SAMARAN (M. Charles), secrétaire. — Rapport à l'Assemblée générale de 1953.....	20
Séances du Conseil	1954 1 — 1955 35
ANTOINE (M. Michel) et OZANAM (M. Didier). — <i>Le secret du roi et La Russie jusqu'à la mort de la</i> <i>Czarine Elisabeth en 1762.....</i>	69
DUFOUR (M. Alain). — <i>Le Miroir des Princes</i> (par René de Lucinge, sieur des Allymes).....	95
SAMARAN (M. Charles). — Bibliographie de ses travaux.	187

Index 40-9
1894-1895
1896-1897

PR/Cd - Société

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ANNÉES 1950-1951



A PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
4-6, RUE DE LA SORBONNE

*Ouvrages publiés par la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
depuis sa fondation en 1834*

L'YSTOIRE DE LI NORMANT. 1 vol.
LETTRES DE MAZARIN. 1 vol.
VILLEHARDOUIN. 1 vol.
HISTOIRE DES DUCS DE NORMANDIE. 1 vol.
GRÉGOIRE DE TOURS. HISTOIRE ECCLÉSIAST. DES FRANCS. 4 v.
BEAUMANOIR. COUTUMES DE BEAUVOISIS. 2 vol.
MÉM. DE COLIGNY-SALIGNY. 1 v.
MÉMOIRES ET LETTRES DE MARGUERITE DE VALOIS. 1 vol.
COMPTES DE L'ARGENTERIE. 1 v.
RICHER. HIST. DES FRANCS. 2 v.
MÉMOIRES DE COSNAC. 2 vol.
JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS SOUS FRANÇOIS I^{er}. 1 v.
CHRON. DES COMTES D'ANJOU. 1 v.
LETTRES DE MARGUERITE D'ANGOULÊME. 2 vol.
JOINVILLE. HIST. DE SAINT LOUIS. 1 vol.
JOURNAL DE J. DE ROYE. 2 vol.
CHRONIQUE DES QUATRE PREMIERS VALOIS. 1 vol.
GUILLAUME DE NANGIS. 2 vol.
MÉM. DE P. DE FENIN. 1 vol.
ŒUVRES DE SUGER. 1 vol.
HISTOIRE DE BAYART. 1 vol.
PROCÈS DE JEANNE D'ARC. 5 v.
MÉM. DE COMMYNES. 3 vol.
HISTOIRE DE LA LIGUE. T. I.
CHRONIQUE DE MORÉE. 1 vol.
MÉM. DU MAR. D'ESTRÉES. 1 vol.
MÉM. DU CARDINAL DE RICHELIEU. T. I à X.
ŒUVRES D'EGINHARD. 2 vol.
BARBIER. JOURNAL DU RÈGNE DE LOUIS XV. 4 vol.
CHOIX DE MAZARINADES. 2 vol.
BIBL. DES MAZARINADES. 3 vol.
HIST. DE CHARLES VII ET DE LOUIS XI, PAR TH. BASIN. 4 v.
MÉM. DE FLORANGE. 2 vol.
GRÉGOIRE DE TOURS. ŒUVRES DIVERSES. 4 vol.
ORDERIC VITAL. 5 vol.
CORRESP. DE MAXIMILIEN ET DE MARGUERITE. 2 vol.
LE NAIN DE TILLEMONT. VIE DE SAINT LOUIS. 6 vol.
MÉM. DE MATHIEU MOLÉ. 4 v.
CHRON. DE MONSTRELET. 6 vol.
CHRON. DE J. DE WAVRIN. 3 vol.
MÉMOIRES D'ARGENSON. 9 vol.
ŒUVRES DE BRANTÔME. 11 v.
DÉPÊCHES DES AMBASSADEURS MILANAIS. 4 vol.
MÉM. ET LETTRES DE MONLUC. 5 vol.
MÉM. DE BASSOMPIERRE. 4 vol.
CHANSON DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS. 2 vol.
HIST. UNIV. D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ. 10 vol.
CHRON. DE J. FROISSART. T. I-XII.

L'HISTOIRE DE GUILLAUME LE MARÉCHAL. 3 vol.
MÉMOIRES DE GOURVILLE. 2 vol.
MÉMOIRES DE SOUVIGNY. 3 vol.
MÉM. DE M. ET G. DU BELLAY. 4 v.
ÉTABLISSEMENTS DE S^t LOUIS. 4 v.
MÉM. DU MAR. DE TURENNE. 2 v.
HYSTORIA ALBIGENSIS. 3 vol.
REGISTRES DE L'HÔTEL DE VILLE PENDANT LA FRONDE. 3 vol.
MIRACLES DE S. BENOÎT. 1 vol.
MÉM. DE BEAUVAIS-NANGIS. 1 v.
CHRONIQUE DE MATHIEU D'ESCOUCHY. 3 vol.
PIÈCES INÉDITES DU RÈGNE DE CHARLES VI. 2 vol.
COMPTES DE L'HÔTEL. 1 vol.
ROULEAUX DES MORTS. 1 vol.
MÉM. ET CORRESP. DE M^{me} DU PLESSIS-MORNAY. 2 vol.
CHON. DES ÉGLISES D'ANJOU. 1 v.
CHRONIQUES D'ERNOUL ET DE BERNARD LE TRÉSORIER. 1 v.
ANNALES DE S.-BERTIN ET DE S.-VAAST D'ARRAS. 1 vol.
HISTOIRE DE BÉARN ET DE NAVARRE. 1 vol.
CHRONIQUES DE SAINT-MARTIAL DE LIMOGES. 1 vol.
NOUVEAU RECUEIL DE COMPTES DE L'ARGENTERIE. 1 vol.
CHRONIQUE DU DUC LOUIS II DE BOURBON. 1 vol.
CHRONIQUE DE J. LE FÈVRE DE SAINT-REMY. 2 vol.
RÉCITS D'UN MÈNESTREL DE REIMS AU XIII^e SIÈCLE. 1 v.
LETTRES D'ANT. DE BOURBON ET DE JEANNE D'ALBRET. 1 vol.
MÉM. DE LA HUGUERYE. 3 vol.
ANECDOTES ET APOLOGUES D'ETIENNE DE BOURBON. 1 vol.
EXTRAITS DES AUTEURS GRECS CONCERN. LES GAULES. 6 vol.
MÉMOIRES DE N. GOULAS. 3 v.
GESTES DES ÉVÊQUES DE CAMBRAI. 1 vol.
CHRON. NORMANDE DU XIV^e S. 1 v.
RELATION DE SPANHEIM. 1 vol.
ŒUVRES DE RIGORD ET DE GUILLAUME LE BRETON. 2 v.
MÉM. D'OL. DE LA MARCHÉ. 4 v.
LETTRES DE LOUIS XI. 11 vol.
MÉMOIRES DE VILLARS. 6 vol.
NOTICES ET DOC., 1884. 1 v.
JOURNAL DE NIC. DE BAYE. 2 v.
LA RÈGLE DU TEMPLE. 1 vol.
LE JOUVENCEL. 2 vol.
CHRON. DE JEAN D'AUTON. 4 vol.
CHRON. D'A. DE RICHEMONT. 1 v.
CHRONOGRAPHIA REGUM FRANCORUM. 3 vol.
MÉMOIRES DE DU PLESSIS-BESANÇON. 1 vol.
EPHÉM. DE LA HUGUERYE. 1 vol.

HIST. DE GASTON IV, COMTE DE FOIX. 2 vol.
CHRON. DE RICHARD LESCOT. 1 v.
BRANTÔME, VIE ET ÉCRITS. 1 v.
JOURNAL DE J. BARRILLON. 2 v.
LETTRES DE CHARLES VIII. 5 v.
MÉM. DU CHEV. DE QUINCY. 3 v.
CHRON. DE MOROSINI. 4 vol.
DOC. SUR L'INQUISITION. 2 v.
MÉM. DU VIC. DE TURENNE. 1 v.
CHRON. DE PERCEVAL DE CAGNÉ. 1 v.
JOURNAL DE J. VALLIER. T. I-IV.
MÉM. DE SAINT-HILAIRE. 6 v.
JOURNAL DE FAUQUEMBERGUE. 3 v.
CHRON. DE JEAN LE BEL. 2 v.
MÉMOIRES DU CONSEIL. 3 v.
CHRON. DE G. LE MUISIT. 1 v.
RAPPORTS ET NOTICES SUR LA MÈM. DE RICHELIEU. T. I à III.
GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE. T. I à IX.
CHRONIQUE DE JEAN II ET DE CHARLES V. 4 vol.
CORRESP. DE VIVONNE RELATIVE A CANDIE. 1 vol.
CORRESPONDANCE DU CHEVALIER DE SÉVIGNÉ. 1 vol.
LETTRES DU DUC DE BOURGOGNE. 2 vol.
MÉM. DE BEAULIEU-PERSAC. 1 v.
CORR. DE VIVONNE RELATIVE A MESSINE. 2 vol.
CAMPAGNES DE MERCOYROL ET DE BEAULIEU. 1 vol.
MÉM. DE BRIENNE. 3 vol.
MÉM. DU MAR. DE RICHELIEU.
CORRESPONDANCE DU COMTE D'ESTRADES. T. I.
CORRESPONDANCE DE L'AMIRAL DE LA RONCIÈRE. 2 vol.
COMMENTAIRES DE FR. DE RAUTIN. 2 vol.
MÉMOIRES D'ÉMIGRATION DE L'ABBÉ DE FABRY.
VOYAGES DE FR. DE LA ROCHEFOUCAULD. 2 vol.
ACTES DU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE. T. II et III.
SOMMAIRE MÉMORIAL DE JULIEN GASSOT.
CHRISTINE DE PISAN. LE SAGROY CHARLES V. 2 vol.
PRÉCIS DES OPÉRATIONS DU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE PARIS PENDANT LA TERREUR. T. I à IV.
LE COMTE DE MODÈNE ET SES CORRESPONDANTS. 2 vol.
JOURNAL DE CREUZÉ-LATOUCHÉ.
JOURNAL DE P. DE PASCHAL.

SOUS PRESSE :
GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE. T. X.
CHRON. DE J. FROISSART. T. XI.
LETTRES DE HENRI III. T. II.

ANNUAIRES, BULLETINS ET ANNUAIRES-BULLETINS (1834-1949).

DAUPELEY-GOUVERNAIL, imprimeur à Nogent-sur-Seine — 2737 — 7-1952

Dépôt légal, 3^e trimestre 1952 — 446



